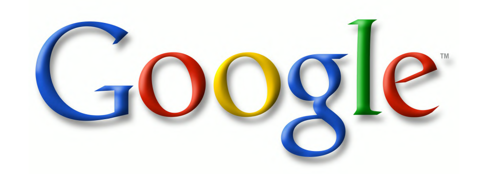
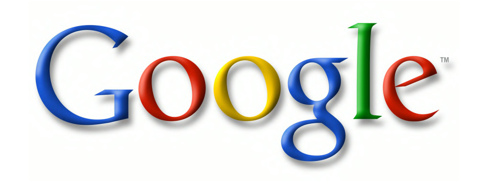
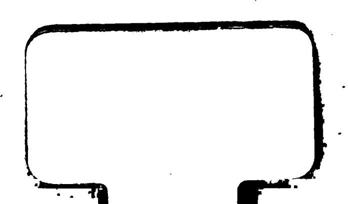

Google






TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





LA
PRUSSE LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II

Pour ſervir de continuation à l'Eſſai ſur la vie & le règne de ce Roi.

ÉBERHARD — MAYET.

LA PRUSSE
LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

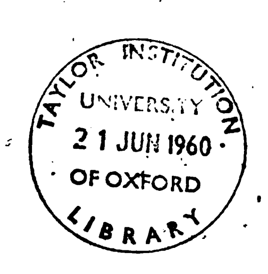
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général des progrès qu'ont faits les arts & les sciences dans les pays qui constituent la Monarchie prussienne.

Par Mr l'Abbé DENINA.

TOME SECOND.

A BERLIN,
Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.
MDCCXC.



LA PRUSSE
LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II
OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

E.

ÉBERHARD (Jean Auguſte) naquit à Halberſtadt en 1738, dans un pays dont le ſol & le climat ſont fort différens de ceux des autres provinces de la monarchie pruſſienne, & où la culture avança de quelques ſiècles celle du Brandebourg, de la Póméranie, & de la Pruſſe. Le père de ce philoſophe étoit chantre d'une égliſe luthérienne, & le fils étudia pour devenir paſteur. Après le cours ordinaire qu'il fit

dans les écoles de ſa patrie & à l'univerſité de Halle, il vint à Berlin & fut placé dans la maiſon de Mr de Horſt, miniſtre d'état au département du commerce & des fabriques, en qualité de précepteur de ſes enfans. Ce miniſtre s'étant retiré lorsqu'il ſe vit dégradé par la régie françoiſe, qui prit un aſcendant très-décidé ſur l'adminiſtration ordinaire, Mr Éberhard devint prédicateur à la maiſon des cadets, & ſe chargea de la rédaction de quelques articles pour la bibliothèque univerſelle de Mr Nicolaï. La *nouvelle Apologie de Socrate*, ou *Recherches ſur la doctrine du ſalut des païens*, dont la première partie parut en 1772, fit la réputation de l'auteur. C'étoit le fruit de ſes études théologiques, faites avec la liberté que la conſtitution du pays & le caractère particulier du ſouverain permettoient, & de la lecture de trois ou quatre auteurs allemands, qui avoient épuré la langue. Cet ouvrage ne devoit pas beaucoup ſurprendre les eccléſiaſtiques proteſtans, puisque Zwingle, d'après quelques docteurs ſcolaſtiques, avoit enſeigné que les hommes vertueux, croyant en un ſeul Dieu avant la venue du Meſſie, devoient jouir dans l'autre vie du même bonheur que les

justes de l'ancien Testament. Aussi la première partie de l'Apologie de Socrate ne causa point de traverses à l'auteur; mais les suites sont un article assez intéressant de l'histoire ecclésiastique du règne de Fréderic II. Les principaux conseillers *du* consistoire trouvèrent l'ouvrage excellent; & malgré qu'il contînt des principes qui ne sont pas reçus de la plupart des théologiens protestans, sur l'éternité des peines, ils proposèrent l'auteur pour être curé de l'église de Charlottenbourg. Cette ville ne seroit qu'un bourg très-médiocre, sans le château royal, & l'escadron des gardes du corps qui y a son quartier. Il s'y trouve cependant des bourgeois qui lisent les gazettes & qui ont des relations avec des ecclésiastiques berlinois. La seconde édition augmentée de l'Apologie de Socrate, qui parut en 1776, fit remarquer des principes & des maximes qui avoient peut-être échappé dans la première. Quelques-uns de ceux qu'on appela tantôt orthodoxes, tantôt piétistes, soufflèrent à l'oreille des bourguemaîtres de Charlottenbourg que leur pasteur Éberhard n'étoit pas trop bon chrétien; qu'il disoit que tous les païens n'étoient pas condamnés à des peines éternelles. Ces

bourgeois s'adressèrent au consistoire supérieur. Mr Teller, inspecteur du cercle de Berlin, qui l'avoit installé & qui estimoit Mr Éberhard, tâcha en vain de raccommoder les ouailles de Charlottenbourg avec leur pasteur. L'affaire fut portée au roi. Fréderic II ne lisoit pas l'allemand; & la nouvelle Apologie de Socrate n'étoit pas encore traduite en françois. Mais le colonel Guischard, surnommé Quintus Icilius, aussi versé dans la théologie que dans la tactique, & certes peu bigot, avoit donné à Fréderic une idée avantageuse de l'ouvrage de Mr Éberhard. Le roi écrivit plus d'une fois au consistoire, & particulièrement à Mr Teller, qu'on devoit le soutenir. Un reste d'animosité qui régnoit encore entre les luthériens & les réformés augmentoit ce murmure. Mr Éberhard avoit épousé une des trois belles demoiselles Conrad, dont la mère, née de Boulet, étoit de la colonie françoise. Aux yeux des zélés disciples de Luther, c'étoit une espèce d'apostasie que de s'allier avec les calvinistes. Le bruit sourd devint une persécution ouverte. Mr de Zedlitz, ministre d'état, chargé du département ecclésiastique & littéraire, ne rendit aucun mauvais service au pasteur accusé d'hé-

résie par ses ouailles, que d'autres pasteurs instiguoient. Le roi décida qu'un ministre du saint évangile qui ne mettoit pas Socrate dans l'enfer, n'étoit pas digne d'instruire dans la religion les bonnes gens de Charlottenbourg, & fit faire Mr Éberhardt professeur de philosophie à l'université de Halle. Un mémoire qu'il avoit présenté à l'académie, & qui avoit remporté le prix, fit connoître davantage l'étendue de ses lumières, & la solidité de son goût dans les beaux arts. La plupart des ouvrages de Mr Éberhard roulent sur la philosophie spéculative & la doctrine *æsthétique* ou sentimentale, qui est de mode. Dans la métaphysique il ne donne pas dans les absurdités de Mr Kant. Sa *morale de la raison* est pour servir de livre élémentaire à ses disciples. Nous souhaiterions qu'on en fît de pareils dans toutes les universités où l'on se propose & où il est ordonné d'enseigner la philosophie morale, & que l'on cessât une fois de faire copier à la jeunesse du dix-huitième siècle ce qu'ont dicté les scolastiques du treizième & du quatorzième. Ce savant professeur en philosophie fit aussi un roman en forme de lettres, intitulé *Amyntor*. Cet estimable écrivain n'a pas

commencé à ſe faire imprimer par des traductions du françois ou de l'anglois, comme ont fait les trois quarts des écrivains allemands; mais il ſe chargea de cette occupation dix ans après qu'il ſe fut fait connoître par un ouvrage original. Mais la ſeule traduction qu'on a de lui jusqu'à préſent, c'eſt *la bonté divine juſtifiée & défendue contre les attaques des anciens & des nouveaux*, par Thomas Balguy. Le traducteur y fit des additions & des notes très-ſavantes, avec un discours préliminaire. Il fit auſſi une préface aux Diſſertations ou Leçons (*Vorleſung*) de David William. Il ne ſe mêle point d'auteurs grecs ou latins, & il ne donne pas même des diſſertations académiques en langue latine. Il tâche pourtant de remettre en vogue la métaphyſique, écrite en latin, de Baumgarten. Comme les profeſſeurs des univerſités allemandes ne ſont point bornés par des règlemens à donner des leçons dans leur genre ou leur claſſe particulière, Mr Éberhard donne des inſtructions ſur les beaux arts, & il imprime pour cela un précis de réflexions auſſi fines que curieuſes, ſous le titre de *Théorie des beaux arts*. On accuſe Mr Éberhard d'inconſéquence & de

jaloufie, en fuppofant qu'il ait travaillé avec fon collégue Semler pour faire défendre au fameux Bahrdt de donner des leçons publiques de théologie à Halle, où cet hérétique en tout fens s'eft établi. Quel que foit le motif ou l'intérêt particulier qui l'a porté à faire les démarches dont on l'accufe, on ne fauroit défapprouver que *dans* une ville où l'on compte près de mille étudians on ait défendu à un homme auffi décrié que l'eft Mr Bahrdt de faire des profélytes. Le talent qu'a ce profeffeur de communiquer fes idées, étoit une raifon de plus pour l'en empêcher. Eft-on obligé, parce qu'on a écrit que Socrate n'eft pas dans l'enfer avec les Bufiris & les Néron, de fouffrir tranquillement, lorsqu'on a le droit de s'y oppofer, qu'on enfeigne une doctrine extrêmement dangereufe à nos élèves? L'Apologie de Socrate de Mr Éberhard a été traduite en françois. Sa philofophie morale mériteroit de l'être. Il a fourni en 1783 & 1784 des articles au *Monatsfchrift* berlinois. Le ftyle de ce philofophe élégant a peut-être contribué autant que celui des rédacteurs (Gedicke & Biefter) à donner de la vogue à ce journal.

ÉBERHARD (Jean Pierre) né en 1723 à Altona. Après avoir étudié la théologie à Gœttingue, il alla étudier la médecine à Halle, où il devint professeur de philosophie. Ses ouvrages appartiennent plutôt à l'histoire naturelle qu'à la médecine. Cependant il traduisit la Physiologie de Boerhaave en allemand, & il donna en latin un abrégé de l'art qu'il exerce, exposé en des tables. La plupart des professeurs allemands depuis deux siécles sont dans l'usage de faire de tels livres, qui ont quelque utilité sans doute, mais qui peuvent facilement faire de leurs disciples des hommes superficiels. M. en 1779.

ÉBERT (Jean Jaques) né à Breslau en 1737, professeur à l'université de Wittenberg. Quoiqu'il ait aussi traduit quelque chose de l'anglois, on ne le confond pourtant pas avec le chanoine Ébert, professeur au collége Carolin de Bronswic qui s'est rendu célèbre par sa traduction de Young & du Léonidas de Glover. Celui dont nous parlons a fait des ouvrages élémentaires pour l'instruction de la jeunesse. Il a traduit du hollandois de Martinet le *Catéchisme de la nature*. Parmi ses programmes latins, il y en a de

curieux. Dans un de ces programmes, il prouve que les géomètres naiſſent tels, *Geometræ naſcuntur*. Il eſt auſſi l'auteur de deux feuilles périodiques; l'une intitulée *Fidibus*, l'autre *Tapeten*, ou Tapiſſeries. Quel eſt le mot qui ne ſoit devenu le titre d'un journal?

Un autre Ébert de Breslau, intitula une feuille périodique l'*Extrapoſt*.

ECKARD (Jean Fréderic) né à Quedlinbourg, bibliothécaire à Eiſenach. Ses diſſertations latines ſont en aſſez bon ſtyle. Les premières, qui ſont de l'an 1761, peuvent beaucoup ſervir à tout profeſſeur chargé de faire des parénéſes à la rentrée de quelque univerſité que ce ſoit, ou de ces discours qu'on appelle *prælectiones*.

ÉDELMANN (Jean Chrétien) fameux partiſan de la religion naturelle, né à Weiſſenfels en 1698, mort à Berlin en 1768, étoit fils d'un muſicien de la chambre du duc de Saxe-Weiſſenfels. Il étudia à Altenbourg la philoſophie & les belles lettres, enſuite la théologie à Jéna. Il entra comme précepteur dans la maiſon des

comtes Kornfeil & d'Auersberg; il alla avec eux à Vienne, où il prêcha dans la chapelle de l'envoyé de Suède. De la maison de ces comtes il passa dans celle d'un curé de village dans le cercle de Freibourg, en la même qualité de précepteur domestique. Ce fut chez ce curé luthérien, nommé Werstler, à ce qu'il assuroit lui-même, qu'il commença à concevoir les idées irréligieuses qu'il débita dans la suite. Il sortit de chez le pasteur de Bockendorf, pour entrer, toujours comme précepteur, chez le comte de Callenberg à Dresde; & ce fut là qu'il commença à persiffler les théologiens protestans & à se moquer de leur doctrine. Ayant fait connoissance avec le fameux comte de Zinzendorf, il devint hernouthien; mais il ne resta qu'une seule année dans cette communauté. Le premier ouvrage où il étala ses idées singulières, a pour titre *Vérités innocentes* (*unschuldige Wahrheiten*). Il en donna quinze cahiers successivement en 1735—1743. En même temps il publia *Christus & Belial*, ouvrage encore plus impie. Dès-lors il dut quitter toute espérance d'avoir une place dans l'église. Il eut même de la peine à trouver un endroit où il pût vivre en particulier & insi-

nuer ses maximes à ceux qui le fréquentoient. Après avoir cherché un asile à Bronswic & à Hambourg, il se retira à Berlin, où non seulement on ne l'inquiéta point, mais où il fut entretenu par Mr de Steinberg, qui de fils d'un chapelain étoit devenu baron & libertin. Les ecclésiastiques néanmoins prêchoient violemment contre Édelmann, jusqu'au point d'exciter une espèce d'émeute ([a]). Mais sa nouvelle théologie étoit assez conforme à celle de Fréderic II, qui d'ailleurs ne démentit jamais les principes d'une parfaite tolérance qu'il avoit adoptés. Édelmann n'écrivoit qu'en allemand. Tout ce qu'il publia tend à infirmer l'autorité des saintes écritures. Mr le comte de Mirabeau a fait l'éloge ou du moins l'apologie de cet écrivain ([b]).

EICHMANN (Otton Louis de) né à Berlin en 1726. Son aïeul paternel, député d'une des villes de la Poméranie aux états de la province, avoit été anobli par Fréderic I, lorsque cet électeur prit le titre de roi. Par le crédit de son père, qui étoit conseiller à Ber-

(a) Voyez l'art. SUSSMILCH.

(b) *Monarchie prussienne.* Tom. V. p. 40.

lin, Eichmann obtint une chaire de professeur à l'université de Duisbourg en 1751. Il tint cette place jusqu'en 1776, & il donna quelques dissertations en latin sur des sujets de jurisprudence. Après avoir été vingt-cinq ans premier professeur en droit, dans une université de Westphalie, il devint bailli de village dans la nouvelle Marche à Schievelbein, commanderie de l'ordre de St Jean; c'étoit apparemment pour mettre en pratique ses connoissances de police & d'économie rurale sur laquelle il avoit écrit à Duisbourg. Quatre ou cinq ans après il alla donner des leçons à Halle comme simple maître, & il imprima un recueil de petits ouvrages sur la jurisprudence, l'économie & la philosophie. Un de ses livres latins offre des réflexions juridiques & économiques sur *les désavantages qui résultent des communautés*, c'est à dire des corps de métier qui ont des priviléges exclusifs. M. en 1783. *Meusel, Adelung.*

EINEM (Jean Auguste Christophe de) fils d'un curé d'Osterwedingen dans le Magdebourg; d'abord précepteur à l'école réelle de Berlin, devenu en 1757 pasteur principal à Gentheim

& Refsdorff, dans le même duché de Magdebourg. Il a publié quelques fermons & donné une traduction allemande de l'hiftoire eccléfiaftique de Mosheim.

Einem (Jean Chriftophe de) pére du précédent, chapelain (*Hofprediger*) d'une princeffe douairière d'Anhalt-Kœthen. On a de lui une differtation épiftolaire en latin de l'an 1728, fur la dignité & l'utilité du mariage, contre fes ennemis anciens & modernes. C'eft une preuve que le libertinage avoit déjà fait des progrés, même dans les petits états de l'Allemagne avant le règne de Fréderic II. *Adelung.*

Einem (Jean Jufte de) frére de Jean Chriftophe, eft plus connu que les deux précédens. Il étoit panégyrifte de Martin Luther & de Mélanchthon, desquels il a publié des ouvrages qui n'avoient pas encore paru, & il a fait des notes fur quelques autres. Il donna trois inftructions en allemand; l'une fur la manière d'étudier, une autre fur la manière de traduire; la troifième fur celle de prêcher; toutes trois directement tirées des ouvrages de Luther. En latin

il a donné une introduction au Traité de Grotius sur le droit de la guerre & de la paix, & deux autres pareils ouvrages sur la bibliothèque grecque & la bibliothèque latine de Fabricius. Tout zélé luthérien qu'il étoit, il écrivit contre l'art critique de Jean le Clerc, comme ont fait tant de catholiques, & entr'autres le célèbre Muratori. Son dernier ouvrage est de l'an 1743. Jean Juste d'Einem est mort curé d'un village, nommé Osterwedingen, dans le Magdebourg, après avoir été recteur de l'école de Klosterberge. Son père avoit été maître d'école ou professeur dans un collége de Gœttingue. Nous trouvons constamment tous ces Einem qualifiés nobles, avec la préposition *von*, *de*, qui est en Allemagne le distinctif ordinaire de noblesse. Cette qualité n'est guère commune chez les ecclésiastiques protestans. Nous ignorons par quelles circonstances ces gentilshommes, Einem, se sont destinés à l'étude & à la théologie, pour être maîtres d'école ou curés de village, plutôt que d'embrasser la profession militaire.

EISFELD (Martin Fréderic Louis) médecin, a écrit sur les eaux de Quedlinbourg, sa pa-

trie. Il n'eſt pas le ſeul qui ait fait l'éloge des eaux, des bains, & de l'air de ſon pays. Il n'a plus rien imprimé depuis 1766.

ÉLISABETH CHRISTINE, reine douairière de Pruſſe, née à Bévern en 1715, huitième des treize enfans de Ferdinand Albert, duc de Bévern, & d'Antoinette Amélie de Wolfenbuttel, tous les deux de la maiſon de Bronswic-Lunebourg, dont les héritages ſe réunirent en la perſonne de ce même duc Ferdinand Albert en 1735. Le nom d'Éliſabeth ſemble être de bon augure pour les lettres dans les maiſons ſouveraines. Dans les dictionnaires hiſtoriques on compte, ſans y comprendre la reine d'Angleterre, quatorze princeſſes allemandes de ce nom ([a]). La plupart ſont ſorties de la maiſon de Bronswic, ou elles y ont été mariées. Le grand-père de la reine dont nous parlons, Louis Rodolphe, qui vivoit encore lorsque la princeſſe commençoit à acquérir quelques connoiſſances, ne fut pas auteur comme le duc Antoine Ulric; mais il aimoit les lettres & ceux qui les profeſſoient. Il aſſembloit tous les ſamedis régulié-

([a]) Voyez *Jucher* & *Adelung*.

rement chez lui les profeſſeurs & les paſteurs les plus inſtruits de ſon pays, qui diſputoient, diſſertoient, diſcutoient différens points de doctrine; c'étoient-là exactement les conférences que les canons preſcrivent aux eccléſiaſtiques. Les princes, quoique fort jeunes, étoient obligés d'y aſſiſter. Ils s'y ennuyoient, ils s'y endormoient ſouvent; mais ces entretiens répandoient dans la famille une ſorte d'érudition, & réveilloient la curioſité pour en acquérir de plus en plus. Lorsqu'Éliſabeth Chriſtine fut mariée à Fréderic II, alors prince de Pruſſe, elle ne fut point ſurpriſe de trouver des ſavans, des diſſertateurs à Rheinsberg, où elle alla vivre avec ſon époux; mais les beaux eſprits & les gens de lettres admis à la table du prince royal étoient d'une autre eſpèce que ceux que l'aïeul d'Éliſabeth avoit coutume d'aſſembler chez lui une fois par ſemaine. La princeſſe n'avoit pas lu Bayle, à peine avoit-elle entendu parler de Voltaire. Cependant elle ſe mit à portée de ſavoir de quoi diſputoit le prince avec Jordan, Algarotti, Kayſerling & Suhm. Le fameux la Croze, qui en aſſiſtant à ſes lectures particulières continuoit à lui donner des leçons de langue

françoiſe,

françoife, lui faifoit connoître les auteurs dont elle entendoit tant parler. La Croze lui marquoit furtout ce qu'elle pouvoit lire dans le dictionnaire de Bayle, fans fcrupule; & l'on difoit dans ce temps-là que Fréderic & fon époufe favoient entr'eux deux tout ce gros ouvrage par cœur; parce que les articles que la princeffe de Pruffe favoit le mieux, étoient ceux que le prince lifoit le moins. Les lectures de la princeffe étoient au refte très-conformes à celles que le roi Fréderic Guillaume fon beau-père fouhaitoit qu'on fît. Après la mort de ce roi religieux, la princeffe devenue reine & maîtreffe abfolue de fes loifirs & de fes occupations particulières, ne démentit point l'opinion qu'elle avoit donnée au public de fa piété, & d'une piété éclairée & tolérante. Quoique élevée dans la religion luthérienne, qu'elle continua de profeffer, elle goûta beaucoup un prédicateur réformé que le roi fon beau-père peu avant fa mort avoit fait venir de Magdebourg, pour être prédicateur de la cour (a). Elle traduifit même un volume de fes fermons, qui fut imprimé.

(a) Voyez l'art. SACK A, J. G.

Elle a auſſi traduit pluſieurs autres ouvrages (a), & nommément *la Dame en ſolitude* de Chriſtophe Sturm. Cette traduction eſt fort répandue dans les pays proteſtans françois, où elle eſt auſſi généralement eſtimée que l'original l'eſt des Allemands. La reine ne faiſoit point revoir à Voltaire ſes écrits, comme faiſoit le roi. Elle ne laiſſa pourtant pas de connoître cet homme extraordinaire, dont la méchanceté & les vilainies la dégoûtoient autant que ſon eſprit la charmoit. Cette princeſſe, qui ſe fait généralement eſtimer par ſon bon eſprit, ſon caractère humain & bienfaiſant, a toujours aimé les gens de lettres, & a fait très-ſouvent l'honneur à pluſieurs académiciens & à quelques ſavans eccléſiaſtiques de les inviter à ſa table. Sa bienfaiſance s'étend à toutes les perſonnes qui ont le bonheur d'être connues d'elle, ſans diſtinction de naiſſance, de nation & d'état. Mais nous nous bornerons à ne parler de cette reſpectable princeſſe qu'autant que ſon caractère & ſes talens intéreſſent la littérature. Nous venons de voir une traduction des *Hymnes & Cantiques ſacrés* de Gellert, qu'on annonce ſous le nom de cette reine.

(a) Voyez les art. HERMÈS & SPALDING.

ELLER (Jean Théod.) né à Plœzcau dans le pays d'Anhalt en 1689, mort à Berlin en 1760, directeur du collége de médecine & de la classe de philosophie à l'académie des sciences. Il étoit grand médecin en théorie & en pratique, quoique ses livres ayent essuyé de fortes contradictions. Les disputes, les querelles scandaleuses qu'il eut avec Pott, qui n'étoit pas moins habile que lui en chimie, firent du tort à l'un & à l'autre, & à un certain Brandes, créature d'Eller, qui en fut la cause. Ses ouvrages les plus connus, outre les mémoires qui se trouvent dans le recueil de l'académie, sont la *Physiologia & Pathologia medica*, & les Observations pour connoître & guérir les maladies, que Mr le Roi a traduites du latin en françois.

ELSNER (Christophe Fréderic) né en 1717 dans la Podolie. Il est pasteur des bohémiens de l'église de Bethléhem à Berlin. Les bohémiens, qu'on appelle aussi moraviens & hernouthiens, & qui s'appellent chez eux frères unitaires, n'ont pas d'aussi grands établissemens dans les pays prussiens qu'ils en ont dans la Lusace & la Saxe, surtout à Herrenhouth & à Barby. Cependant

ils en ont plusieurs, un assez considérable près de Magdebourg, & un autre à Berlin. Elsner a donné un essai d'histoire de la bible à l'usage de ses confrères, & quelques catéchismes. Il a traduit en allemand le *Martyrologium bohemicum*, ou l'histoire des persécutions que les bohémiens ont souffertes depuis 874 jusqu'à 1682, lorsque le Martyrologe fut compilé.

ELSNER (Jacques) né à Saalfeld en Prusse l'an 1692, fut quelque temps co-recteur d'une école de réformés dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, & s'arrêta à Lingen. Ses *Observationes sacræ* l'ayant fait connoître à Berlin, il y fut appelé par le roi Fréderic Guillaume, & fait recteur du collége de Joachimsthal. Comme il étoit bon philologue, au renouvellement de l'académie, il y fut d'abord agrégé, & précéda le marquis d'Argens dans la direction de la classe de belles lettres. On prétend que dans sa nouvelle description de l'état des Grecs chrétiens en Turquie il s'en est laissé imposer par un archi-mandrite grec, nommé Athanaze d'Orostamas. Mais cet ouvrage dans des circonstances particulières pourroit être de quelque utilité à la cour de Russie.

ENGEL (Jean Jaques) né à Parchim dans le Mecklenbourg en 1741, eſt établi à Berlin depuis 1776. Après les premières études faites dans ſa patrie, il les avoit continuées à Leipſic dans le temps que Gellert vivoit encore, & que la belle littérature nationale commençoit à fleurir. Il y fut gradué maître ès arts, ou *magiſter*. Ce grade, qui dans quelques univerſités d'Italie prouve à peine qu'un étudiant n'eſt pas tout-à-fait inepte en ſortant de la rhétorique & de la philoſophie, & qui dans d'autres pays indique un brailleur de chœur ou le pédagogue des enfans de la paroiſſe, eſt en Allemagne ce que le mot ſignifie. Car c'eſt après avoir été créé *magiſter* qu'un jeune homme littérateur ou philoſophe acquiert réellement le droit de donner des leçons. Mr Engel en donnoit à Leipſic, & traduiſoit en même temps quelques ouvrages d'auteurs étrangers, comme ont fait ſans exception tous les auteurs allemands les plus célèbres. La réputation dont jouiſſoit alors Éphraïm Leſſing, & l'eſpérance que la nation commençoit à concevoir de ſe former un théâtre, tournèrent les études de Mr Engel de ce côté-là. Il donna quelques pièces qui ſe ſont conſtamment ſoutenues ſur le

théâtre allemand, & qui ont réuſſi également ſur le théâtre françois pour lequel on les a traduites: l'une eſt intitulée *le Fils reconnoiſſant* (*der dankbare Sohn*), l'autre *le Page* (*der Edelknabe*). Il donna *l'Apothicaire*, opéra comique, & différentes autres piéces dans la ſuite. Après la dramaturgie de Leſſing, rien n'a paru de plus profondément raiſonné que les lettres de Mr Engel ſur la déclamation théâtrale. Il intitula cet ouvrage *Mimik*: c'eſt une inſtruction pour les acteurs. Les diſpoſitions qu'il ſe ſentoit à travailler pour le théâtre, ne le rendirent pourtant pas infidelle à la philoſophie. C'eſt même en qualité de philoſophe que ſous Fréderic II il fut appelé à Berlin & fait profeſſeur extraordinaire au collége de Joachim. Le choix fut généralement approuvé; quoique étant luthérien on eût pu lui oppoſer que par la conſtitution de ce collége tous les profeſſeurs doivent être de la religion réformée. Fréderic II, paſſionné pour les anciens, ſouhaitoit qu'on enſeignât la dialectique aux étudians ſur quelqu'auteur grec ou latin. Mr Engel choiſit le dialogue de Platon, intitulé *Ménon*, & compoſa un eſſai ſur la méthode de raiſonner tirée de ce philoſophe; & c'eſt une fort bonne

logique. Quoique simple professeur extraordinaire de philosophie, il a fait le plus bel éloge de Fréderic II qu'on ait encore fait en Allemagne. Il en a fait un autre non moins beau du successeur ([a]). Dans son genre favori, qui est le dramatique, Monsieur Engel est d'avis qu'il n'est aucunement besoin de versification ; c'est ce qu'il tâche de prouver dans la lettre trentième de sa *Mimique.* Il est vraï que la versification de Plaute & de Térence ne s'éloigne guère de la prose. Il est vrai aussi que les pièces italiennes en vers soutiennent plus difficilement la représentation que celles qu'on donne en prose. Si les François ont adopté le vers, c'est que les vers françois ne sont guère que de la prose rimée. Enfin l'expérience a prouvé en Allemagne que la versification dans les pièces de théâtre est non seulement inutile, mais nuisible au succès; & que les vers ne réussissent que dans les opéra que l'on met en musique. Dès les premières semaines du nouveau règne, plus décidément favorable aux gens de lettres allemands, Mr Engel fut regardé à Berlin comme un homme classique, soit pour la belle littérature,

(*a*) Ils sont imprimés à Berlin. 1780—1786.

soit pour la philosophie. Dans l'une & dans l'autre il a des idées neuves, dont le succès prouve la justesse & la solidité. Il fut fait membre de l'académie pour la classe de philosophie spéculative en 1786; & presque en même temps il fut destiné directeur principal du théâtre national. Fréderic Guillaume régnant ne crut point pouvoir choisir un meilleur maître pour enseigner la philologie morale & le droit de la nature & des gens au prince de Prusse destiné au trône. Madame la princesse Anne Élisabeth, tante du roi, ne crut pas non plus pouvoir trouver à Berlin un meilleur professeur pour perfectionner le goût de la belle littérature dans une jeune princesse dont l'Europe admire les talens autant que la figure. Nous ne prononçerons sur le style de Mr Engel que d'après l'avis du public, & surtout des personnes très-capables d'en juger. Il suffira de dire que tous les Allemands qui ont parlé des auteurs de leur nation le louent sans exception. Pour s'acquitter de la tâche dont on l'a chargé, de diriger le théâtre, il faudroit peut-être qu'il eût été de profession comme Shakespear, Lope de Véga, & Molière.

Erman (Jean Pierre) né à Berlin en 1735 d'une famille originaire de Muhlhausen qui s'étant établie à Genève, s'allia avec des réfugiés françois, & se transféra dans la suite à Berlin. Il étudia au collége françois sous Pierre Naudé, & sous Mr Formey particulièrement. En 1755 il commença à prêcher à l'église du Werder du temps que les célèbres Achard & Pelloutier y prêchoient encore. A la mort de Naudé il fut fait professeur d'éloquence & principal du collége, qui prit sous sa direction une nouvelle face. Mr Erman sollicita & obtint l'établissement d'un séminaire de théologie, où il donne des leçons entièrement gratuites. Il a fait & il continue de faire en latin & en françois des discours & des livres élémentaires pour l'instruction de la jeunesse. Son style latin est plus ressemblant à celui du père la Porée qu'à celui de Lagomarsin, dont le premier à Paris, l'autre à Florence, enseignoient également la rhétorique. L'ouvrage le plus considérable auquel il travaille depuis dix ans, & pour lequel il a d'immenses matériaux, est l'Histoire ou les Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés françois dans les états prussiens. Il avoit pris pour co-opérateur

son confrère Réclam, qu'on vient de perdre. On a déjà six volumes in-8° de ces mémoires; le septième va paroître dans l'année courante 1789. Quelques voyageurs françois trouvent cet ouvrage trop diffus. Sans doute il y a bien des choses qui ne peuvent intéresser que les Brandebourgeois, & même les seuls descendans des réfugiés. Les rédacteurs de ces mémoires le savoient bien : le titre même de l'ouvrage avertit qu'il est fait pour fournir des renseignemens à ceux qui voudroient écrire l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes & de ses suites. Mr Erman a deux fils, dont l'aîné est pasteur de l'église françoise à Potsdam; l'autre professeur au même collége que régente le père.

ERXLEBEN (Dorothée Chrétienne) née à Quedlinbourg en 1715. Son père Polycarpe Leporin, qui étoit médecin, connut dans cette fille des talens pour l'étude, & les cultiva. Il l'envoya soutenir des thèses à l'université de Halle, où elle fut reçue docteur en médecine après l'examen ordinaire. Elle épousa ensuite un pasteur de Quedlinbourg, & y exerça la médecine. Elle mourut en 1762, & laissa un fils

qui fut professeur. Avant que d'être créée docteur, elle avoit imprimé à Berlin des Recherches sur les motifs par lesquels on empêche le beau sexe d'étudier; & ensuite des *pensées raisonnables sur l'étude du sexe.*

ERXLEBEN (Jean Chrétien Polycarpe) fils de la précédente, né à Quedlinbourg en 1744. A vingt-quatre ans il étoit professeur de philosophie à Gœttingue; il se distingua surtout dans l'histoire naturelle; à trente-deux ans il avoit déjà fait plus de douze ouvrages, tous estimés par les naturalistes; outre quantité de mémoires insérés dans des magasins. Il est mort en 1777, âgé de trente-trois ans ([a]).

EULER (Charles) né à Pétersbourg en 1740, porté l'année d'après par ses parens à Berlin, où il fut élevé. S'étant voué de bonne heure à l'histoire naturelle & à la médecine, il fit en 1756 un voyage botanique & minéralogique dans la Thuringe & sur la fameuse montagne qu'on appelle le *Harz.* Il fit après cela le cours ordinaire de médecine à Halle; il y prit le do-

([a]) V. les art. PUTTER, ADELUNG.

ctorat en 1762, & fut enſuite nommé médecin de la colonie françoiſe à Berlin. Il en partit avec ſon père en 1766, pour retourner à Pétersbourg, où il eſt médecin de la cour & de l'académie impériale. Mais rien n'a paru ſous ſon nom depuis qu'il a quitté Berlin.

EULER (Chriſtophe) né à Berlin en 1743, étudia les mathématiques, & prit ſervice dans l'artillerie pruſſienne. Il fit bientôt voir qu'il n'étoit pas indigne du nom qu'il portoit. Lorsque ſon père quitta Berlin & transféra toute ſa famille à Pétersbourg, le roi voulut abſolument garder un des fils, & refuſa à celui-ci pluſieurs fois le congé qu'il demandoit. Il ordonna qu'on le gardât à vue, pour qu'il ne pût s'échapper. Enfin il le laiſſa partir. Il eſt actuellement général d'artillerie au ſervice de Ruſſie.

EULER (Jean Albert) né à Pétersbourg en 1734, fut conduit à Berlin à l'âge de ſix ans. Il fit ſes humanités & ſon premier cours de philoſophie comme les autres aux colléges de cette ville; mais il reçut de ſon père les premières inſtructions dans les mathématiques. Il ne pou-

voit certainement pas avoir un meilleur maître. Ce grand géomètre étoit un père de famille qui unissoit d'une façon fort rare la tendresse, la patience, la bonhomie même d'un père de famille à la profession de la plus sublime des sciences humaines. Ce même père ayant été chargé par le roi Fréderic II de la direction du canal de Finow, qu'on entreprit de creuser en 1749, pour joindre l'Oder à la Sprée, voulut avoir pour adjoint son fils Jean Albert, qui n'avoit alors que quinze ans, & qui même à cet âge se fit connoître capable de soutenir la réputation de son père & maître. Associé à l'académie des sciences comme membre ordinaire en 1755, il fournit plusieurs bons mémoires, qui se trouvent dans onze volumes successifs, depuis 1755 jusqu'à 1766. Il fut même chargé de faire les observations météorologiques, comme le fut après lui Mr de Béguelin, âgé alors de cinquante-deux ans. Il eut en 1763 quatre cents écus de pension; ce qui étoit beaucoup dans ce temps-là, vu l'état des finances de cette compagnie. Lorsque son père accepta les conditions que l'impératrice de Russie lui offrit pour l'attirer de nouveau à Pétersbourg, on destina à

Jean Albert, qui étoit l'aîné des trois fils vivans, une chaire de professeur de physique, avec deux mille roubles de pension; & on en assura la moitié en survivance à son épouse en cas de veuvage. Car il s'étoit marié à Berlin avec la fille d'un conseiller du château royal, nommé Hagemeister A Pétersbourg il eut différentes places aussi honorables qu'utiles. Il a le titre de secrétaire de l'impératrice; il est membre du collége économique, directeur de l'école militaire des nobles, & secrétaire perpétuel de l'académie. Mr Albert Euler a fait tous ses mémoires en françois lorsqu'il étoit à Berlin; depuis qu'il est à Pétersbourg il les donne en latin, & il rédige en cette langue pareillement les actes de l'académie impériale. En 1780 il avoit neuf enfans, quatre fils, & cinq filles, dont deux sont déjà mariées.

EULER (Léonard) né à Bâle en 1707, mort à Pétersbourg en 1784, a passé vingt-cinq ans à Berlin d'abord comme membre, ensuite comme directeur de la classe de mathématique à l'académie des sciences & de belles lettres. On raconte que ce grand géomètre, à l'âge de qua-

tre ans environ, ayant obſervé que les poules faiſoient éclore leurs petits des œufs en ſe mettant deſſus, il raſſembloit des œufs dans un coin de la maiſon, & ſe tenoit aſſis deſſus très-conſtamment; de ſorte que les parens ne le voyant point paroître à l'heure du dîner, le cherchèrent, non ſans inquiétude. On le trouva aſſis ſur les œufs; lui ayant demandé ce qu'il faiſoit là, il répondit qu'il vouloit faite de petits poulets. Les compatriotes d'Euler ont imprimé cette anecdote de ſon vivant ([a]) comme une marque décidée d'un génie extraordinaire né pour la phyſique & les ſpéculations. Mais de pareils traits de naïveté annonceroient également un eſprit très-ordinaire, & même de la ſottiſe. La réflexion que fait Mr Fuſs ([b]) me paroît plus juſte & plus eſſentielle, en parlant de l'enfance de ce grand homme. " Il paſſa les „ premières années de ſon enfance dans un vil„lage, nommé Riechen, à une demi-lieue de „ Bâle; & c'eſt à ce ſéjour champêtre, dans un

(a) *In Append. Athen. Rauric.* p. 33. Baſil. 1780.

(b) Éloge de Mr Euler, dans les Actes de l'académie de Péterſbourg, de l'an 1783; & le même en allemand, imprimé à Bâle. 1786. in-8°.

„ pays où les progrés de la corruption ont tou„ jours été lents, joint à l'exemple de ses pa„ rens, qu'il a dû probablement cette simplicité „ de caractère & cette pureté de mœurs, dignes „ du premier âge, qui l'ont distingué toute sa „ vie, & qui ont probablement contribué à le „ mettre en état de fournir la carrière longue & „ brillante qui a immortalisé son nom". Léonard Euler, le plus grand géomètre qui fut jamais, à en juger par ses succès étonnans, né pour être tel, fut dans sa jeunesse destiné à la théologie; à vingt ans il risqua de devenir médecin, & à vingt-quatre d'entrer dans la marine. Les circonstances qui pensèrent le faire embrasser ces trois professions, servirent cependant à le placer où son génie le portoit. Paul Euler son père, quoiqu'il n'ait été que théologien toute sa vie, & qu'il ait été curé de village pendant quarante ans, avoit étudié les mathématiques sous le célèbre Jaques Bernoulli, un des créateurs de la géométrie sublime, & en enseigna lui-même les principes à son fils, tandis qu'il le destinoit aux emplois ecclésiastiques. Les germes des sciences démonstratives commencèrent à éclore au moment que Léonard Euler fut envoyé à l'université

sité de Bâle, pour y étudier la théologie. Il fit connoissance avec Jean Bernoulli, & il se lia d'une amitié intime avec deux de ses fils, Nicolas & Daniel. Ceux-ci ayant été appelés à Pétersbourg en 1725 sous Catherine I, Euler les pria de lui procurer un pareil sort. Les Bernoulli ne l'oublièrent pas. Mais ne voyant point d'apparence de lui trouver une place comme mathématicien, ils lui mandèrent qu'il devoit s'appliquer à la physiologie. Euler se fit sur cela inscrire à l'université comme étudiant en médecine ([a]), & s'appliquant à la physiologie, dans la vue d'aller en Russie. Cette étude risqua de le fixer pour jamais dans sa patrie. La chaire de physique devint vacante par la mort de Jean Rodolphe Beck; Euler la demanda. Comme le sort devoit décider de l'élection, selon les lois du pays, Euler fut exclu, & quitta Bâle pour la même raison que d'autres en partirent avant & après lui ([b]). Il alla donc à Pétersbourg,

([a]) *Hoc nuncio circa initium hyemis a.* 1726 *accepto, ad istam scientiam* (physiologiæ) *diligentius se adplicuit, & medicas lectiones frequentare cœpit, nomenque suum sacræ medicinæ d.* 2. *Apr.* 1727 *solenniter dedit.* Append. Athenis Rauricis addita. p. 34.

([b]) Voyez l'art. MERIAN.

où il fut effectivement, comme les deux Bernoulli le lui avoient annoncé, professeur de physique. Mais à peine avoit-il reçu cette destination que Nicolas Bernoulli mourut à la fleur de son âge; & sa mort procura à son ami & compatriote la chaire de mathématiques qu'il désiroit, & une place à l'académie que Catherine I venoit de fonder. Cette fondation, toute nouvelle dans un pays qui ne faisoit que de naître, risqua de tomber sous la régence orageuse qui succéda au règne de Catherine. Euler, qui ne vouloit plus retourner à Bâle ni à Riechen sans avoir rien obtenu en Russie, pensoit à se procurer un emploi dans la marine, & il fut sur le point de l'obtenir: car il avoit de l'habileté pour cet emploi, & pour tout. Mais avant que cela fût réglé, l'académie qu'on craignoit de voir mourir à peine née, reprit une nouvelle vie; & Mr Euler y eut une place convenable. Jacques Hermann & Bilfinger, que Pierre I avoit attirés l'un de Bâle, l'autre de Canstadt, voulurent se retirer en leur patrie; & Euler fut alors fait professeur de physique, en 1730. Deux ans après, Daniel Bernoulli quitta aussi Pétersbourg; & son ami Euler fut nommé son successeur comme profes-

ſeur de mathématiques. Il étoit ainſi abſolument à ſa place, & s'y diſtingua d'une manière, que ſept ou huit ans après il étoit connu en Europe comme le premier géomètre. Fréderic II attira Euler à Berlin en 1740, d'abord comme ſimple profeſſeur. L'académie ayant éte renouvelée quelques mois après, il y fut fait directeur de la claſſe de mathématique. On le conſultoit auſſi ſur les entrepriſes qui paroiſſoient être de ſon reſſort; & il étoit très-bien vu de tout ce qu'il y avoit de diſtingué à cette cour. Le margrave Henri de Schwedt l'engagea à donner des leçons à ſes filles; & ce fut alors que le géomètre écrivit ſes lettres à une princeſſe d'Allemagne ſur la phyſique & la philoſophie. Cette princeſſe eſt l'abbeſſe ſouveraine de Herford. Il ne publia cependant ces lettres qu'après avoir quitté Berlin. Parmi les fauſſetés innombrables qui ſe trouvent dans une compilation informe de la Vie de Fréderic II, on lit que Léonard Euler retourna à Pétersbourg parce qu'il mépriſoit l'académie de Berlin. C'eſt plutôt parce qu'il lui étoit trop attaché. Voici les motifs qui le décidèrent à accepter les conditions que lui offroit la cour de Ruſſie. En qualité de direc-

ſteur d'une des claſſes, Mr Euler étoit chargé, avec les trois autres directeurs, des affaires économiques de l'académie. L'on ſait que ſes revenus ſont fondés ſur le monopole des almanachs. L'activité & l'habileté d'un commis, appelé Kœhler, avoit porté le produit de ce monopole à douze mille écus. Le roi voulut le mettre à ferme, tant pour augmenter le revenu de ſon académie que pour l'avoir plus ſûr & plus fixe. Trois des directeurs entrèrent aiſément dans la vue du roi. Mr Euler s'obſtina à s'y oppoſer, & il vouloit qu'on laiſſât les choſes ſur le même pied, confiées à l'adminiſtration de Kœhler. On ne l'a jamais ſoupçonné de partager le profit de la vente privilégiée des almanachs avec le régiſſeur, à qui on accordoit un tantième du débit qu'il procuroit. Mais qui croiroit que ce fameux géomètre ait eu ce qu'on appelle l'eſprit de corps, juſqu'au point d'alléguer pour motif de ſon oppoſition, que quand les revenus de l'académie augmenteroient, comme on le ſuppoſoit, en mettant la ferme à l'enchère, le roi diſpoſeroit alors d'une partie de ces revenus pour faire des penſions à des ſujets qui ne feroient point du corps, au lieu que les douze

mille écus suffisoient pour les pensions de tous les membres qui s'y trouvoient alors? C'est cependant ce que nous assura une personne respectable (a), qui étoit depuis prés de vingt ans membre de l'académie lorsque ce changement se fit. Du moins il est sûr que Mr Euler croyoit de bonne foi que l'académie étoit ruinée par un tel arrangement, & par conséquent sa pension perdue. Le roi persista dans le dessein de donner à ferme la vente des almanachs. Euler piqué demanda deux fois d'être déchargé de la direction. Le roi ne lui répondit point; & le géomètre se ménagea une place équivalente à Pétersbourg, & demanda son congé. Depuis qu'Euler est parti, la ferme des almanachs a été portée jusqu'à vingt-six mille écus; ce qui fait voir qu'Euler avoit mal calculé dans cette affaire (b). On trouve son éloge dans tous les journaux & dans les mémoires de plusieurs académies de l'année 1783, dans laquelle il est mort. La liste de ses ouvrages rempliroit au moins quarante pages de ce volume. Les curieux la trouveront facilement ailleurs.

(a) Feu Mr de Beguelin.

(b) V. l'article MERIAN.

Mr Léonard Euler, par l'étendue prodigieuse de ses talens, a surpassé Jean & Daniel Bernoulli ses maîtres, & surpassoit encore plus sûrement d'Alembert. Celui-ci le suivoit autant qu'il pouvoit, & trouvoit toujours quelque prétexte de se vanter de l'avoir précédé dans ses découvertes. Mais le public connoisseur rendoit assez de justice à l'un & à l'autre. Celui qu'Euler eut pour successeur à l'académie de Berlin, le surpassa dans l'exactitude & dans l'élégance (a). On observe que Mr Euler, faute de connoître assez les objets sur lesquels il calculoit, est tombé dans quelques erreurs, & que sa théorie portoit quelquefois à faux. Il supposoit, par exemple, que le vaisseau voguoit tout à plomb, & que le bon vent devoit aller en poupe. Malgré cela, ce qu'il écrivit sur la navigation ne laisse pas d'être fort utile.

(a) Voyez l'art. DE LA GRANGE.

F.

FELBIGER (Jean Ignace de) ci-devant supérieur d'un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de St Augustin à Sagan en Siléfie, eft le feul homme de lettres catholique de l'Allemagne qui puiffe être comparé aux fameux philantropiftes ou pédagogiftes proteftans. A fon zèle pour l'inftruction du public, il uniffoit un efprit de tolérance & de modération peu commun parmi les moines. On eft redevable en partie au miniftre d'état de Schlaberndorff des peines que ce zélé religieux s'eft données pour la réforme des écoles de la Siléfie. L'abbé Felbiger vint lui-même à Berlin, & s'y arrêta quelque temps pour apprendre la méthode d'enfeigner qu'on pratiquoit dans les baffes claffes, & furtout à l'école réelle. Il fit d'après ce modèle un établiffement en forme de féminaire, où de jeunes eccléfiaftiques apprennent depuis-lors la manière d'inftruire les enfans. Le miniftère le conftitua directeur général de tout ce qui concerne les écoles, & le chargea de dreffer ce célèbre règlement pour les écoles catholiques de la Si-

lésie, que le conseil des finances & des domaines approuva au nom du roi, & qui donna lieu à quelques compilateurs d'anecdotes de dire que Fréderic II avoit lui-même dicté la manière d'enseigner l'*a*, *b*, *c* aux enfans. Outre cela Mr Felbiger a publié quantité d'ouvrages destinés à l'instruction tant des maîtres que des écoliers. Sa renommée se répandit dans toute l'Allemagne. L'impératrice reine Marie Thérèse, & l'empereur son fils, souhaitèrent de l'avoir pour établir en Hongrie des écoles sur le même pied que celles de la Silésie ([a]). On en demanda le consentement de Fréderic, qui l'accorda d'autant plus volontiers qu'il étoit assez bien avec la cour de Vienne. Le moine silésien fut fait prévôt de la collégiale de Presbourg en 1778. Avant qu'il se destinât à la direction des écoles, il avoit donné en françois une carte du diocèse de Breslau, avec ses quatre archi-diaconats subdivisés en ses cercles archi-presbytériaux; & en latin une description (*Ichnographica delineatio*) de la ville de Breslau.

(*a*) V. *Von Schlesien*, Tom. II. p. 486 & suiv. Voyez aussi *Meusel*, *gelehrtes Teutschland* à l'article *Felbiger*.

FELDMANN (Bernard) né à Berlin en 1704. Il exerçoit la médecine à Ruppin dans la Marche moyenne, où il étoit bourguemaître depuis 1770. Ses ouvrages ne sont pas fort considérables; mais il possédoit de grandes collections rélatives à l'histoire naturelle, dont il a fait présent à l'académie de Berlin, qui l'avoit mis au nombre de ses membres étrangers. Lui & Mr Martini ont travaillé pour l'avancement de la Société des curieux de la nature (*Gesellschaft Naturforschender Freunde*). Mort en 1777.

FERBER (Jean Jaques) né à Carlscron en Suède l'an 1743, célèbre minéralogiste, est un des savans que le duc de Courlande avoit attirés à Mittau, & que la princesse d'Aschkow attira à Pétersbourg, où cependant Mr Ferber ne s'est pas plu. Mr de Heinitz l'avoit proposé à Fréderic II pour remplacer Margraff; mais les conditions qu'on vouloit lui faire ne l'accommodoient point; & d'ailleurs le roi étoit porté pour Mr Achard. Sous le nouveau règne, il s'est attaché au service de Prusse, comme conseiller au département des mines, & il est membre de l'académie. Son *Voyage minéralogique*

d'Italie a été traduit en françois par un gentilhomme ſtrasbourgeois, Mr de Dieterich, très-verſé dans ces matières, & qui avoit auſſi fait le même voyage dans les mêmes vues. Ses *Obſervations ſur la Bohème* ont été traduites en anglois. Il a écrit ſur les mines de mercure de Deux-ponts & du Palatinat, ſur celles de la Hongrie, du Tyrol, de la Suiſſe, de différens auteurs. Il a écrit ſur l'amalgamation; il a donné des obſervations ſur le cabinet minéralogique de Paris. En général il eſt regardé comme un des premiers minéralogiſtes, & même comme le premier de l'Europe; & il eſt très-connu dans l'Amérique eſpagnole. La république de Berne, qui l'avoit déjà employé en 1788 avec l'agrément du roi, pour viſiter les mines de ſon canton, vient de l'appeler une ſeconde fois dans le temps que nous écrivons ceci, 1789.

FINCKENSTEIN (Charles Guillaume, comte de) né en 1714 d'une ancienne & illuſtre famille de Pruſſe. Son père étoit gouverneur du prince royal Charles Fréderic (Fréderic II). Il fut inſtruit par tout ce qu'il y avoit alors de plus habiles profeſſeurs à Berlin, & entr'autres

par Mr Formey. En 1730 Mr le comte de Finckenſtein fit un voyage en compagnie de François Achard, dont nous avons parlé, & fit quelque ſéjour à Genève. Revenu à Berlin en 1735, il fut nommé envoyé extraordinaire en Suède, où il réſida cinq ans. La relation qu'il envoya de la cour de Stockholm, de l'état du royaume, & ſurtout de la diète tumultueuſe de 1730, lui fit un honneur infini. On la fait lire encore depuis cinquante ans à tous ceux qu'on deſtine aux miſſions, comme un modèle excellent de la manière de compoſer de pareilles relations. Elle eſt écrite en françois; & ce miniſtre paſſa toujours pour écrire & dicter très-correctement & élégamment dans cette langue. Pendant les conférences qui ſe tenoient à Worms en 1743, Mr le comte de Finckenſtein, ſous prétexte de faire la cour au roi George I, fut envoyé ſans caractère à ce congrès; & à ſon retour il fut de nouveau envoyé à Stockholm pour y accompagner la reine Ulrique, ſœur de Fréderic II. Il en fut rappelé en 1747. Il eut alors le titre de miniſtre d'état, quoiqu'il n'eût que trente-trois ans; & il fut envoyé à la cour de Ruſſie. Rappelé de Pétersbourg en 1748, il rem-

plaça le comte Podewils, comme second ministre du cabinet, & devint le premier après la mort de celui-ci. Il a tenu cette place pendant trente-huit ans sous Fréderic II, & il la tient sous le successeur depuis trois ans. Depuis l'an 1744 il est membre honoraire de l'académie; mais il a rarement assisté aux assemblées.

FINCKENSTEIN (Fréderic Louis Charles) fils du précédent, né à Berlin vers l'an 1750, eut pour instituteurs particuliers Mr Sack, fils du premier prédicateur de la cour, & Mr Conrad. Il étudia à l'université de Halle; & après le cours ordinaire des études en belles lettres, en philosophie, en droit, il fut fait conseiller de la chambre de justice à Berlin, & par ce titre membre de la commission extraordinaire pour l'héritage du margrave Fréderic Guillaume de Schwedt en 1771. Sa capacité & sa conduite le portèrent à la présidence de la chambre de justice, qu'on appelle régence de Kustrin, capitale de la nouvelle Marche. Il occupoit cette place lorsque la querelle du meunier Arnold causa une catastrophe qui a tant fait parler de Fréderic II, & de son zèle pour la justice, qui

le porta malheureusement à une des plus grandes injustices qu'un prince modéré ait jamais faite. Il n'y a plus personne qui doute aujourd'hui que la régence de Kustrin n'ait alors porté un jugement très-juste dans cette affaire, & que la chambre de Berlin n'ait eu raison de le confirmer. Mais le roi, mal informé par le colonel Heucking, ou Hayking, qu'il envoya sur le lieu, crut qu'on avoit fait tort au meunier, & qu'il falloit faire un exemple éclatant qui rendît les juges plus attentifs à leur devoir, & moins faciles à se laisser corrompre ou prévenir par des recommandations de personnes puissantes. Il cassa le président de Kustrin, aussi bien que le grand chancelier, & une partie des conseillers de la chambre de Berlin. Mr de Finckenstein ne fut pas exilé, comme nous avons paru le dire dans l'histoire de Fréderic II; mais il se retira de sa propre volonté & par inclination dans le village de Madlitz, que son père lui céda. C'est là qu'il partage ses soins entre une famille qui s'accroît & se forme heureusement dans cette retraite, l'économie rurale & la littérature. Un jurisconsulte à tête chaude, à la place du président & du grand chancelier, se se-

roit peut-être occupé dans un pareil cas à faire un traité *de jure principis in officia*, pour prouver que le roi n'a pas le droit d'ôter un emploi qu'il a donné à un ſujet, ſi ce dernier n'eſt convaincu par un procès formel de s'en être rendu indigne ([a]). Mr le comte de Finckenſtein prit un meilleur parti, & ſe conſola de ſa diſgrace en cultivant les muſes qu'il avoit toujours aimées. Il vient de donner une traduction des *Bucoliques* de Théocrite, qui eſt fort louée par ceux qui peuvent juger auſſi bien de ſa fidélité que de l'élégance du ſtyle. Nous en avons vu le premier volume au moment que nous écri-

(*a*) Un philoſophe françois, dans un traité qu'il a tiré presque entièrement du livre d'Hobbes *de cive*, prétend que lorsqu'on plaide contre le ſouverain, ce n'eſt pas pour lui diſputer ſon autorité abſolue; mais qu'il eſt ſeulement queſtion de ſavoir s'il n'a pas déclaré que telle choſe nous appartient; dans lesquels cas il eſt à préſumer qu'il ne peut pas nous l'ôter; puisqu'il ne ſauroit ſe contredire. Par la même raiſon on doit regarder les charges comme des propriétés, dont le ſouverain ne peut dépouiller ceux auxquels il les a conférées, que de leur conſentement, ou par un procès qui les déclare coupables, déchus de leurs droits, & rendus indignes de leur place. On a lieu de s'étonner que la caſſation d'un grand chancelier & d'un préſident, dont les charges par leur nature doivent être encore plus reſpectées que les autres, n'ait point fait ſortir des cabinets de quelques juriſtes allemands un traité ſur cet article de droit civil & public.

tions ceci; & nous pouvons dire hardiment que cette traduction ne fera pas moins d'honneur à Mr le comte de Finckenstein que celle de l'*Iliade* en a fait à Mr le comte de Stolberg. Cette traduction de Théocrite aura, étant en vers, un mérite de plus que n'a celle de Mr Chabanon en prose françoise.

FISCHER (Fréderic Christophe Jonathan) né à Stoutgard l'an 1750, professeur de droit féodal & *statistique* à Halle depuis 1777. Après avoir été secrétaire du ministre de Baden à Vienne, il étoit devenu secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts à Munich, où il se trouva à l'époque de la grande controverse pour la succession éventuelle de cet électorat. Il écrivit plusieurs mémoires sur ce sujet, qui firent connoître sa profonde érudition dans l'histoire & dans le droit germanique. Cela lui valut la chaire qu'il occupe à présent. En Italie & dans la France méridionale Mr Fischer s'est fait connoître par l'édition qu'il a donnée d'un poëme latin du sixième siècle, *de prima Attilæ expeditione in Galliam, & de rebus gestis Waltheri, equitum principis.* Il tira cet ouvrage d'un vieux code

en parchemin, & il l'a enrichi de notes ſavantes. Son hiſtoire de Fréderic II fut un peu précipitée; cependant on y trouve des renſeignemens eſſentiels.

FISCHER (Théophile Nathanaël) né à Saalfeld, étoit recteur de l'école de ſaint Martin à Halberſtadt, lorsqu'en 1783 on le fit recteur de l'école du Dôme de la même ville. Il eſt un des membres principaux d'une ſociété de gens de lettres qui s'eſt formée dans la ville où il réſide. Il eſt auteur de quelques journaux qu'il donne ſous le titre de Feuilles fugitives (*Fliegende Blætter*). Les plus intéreſſantes ſont celles qu'il a écrites ſur la tolérance & l'union des religions. Ce ſujet ſied très-bien à un ſtipendié du chapitre de Halberſtadt, où les catholiques officient avec les luthériens. Il a fait des extraits de Molière & d'auteurs claſſiques latins à l'uſage des élèves de ſon collége.

FLOTTWELL (Céleſtin Chrétien) profeſſeur à l'univerſité, & recteur de l'école de la cathédrale du Dôme de Kœnigsberg ſa patrie, où il eſt mort en 1759. De ſon temps la doctrine

du

du libre arbitre & de prescience de Dieu étoit aussi en vogue en Prusse & à Jéna au centre du cercle de la Saxe, où Flottwell avoit étudié, qu'en Italie. Après cela il a fait un ouvrage en assez bon latin, pour prouver que l'on doit regarder Luther comme *auteur classique dans la langue allemande.* La doctrine du libre arbitre est passée de mode, mais l'opinion de Flottwell sur l'allemand de Luther, est devenue celle de toute la nation. C'est à Flottwell que la ville de Kœnigsberg est redevable de l'établissement d'une société dont l'objet est l'avancement de la littérature allemande. *Arnoldt*, *Hamberger.*

FORMEY (Jean Henri Samuel) naquit à Berlin en 1711 d'une famille de réfugiés françois, originaire de Champagne. Son père avoit je ne sais quel emploi à la cour du roi Fréderic I. Il se destina dès la plus tendre jeunesse à l'état ecclésiastique, & il prêcha pour la première fois au village de Buchholtz, à deux lieues de Berlin. Il fut ensuite un des pasteurs de la colonie françoise dans cette capitale, & professeur de philosophie au collége françois, en cultivant toujours la belle littérature, aussi bien que la philo-

ſophie & la théologie. Il ſe forma à l'éloquence de la chaire ſous Antoine Achard, & il prit du goût pour l'hiſtoire, tant eccléſiaſtique que civile & littéraire, en fréquentant Beauſobre, Pelloutier, & Lenfant. La Croze, ce fameux dictionnaire ambulant d'hiſtoires & de langues orientales, fut auſſi un de ſes maîtres. Il connut Mr de Maupertuis avant que ce ſavant fût connu de Fréderic II. Il avoit donné en 1738 un ouvrage périodique ſous le titre de *Mercure & Minerve*, qu'il continua l'année d'après ſous celui *d'Amuſemens littéraires, moraux & politiques*. Fréderic II, parvenu au trône & connoiſſant Mr Formey de réputation, lui fit propoſer d'écrire un journal politique & littéraire, pour lequel il s'offroit de fournir lui-même des articles. Le journal fut entrepris, & le roi pendant quelques mois tint parole (a). Mais la guerre s'étant ouverte, le roi entrant en campagne, n'avoit plus le même loiſir de s'occuper de littérature; & ce journal ne fut plus continué. Mais Mr Formey en fit d'autres qu'il intitula tantôt *l'Abeille du Parnaſſe*, tantôt *Journal épiſtolaire*, *Bibliothèque germanique*, *Biblio-*

(a) V. *Souvenirs d'un Citoyen.*

thèque impartiale, *Annales typographiques*, &c. Il travailla à un de ces ouvrages comme associé ou co-opérateur du marquis d'Argens. C'est celui qu'on intitula la *Bibliothèque critique* ([a]). Il fit en latin un extrait de la philosophie de Wolff, sous le titre de *Medulla Wolffiana*. Cet ouvrage n'eut pas le même accueil que *la Belle Wolfienne* qui roule sur le même sujet. En 1746 il donna la première édition de ses Conseils pour former une bibliothèque. Ce livre reparut cinq ou six fois dans la suite avec les augmentations que demandoient les progrès continuels des sciences & de la belle littérature. Animé de zèle pour la religion, ce pasteur philosophe écrivit l'apologie de la réforme, & traduisit de l'allemand en françois des discours & des ouvrages allemands du célèbre Rheinbeck. Longtemps après il donna son Christianisme raisonnable, en plusieurs volumes. Il paroît que c'est un des ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation. Au renouvellement de l'académie, Mr Formey fut d'abord agrégé, & le même jour (6 Juin 1746) que Mr de Maupertuis y prit

(a) V. *Éloge du marquis d'Argens* dans les Mémoires de l'académie, de l'an 1770.

place comme président. Celui-ci le proposa pour remplacer Mr de Jarriges en qualité de secrétaire, & pour être historiographe de l'académie (a). Chaque classe avoit alors son secrétaire particulier; Mr Formey le fut de celle de philosophie, à laquelle il étoit attaché; mais tous les autres secrétariats furent bientôt supprimés, & Mr Formey resta seul secrétaire perpétuel.

Le séjour de Voltaire à Berlin & à Potsdam lui causa quelques désagrémens, & de fortes inquiétudes. Cet ennemi déclaré de tout ce qui tenoit à quelque état religieux que ce fût, chercha à mettre mal Mr Formey dans l'esprit du roi. Il relevoit dans les écrits du prédicateur académicien ce qui pouvoit prêter à la plaisanterie, & tout ce qui pouvoit sérieusement déplaire au roi, qui n'aimoit pas non plus les ecclésiastiques. Malgré cela le secrétaire de l'académie se soutint, & Voltaire tombé en disgrace voulut se raccommoder avec lui. La circonstance étoit embarrassante; puisque Mr Formey étoit lié avec Maupertuis, à qui il avoit des obligations. Mais il se conduisit de manière qu'il ne mécontenta ni l'un ni l'autre. Voltaire parut

(a) V. les art. JARRIGES & MAUPERTUIS.

depuis-lors le ménager, & Maupertuis lui marqua toujours la même confiance. Il continua ainsi sa carrière tranquillement & avec distinction. Aucun des membres de l'académie, sans en excepter Maupertuis qui en a été le chef pendant dix ans, n'a été plus connu en Europe que Mr Formey. Il avoit & il a toujours une correspondance très-étendue, comme secrétaire d'une académie qui dès son rétablissement alla toujours de pair avec les plus célèbres de l'Europe. Un nombre infini de personnes du plus haut rang ont recherché sa connoissance, & l'ont souvent admis à leur table lorsqu'elles étoient domiciliées à Berlin. Mais ce qui surprendra les étrangers accoutumés à s'imaginer Fréderic II comme au milieu des savans, ce sera d'entendre que ce roi philosophe n'ait parlé au secrétaire de son académie, à un professeur de philosophie, à un écrivain aux travaux duquel il s'étoit en quelque façon associé, & qu'il ne l'ait reçu en sa présence qu'en la soixante-septième année de sa vie, & la trente-neuvième de son règne ([a]). Mais outre que ce prince, disciple de Voltaire, n'aimoit guère ni les théo-

([a]) V. *Souvenirs d'un Citoyen.*

logiens ni les eccléſiaſtiques, il faut ſe rappeler que le roi vivoit à Potsdam, où ceux qui n'y étoient pas établis n'oſoient point ſe préſenter ſans être appelés; qu'on ne traitoit d'affaires avec lui que par lettres; qu'il ne venoit que pour quelques ſemaines à Berlin, & que dans ce temps il étoit occupé de bien d'autres affaires que de littérature ou de philoſophie. Mais lorsqu'ayant perdu le goût qu'il avoit pour la muſique, au lieu d'aller à l'opéra dans les quatre ſemaines d'hiver qu'il paſſoit à Berlin, il faiſoit venir dans ſon cabinet des académiciens, pour s'entretenir avec eux, il appela auſſi Mr Formey; ce fut pour la première fois en 1779. Depuis-lors il l'appela toutes les années une ou pluſieurs fois. Mr Formey, au moment que j'écris ceci, au mois de Décembre 1788, eſt entré dans ſa ſoixante-&-dix huitième année, conſervant la même préſence d'eſprit, la même vivacité qu'il avoit, dit-on, dans ſa jeuneſſe. Il vient de publier des mémoires ſur ſa vie, ſous le titre de *Souvenirs d'un Citoyen.* On y trouve beaucoup trop de prudence, de cette circonſpection que l'âge & l'expérience amènent à leur ſuite. Nous ſouhaiterions à la vérité qu'il

n'eût pas pris tant de soins d'écarter les noms des personnes vivantes; parce que le lecteur par là se trouve frustré des notices qui l'intéresseroient le plus. Cependant ces *Souvenirs* nous dispensent dans ce moment de nous étendre davantage sur son article. Parmi le grand nombre d'autres ouvrages qu'il a faits, outre les journaux & les éloges qui servirent toujours à l'histoire littéraire du siècle, les plus considérables sont l'*Abrégé de l'histoire de philosophie;* l'*Histoire ecclésiastique;* l'*Abrégé de toutes les sciences, à l'usage des adolescens; le Christianisme raisonnable;* l'*Introduction générale aux sciences.* Le *Philosophe chrétien*, & les *Conseils pour former une bibliothèque choisie*, sont ceux qui ont eu le plus de cours.

Nous ajoutons ici que Mr Formey a le bonheur de voir l'un de ses deux fils secrétaire de légation, & même chargé des affaires à la cour de Dresde; tandis que l'autre, déjà reçu docteur en médecine à Halle, voyage en France pour s'y perfectionner. Il a marié ses cinq filles très-convenablement; & il a le plaisir de voir leurs époux tous honorablement établis à Berlin.

FORSTER (Jean Rheinhold) né à Dirſchau en Pruſſe l'an 1729, montra dès ſa jeuneſſe de l'eſprit & de l'activité. Le prince Léopold de Deſſau qui a des poſſeſſions en Pruſſe, le connut, & il étoit ſur le point de le donner pour inſtituteur à ſon fils qui eſt le prince régnant d'aujourd'hui. Mais cela n'eut pas lieu. Mr Forſter ſuivit la vocation de ſon père, qui étoit paſteur, & ſe deſtina d'abord à l'état eccléſiaſtique. Il étoit paſteur dans un village près de Danzic, lorsqu'il fit la connoiſſance de quelques Anglois qui l'engagèrent à partir pour les Indes avec eux ſur le vaiſſeau du fameux Cook. Il fit le grand tour avec ce navigateur, ayant avec lui ſon fils, qui eſt devenu auſſi célèbre que le père. A ſon retour, Mr Forſter fit des livres en anglois; ſollicita des emplois, & des gratifications, il ſe fit des amis & des ennemis à Londres. Il paſſa quelque temps en différens endroits; & enfin il trouva bon de ſe fixer à Halle, où il eut une place de profeſſeur d'hiſtoire naturelle. Il a fait, compilé ou traduit quantité de livres. Il écrit en latin, en anglois, en françois & en allemand. La plupart de ſes ouvrages roulent cependant ſur des ſujets d'hiſtoire

naturelle, & d'économie civile ou rurale. Il a traduit de l'italien un ouvrage de Mr Jean Baptiste Fabroni, plus jeune que lui de vingt-cinq ou trente ans. Il eſt agiſſant & entreprenant, inépuiſable dans ſes projets, infatigable dans ſes travaux; & ſi je dois ajouter ce que j'ai ouï dire, il paroît inſatiable dans ſes demandes & ſes prétentions.

FRANCHEVILLE (Jean Dufresne de) étoit d'une ancienne famille du Hainaut, quoique ſon père ne fût que receveur de la douane à St Valeri en Picardie. C'eſt là qu'il eſt né en 1704. Il eſt mort à Berlin en 1782. Avec un nom qu'il pouvoit faire valoir, avec des connoiſſances très-profondes en plus d'un genre, laborieux & ſerviable, écrivant très-bien en proſe & paſſablement en vers dans une langue qui étoit fort en vogue à Berlin lorsqu'il y vint, en 1742, il n'y fut jamais que ſimple membre de l'académie avec une très-petite penſion; tandis que beaucoup d'autres François que Fréderic II fit venir à ſon ſervice, en eurent de fort conſidérables. Il eſt vrai qu'il aimoit le vin & Fréderic II n'aimoit pas les buveurs. Cependant avec cette

pension, Mr de Francheville vécut quarante ans à Berlin, éleva une famille nombreuse, & put même s'acheter une maison en ville, & il en avoit d'autres à la campagne. La plupart de ses enfans, tous catholiques, ont été placés dans les troupes, dans les cours des princes, & dans l'église. Il est vrai qu'il gagnoit quelque chose en faisant une gazette littéraire, & peut-être en corrigeant quelques ouvrages que des seigneurs allemands écrivoient en françois. Son genre principal étoit l'histoire du moyen âge. Mais cette partie de l'histoire, qu'il avoit approfondie dès sa jeunesse, fut la première cause de son peu de fortune. Il avoit commencé une histoire générale des finances fort détaillée, dont le cardinal de Fleuri fit arrêter l'impression, malgré tout ce que put dire le chancelier Daguessau, qui estimoit cet ouvrage, & qui aimoit l'auteur. Lorsqu'il eut quitté la France, il publia une dissertation qui fit croire au roi que son genre étoit la physique. D'ailleurs le roi espéroit que comme physicien il pouvoit être employé dans quelque entreprise de manufactures. Aussi fit-il un poëme sur les vers à soie, auquel il ajouta de fort bonnes instructions en prose. C'est le se-

cond des académiciens qui ont contribué à cette branche d'agriculture & de commerce ([a]). Un de ses deux fils, né à Paris avant que le père sortît de la France, & qui a obtenu des bénéfices assez considérables en Silésie, a donné l'histoire des dernières campagnes de Gustave Adolphe, ouvrage tiré de l'italien de Gualdo Priorato ([b]).

FRANCKE (Auguste Gotthelf) né en 1699 d'Auguste Hermann Francke de Lubeck, professeur de théologie à Halle depuis la fondation de l'université, & pasteur d'une église de la même ville. A la mort de son père il obtint lui-même une chaire de théologie, & il fut ensuite inspecteur du cercle de la Saale, directeur de la maison des orphelins & du collége qu'on nomme le *Pædagogium*, auquel est uni le séminaire pour les missions des Indes orientales. Ce qui arriva au professeur ecclésiastique ne donna pas aux théologiens une meilleure idée de Fréderic II que Fréderic Guillaume ne l'avoit donnée aux philosophes en chassant Wolff de l'univer-

(a) V. les articles FRISCH & HERTZBERG.

(b) *Mémoires de l'académie*, & *Notices particul.*

sité. Il y avoit à Halle une troupe de comédiens, qui causoit quelque distraction aux étudians, & donnoit sujet à des querelles. Le département ecclésiastique de la province, de concert avec le corps des professeurs, demandoient au grand directoire de Berlin qu'on fît décamper cette troupe & qu'on défendît pour l'avenir la comédie. Le roi, à qui l'on en fit le rapport, crut que c'étoit un complot de prêtres bigots qui faisoit cette instance, & s'en prit surtout au professeur Francke. Il répondit d'abord qu'il vouloit que le théologien allât lui-même à la comédie pour donner l'exemple aux étudians, & faire réparation publique de la démarche qu'il venoit de faire contre les comédiens. On eut beau représenter au roi que ce n'étoit pas Francke qui avoit fait cette demande, que c'étoit l'université. Tout ce que l'on obtint, ce fut que le roi ordonna que Francke payât vingt écus à la caisse des pauvres à titre d'amende. Il les paya sans réplique; & on envoya la quittance au roi. Mais il se dispensa d'aller à la comédie; & la troupe continua de rester à Halle. Quelque temps après Francke, du consentement de Fréderic même, fut fait conseiller au

confiſtoire ([a]). Ses ouvrages ne font que des traités hiſtoriques & théologiques ſur quelques paſſages de la ſainte Écriture, & ſurtout ſur l'admirable Pſeaume 119: *Heureux celui, &c.* Mort vers l'an 1772. *Dreyhaupt, Adelung.*

FRÉDERIC II. Nous ne regarderons ici ce grand roi que comme auteur. Il étoit né avec les diſpoſitions les plus heureuſes pour jouer un rôle dans la république des lettres ([b]). Il eſt vrai qu'à cet égard ſon éducation fut défectueuſe, & il ſe reſſentit toujours du défaut de ne s'être point appliqué aux langues ſavantes ([c]). Mais il étoit naturel qu'on lui choisît des précepteurs de la religion réformée, qui eſt celle de la maiſon de Brandebourg, & plutôt des réformés françois que des allemands; puisque la religion réformée eſt plus françoiſe qu'allemande par ſon origine. Un précepteur françois ne devoit pas être auſſi zélé pour le latin que l'auroit été un allemand. De plus, la no-

(*a*) V. *Büſching, Caractères de Fréderic II.* Chap. II. n°. 7.

(*b*) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. Chap. 2.

(*c*) V. Apologie de Fréderic II, ſur la préférence qu'il parut accorder à la langue françoiſe. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1786.

blesse qui entoure les princes, & qui suit plus facilement que le peuple la religion des souverains, n'est pas fort portée pour les langues anciennes; & elle avoit cette raison de plus de préférer une langue vivante à une langue morte, savoir que les docteurs de leur religion depuis un siècle écrivoient plus en françois qu'en latin. Le comte de Finckenstein, gouverneur de Fréderic II dans la première jeunesse de ce prince, étoit de la religion réformée, & aimoit certainement plus le françois que le latin. La connoissance de cette langue auroit contribué à perfectionner Fréderic, comme auteur; cela est très-sûr; mais il n'est pas moins certain qu'il n'auroit jamais appris aussi bien une langue ancienne qu'il pouvoit apprendre une langue moderne, qui étoit déjà la langue de la grande société. Il est assez probable que si l'on eût fatigué le prince royal en l'appliquant au latin, il n'auroit jamais fait des livres en françois. Une chose qu'on a ignorée pendant sa vie, & dont on ne se doutoit pas même, c'est qu'une fille qu'il aima dans sa première jeunesse, a été la cause principale du goût qu'il prit pour la poësie. Cette personne aimable, qui le rendit

amoureux & poëte, ne l'auroit pas porté à écrire en latin ([a]). Quant à la langue allemande, il eſt très-connu que vers l'an 1730 & 1735, lorsque le prince prit de la paſſion pour l'étude, & pour la poëſie particulièrement, il n'y avoit presque pas d'auteurs allemands qui puſſent nourrir en lui cette paſſion, & lui donner l'envie de les imiter. Les ouvrages du baron de Canitz, les ſeuls qui pouvoient offrir quelque agrément, n'étant pour la plupart que des traductions ou des imitations d'auteurs françois, devoient encore amener le jeune prince ſtudieux à la littérature françoiſe. Il n'y avoit pas même en allemand des ouvrages qu'une demoiſelle pût goûter, & qu'un jeune prince pût lire ni avec elle, ni ſeul avec plaiſir. Fréderic traita cette langue comme les gens de lettres provençaux & lombards traitent leurs patois; & il adopta

(a) "Une aimable perſonne m'inſpira dans la fleur de mes „jeunes ans deux paſſions à la fois: vous jugez bien que l'une „fut l'amour, l'autre fut la poëſie. Ce petit miracle de la na- „ture, avec toutes les grâces poſſibles, avoit du goût & de la „délicateſſe; elle vouloit me les communiquer; je réuſſis en „amour, mais mal en poëſie. Depuis ce temps j'ai été amou- „reux aſſez ſouvent, & toujours poëte". Lettre à Voltaire du 16 Août 1737. *Oeuvres poſthumes*. Tom. VIII. p. 300. Édition de Berlin.

pour langue littéraire la françoise. Il faut avouer que devant se borner à une langue il ne pouvoit pas en choisir qui lui offrît tant de bons ouvrages, ni dans laquelle il pût mieux s'instruire de tout ce qu'il souhaitoit d'apprendre ([a]). Il tâcha de connoître les anciens & ceux qui écrivoient en langues anciennes par des traductions qu'on avoit, ou qu'il se faisoit faire. Il voulut cependant, lorsqu'il se sentit un penchant décidé pour la littérature, apprendre un peu de latin; & il tâchoit de retenir par cœur quelques vers & quelques axiomes. Je ne sais par quel motif Mr de Voltaire, dans les premières lettres qu'il écrivit à Fréderic, affecta d'y insérer des vers latins plus qu'il n'a fait dans d'autres correspondances ni dans ses autres ouvrages. Au reste pour se former le style dans la langue en laquelle il vouloit écrire, il s'y prit au mieux: il ne cessoit de lire & de relire les meilleurs auteurs, & tâchoit de les imiter. Il continua cet exercice jusqu'à l'âge de quarante-cinq & cinquante ans. Il suivit aussi le conseil qu'Horace a donné aux jeunes auteurs, de ne se point hâter

(a) Voyez les *Lettres de Suhm*, & l'art. DESCHAMPS.

hâter de publier ce qu'on a composé. Il les revoyoit & les retouchoit long-temps, soit après les avoir jetés sur le papier, soit après y avoir donné la première polissure. Il imprima pourtant quelques pièces presqu'aussitôt qu'il les eut composées, pour en avoir des copies au net, afin de les communiquer à des amis. C'est ce que Bayle disoit que tout auteur devoit faire. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq à vingt-huit ans, quoiqu'il fît des vers, il paroissoit plus porté pour la philosophie. Le soin qu'il prit de se faire traduire Wolff, le prouve assez. Mais Voltaire qu'il connut depuis, le dégoûta de Wolff, & de toute philosophie abstruse. Il se tourna du côté de la belle littérature, éclairé pourtant & guidé par la critique, qui est encore une branche de la philosophie.

Nous avons de ce roi auteur, des ouvrages sur la politique, & des histoires; nous en avons qui doivent être comptés dans le genre oratoire; nous avons des poësies de différent genre, des ouvrages philosophiques, qui nous obligent à le considérer séparément comme historien, comme orateur, ou rhétoricien, comme poëte, & comme philosophe.

§. 1. Le premier ouvrage un peu ſoigné qui eſt ſorti de ſa plume, ſont les *Conſidérations ſur l'état préſent du corps politique de l'Europe*, écrites vers l'an 1736. On y voit Fréderic appliquer avec ſagacité les principes de l'hiſtoire ancienne qu'il étudioit, aux événemens de la politique moderne. Nourri de cette étude, il lui ſembloit voir dans la politique de la France celle de la Macédoine; & il la crut plus dangereuſe que celle de l'Autriche. Il ne découvre pourtant, dans cet écrit, ſa façon de penſer qu'en général. Ce qui frappe ſurtout, dit un auteur allemand ([a]), c'eſt que le prince, âgé alors de vingt-quatre ans, s'étoit fait la plus grande idée des devoirs d'un roi, & qu'il étoit rempli de cette idée. On voit qu'il avoit dès-lors une grande connoiſſance des lois de l'Empire, & des traités de paix; on y admire de grandes vues, de grands principes, & un profond mépris pour les princes ſans reſſort & ſans activité. Cet ouvrage au reſte ne parut qu'après la mort de l'auteur. Le premier que Fréderic II livra à la preſſe, eſt l'*Anti-Machiavel*. Nous avons dit ailleurs comment il parut dans

(*a*) V. *Allgemeine Litteratur-Zeitung*. Jena 1789.

les premiers mois de ſon règne (a). Il n'y a là rien de bien extraordinaire en fait de politique. Tout le monde convient aſſez que les maximes du ſecrétaire de la république de Florence ne pouvoient être d'aucun uſage aux princes dont la ſureté & la grandeur ne dépend plus des des moyens dont parle Machiavel. Aujourd'hui cette politique eſt plutôt celle des miniſtres & des favoris que celle des ſouverains. Cependant on ſeroit bien curieux de ſavoir ſi Fréderic II, après avoir découvert le complot des trois puiſſances voiſines qui tendoient à l'écraſer & à l'anéantir, n'a pas un peu changé d'avis ſur le ſujet de Machiavel. On ſait bien qu'ayant connu la méchanceté des hommes il crut néceſſaire de changer de conduite à leur égard. Mais cela ne ſeroit pas ici en ſa place. Ce que nous conſidérons ſurtout dans l'Anti-Machiavel, c'eſt une grande connoiſſance de l'hiſtoire, tant ancienne que moderne. Ses ouvrages proprement hiſtoriques forment une ſuite, & ſe lient l'un avec l'autre; mais ils peuvent être pris ſéparément, comme leurs titres l'indiquent. Les *Mémoires*

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 5.

pour servir à l'histoire du Brandebourg, qu'il composa au commencement de son règne, & qu'il publia d'abord dans les Recueils de l'académie, comme nous l'avons dit ailleurs, furent ensuite imprimés séparément plusieurs fois. Les premiers articles de ces mémoires sont un peu superficiels; le titre même de *Mémoires*, quoique modeste, ne paroît pas tout-à-fait convenable à la nature de l'ouvrage: c'étoit plutôt ce que Mr Kuster & Mr de Hertzberg lui ont fourni qu'on auroit pu appeler *Mémoires pour servir à l'histoire &c.* Car c'est d'eux que le roi eut les matériaux dont il tira son Abrégé historique. Kuster étoit un vieux recteur de collége qu'on regardoit comme l'homme le plus instruit dans l'histoire du Brandebourg. A la vérité l'histoire des électeurs jusqu'à Fréderic I avoit été écrite avec plus de détail par Leutinger, Cernitz, Angelus, & plusieurs autres. Celle du grand électeur est l'abrégé d'un abrégé de l'histoire volumineuse de Puffendorff. Mais l'histoire que Fréderic II a composée de ses deux prédécesseurs immédiats, peut être regardée comme originale. Il y traite, ce me semble, son aïeul d'un ton trop railleur. Je doute qu'un autre historiogra-

phe du pays eût osé le persiffler comme fait Fréderic. On y reconnoît d'abord le disciple de Voltaire. Il traite beaucoup plus décemment son père. On diroit qu'ayant composé cette partie de ces mémoires plusieurs années après les premiers, il avoit oublié les traitemens sévères qu'il avoit reçus de lui, & qu'il auroit voulu les faire oublier. Du moins dans une situation différente il pensoit que ces traitemens n'avoient pas été injustes. Tous ces mémoires cependant fourmillent de petites fautes, tantôt de noms, tantôt de faits altérés, tantôt d'erreurs chronologiques. Mais ils viennent d'être revus & corrigés par l'homme de Berlin le plus capable de rendre au public ce service (a); & ces mémoires seront toujours plus lus que tout ce qui avoit été écrit jusqu'alors sur le Brandebourg. Dans le second ouvrage historique, qui a pour titre *Mémoires de mon temps*, on voit encore qu'il vouloit imiter l'Essai sur l'histoire universelle de Monsieur de Voltaire, puisqu'il mêle à son histoire, comme il avoit fait dans celle de ses ancêtres, beaucoup de choses qui n'appartiennent

(a) Mr le conseiller Schluter, archiviste de la cour, & censeur royal. V. son article.

que de fort loin à ſon ſujet, qui étoit la conquête de la Siléſie, & la guerre de 1744 qui lui en confirma la poſſeſſion. Vingt & trente ans après il trouva lui-même que cette hiſtoire étoit l'ouvrage d'un jeune homme. Mais il ne jugea pourtant pas à propos de le refaire ([a]). Il ſe contenta de le retoucher légérement, & d'en changer l'avant-propos. Sans doute il auroit pu s'étendre davantage ſur les négociations, les conſultations qui précédèrent l'invaſion de la Siléſie. Mais auroit-il voulu faire ce que fit Puffendorff en écrivant l'hiſtoire *du grand électeur?* On voit qu'il n'eſt pas toujours également inſtruit ſur les pays dont les notices ne lui venoient pas directement. Ce qu'il dit, par exemple, des Eſpagnols alliés de la France dans la guerre d'Italie de 1744, eſt aſſez conforme à ce qu'en ont écrit les François; mais il ne l'eſt pas à ce qu'en ont dit les Eſpagnols & les Italiens; parce que le roi n'avoit point de miniſtre ni en Italie ni en Eſpagne. Voilà d'où vient qu'il confond Charles Émanuel roi de Sardaigne, avec Victor Amédée ſon père, & Coſme de Médicis avec Jean Gaſton ſon frère, comme l'ont remarqué, non-ſeulement les

(a) Voyez l'Avant-propos de l'*Hiſtoire de mon temps.*

journaliſtes italiens, mais auſſi les allemands ([a]). Voilà auſſi pourquoi là où il parle de la Suiſſe, on trouve des erreurs de politique & de *ſtatiſtique* d'autant plus frappantes, qu'elles contraſtent ſingulièrement avec l'exactitude & la vérité qui caractériſent ſes peintures des autres états. Mais Fréderic régloit toutes ſes connoiſſances ſur l'application qu'il en pouvoit faire; & excepté dans ſes momens de récréation, il n'étudioit guère à fond que ce qui lui paroiſſoit utile & intéreſſant dans la pratique, comme homme & comme roi. L'*Hiſtoire de la guerre de ſept ans*, moins ſoignée que celle des deux guerres précédentes, n'eſt pourtant pas moins eſtimable. On a dit & écrit que Fréderic loue dans cet ouvrage tout le monde, & ne critique que lui ſeul. Je doute que les officiers qui ont ſuivi de près les campagnes, ſoient de cet avis. J'en ai entendu quelques-uns ſe plaindre qu'il n'a pas rendu aſſez de juſtice à pluſieurs de ſes généraux, & qu'il paſſe trop légérement ſur des faits qui demanderoient plus de détail. Mais ne ſait-on pas ce qui eſt arrivé à cette hiſtoire? Le roi l'avoit

(a) V. *Allgemeine Litteratur-Zeitung.* N° 48—52. Jena 1789. in-4°.

toute achevée, & la repaſſoit quelque temps après. Il en avoit les cahiers ſur ſa table à écrire dans ſon cabinet, lorsqu'il ſortit un ſoir pour aller ſouper avec ſes généraux. Le houſard oublia d'ôter les bougies qui brûloient ſur la table; ſoit que la chienne eût renverſé les chandeliers, ou que quelque bluette en fût tombée, le feu prit aux cahiers. Tout étoit brûlé lorsqu'on entra, à l'exception des derniers cahiers qui étoient tombés de la table ſur le parquet. Il fallut refaire l'ouvrage; & il eſt naturel qu'il n'ait plus compoſé avec ce même eſprit, ni avec la même ardeur qui l'avoit animé la première fois. Paul Jove n'a plus eu le courage de refaire quelques livres de ſon hiſtoire, auxquels il étoit arrivé un ſemblable malheur. C'eſt là peut-être la cauſe véritable de ce que Fréderic ne parle pas des exploits qu'avoient faits ou des avis que lui avoient donnés ſes généraux, & ſes aides de camp, comme quelques-uns d'eux l'ont mérité, ou l'ont ſouhaité. Les relations des batailles qu'on avoit publiées dans le temps, & que le roi ſe fit envoyer des archives, ne devoient parler que légérement des généraux ſubalternes, & plus légérement des fautes du

roi, s'il en a fait. Il eſt vrai qu'il ne nomme ni le duc Ferdinand, ni le maréchal Keith, ni Mr de Gaudi ſon aide de camp ([a]). La deſcription de la bataille de Torgau eſt peut-être encore telle que Fréderic l'avoit compoſée avant le malheur qui arriva à ſon manuſcrit. Fréderic avoit envoyé le détail & le plan de cette bataille au roi de Sardaigne, alors duc de Savoie, qui ſoit en lui écrivant directement, ſoit en parlant au général Rozier, lui avoit témoigné le déſir d'avoir cette deſcription ([b]). On chercheroit en vain dans ces deux petits volumes les détails circonſtanciés qu'on trouve dans l'hiſtoire de Mr le colonel Tempelhoff; mais il y auroit cependant peu à corriger d'après les autres écrits qui ont paru ſur les mêmes campagnes. L'auteur dont les avis ont contribué à décider la journée de Rosbach, ne devoit point entrer dans des récits minutieux qui n'auroient prouvé autre choſe, ſinon que ſes aides de camp avoient la vue meilleure que lui pour diſtinguer de loin les uniformes. Malgré le fâcheux accident arrivé à cet ouvrage, je trouve que Fréderic y paroît plus

(a) Voyez l'article GAUDI.

(b) *Notices particulières*. K.

maître de sa matière & même du style que dans les mémoires de son temps. Il est sûr que ni Voltaire, ni aucun François, ni personne d'autre que son copiste, n'ont retouché cette histoire. Le quatrième de ses ouvrages historiques forme le cinquième volume de ses œuvres posthumes. On souhaiteroit à la vérité que le roi s'y fût plus amplement étendu sur les particularités de son administration intérieure. Mais les modèles anciens sur lesquels il s'étoit formé, ne l'avoient pas accoutumé à ces discussions économiques dont les écrivains modernes nous entretiennent. On a aussi de Fréderic II un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*. La préface est certainement de lui; & nous voudrions que cela ne fût pas. Mais l'on doute que l'Abrégé le soit également ([a]).

§ 2. Dans les intervalles de ses compositions historiques, Fréderic fit quelques petits ouvrages dans d'autres genres. Il fit imprimer des éloges avant d'avoir achevé l'histoire de son temps, & avant qu'il pût penser à la guerre de sept ans. Il avoit une très-bonne coutume, comme nous l'avons dit, celle de lire les meilleurs

([a]) Voyez l'article PRADES.

auteurs dans le genre dans lequel il vouloit écrire. Il lisoit, par exemple, Maſſillon, Fléchier, & Boſſuet, lorsqu'il lui prenoit envie de faire des ſermons ou des oraiſons funèbres. Mais comme il varioit très-ſouvent de genre, & qu'il revenoit ordinairement aux plaiſanteries, il n'étoit pas poſſible que ſon ſtyle prît totalement la trempe qu'il falloit, ni à la dignité de l'hiſtoire, ni à la haute éloquence. Cette trempe manquoit même aux modèles auxquels il s'eſt le plus arrêté. L'on ſait que le ſtyle de Bayle, que Fréderic II a tant lu, eſt négligé, eſt lâche; que celui de Fontenelle ne s'éleva jamais au ſublime, tout élégant qu'il eſt; & que Voltaire, le maître ordinaire du roi auteur, ne put jamais, dans ſa proſe, atteindre à la nobleſſe de Boſſuet, & de Fénelon.

§. 3. Quant aux poëſies, tous les connoiſſeurs s'accordent à dire que celles que Fréderic n'a pas publiées de ſon vivant, ne lui font guère d'honneur. En faiſant des vers en françois, ce prince étoit à peu près dans la ſituation des humaniſtes allemands qui en ont fait en latin. Il avoit aſſez l'eſprit que demande la muſe badine & légère; mais il étoit impoſſible qu'il poſſédât

assez la langue pour y mettre cette élégance, cette aménité, cette naïveté, qui font le mérite principal de ces petites pièces. Parmi plusieurs centaines de faiseurs de vers que la France a eus depuis Marot, & qui tous ont vécu avec des personnes qui ne parloient que françois, & précisément le langage qui est le plus fait pour l'épigramme, à peine y en a-t-il trois ou quatre dont les ouvrages soient généralement estimés. Il n'y en eut pas un plus grand nombre à Rome pendant un égal espace de temps. Il n'y en eut qu'un à Florence sous les Médicis. Que pouvoit faire un prince allemand qui ne fut jamais à Paris, & qui n'eut pas autour de lui deux François dont la conversation fût propre à lui communiquer le ton & les manières convenables à la poësie badine ? Aussi le roi poëte réussit-il mieux dans les odes héroïques, dans les épîtres qui tiennent ou du genre didactique, ou de l'élégie, parce que le style grave & sérieux peut mieux s'apprendre par la lecture des bons auteurs, & que le style léger & facétieux a besoin d'être nourri par la fréquentation de la bonne société. D'ailleurs, il ne put jamais avoir le loisir nécessaire pour soigner autant qu'il au-

roit fallu un ſi grand nombre de petites pièces. On ſait ce qu'ont çoûté à Horace, à Jean de Calaſa, & à Malherbe, leurs odes; on ſait ce que coûtent les ſiennes à Ramler, lors même qu'elles ne ſont que traduites ou imitées. Encore tous ces auteurs n'ont-ils donné que peu d'ouvrages, quoiqu'ils ne ſe ſoient guère occupés d'autres choſes. Les poëſies de Fréderic, qui ſont en aſſez grand nombre, demandoient ſans doute à être encore retouchées. Malgré cela on y trouve quelquefois le ton des plus belles odes d'Horace, & même de celles de Pindare. Il y en a même qu'on diroit directement imitées de David & de l'auteur du livre de Job. Tant il eſt vrai, dans tous les temps, chez toutes les nations, que les hommes qui ont de l'énergie dans l'eſprit, placés dans les mêmes circonſtances, conçoivent les mêmes idées. Au reſte il ne faut pas oublier que Fréderic faiſoit des vers pour ſe diſtraire, pour ſe ſoulager, & que la plus grande partie de ces pièces n'étoient pas deſtinées à voir le jour. A-t-on fait mal de les publier? Abſtraction faite de quelques principes irréligieux qu'elles inſpirent, je répondrois que ces pièces, toutes très-inutiles pour former le

goût du lecteur, ne le font pas pour la philosophie, ni pour l'hiftoire. Elles peignent l'homme mieux qu'aucun autre écrit du royal auteur, & rappellent le fouvenir de différentes circonftances de fa vie.

Le genre didactique étoit celui de Frédeic II. Auffi *l'Art de la guerre*, & fes épîtres font ce qu'il y a de mieux dans fes œuvres poëtiques. S'il n'égale ni Vida, ni Pope, c'eft qu'il n'étoit pas auffi nourri de la véritable & de la grande poëfie que l'étoient ces deux auteurs, qui avoient étudié Homère & Virgile. Le modèle que Fréderic s'étoit propofé, étoit Boileau; & il s'en faut bien que celui-ci foit un auffi bon poëte que Virgile, ni même que Vida. Fréderic a fait fon poëme fur *l'Art de la guerre* vers l'an 1750, c'eft-à-dire avant fa troifième guerre, dans laquelle il acquit encore une bien plus grande expérience de cet art que dans les deux guerres précédentes. Ce poëme auroit-il gagné beaucoup, s'il l'eût fait après les batailles gagnées ou perdues pendant les fept ans que dura la fusdite guerre ? Je crois qu'il ne l'auroit pas fait du tout. On n'eft jamais plus porté à s'ériger en maître que lorsqu'on ceffe à peine d'être

éçolier; & peut-être y eſt-on alors plus propre, parce qu'on eſt plus vivement frappé de l'objet que l'on veut traiter, & qu'on ne voit pas tous les détails qui feroient cauſe qu'on s'appeſantiroit. Fréderic II acheva ſon apprentiſſage dans cet art avec la ſeconde guerre de Siléſie. Certes après la troiſième guerre, où tout l'art fut épuiſé, Fréderic pouvoit ſans doute dicter d'excellentes inſtructions; mais cela ne convenoit point à la poëſie didactique, qui ne doit point trop approfondir ſon ſujet, mais plutôt *ſumma ſequi veſtigia rerum.* Virgile n'étoit certainement pas un fort habile cultivateur. Peut-être que ſi Racine le fils n'eût pas été ſi profond théologien, ſon poëme *ſur la grâce* y auroit plus gagné. L'auteur de l'épître d'Héloïſe à Abelard, moins théologien que l'abbé Racine, y auroit encore mieux réuſſi. Fréderic auroit auſſi eſſayé la trompette de l'épopée, s'il eût trouvé un ſujet nouveau qui méritât cette peine. Ces ſujets ſont prélevés; & Fréderic ſentit d'ailleurs la difficulté d'introduire avec ſuccès des êtres céleſtes dans un temps où l'on n'y croit guère. Incrédule comme il l'étoit lui-même, & comme il ſouhaitoit que tous ſes lecteurs le fuſſent, il auroit eu de la peine

à introduire sérieusement dans un poëme des êtres surnaturels. Mais dans une autre espèce d'épopée, où les êtres ne jouent qu'un rôle ridicule, il n'a pas craint d'imiter Voltaire. Le *Palladium*, ouvrage absolument dans le goût de la Pucelle d'Orléans, est une plaisanterie très-scandaleuse: aussi Fréderic ne le publia-t-il pas, & il ne le laissa pas même parmi ses manuscrits. Comment excuser le fils de Mr Darget d'avoir laissé sortir de ses mains une pièce si indécente & si immorale, dont son père est le héros principal? Au reste, si l'on convient que Voltaire est plus poëte dans son poëme burlesque que dans le sérieux, il faut avouer aussi que Fréderic II n'est poëte dans aucune de ses compositions autant que dans le *Palladium*. L'autre poëme intitulé *la Guèrre des confédérés*, est de même genre & du même gout; le sujet en est plus intéressant, & le mécanisme du style & du vers plus soigné. Le roi, d'après les remontrances de Mr le comte de Solms son ministre en Russie, à qui il l'avoit envoyé pour qu'il le fît voir au prince Repnin & à d'autres personnes principales de la cour de Pétersbourg, l'avoit supprimé. Je ne sais par quelle infidélité il en est sorti des copies.

pies ([a]). Il n'y eut pas jusqu'au genre dramatique que Fréderic II n'essayât. Il traçoit quelquefois le plan aux poëtes de son théâtre, comme on le voit dans la *Sylla*. La comédie de *Tantale en procès* est au dessous du médiocre; mais elle est faussement attribuée à Fréderic. Ses dialogues des morts ne servent qu'à faire voir combien Fréderic souhaitoit d'imiter tous ceux qu'il estimoit, tels que Fontenelle & Fénelon.

§. 4. Quoiqu'il parût négliger la philosophie depuis qu'il connut Voltaire, il ne l'abandonna pas totalement. Et si l'on entend par philosophie cet esprit anti-théologique qui règne depuis cinquante ans en Europe, Fréderic n'y a été que trop fidelle. Il s'avoua même ouvertement disciple d'Épicure. Cependant ses ouvrages philosophiques, si on les prend dans leur ensemble, les essais, & les discours qu'il a imprimés ou laissés dans ses porte-feuilles, offrent un

(*a*) Mr de Zimmermann (*Ueber Friedrich den Grossen*, p. 183 & 184.) dit que Voltaire ayant eu ce poëme entre les mains, en fit tirer copie; que Mr de Beaumarchais le vendit à un libraire de Hambourg, & que le roi par le conseil de Mr le marquis de Lucchesini, en fit arrêter l'impression, & en paya royalement les frais au libraire. Ce poëme se trouve dans le Supplément aux Oeuvres posthumes de l'auteur.

fonds assez remarquable d'idées sur la métaphysique, sur la morale, sur la politique, qui est sans doute du ressort de la philosophie autant que de l'histoire. Dans son Essai sur l'amour-propre, il se montre assez ouvertement peu persuadé de la mission de Moïse & de celle de Jésus-Christ, & fort peu aussi de l'immortalité de l'ame. Mais dans cet essai & dans son Discours sur le systême de la nature il est moins contraire aux principes du christianisme que bien d'autres philosophes de son temps. Il y a beaucoup d'érudition dans sa Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois, toute courte qu'elle est. Les conséquences qu'il déduit de faits historiques, sont très-justes; ses principes à l'égard des délits & des peines sont très-raisonnables. Il avoit aboli la question, du moins par le fait; & il en parle dans cette dissertation, qui est de l'an 1751, avant que l'ouvrage fameux du marquis Beccaria eût paru. En général c'est moins dans ses ouvrages que dans ses correspondances que se décèle la philosophie de Fréderic II. Quand ce roi n'auroit laissé d'autres écrits que ses lettres, elles seules suffiroient à le comparer en qualité de roi auteur à Marc-Aurèle. Celles

qu'il écrivit au marquis d'Argens montrent le fond du cœur du roi. On voit dans les écrits de Fréderic ce que l'on obſerve dans les ouvrages de tous les grands auteurs, qu'ils n'écrivent jamais mieux que lorsqu'ils ſont agités par quelque paſſion, ou dans des circonſtances inquiétantes. Les lettres qu'il écrivit à Voltaire dans le temps de leur brouillerie, ont quelquefois l'énergie d'une Philippique. Celles qu'il écrivit au même Voltaire après qu'ils ſe furent raccommodés, & lorsque cet enthouſiasme d'admiration eut fait place à plus de diſcernement, ſont ſinon moins intéreſſantes, moins élégantes, moins fortes que celles qu'il lui écrivit pendant qu'il étoit juſtement indigné contre lui; mais on y trouve des réflexions fort ſages, mêlées de ce ton de perſifflage que ce même Voltaire ne lui avoit que trop bien communiqué. La correſpondance avec Mr d'Alembert tombe dans des temps tranquilles; elle contient des anecdotes concernant ſurtout l'hiſtoire littéraire. Cette partie des correſpondances intéreſſe moins que celle qui eſt adreſſée au marquis d'Argens. Mais on trouve conſtamment Fréderic plus raiſonnable, plus ſage, & incomparablement plus to-

lérant que le géomètre françois. Les lettres à Fontenelle, à Rollin, à Jordan, qui datent de loin, & celles à Mr de Condorcet qui ne commencent qu'après la mort de d'Alembert, prouvent que Fréderic II aima conſtamment la littérature. On n'a pas encore vu celles qu'il écrivit au comte Algarotti, ni ſa correſpondance avec Maupertuis; & nous ne concevons pas pourquoi il n'en eſt pas même queſtion.

Quelque rapport qu'il y eût entre le caractère de Fréderic II & celui de Céſar, d'Adrien, de Marc-Aurèle, & de Julien, il me paroît qu'en le regardant comme auteur on le pourroit encore plus juſtement comparer au fameux Machiavel. Ils ont écrit tous deux dans les mêmes genres avec la même liberté, ſouvent avec la même légéreté, la même inexactitude, des hiſtoires, des traités de politique, & ſur l'art de la guerre; des comédies même, & des poëmes. Car les *Décennales* de Machiavel ont quelque rapport avec la Guerre des confédérés. Il eſt vrai qu'on cite les ouvrages du ſecrétaire de la république de Florence comme de bons modèles pour la langue. Le roi de Pruſſe écrivant en françois ne pouvoit pas eſpérer qu'on fît le même hon-

neur à ſes ouvrages. Mais les littérateurs florentins ont reproché à Machiavel à peu près les mêmes défauts de ſtyle qu'on reproche à Fréderic II. Deux célèbres auteurs, berlinois, l'un de naiſſance, tous deux par leurs emplois, ont fait voir qu'il ſuivoit une orthographe ſingulière. Je ne les loue ni ne les blâme; ſi d'un côté cela diminue le mérite littéraire de leur roi, d'un autre côté cela prouve qu'on peut avoir un aſſez bon ſtyle avec une mauvaiſe orthographe, & que pour ſe former celle-ci il faut ſe donner des ſoins que les grands ſeigneurs ne ſe donnent guère.

FREYLINGHAUSEN (Théophile Athanaſe) profeſſeur & recteur de la maiſon des orphelins de Halle, où il eſt né en 1719. Cette maiſon eſt un des plus remarquables établiſſemens de l'Allemagne. On y élève gratis des miſſionnaires deſtinés à aller aux Indes orientales prêcher le chriſtianisme ſelon la confeſſion d'Augsbourg. Mr Freylinghauſen a donné en allemand une nouvelle hiſtoire de ces miſſions, en 1770 & 1781. Ses autres ouvrages, qui ſont en latin, roulent ſur des ſujets de théologie aſſez communs; mais convenables à un inſtituteur de miſſionnaires.

FRISCH (Jodo Léopold) né à Berlin en 1714, curé luthérien à Gruneberg en Siléſie, a beaucoup écrit ſur l'hiſtoire naturelle, même dès le commencement de ſa carrière eccléſiaſtique. Une diſſertation ſur cette queſtion *jusqu'où & comment la différence de la couleur des plumes & des poils proviennent-elles de la différence des races*, paroît très-curieuſe. Il a donné pluſieurs autres ouvrages ſur de pareils ſujets.

FRISCH (Jean Léonard) maître d'école célèbre & lexicographe & naturaliſte très-renommé, ſurtout dans le Brandebourg. Il étoit né en 1666 à Sulzbach dans le Palatinat, où ſon père étoit alors ſecrétaire, ou plutôt traitant & fiſcal. Il étudia à Nuremberg, à Altorf, à Jéna, & à Strasbourg; enſuite, en 1690, il fit quelques voyages en France & en Suiſſe, & eut une eſpèce de paroiſſe à Nuremberg en Franconie, enſuite à Neuſol en Hongrie. Il eſſuya des perſécutions dans l'un & dans l'autre pays, n'ayant encore que vingt-cinq à vingt-ſix ans. En 1717 il alla en Turquie: il y ſervit de truchement à pluſieurs nations. Il fut enſuite pendant deux ans chez un baron Wilcke de Bobenhauſe com-

me bailli & homme d'affaires. Un Mr de Hartenfels paſſant par là, le prit avec lui, & le plaça en qualité de précepteur chez le comte d'Erbach, où il demeura ſept ans. Il fit encore un voyage en Weſtphalie, en Hollande & à Hambourg, & vint à Berlin, où il eut une place de ſous-recteur, enſuite de co-recteur au collége qu'on appelle *du cloître.* Leibnitz, qui avoit fondé la ſociété des ſciences, & qui avoit appris de Friſch la langue ruſſe, l'agrégea à cette ſociété, d'autant plus que ce pédagogue voyageur avoit auſſi quelque connoiſſance de chymie & de la culture de la ſoie. On le reçut de même dans la ſociété des curieux de la nature. Le Brandebourg lui eſt redevable des premières plantations & de la culture des mûriers, qui y proſpèrent plus qu'on n'auroit dû l'eſpérer. Ce littérateur ſingulier mourut en 1743, âgé de ſoixante & dix-ſept ans. Ses deux grands ouvrages ſont le *Lexicon etymologicum criticum archæologicum;* l'Hiſtoire de la langue polonoiſe, bohémienne & vandale, en latin. Ces deux ouvrages ſont pour les érudits. Il fit pour l'uſage des écoles un livre élémentaire, mais diffus, qu'on appelle la *grande Grammaire grecque*, pour les

Marches de Brandebourg. Il dirigea, il aida ſon fils Ferdinand Helfenreich qui travailloit à une deſcription des oiſeaux de l'Allemagne. *Jœcher*, *Adelung*, *Nicolaï.*

FRISCH (Jean Léonard) né à Berlin en 1737, petit-fils de Jean Léonard, co-recteur d'une école à Gruneberg en Siléſie, a donné quelques ouvrages ſur l'éducation. Il a écrit contre la Métaphyſique de Steinbart, qu'il trouve dangereuſe. Il fournit des articles à un journal intitulé la *Feuille provinciale ſiléſienne*, & à un autre qu'on nomme l'*Écrit du mois* (*Monatſchrift*) *de Bunzlau.*

FRISCH (Jean Chriſtophe) peintre, frère du précédent, né en 1738, il a travaillé quelque temps en Italie. Nous l'avons entendu regretter pour l'amour de ſon art, de n'avoir pas eu les moyens de vivre en Italie, où la nature eſt plus formée & plus riche qu'ailleurs, & où l'on trouve plus de phyſionomies. Il ne diſſimula pas non plus que les principes de la religion qu'on y profeſſe, donne cet enthouſiaſme ſi néceſſaire pour toute ſorte de compoſition. C'eſt un des artiſtes qui ſe louent beaucoup de

Fréderic II, quoiqu'il n'ait eu de lui qu'un appointement de quatre cents écus, & aſſez tard. Mais le roi lui payoit aſſez largement les ouvrages qu'il lui commandoit, & il ne rabattoit jamais du prix que l'artiſte y mettoit. Fréderic alloit le voir travailler dans les galeries de Sans-Souci, lorsqu'il copioit pour le marquis d'Argens, le colonel Quintus & d'autres courtiſans, les tableaux que le roi louoit le plus. Cet artiſte nous a aſſuré que Fréderic II ſe connoiſſoit aſſez bien en peinture, & que dans ſon âge avancé il eſtimoit ſurtout la manière de Charles Maratta, & celle de Rubens.

From (Jean Samuel) né à Marienbourg dans la Pruſſe occidentale en 1735, profeſſeur d'hiſtoire & de poëſie à Elbing. Voici les titres des deux journaux qu'il publia à Marienbourg: *Paſſe-temps pour l'hiver; Ragoût ſelon le goût d'aujourd'hui.* Nous verrons encore bien de ſemblables titres d'ouvrages périodiques.

From (Nathanaël Fréderic) frère du précédent, né en 1736, profeſſeur à Stargard, enſuite à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, a

donné à Stargard un journal ſous ce titre: *le Concitoyen.* Dans une diſſertation latine qu'il a publiée depuis qu'il eſt à Francfort ſur l'Oder, il a prouvé que les duels ſont défendus, ſurtout dans les univerſités. L'entrepriſe n'étoit ni nouvelle ni difficile; & ſon livre ne fait que prouver qu'il s'introduiſoit à Francfort l'abominable fureur des combats, qui avoit autrefois fort décrié l'univerſité de Jéna.

FUNCK (Godefroi Benoît) né à Hartenſtein en Saxe l'an 1734, eut de l'emploi dans les écoles de Copenhague, & dans le Holſtein. De là il fut appelé à la direction de l'école du Dôme de Magdebourg, en 1785. Sa belle traduction des Réflexions de l'abbé Dubos ſur la poëſie & la peinture, n'eſt faite que pour les Allemands; & certes ce n'eſt que pour cette nation qu'il a traduit du danois un ouvrage de J. H. Schlegel *ſur les avantages & les déſavantages des Danois comparativement aux Allemands;* ouvrage qui mériteroit d'être connu dans les pays méridionaux. Mr Funck a auſſi écrit ſur l'éducation. Si l'exemple de l'auteur ajoute du poids à ſes conſeils, ce que Mr Funck a

donné, & ce qu'il pourroit donner au public concernant l'éducation, doit trouver beaucoup de disciples. Il seroit à souhaiter qu'il y eût dans tous les pays des gens de lettres aussi cordialement voués à l'éducation de la jeunesse que Mr Funck m'a paru l'être. Sa méthode est le fruit de l'expérience accompagnée de profondes *réflexions.* Nous connoissons personnellement ce digne recteur, & nous croyons devoir rapporter ici ce que nous tenons de lui, à savoir qu'il fait dormir ses élèves dans une chambre non-seulement non-chauffée, mais si mal réparée, qu'il neige quelquefois sur la tête des jeunes gens, qui y couchoient même sans bonnet; & il nous a assuré que cette méthode fortifie très-considérablement leur constitution.

FUNCK (Jean Daniel) né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1757, professeur de droit dans l'université de sa patrie. On a de lui quelques pièces fugitives de poësie dans le *Florilège prussien*, & dans un autre recueil de cette nature, qui a pour titre: *Das preussische Tempe.*

G.

GAGLIARI (Bernardin). V. l'art. VERONA.

GARVE (Chrétien) né à Breslau en 1742, étudia dans sa patrie, puis à Halle, ensuite à Leipsic, où il fut fait professeur de philosophie. En 1768 il fit un livre latin sur *la manière d'écrire l'histoire de la philosophie;* & deux ans après il en donna un autre dans la même langue sur *la lecture des philosophes anciens*. Un prix qu'il remporta à l'académie de Berlin en 1769 par son mémoire *sur les penchans*, le fit connoître à l'Europe savante. Il traduisit en même temps quelques livres de l'anglois en allemand. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de quitter la place de professeur qu'il occupoit à Leipsic pour se retirer à Breslau, Mr le comte de Hertzberg le fit connoître à Fréderic II, qui l'engagea à traduire les Offices de Cicéron. Cette traduction & les notes dont il l'enrichit, établirent de plus en plus sa réputation. Fréderic II l'en récompensa en lui assignant une pension sur un canonicat. Le roi régnant le fit agréger à l'académie, où il auroit probablement remplacé Mr de Beguelin dans la direction de la classe de philoso-

phie, si l'état de sa santé & le soin qu'il prend d'une mère fort âgée lui eussent permis de quitter son pays natal. Il vient de donner un excellent traité *sur le rapport de la politique avec la morale.* Dans les disputes qui se sont élevées sur la religion, il prit le parti des catholiques; au moins il nia le prétendu danger que le protestantisme couroit par leurs prétendues machinations ([a]). Mr Garve ne confond pas comme tant d'autres les pratiques des moines superstitieux ou intéressés, ni les préjugés du peuple ignorant, avec les dogmes & la discipline de l'église romaine. Voici l'extrait d'une lettre du 22 Octobr. 1788 adressée à Mr M***, qui prouve quelles sont les qualités de son cœur Je crois d'autant plus à propos, de le rapporter ici, que ce morceau servira à rectifier un endroit de mon Essai sur l'histoire de Fréderic, (P. I. ch. 21.) & à faire connoître les qualités du cœur de ce philosophe.

"Dans l'ouvrage de Mr l'abbé Denina il y a „une erreur, qui quoique petite en elle-même „m'affecte beaucoup, parce qu'elle pourroit „donner du chagrin à une personne que j'estime.

(a) Voyez l'article NICOLAÏ.

„ En parlant de la trahiſon du baron de War-
„ kotsch, Mr Denina le déſigne par ces traits:
„ qu'il étoit grand joueur, & qu'il a paſſé fré-
„ quemment ſes hivers à Berlin, pour y ſatisfaire
„ ſa paſſion. Il ajoute, que ſa fortune a été dé-
„ rangée; & il fait regarder cela comme un mo-
„ tif qui a pu le porter à ſon noir attentat.

„ Or il y a eu deux frères barons de War-
„ kotſch: l'un qui étoit déjà mort avant la guerre
„ de ſept ans, a eu effectivement la manie du
„ jeu, & a ſouvent paſſé les hivers à Berlin dans
„ les meilleures ſociétés, dont il reſtera encore
„ des perſonnes en état d'atteſter ce que je dis.
„ Il étoit d'ailleurs bon homme & joueur géné-
„ reux, d'après le témoignage de tous ceux qui
„ l'ont connu. Il avoit épouſé ici une perſonne
„ de mérite, Mademoiſelle de Studnitz, que
„ bientôt il laiſſa veuve, étant mort d'un coup
„ d'apoplexie à Carlsſtadt à une table de pha-
„ raon. Cette mort faiſant tomber ſes terres à
„ ſon frère, le même qui enſuite eſt devenu
„ traître, & qui étoit alors au ſervice d'Autriche,
„ fut cauſe qu'il quitta le ſervice, retourna dans
„ ſa patrie, & fixa ſa demeure à ce Schœnbrunn
„ où il projetta & prépara ſon forfait. Ce War-

„kotsch ne fut jamais connu pour être joueur, „& n'avoit jamais été à Berlin. Il eſt encore „faux que ſes affaires fuſſent dérangées. Les ter„res qu'il poſſédoit étoient conſidérables & li„bres de dettes : auſſi ſon crime a-t-il été une „énigme incompréhenſible pour tous ceux qui „le connoiſſent.

„Mais ceci eſt étranger à mon but. La choſe „qui m'intéreſſe dans ce moment, c'eſt qu'il eſt „évident que dans la narration de Mr Denina „les deux frères Warkotſch ſont confondus; & „comme la veuve de l'aîné, de l'innocent, de „celui qui a été grand joueur, de celui qui eſt „ſouvent allé à Berlin; comme, dis-je, cette „veuve, vit encore, qu'elle eſt une femme re„ſpectable, & qu'elle eſt mon amie, je partage „avec elle la ſenſation douloureuſe que ſans „doute lui feroit la lecture d'un endroit où le „traître de la patrie & du roi eſt déſigné par „des traits qui ne conviennent qu'à ſon mari „défunt. Vous pouvez croire que cette dame „a déjà bien ſouffert dans le temps où ces triſtes „événemens ſont arrivés, en portant un nom „devenu ſi odieux. Combien ne feroit-elle pas „affligée aujourd'hui de voir que dans une hi-

„ſtoire deſtinée pour la poſtérité, par une con-
„fuſion de noms & de perſonnes, le blâme du
„plus grand crime reſtât attaché à un homme
„avec lequel elle étoit ſi intimement unie?

„Ne pourriez-vous pas engager Mr Denina
„à rectifier cette erreur dans quelque papier
„public, ſi d'après des informations ultérieures
„il eſt convaincu que c'en eſt une? Vous ren-
„driez par-là ſervice non ſeulement à la vérité,
„mais à l'humanité même, & à l'amitié.

„Une choſe que Mr Denina laiſſe douteuſe,
„& qui eſt connue de tout le monde, c'eſt que
„le prêtre Schmidt, qui a trempé dans le com-
„plot de Warkotſch, étoit catholique".

L'auteur de l'Hiſtoire de la Siléſie avoit dit que le prêtre Schmidt étoit de la religion de Jaques Clément, de Caſtel, de Damiens. Comme le baron de Warkotſch reſſembloit encore plus à ces trois hommes par la trahiſon qu'il tenta, je ne crus pas pouvoir conclure de l'expreſſion dont s'étoit ſervi l'hiſtorien que je ſuivois, que le prêtre confident du baron luthérien fût catholique, d'autant plus que le chaſſeur qui découvrit le complot étoit catholique. A préſent on a des détails presqu'authentiques de cette

affaire;

affaire, que le même chaſſeur, nommé Mathias Kappel, en a donnés au commencement de l'année 1787 (6 Février). Cette relation a été rendue publique, & ſe trouve même traduite en françois.

Gasc (Roſine de) *V. Part.* Liszewska.

Gasser (Simon Pierre) né à Colberg en Poméranie l'an 1676, mort à Halle en 1745. Il avoit reçu ſes premières inſtructions dans ſa patrie, enſuite dans une grande école de Stettin ſous un célèbre recteur appelé Pompeo. En 1694 il alla continuer ſes études à Leipſic, enſuite à Halle, où il s'attacha particulièrement à Stryck. Ce jurisconſulte, qui jouiſſoit d'un grand crédit, plaça Gaſſer comme précepteur auprès d'un baron Enden, avec lequel il voyagea en Hollande, où il entendit quelques-uns des plus célèbres profeſſeurs de l'univerſité d'Utrecht. De retour à Halle, en 1704, il prit le degré de *docteur licencié*, & ſe mit encore en voyage avec ſon élève Enden. Ils viſitèrent différentes cours d'Allemagne, parcoururent l'Italie, s'arrêtèrent quelque temps à Veniſe, & à Padoue. Gaſſer, en

1706, retourna pour la troisième fois à Halle, & il y fut reçu docteur. Ses premières dissertations lui firent obtenir une place de professeur extraordinaire. Quelques années après il fut fait conseiller de la chambre des échevins. Parmi les ouvrages qu'il imprima en latin, presque tous sur le droit, il y a deux dissertations assez curieuses qu'il offrit de soutenir n'étant qu'étudiant, ou candidat. Dans l'une il recherche *pourquoi les Muses ont établi leur demeure sur des montagnes;* l'autre est *sur le célibat imposé comme une punition.* Gasser est devenu célèbre depuis que l'étude de l'économie civile est en vogue. Car on prétend qu'il a été le premier parmi les Allemands qui ait traité ces matières à dessein, & le premier professeur d'économie qu'on ait eu en Allemagne. La première fondation de cette chaire seroit en ce cas de l'an 1727. L'Introduction aux sciences économiques, politiques, & domaniales de Gasser, est de l'an 1729; & cet ouvrage est le seul qu'il ait fait en allemand. *Dreyhaupt*, *Moser*, *Dunckel*, *Adelung.*

GAUDI (Fréderic Guillaume de) d'une famille noble établie en Prusse, quoique origi-

naire de l'Empire, naquit en 1725 à Spandau, où son père commandoit le régiment qui y étoit en garnison. Devenu officier & ayant de l'esprit, & de l'activité, il unit la littérature à la profession militaire, & il passa constamment pour très-habile dans son métier, surtout à former les plans des opérations. Fréderic II l'avoit fort sagement mis à côté du général Hulsen, qui avoit quelques-unes des qualités qui manquoient à Gaudi, & qui n'en avoit pas les autres talens. Mr de Gaudi fut ensuite colonel, puis général & chef du régiment qui est à Wésel, où il est mort vers la fin de l'année 1788, âgé de soixante-trois ans. Des Instructions imprimées pour des officiers d'infanterie, & un Traité sur l'usage de l'artillerie, tant en campagne ouverte que dans les siéges, ont mérité l'approbation la plus décidée des gens du métier. Il a laissé dans son porte-feuille une histoire des campagnes de Fréderic II, que Fréderic Guillaume II, régnant, a achetée des héritiers, & payée royalement. Ce général avoit quelquefois déplu à son maître. Il fut un de ceux qui avant la journée de Rosbach s'empressa d'avertir le roi que les François s'appro-

choient, tandis que le roi les croyoit encore loin. L'altercation qu'il y eut alors ſur cela, fut cauſe que le roi ne le vit plus guère auprès de lui. Il le fit cependant venir à Potsdam dans les dernières années de ſa vie, & lui demanda un jour à table s'il ſe rappeloit encore l'affaire de Rosbach. "Je ne me rappelle autre choſe de ce jour-là, hormis que „V. M. s'eſt couverte de gloire", répondit le vieux général, auſſi courtiſan dans l'occaſion que malin & cauſtique habituellement.

GEBAUER (George Chrétien) né à Breslau en 1690, fils d'un profeſſeur du collége qu'on appelle d'*Éliſabeth.* Il étudia dans ſa patrie jusqu'à l'âge de vingt ans. En 1710 il alla étudier à Leipſic, puis à Altorf, enſuite à Halle, & de nouveau à Leipſic. Il y prit le grade de maître, *magiſter*, & fut fait membre du collége anthologique, & aſſeſſeur de la faculté de philoſophie. En 1733 il ſe fit recevoir docteur en droit à Erfurt, à l'âge de quarante-trois ans, & devint profeſſeur & aſſeſſeur de la juſtice qu'on appelle de cour à Leipſic; enfin profeſſeur & conſeiller privé de juſtice à Gœttingue, où il

mourut en 1775, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ayant voyagé dans sa jeunesse en Italie du vivant de Cosme III, grand duc de Toscane, il connut à Florence l'abbé Salvini, & l'envoyé d'Angleterre Henri Newton, & il eut quelque part à la fameuse édition des *Pandectes florentines* que donnèrent les Taurelli. Il déterra après cela un vieux manuscrit de la bibliothèque de Breslau, qu'on appelle de *Rehdiger*, du nom du fondateur, & il mit ensemble plusieurs milliers de variantes. Ses écrits sur le droit romain, le droit germanique, le droit féodal qu'il prétend être totalement d'origine allemande, sont en grand nombre. Il a fait vingt-deux dissertations sur le petit livret *de Moribus Germanorum* de Tacite. *Putter*, *Weidlich*, *Adelung*.

GEBAUER (Jean Chrétien) médecin en Silésie, né à Probsthein l'an 1742. Il donna en 1766 une dissertation latine pour prouver que *le mariage sert à conserver & à rétablir la santé*. S'il avoit écrit cela à l'âge de quatre-vingts ans, au lieu qu'il n'en avoit alors que vingt-quatre, son autorité auroit plus de poids pour convertir les célibataires. Il est mort lorsqu'il ne passoit

guère les quarante. Dans un autre ouvrage allemand il parle de *l'influence qu'a la religion sur la médecine.*

Gebauer (Tobie Ehrenfried) né à Goldberg en 1714, est pasteur & bibliothécaire de l'église principale de Liegnitz en Silésie, & préfet de deux écoles réunies de cette ville. Il semble s'être occupé uniquement de son état. Il a donné des sermons & des livres de piété.

Gedike (Fréderic) naquit en 1755 à Boberow dans la Priegnitz, qui est une partie de la Marche électorale. Il n'avoit que vingt-trois ans lorsque le magistrat de cette partie de la ville de Berlin qu'on nomme le Werder, le fit recteur d'un collége qui prend le nom de ce même quartier (Werder). Il venoit de donner son premier essai littéraire & pédagogique par un petit ouvrage qu'il intitula *Aristote & Basedow.* Ce fameux chef d'une classe d'auteurs, aujourd'hui très-nombreuse en Allemagne, ne s'attendoit pas à se voir élever jusqu'au rang du précepteur d'Alexandre; & il paroît que Mr Gedike désavoue cette production d'un enthou-

siasme de jeunesse. Mais sa traduction de Pindare fait honte à l'Italie, qui depuis quatre siècles de culture n'en a pas encore une aussi estimable que celle de Mr Gedike. La quantité prodigieuse des journaux qui se débitent en Allemagne, le penchant de la nation à lire les nouvelles publiques, mettent les Allemands à portée de savoir ce qui se fait dans les pays étrangers, & leur donne facilement l'envie de l'imiter. La traduction de Pindare en prose françoise de Mr Chabanon parut en 1777, & fut bien reçue.. Mr Gedike sentit qu'on pouvoit bien avoir quelque chose de semblable & même de mieux en allemand, puisque cette langue se prête infiniment plus au style de Pindare qu'aucune autre langue moderne, si ce n'est peut-être la biscaïenne. L'entreprise de Mr Gedike eut effectivement encore plus de succès en Allemagne que celle de Mr Chabanon n'en avoit eu en France. Quelques années après, en 1781, il se mit à faire un journal, connu sous le titre de *Berlinische Monatschrift;* & il s'associa Mr Biester. On ne s'attendoit pas à voir qu'un professeur de rhétorique qui est chargé de veiller à l'instruction de quelques centaines d'enfans,

se mît en tête d'écrire sur la controverse. Mr Gedike, nourri de la lecture de Pindare & de Platon, & qui traduisant le premier, & méditant l'autre pour y faire des annotations, a su se former un style noble & pompeux, n'auroit-il pas fait mieux d'essayer de donner à sa nation un ouvrage tel que les Aventures de Télémaque, que de faire de petits demi-livres, & surtout de traiter la controverse? Ces Messieurs, en faisant la guerre au fanatisme, se font eux-mêmes regarder comme fanatiques, quoique dans un autre genre. Mais les peuples du nord, aussi bien que ceux du midi, aiment la nouveauté & la dispute; & l'on voit qu'ils l'aiment davantage à mesure que l'esprit de la nation s'élève & se forme. Messieurs Gedike & Biester l'ont senti, & ils ont cru devoir en profiter. Ce journal eut en effet du débit. Cependant ce même goût de nouveauté qui est plus changeant en Allemagne qu'il ne l'a été chez les autres nations civilisées, doit leur faire craindre que d'autres pareils ouvrages ne prennent bientôt la place du leur. Mr Gedike écrit assez bien en latin, quoique ce ne soit point dans le goût de Manutius, & de Sadolet. Ce style ne se ren-

contre presque plus en Allemagne. Les ouvrages ſcolaſtiques de ce brave régent, qui avoient paru ſéparément dans ſes programmes, ont été raſſemblés dans un recueil que l'auteur vient de faire imprimer. Renonce-t-il par-là à en donner d'autres, depuis qu'il eſt conſeiller au conſiſtoire ſupérieur?

GERCKEN (Philippe Guillaume) né à Salzwedel en 1717. Il vécut quelque temps dans ſon pays natal, ſans autre titre que celui de ſimple juriſconſulte, & travaillant par goût à l'hiſtoire du Brandebourg & des pays voiſins. Il a donné depuis 1755 pluſieurs recueils de diplomes, & particulièrement un *Code diplomatique du Brandebourg*, dont la huitième & dernière partie eſt de 1785. Il fit encore un autre ouvrage de même nature ſur les anciens ducs de Poméranie de la ligne de Danzic, & des recherches ſur les ſceaux. Il paſſe pour l'écrivain le plus profond, le plus authentique dans cette partie de l'hiſtoire. Auſſi a-t-il eu le moyen de fouiller dans les archives de Berlin, où il trouva des perſonnes capables de le diriger dans ſes recherches. (*V.* SCHLUTER.) On eſtime auſſi

beaucoup les relations de ſes voyages en Bavière, Souabe, Franconie, & dans les cercles du Rhin. Il vit actuellement à Francfort ſur le Mein. *Notices particul.*

GERHARD (Charles Abraham) né à Lerchenborn en Siléſie, ſe fit recevoir docteur en médecine en 1763, & publia la même année quelques diſſertations en latin ſur la phyſique & la médecine. Il donna deux ans après en allemand quelques recherches chimiques, & traduiſit du latin dans la même langue les mémoires d'Eller, qui avoient été publiés en françois dans les volumes de l'académie. Ce travail, & quelques mémoires qu'il donna ſur l'hiſtoire naturelle, lui procurèrent une place à l'académie en 1768. Fréderic II lui ordonna de donner des leçons de chimie & de phyſique; & l'on vit de jeunes ſeigneurs étrangers aller prendre des leçons chez lui. Le roi régnant voulut qu'il en donnât aux princes ſes fils. Divers ouvrages ſur la minéralogie, & une traduction des Voyages minéralogiques de Gabriel Jars, auteur françois, qu'il a enrichis de beaucoup d'annotations utiles & curieuſes, lui ont fait un nom dans

l'étranger, & procuré un état considérable dans le pays. Il est conseiller privé au département des mines, à celui des bâtimens, & au grand directoire. Il a des appointemens à proportion.

GERHARD (David Gottfried) né à Wohlau en 1734, actuellement pasteur luthérien à Breslau, a publié quantité de sermons.

GERIKE (Pierre) célèbre professeur de médecine à l'université de Helmstedt, né dans la vieille Matche de Brandebourg. Il ne paroît pas qu'il ait été parent du très-célèbre Otto Gerike de Magdebourg. Il étudia à Berlin au collége de Joachimsthal, ensuite à Halle, où il s'appliqua en même temps à la théologie & à la médecine : à la première probablement par respect pour son père qui étoit ecclésiastique ; à la seconde par goût. Celle-ci l'emporta à la fin. Il se fit recevoir docteur en médecine à Halle en 1721 ; & deux ans après il y fut fait professeur extraordinaire. Il tint cette place sept ans, pendant lesquels ce qu'il publia lui acquit de la célébrité ; & il fut appelé à Helmestdt pour remplacer Brandow en qualité de professeur ordi-

naire d'anatomie, de pharmacie & de chimie. Il fut bientôt considéré comme un des sujets qui faisoit le plus d'honneur à cette université; c'est pourquoi elle le députa avec Gœbel pour aller en 1737 assister à l'installation d'une rivale, qui est l'université de Gœttingue. George I, roi d'Angleterre, chef de la branche cadette de la maison de Bronswic, voulut ériger une nouvelle université dans son électorat de Hanovre, qui jusqu'alors avoit regardé celle de Helmstedt comme le lycée commun aux sujets des deux branches de la maison de Bronswic. Gerike soutint avec dignité la commission dont il fut honoré. Le lendemain de l'inauguration solennelle de l'université de Gœttingue, il prononça devant ce corps illustre un discours dans lequel il montra la conformité de la destinée des deux universités, & fit l'éloge des princes de la maison des Guelfes qui ont favorisé les progrès des sciences. Pierre Gerike publia des ouvrages sur tous les sujets de physique, & de médecine, qui occupoient alors les savans, *sur l'influence de la lune sur le corps humain*, *sur la génération*, *sur la petite vérole*, *&c.* On a aussi de lui cinq ou six dissertations, où il se fit hon-

neur des connoiſſances théologiques qu'il avoit acquiſes dans ſon premier cours d'étude. Il mourut en 1750, âgé de cinquante-ſept ans. Il avoit été membre de l'ancienne ſociété de Berlin, & il le fut de l'académie qui remplaça cette ſociété.

GERLACH (Philippe) né à Spandau en 1679, mort à Berlin en 1748, apprit l'architecture de Brœbes que le roi Fréderic I avoit fait venir de Paris. Il entra dans un corps d'ingénieurs où il parvint jusqu'au rang de major. Fréderic Guillaume I le fit enſuite conſeiller & directeur des bâtimens. Il vécut encore ſept à huit ans ſous Fréderic II, mais il ne fut plus guère employé. Il avoit travaillé dans le même temps & à peu près dans le même goût de Dieterich. Malgré les défauts qu'on trouve dans leurs ouvrages, Berlin doit à ces architectes ſon embelliſſement. Dans les quarante-ſix ans qui ſe ſont écoulés depuis la mort de Fréderic Guillaume jusqu'à celle de Fréderic II, on a bâti beaucoup, mais l'architecture ne s'eſt pas élevée autant qu'elle avoit fait dans les vingt années précédentes. Ce ſera en comparant ce que Gerlach & Dieterich ont bâti,

avec ce qui fut bâti après eux & ce qu'on bâtit à présent, que l'on pourra juger, je ne dis pas seulement quels sont les progrès qu'a faits l'architecture à Berlin dans ce siècle, mais quels sont les accroissemens qu'a reçus la monarchie prussienne. Car ce n'est pas tant le goût des architectes que la puissance de l'état qui fait changer d'aspect aux bâtimens. Les édifices que Gerlach a élevés sont les églises de la garnison de Berlin & de Potsdam, l'église de Jérusalem avec sa tour dans la rue de ce nom, & nombre de maisons particulières dans cette partie de Berlin qu'on appelle *Friedrichs-Stadt*, qui comprend les deux grandes & belles rues des tilleuls, ou des arbres, & celle de Guillaume, que le père de Fréderic II a créées, en obligeant les employés & les négocians privilégiés d'y bâtir des maisons.

GERLACH (Samuel) né à Potsdam en 1711, a été pendant près de quarante ans prédicateur adjoint, & recteur de l'école de sa patrie. Il s'est occupé des antiquités de cette ville, devenue intéressante depuis que les deux derniers rois y ont fait leur résidence. Les historiogra-

phes du Brandebourg feront toujours redevables à ce maître d'école de quelques notices utiles qu'il a inférées dans les programmes & dans un recueil qu'il publia à différentes reprifes depuis 1747 jusqu'à 1782. Dans le temps de fon féjour à Halle il avoit donné en latin un catalogue des *ornemens des époux & des époufes chez les anciens.* M. en 1788.

GLAVE (Charles George Gottfried) né à Stettin en 1752, ci-devant confeiller de la justice de cour à Kœnigsberg, a donné des differtations latines fur le droit germanique, & quelques réflexions fur le fuicide. Il pouvoit faire une figure honnête dans la république des lettres, auffi bien que dans l'état civil, puisqu'il étoit affez avancé dans des places de judicature. Mais une ambition déméfurée le fit donner dans des écarts qui l'ont perdu de réputation, & ont fait du tort à la claffe de fes femblables. Fréderic II avoit fait inftruire fon procès, & d'après le rapport des commiffaires il le condamna à la forterefle. Le général d'A*** qui y commandoit, ennemi par caractère des gens de loi, exécuta avec la plus grande

rigueur, & même avec dureté, la ſentence du roi. Mr Glave demande actuellement, dit-on, la réviſion de ſon procès.

GLEDITSCH (Jean Théophile) né à Leipſic en 1714, mort à Berlin profeſſeur de botanique, directeur du jardin botanique, & inſpecteur de l'apothicairerie royale. Son père, qui étoit un muſicien de Leipſic, n'avoit pas été trop en état de le faire étudier. Mais les bonnes diſpoſitions qu'il montra de bonne heure, lui firent trouver des protecteurs. Un ſur-intendant de Miſnie à Torgau le prit chez lui, & le fit étudier; enſuite Jean Erneſt Hebenſtreit, célèbre profeſſeur de médecine à Leipſic, qui remarqua dans ce jeune homme des talens particuliers pour la botanique, s'intéreſſa pour lui, lui confia la direction d'un jardin & d'une bibliothèque botanique qu'on nomme *de Boſe.* L'univerſité de Leipſic le chargea bientôt de mettre en ordre le jardin botanique. Il parcourut enſuite la Saxe & pluſieurs contrées de l'Allemagne pour herboriſer. Après ces voyages il vint à Berlin faire ſes cours d'anatomie & de chimie ſous Buddeus, Schaarſchmidt, Senf, &

Neu-

Neumann. Il réuſſit dans ces parties; mais ſon goût dominant pour la botanique le ramena dans la campagne de la Marche. Étant paſſé à Trebniz, Mr de Ziethen, ſeigneur de ce village, le requit de lui arranger ſon jardin. Il le fit, & lui rédigea le catalogue des plantes, qui fut imprimé en 1736. Il ſe mit alors dans la carrière des auteurs; & après l'édition de ce catalogue il débuta par une diſpute qu'il eut avec Siegesbeck, en prenant la défenſe du ſyſtème *ſexuel* de Linné. Cela le fit connoître davantage; de ſorte que le roi Fréderic Guillaume I lui accorda la place de phyſicien du cercle de Lebus. En cette qualité il réſidoit à Francfort ſur l'Oder, où il ſe fit examiner, & ſoutint ſa diſſertation pour être créé docteur. Il le fut en 1744, âgé alors de vingt-huit ans. L'académie de Berlin ayant été renouvelée deux ans après, il y fut aſſocié comme membre externe; mais il ne devint membre ordinaire que deux ans après; parce qu'en 1748 il quitta la place de phyſicien du cercle de Lebus & la ville de Francfort, & fut établi à Berlin comme directeur du jardin botanique, & ſecond profeſſeur au théâtre anatomique. Il donna la même année 1748 un

essai sur les champignons, & publia cet ouvrage achevé sous le titre de *Methodus fungorum* en 1753. Cela fixa sa grande réputation dans la partie du règne végétal; & il ne cessa pourtant pas ni de donner des leçons, ni de publier des ouvrages dans ce genre. On en trouve le catalogue, qui remplit plusieurs pages, dans l'Allemagne savante de Mr Meusel, de l'edition de 1782, & dans le supplément de 1786. Il n'y a aucun de ces écrits qui ne soit estimé des botanistes. Ce qui surprendra les lecteurs, ce sera d'apprendre que Mr Gleditsch ait pu composer tant de bons ouvrages, donner des leçons, s'attacher à ses élèves, & soigner le jardin de l'académie au milieu du plus grand désordre de son économie domestique.

GLEIM (Fréderic Guillaume) né à Ernsleben dans la principauté de Halberstadt en 1719, d'un père receveur des accises & des tailles, reçut de la nature beaucoup d'esprit, & de ses parens une bonne éducation. Il eut par-là des protecteurs, & il devint secrétaire de Fréderic Guillaume, margrave de Brandebourg, frère du margrave Charles. En cette qualité il vécut

à Potsdam dans les trois premières années du régne de Fréderic II. Le margrave ayant été tué au siége de Prague en 1744, Mr Gleim vint vivre à Berlin; & se vouant à la belle littérature, il se déclara pour le parti suisse opposé à celui de Gottsched ou des Leipsicois; car on voit que ses premiers essais sont imprimés à Zuric dans la patrie de Bodmer, Breitinger, & Gesner. Il se forma le goût par la lecture d'Anacréon & d'Horace. L'ouverture de la grande guerre qui dura sept ans, lui fit naître l'idée d'un genre presque nouveau de poësie lyrique: c'étoient des chansons militaires. Quoiqu'il n'eût jamais été soldat, il en connoissoit le métier. Il publia ces odes sous le nom du *Grenadier prussien*. Ce surnom resta long-temps à l'auteur; & il fut rappelé au public trente ans après, lorsqu'il félicita Fréderic Guillaume II sur son avénement au trône. Si l'antiquité a fourni quelque chose de ce genre, ce sont les Fragmens de Tyrtée. La réputation que ses odes lui acquirent, a contribué à le fixer à Halberstadt, où il a une prébende à la collégiale de Walbeck; & il est secrétaire du chapitre & un des vicaires de l'église cathédrale. Par cet office

l'imitateur d'Anacréon & de Tyrtée eſt obligé de pſalmodier en latin, & de chanter des antiennes, des verſets graduels & des introïtes; & le poëte grenadier ne laiſſe pas de paroître en ſurplis dans le chœur, comme les généraux qui jouiſſent des prévôtés y paroiſſent en robes, prennent place, & chantent de même quand ils s'y trouvent. Les chapitres luthériens de la Saxe ont la plupart conſervé le bréviaire & le miſſel romain. Mr Gleim vit dans cette heureuſe ſituation depuis plus de quarante ans; & ſa réſidence, qui eſt à Halberſtadt, ne contribue pas peu à entretenir le goût de la bonne littérature, non-ſeulement dans la bourgeoiſie du pays, mais parmi la haute nobleſſe allemande, tant catholique que luthérienne, dont le chapitre eſt compoſé, & qui à certain temps ſe rend au chapitre. Le ſeul françois qui ait fait des livres en allemand, eſt, dit-on, un proſélyte du chanoine de Walbeck, ou ce qui revient au même, une conquête du Grenadier pruſſien. (V. STAMFORT.) En 1785 Mr Gleim vint à Berlin pour honorer quelque fête de famille d'un homme de lettres de ſes amis. Le poëte s'en retournant par Potsdam, y vit Fréderic II, qui

le reçut encore plus gracieusement qu'il n'avoit autrefois reçu Gellert en Saxe. Mr Gleim fut redevable de cette distinction extrêmement ambitionnée de tous les savans de l'Europe, & surtout des Allemands, aux bons offices de Mr le marquis de Lucchesini. Au moins Mr Gleim ne manqua-t-il pas d'éterniser la connoissance qu'il fit alors de ce gentilhomme favori du roi philosophe (a). Ce fut une sorte de triomphe pour la littérature allemande, avec laquelle Fréderic avoit commencé à se réconcilier; quoiqu'il n'eût plus le temps de s'accoutumer à la lecture des auteurs allemands. Mr Gleim est entré dans sa soixante & dix-septième année; & il paroît avoir cinquante ans, grâces à son tempérament & à son humeur. Il n'est pas marié, comme son état lui permettroit de l'être, & comme le sont la plupart de ses collégues. On dit qu'il ne boit point de vin, & qu'il fume beaucoup. Nous rapporterons cela comme un fait, sans en tirer pour le moment des conséquences. Ses ouvrages, outre les fables & les chants faits en 1759, auxquels il en ajouta de nouveaux en

(a) Voyez une pièce intitulée *Gleim und Lucchesini*, dans le *Monathschrift* de Mars, 1786.

1778 à l'occasion de la guerre de Bavière, sont en grand nombre; mais ils ne forment pas de grands volumes. Son genre est le lyrique; il a composé aussi quelques mélodrames. Il mit très-inutilement en vers une tragédie que Klopstock avoit donnée en prose. Mais ce qu'il fit pour introduire le vers alexandrin dans la comédie allemande, auroit dû avoir plus de succès. Nous n'oserions prononcer de notre chef sur le mérite de ce vers; & le lecteur ne sera pas fâché de voir ici le jugement qu'en porte un professeur allemand, juge compétant, même en fait de poësie, puisqu'il a traduit lui-même le plus grand poëte de l'antiquité. "On a déjà cent fois appelé Gleim notre Anacréon & le poëte des Grâces & des Amours. Il l'est à plusieurs égards; parce qu'il a heureusement atteint la naïveté & l'agrément des Grecs. Il a les avantages de la gaieté, de la sérénité de l'ame, & a plus heureusement saisi le langage d'un sentiment raisonnable que celui de l'esprit. Dans beaucoup de ses pièces, il a imité évidemment les Grecs; mais il plaît encore davantage lorsqu'il est original, & qu'il suit la marche de son propre génie; quand il mêle à la douceur voluptueuse du vieillard de

Teïos, l'emportement d'un buveur allemand. Parfois il eſt malicieux comme Catulle ; mais toujours modeſte & fidelle aux grâces de l'innocence. Rien n'égale en fineſſe ſes plaiſanteries, rien la douce chaleur de ſes amours. Ses images ſont riantes ; ſes vers ſont d'une légéreté raviſſante, & agréablement négligens. Par ſes odes grenadières & ſes excellentes chanſons nationales, il peut ſurement compter ſur l'immortalité. Elles ſont pleines de patriotisme, & inſpirent la confiance & la bravoure ; elles ſont pleines de penſées ſublimes, avec une expreſſion très-ſimple, qui ſied ſi bien à un guerrier". Dans ce portrait que nous avons un peu raccourci, Mr Kuttner compare Gleim avec Hagedorn, poëte hambourgeois, très-eſtimé, & qui comme Mr Gleim a été des premiers à introduire le bon goût dans la poëſie allemande. " Dans quelques-uns de ſes ouvrages, ajoute „ le profeſſeur courlandois, il s'élève avec l'é„ nergie du langage oriental comme un pro„ phète : il touche & inſtruit. On regrette „ qu'un tel maître s'oublie ſouvent, & qu'il dai„ gne prendre part aux folies de la mode qui „ ſe ſuccèdent de cinq en cinq ans".

GLUCK (Chrétien Fréderic) eſt né à Halle en 1755. Son pére, qui étoit ſyndic de l'univerſité, le fit inſtruire dans ſa maiſon jusqu'à l'âge de dix ans. Un oncle maternel ſe chargea de ſon inſtruction pendant cinq ans, après quoi le jeune Gluck entreprit ſon cours à l'univerſité. Vers l'an 1776 il eut une place de ſecrétaire dans la chancellerie de la régence de Magdebourg; mais ſon penchant pour la théorie de la jurisprudence l'amena de nouveau à Halle, où il fut reçu docteur en droit. Il ne tarda pas à donner des preuves du progrès qu'il avoit fait dans cette ſcience. Ses diſſertations ſur différentes parties du droit civil lui ont procuré une chaire à l'univerſité d'Erlang. Comme l'on voit par les dates, Mr le profeſſeur Gluck eſt à la fleur de ſon âge. Quoique juriſconſulte & non théologien, il pourroit travailler avec ſuccès à rapprocher dans la pratique les trois religions dominantes en Allemagne. Il ſemble connoître auſſi bien que ſon ancien maître, Mr Semler, l'eſprit de la diſcipline de l'égliſe romaine. Il a donné une édition d'un ouvrage très-eſtimé de *Dandin Hauteſerre*, ou *Altaſerra*, ſur l'origine de l'état monaſtique, avec des notes & une pré-

face; ouvrage qui doit faire voir que le monachisme, dans sa véritable institution & selon l'esprit de l'église primitive, peut très-bien se concilier, soit avec la politique, soit avec la religion la plus éclairée.

GOELICKE (André Ottomar) mort professeur de médecine à Francfort sur l'Oder en 1744. Il avoit étudié en Hollande, & avoit été professeur à Duisbourg. Il n'égala point les professeurs qui étoient à Halle de son temps; & Berger, qui lui succéda à Francfort, le surpassa beaucoup. Cependant son histoire de la médecine & de l'anatomie, en latin, est encore de quelque usage. *Jœcher*, *Bœrner*.

GOERZ (Jean Eustache) comte de Schlitz, né en 1737, a écrit un petit ouvrage sur l'éducation des princes en 1771. Il a traduit de l'allemand en françois un beau discours *sur les rapports entre la morale & la politique* par Mr le baron de Dahlberg, coadjuteur de l'archevêque électeur de Maïence. On lui attribue, au moins en grande partie, l'Histoire apologétique du fameux baron de Gœrz, dernier favori de

Charles XII. Mr le comte de Gœrz eſt neveu de ce malheureux miniſtre, ſacrifié au mécontentement de la nation ſuédoiſe, que Charles XII avoit couverte de gloire, mais épuiſée d'hommes & d'argent, & accablée d'impôts. Il eſt né à Schlitz, dans un des fiefs que la famille poſſède dans l'Empire, non loin de Fulde. Il fut ſi bien élevé & ſi bien inſtruit dans ſa jeuneſſe, que la ducheſſe de Saxe-Weimar, ſœur du duc de Bronswic, ne crut point pouvoir mieux faire que de lui confier l'éducation de ſon fils unique (le duc régnant de Weimar) devenu ſouverain à l'âge de neuf mois. Si jamais inſtituteur eut des titres pour prétendre à la reconnoiſſance de la république des lettres, c'eſt le comte de Gœrz. Car aucun prince, à proportion de ſon état, n'a plus fait pour l'avantage & l'honneur de la littérature nationale que n'a fait le duc de Weimar. Mr le comte de Gœrz avoit achevé l'éducation de ce prince, & il vivoit à ſa cour en qualité de grand maître de la ducheſſe régnante, épouſe de ſon élève, lorsqu'après la mort du dernier électeur de Bavière le roi l'employa dans une négociation importante qui prévint le démembrement de ce bel

état ([a]). Après la paix de Teſchen, Fréderic II lui donna la charge de grand maître de la garderobe, & l'envoya à la cour de Ruſſie avec le titre de miniſtre d'état. Il obtint après pluſieurs inſtances ſon rappel en 1785. Fréderic II mourut l'année d'après. Son ſucceſſeur ne crut pas pouvoir choiſir un ſujet plus capable de négocier un accommodement entre les chefs des ſoi-diſant patriotes de Hollande, & le Stathouder ſon beau-frère. Il y envoya le comte de Gœrz en 1786. Mais les choſes étoient à un point, qu'il falloit plus que la miſſion d'un miniſtre pour y ramener l'ordre & rétablir la conſtitution. De retour de Hollande, Mr le comte de Gœrz fut deſtiné à la place qui lui convenoit le plus. Il eſt miniſtre plénipotentiaire de ſa majeſté pruſſienne à la diète de Ratisbonne, où par ſes connoiſſances dans la diplomatique, ſon zéle très-connu pour la Pruſſe, & ſes relations particulières, puisqu'il ſe trouve presqu'au centre de ſa patrie & au milieu de ſes parens & de ſes amis, il eſt en état de rendre des ſervices importans au monarque qu'il a l'honneur de ſervir.

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. Ch. 6.

GOEZE (Jean Auguste Éphraïm) pasteur à l'église abbatiale de St Blaise à Quedlinbourg, né en 1731 dans la principauté de Halberstadt, à Aschersleben, où son pére étoit curé principal, après avoir été subalterne dans d'autres églises. Mr Jean Auguste Gœze, quoique très-exact à s'acquitter de ses devoirs, comme ministre évangélique, n'est connu en qualité d'auteur que dans l'histoire naturelle. Il commença par traduire différens ouvrages de Mr Bonnet sur les insectes. Il traduisit ensuite les mémoires de Mr de Geer & de Mr Trembley, l'un sur les insectes en général, l'autre sur une espéce de polypes d'eau douce. Par-là il devint un des observateurs, puis un des auteurs les plus célèbres dans ce genre. C'est de lui que Joseph II acheta cette grande collection de vers préparés ou conservés dans l'esprit de vin, que S. M. I. envoya à l'université de Pavie. Mr Gœze ne tarda pas à rassembler dans son cabinet à Quedlinbourg de quoi remplacer ce qu'il avoit envoyé en Italie, & il continua ses recherches, ses observations, & ses traductions des mémoires de Mr Trembley & de Mr de Geer. Il a traduit de l'italien quelques expériences de Mr Spallanzani.

GOEZE (Jean Melchior) frère du précédent, est né à Halberstadt en 1717. Le père de ces deux savans doit avoir eu une famille assez nombreuse; car Jean Melchior est plus âgé de quatorze ans que Jean Auguste. Il étudia la théologie à Halle sous le célèbre Sigismond Baumgarten, & fut d'abord prédicateur subalterne à Aschersleben, où son père étoit premier pasteur. Il obtint ensuite une meilleure cure à Magdebourg. En 1750 le magistrat & le consistoire de Hambourg l'attirèrent dans cette grande & riche ville, où il est mort en 1786 pasteur ancien, & chargé de l'inspection des écoles. La liste de ses ouvrages est presque aussi longue que celle de Mr Moser. Ils roulent tous sur des sujets de religion. Je ne sais s'ils ont eu tout le succès que ce zélé théologien s'en promettoit; mais en les parcourant par ordre de date, on y apprend quels sont les progrès qu'ont faits en Allemagne la littérature & la liberté de penser depuis la guerre de sept ans. Car c'est depuis l'époque de la paix de Hubertsbourg que le pasteur hambourgeois a montré tant de zèle pour le maintien de la religion de ses ancêtres. Il commença par prouver contre ceux qui mettent en doute

les miracles de J. C., que ce fut une mort véritable, & non une ſimple défaillance, dont le Sauveur tira la fille de Jaïrus. Il ſoutint enſuite l'apparition divine de l'étoile qui ſervit de guide aux mages, & il fit un livre contre Mr Baſedow, au ſujet des prières des muets & des enfans; & accuſa ce fameux pédagogiſte de ſocinianisme & de naturalisme, dans trois ou quatre brochures qu'il lâcha l'une après l'autre contre lui. A peine avoit-il épuiſé ſa querelle avec Baſedow, qu'il prit la plume pour écrire contre Mr Semler, profeſſeur à Halle. En même temps le théâtre qui faiſoit de grands progrès à Hambourg, attira l'attention dévote de Gœze, qui ne craignoit pas d'être condamné à une amende comme Francke, en écrivant, ſous un titre équivoque, ſur *la moralité du théâtre*, pour montrer la corruption des mœurs qu'il entraîne. Le roman des ſouffrances de Werther paroît en 1774; & le théologien de Hambourg trouve qu'un roman dont le héros ſe tue, parce qu'il ne peut point obtenir de ſa maîtreſſe ce qu'il déſire, eſt très-peu moral, & Gœze ſe hâte de publier un *avertiſſement court, mais ſalutaire, ſur les ſouffrances du jeune Werther.* Une diſpute qui s'étoit élevée

au ſujet de la traduction de la Bible de Martin Luther, retint cinq ou ſix ans de ſuite le zélé théologien ſur un point d'hiſtoire littéraire. Cependant Éphraïm Leſſing s'étant mêlé de théologie, Mr. Gœze publia un eſſai préliminaire (*Etwas vorlæufiges*) ſur le deſſein que ce célèbre littérateur parut avoir d'attaquer médiatement & immédiatement la religion chrétienne. La traduction du nouveau Teſtament par Mr Bahrdt ne pouvoit pas échapper à la vigilance religieuſe du paſteur Gœze. Il en relève ſoigneuſement les erreurs. L'hiſtoire eccléſiaſtique moderne & les progrès du chriſtianiſme l'occupent en même temps. Il prouve par des faits que ce n'a été ni le commerce, ni les progrès des ſciences, mais les miſſions qui ont répandu la vraie religion dans les Indes. Hermann Winckler, diacre & prédicateur à l'égliſe de Sainte-Catherine dont Gœze étoit le paſteur principal, écrit quelque choſe contre le ſentiment de celui-ci, ſur les mariages défendus entre parens. Et voilà une guerre furieuſe entre les deux collégues, qui ne finit que par la mort de Winckler. Gœze eut auſſi quelque diſpute avec Moldenhawer, qui n'étoit ni grand philoſophe ni incrédule. Il en

éut une avec Mr Crantz; & s'éleva vigoureusement contre la *Galerie du Diable*, que cet écrivain avoit publiée. On iroit trop loin, si l'on vouloit examiner les raisons qu'avoit de son côté ce bon ecclésiastique dans ses entreprises. Si la religion chrétienne se relève de sa dépression où l'esprit du siècle cherche à la retenir, Jean Melchior Gœze sera regardé comme un véritable confesseur. Mais actuellement le parti qui se dit celui des philosophes, le traite de fanatique.

GOLDHAGEN (Jean Eustache) ecclésiastique luthérien, né à Nordhausen l'an 1701, mort en 1772, recteur de l'école du Dôme de Magdebourg, a traduit du grec l'Histoire d'Hérodote, les sept livres de l'histoire grecque de Xénophon, & toute la description de la Grèce de Pausanias. Outre cela il a donné une Anthologie grecque & romaine, avec des annotations. Un de ses fils, actuellement professeur à Halle, a fait dans sa jeunesse quelques dissertations latines sur le mouvement des muscles, sur la sympathie des parties du corps humain, sur la tension des nerfs. Mais il paroît qu'il s'est lassé de faire ou de publier des livres.

GOSLER (Christophe) né à Magdebourg, où son père étoit un des principaux négocians, & membres du magistrat, fit ses études dans sa patrie, puis à Halle, & entra fort jeune dans la magistrature à Berlin, sans abandonner ou négliger les belles lettres. Il étoit conseiller de la chambre de justice dans le premier sénat & dans le collége des pupilles, lorsqu'en 1775 il donna un petit ouvrage intitulé *Essai sur le peuple.* Ses idées réduites en pratique seroient peut-être d'une aussi grande utilité à l'état social que celles du célèbre auteur *des délits & des peines.* Si celui-ci tend à adoucir les punitions des crimes, l'autre cherche & propose les moyens de les prévenir, en donnant au bas peuple l'éducation dont il est capable, & que le gouvernement devroit lui procurer. Peu de gens de loi en aucun pays ont écrit avec autant d'élégance dans leur langue. Cet essai paroît avoir été fait pour contribuer à quelque article du nouveau code de Prusse, auquel on travailloit lorsqu'il le donna. Aussi Mr de Carmer, grand chancelier, le choisit-il parmi les membres de la commission législative; & il est à présent conseiller privé dans quatre départemens juridiques.

GOTTER (Gustave Adolphe, comte de) né à Gotha en 1692. Après les premières instructions qu'il reçut de maîtres particuliers, il étudia à l'université de Jéna, & à celle de Halle dans les premières années de sa fondation. Sorti des universités il voyagea en France & en Angleterre, & il étoit à Paris l'an 1714, lorsque son frère, ministre du duc de Saxe-Gotha à Vienne, l'appela auprès de lui. Il s'y fit connoître si avantageusement, qu'il devint l'ami le plus intime du prince Eugène, & du cardinal Passionei, alors nonce du pape à la même cour. Fréderic Guillaume, qui souhaitoit de l'avoir à son service, lui envoya l'ordre de la générosité, avec le titre de ministre d'état & de guerre. Gotter n'avoit alors que trente ans, & continua encore pendant quelque temps à servir son ancien maître le duc de Gotha. Il obtint sa démission l'an 1731, & il continua de résider à la cour de Vienne comme envoyé du roi de Prusse, jusqu'en 1736. Il eut alors son rappel, & fut nommé ministre plénipotentiaire dans le cercle de la haute Saxe; mais il alla vivre à Mollsdorff. Fréderic II le tira de cette retraite l'an 1740, le fit grand maréchal de la cour, & l'envoya

de nouveau à Vienne après la mort de Charles VI, pour faire des propoſitions d'accommodement à Marie Thérèſe. Cette princeſſe ne les ayant point acceptées, Mr de Gotter fut bientôt rappelé. Après les deux guerres de Siléſie, l'académie étant renouvelée, il en fut fait membre, & un des quatre curateurs. Les connoiſſances qu'il avoit de l'état, de la littérature de France, d'Angleterre, d'Italie & de celle d'Allemagne, & l'habitude qu'il avoit de la langue françoiſe qui devenoit celle du nouveau corps ſcientifique, le rendoient propre pour cette place. Mais il demanda encore à ſe retirer à Mollsdorff, à cauſe de ſa ſanté, que l'abus des plaiſirs, ſurtout de la table, car il vivoit comme Lucullle, avoit délabrée de bonne heure. Il revint à Berlin en 1751, & il mourut en 1762. On trouve ſon éloge dans les mémoires de l'académie. Son portrait, qui ſe trouve uni dans le même tableau avec celui d'une jolie femme, qui apparemment étoit ſa maîtreſſe, eſt un des deux ouvrages de Pesne, qu'on voit dans l'appartement du roi à Sans-Souci. Fréderic II lui a adreſſé quelques-unes de ſes épîtres.

Gottsched (Jean Christophe) né dans un village près de Kœnigsberg en Prusse, fils d'un prédicateur luthérien, fut destiné aux études ecclésiastiques, & il soutint des thèses à l'université dans sa patrie en 1721 & 1723. La première de ces thèses avoit pour titre, *Dubia circa monades leibnitianas.* La seconde, lorsqu'il fut fait maître-ès-arts, étoit de *Genuina notione omnipotentiæ Dei.* Ce candidat, malheureusement pour un temps où cet avantage exposoit même les étrangers de quelques pays qu'ils fussent à être enlevés & enrôlés par force, étoit de haute taille. On sait quelle étoit la passion du roi Fréderic Guillaume premier pour de tels hommes. Gottsched, qui de plus étoit né sujet du roi, n'auroit pu échapper à la destinée de tous les Prussiens de sa taille, s'il n'eût eu l'adresse de s'évader. Il vint par un long détour de Kœnigsberg à Leipsic, où il commença à se faire connoître, & à gagner sa vie en donnant quelques feuilles périodiques. Quoiqu'il sût le françois, il se déclara courageusement contre la manie ou la foiblesse des écrivains ou des petits maîtres allemands, qui à trois mots de leur langue naturelle en mêloient deux françois. Cet

abus étoit fort commun; & il n'en falloit pas moins que la vigueur sarmatique de ce Prussien pour l'attaquer. Mais Gottsched, qui devoit à tous égards être traité de pédant, n'évita pas les désagrémens de tout homme qui s'oppose aux abus & qui s'érige en réformateur dans quelque genre que ce soit. Une cabale s'éleva contre lui: c'est en Suisse que cette conspiration se forma. Bodmer & Breitinger de Zuric étoient les chefs d'une nouvelle école contraire aux maximes & aux règles que donnoit Gottsched. Une troisième & une quatrième société particulières se formèrent encore, aussi peu favorables au professeur leipsicois que l'étoit celle des Suisses; mais toujours dans la même vue d'épurer la langue de la nation; & l'on accorda à Gottsched le mérite d'avoir le premier déclaré la guerre à la barbarie du style qui régnoit de son temps. Le roi Fréderic II, quoiqu'il ne prît aucun intérêt à cette dispute, & que par sa manière d'écrire, quand il écrivoit en allemand, il dût même se trouver en butte à la critique de tous ces zélateurs de la pureté patriotique, s'intéressoit pourtant à tout ce qui avoit quelque chose d'original & qui marquoit du courage. Il voulut

connoître Gottſched; & lorsqu'il alloit à Leipſic paſſer ſes quartiers d'hiver, pendant la guerre de ſept ans, Gottſched étoit celui qu'il voyoit le plus ſouvent, & qui lui préſentoit tous les autres profeſſeurs, dont la plupart valoient mieux que lui. Mais aucun n'étoit ſi avantageux, aucun ne parloit plus facilement le françois que Gottſched. Le nom & la réputation de ce profeſſeur lui reſta ſi bien dans l'eſprit préférablement à tout autre littérateur allemand, que quinze ou vingt ans après il le citoit encore comme un auteur claſſique & fort eſtimé, tandis que perſonne ne le liſoit plus. Ce fameux littérateur pruſſien avoit épouſé une femme danzicoiſe, née Kulmus, très-inſtruite, & d'un caractère excellent, qui aida beaucoup ſon mari dans ſes travaux. Les ouvrages dont ce ſavant couple a enrichi la littérature allemande, ne ſont peut-être pas auſſi conſidérables que ceux dont la France eſt redevable à Mr & à Madame Dacier, parce que ceux-ci ont traduit des auteurs claſſiques grecs & latins, & que Mr & Madame Gottſched n'ont traduit que des modernes. Mais ils n'ont pas moins mis à la portée des Allemands des ouvrages inſtructifs, dont on ne croyoit

pas pouvoir ſe paſſer dans leur temps. Un de ces ouvrages, auquel on ne penſeroit pas qu'une jeune femme qui avoit fait des romans & des poëſies, dût avoir tant de part, eſt le dictionnaire de Bayle. Au reſte Madame Gottſched, ayant plus de goût que ſon mari, contribua beaucoup à ſa réputation, & lui attira des diſtinctions flatteuſes à Dresde, ſurtout chez le comte de Bruhl, dont la maiſon étoit plus brillante que celle de la plupart des ſouverains d'Allemagne. Il y avoit chez ce favori d'Auguſte III un théâtre pour l'amuſement, tant de ſes enfans que des princes qui y aſſiſtoient. On fit à Mr & à Madame Gottſched l'honneur de les y inviter & la galanterie de repréſenter de leurs pièces (a).

Quelque mauvaiſes que ſoient les pièces de théâtre que Gottſched a faites ou traduites, elles ſervent néanmoins à en faire connoître de bonnes; & ſon voyage à Dresde & à Vienne, en 1755, peut être regardé comme une époque dans l'hiſtoire du théâtre allemand. Un des fils du comte Bruhl, âgé alors de ſeize ans, le comte Louis Fréderic, s'eſt enſuite diſtingué

(a) *Éloge de Mad. Gottſched*, par Mr Formey.

dans la poëfie dramatique. La Saxe n'a peut-être pas aujourd'hui de meilleur auteur dans ce genre. A Vienne les impératrices Élifabeth, Marie Thérèfe, & l'empereur François I, n'accueillirent pas moins gracieufement le favant couple. Madame Gottfched à l'âge de quarante-cinq ans tomba dans une noire mélancolie, dans un dégoût, dans une langueur qui l'enleva à la république des lettres & à fa famille en 1762. Son mari ne lui furvécut que quatre ans, étant mort en 1766. Mr. Formey a fait, ou traduit l'éloge de la femme, & Frederic II a fait mention du mari en plus d'un endroit de fes ouvrages. Ce littérateur né en Pruffe a quelque rapport avec le Savoyard Vaugelas, & plus encore avec Pierre Bembo, en ne regardant ici cet illuftre Vénitien que comme auteur d'un ouvrage très-fameux fur la langue italienne. Le dialecte toscan n'eft pas plus vulgaire à Venife que le faxon ne l'eft à Kœnigsberg. Ils ont eu tous deux des obftacles a furmonter, des rivaux à combattre, & des contradictions à effuyer dans leur entreprife. Mais Bembo tâcha de fixer la fyntaxe de la langue italienne fur les claffiques latins; & Gottfched la régloit fur les

françois. Il correfpondoit avec Fontenelle, dont il traduifit plufieurs ouvrages; & il le confulta fur une efpèce d'académie qu'il établit à Leipfic pour épurer la langue allemande. Admirateur des auteurs françois, au refte pédant orgueilleux qui vouloit être tout, & donner non-feulement des règles, mais fervir de modèle en tout genre, il perdit par ces prétentions & ce fanatisme l'honneur que fon zèle pour les progrès de fa nation lui avoit acquis.

Graf (Antoine) peintre en portrait fort célèbre, qui a travaillé à Berlin en 1770, 1771, & plufieurs autres fois dans la fuite. L'axiome n'eft vrai qu'en partie, que jamais grand homme ne fut l'élève de fon maître. Mais c'eft un fait très-certain que la plupart des grands hommes dans les arts comme dans les fciences n'ont eu que des maîtres médiocres. Mr Graf eft né à Winterthur dans le canton de Zuric en 1736. Son père étoit potier d'étain. S'il y avoit eu quelque ftatuaire dans le pays, le fils de ce potier, né avec du génie pour le deffein, feroit peut-être devenu un grand artifte dans le genre de Phidias. Il le devint dans celui d'Apellès, parce

qu'il trouva un homme de qui il apprit à broyer des couleurs & à tracer quelques figures. Il ne connut aucun bon artiſte; il ne vit pas un ſeul bon tableau pendant quinze ou vingt ans, depuis qu'il s'étoit appliqué à la peinture. Mais il s'exerça à faire des portraits d'après nature. Il y réuſſit de manière qu'on l'encouragea à ſortir de ſon pays natal, & à chercher ailleurs de la fortune & de la gloire. Il gagna effectivement de quoi fournir aux frais de ſes voyages & de ſon entretien. Il vit par-ci, par-là quelques tableaux; & il tâcha de perfectionner ſon talent. Après avoir paſſé huit ans à Augsbourg parmi des artiſtes aſſez médiocres que cette ville riche & peuplée nourrit depuis long-temps, il vint en Saxe; mais il n'oſa pouſſer jusqu'à Dresde, où un peintre italien, nommé Rotari, jouiſſoit d'une grande réputation. Sa modeſtie lui fit craindre de ne pouvoir ſoutenir la comparaiſon en expoſant ſes portraits à côté de ceux que Rotari y avoit peints. Cependant ce Rotari étoit paſſé à Pétersbourg, où il mourut en 1760; & l'on parla beaucoup de Graf à l'électeur, qui l'attira à ſon ſervice. Auſſitôt qu'il eut vu la célèbre galerie de Dresde, riche ſurtout en por-

traits de la main des plus grands maîtres, Mr Graf parvint facilement à éclipser celui à côté duquel il avoit craint de paroître. Il avoit alors trente-cinq ans. Il ne crut plus être à temps d'essayer le genre de l'histoire; mais en se bornant aux portraits il ne laissa pas d'y mettre de la composition, & de faire des tableaux de famille qui forment plus que des portraits. Étant à Berlin en 1770 & 1771 il épousa la fille de Mr Sulzer, directeur de la classe philosophique de l'académie, son compatriote. Cette alliance avec un savant non moins zélé & actif qu'estimé, servit probablement à relever le génie de l'artiste ([a]). Le portrait qu'il fit de son beau-pére, avec ceux de ses propres enfans, est un des tableaux de famille le plus répandus. Mais les plus surprenans que Mr Graf ait peints dans ce genre, sont celui de Mr Einsiedel, ci-devant ministre d'état à Dresde, & celui du baron de Zédlitz, ministre d'état actuel du roi de Prusse. Ses simples portraits, soit en demi-figures, soit en figures entières, sont en grand nombre, quoiqu'il les travaille avec grand soin. On les a vus exposés à l'académie de peinture

(a) Voyez l'art. SULZER.

de Berlin, & ils raviſſoient tous ceux qui entroient dans la ſalle.

GRANGE (Louis de la) directeur de la claſſe de mathématique à l'académie de Berlin, depuis 1766 jusqu'en 1786, eſt né à Turin en 1736 d'une famille originaire de la Touraine. Son grand-père, & ſon père qui vit encore, ont été tréſoriers de l'artillerie à Turin, où Mr de la Grange fit ſes études dans les écoles publiques, & à l'univerſité. Il ſe diſtingua dans toutes les claſſes. Il apprit les premiers élémens de géométrie en la même année qu'il étudioit la logique & la métaphyſique conformément aux règlemens de l'univerſité. Mais ſon talent extraordinaire pour les ſciences démonſtratives ſe montra d'une manière déciſive l'année d'après, lorsqu'il étudioit la phyſique expérimentale ſous le père Beccaria, qui le reconnut bientôt comme ſupérieur dans le calcul. Les parens vouloient en faire un jurisconſulte, parce qu'ils ne pouvoient pas s'imaginer qu'on pût parvenir à quelque choſe ſans paſſer par cette carrière. Mr de la Grange ſe prêta pour quelque temps à leurs vues, & il prit le baccalauréat en droit;

mais ſon génie le portoit à la géométrie d'une manière irréſiſtible. Le premier eſſai qui le fit connoître aux étrangers, fut une lettre adreſſée au marquis Fagnani, chanoine de Sinigaglia, membre externe de l'académie de Berlin. Il en écrivit bientôt après à Meſſieurs Euler & d'Alembert ſur des différens qui s'étoient élevés entre ces deux oracles de la géométrie, qui furent étonnés de ſe voir presque jugés par un géomètre de vingt ans. Il fut alors fait profeſſeur à l'école militaire de l'artillerie, ſous le chevalier Papacin de-Antoni, qui en étoit le directeur, & qui ſe crut trop heureux d'avoir un tel ſubalterne. Le comte de Saluces aſſiſtoit aux leçons des cadets, comme officier du corps. En écoutant Mr de la Grange, qui étoit à peu près de ſon âge, Mr le comte de Saluces prit tant de goût pour les ſciences, & s'y appliqua avec tant d'ardeur, que ſouvent ſa ſanté & ſa fortune en furent dérangées. Le logis de Mr le comte de Saluces, qui n'étoit alors que fils de famille, & qui n'étoit point l'aîné, devint le rendez-vous d'une demi-douzaine de jeunes géomètres ou phyſiciens, les uns officiers, les autres docteurs en médecine, & d'autre pro-

feſſion. C'eſt-là qu'eſt née l'académie des ſciences de Turin. En publiant le premier volume de leurs mémoires, ces quatre ou cinq jeunes auteurs oſèrent à peine prendre le titre de ſociété privée. Quelques miniſtres de Charles Émanuel III craignoient que cette ſociété n'éclipſât d'autres établiſſemens littéraires qui dépendoient d'eux. Elle ne ſe ſoutint alors que par la protection particulière du duc de Savoie (aujourd'hui Victor Amédée III, roi de Sardaigne), & n'a été formellement établie que longtemps après ſous ſon règne. Cependant le premier volume de cette ſociété privée (*Acta Societatis privatæ Taurinenſis*) qui parut en 1759, étonna l'Europe ſavante, ſurtout par la partie géométrique, qui, à peu de choſe près, étoit toute de Mr de la Grange. Le corps des cadets de l'artillerie ayant fini ſon cours d'études ſans qu'on les eût remplacés, Mr de la Grange ſe trouva maître de ſes loiſirs, en conſervant toujours ſon appointement, qui à la vérité n'étoit pas conſidérable, mais qui étoit exactement égal à celui des chambellans du roi & de la plupart des profeſſeurs de l'univerſité. Le marquis de Caraccioli, envoyé de la cour de Naples à Tu-

rin, où il avoit connu le jeune géomètre, passoit de cette légation à celle de Londres. Mr de la Grange eut la permission de l'accompagner; mais il tomba malade à Paris, où il fut obligé de s'arrêter. Il vit alors beaucoup Mr d'Alembert; & l'estime que celui-ci avoit déjà conçue pour le géomètre turinois, se changea en amitié. Mr de la Grange retourna à Turin, & il y trouva encore plus d'amis & d'admirateurs qu'il n'y en avoit laissé.

Deux ans après Mr d'Alembert le proposa au roi de Prusse pour remplacer Mr Euler à l'académie. Cette vocation surprit & embarrassa le ministère de Turin. On auroit voulu conserver un sujet aussi distingué; mais il n'y avoit alors aucune place qui pût lui convenir & qui équivalût aux conditions que Mr d'Alembert lui offroit de la part du roi de Prusse. Le feu roi de Sardaigne, quoiqu'il n'eût pas autant de goût pour les sciences que son successeur, tâcha de retenir un sujet qui faisoit honneur à son pays, par des traits de bienfaisance envers sa famille. Mais cela ne suffit point pour retenir Mr de la Grange, & l'empêcher de se produire sur un théâtre plus digne d'un géomètre. Il insista ré-

ſolument pour avoir ſon congé, & on le lui accorda à la fin. En partant d'Italie pour venir à Berlin, il voulut revoir à Paris Mr d'Alembert, qui lui obtint du roi de Pruſſe la permiſſion de paſſer auſſi à Londres pour voir le marquis Carraccioli qu'il n'avoit pu ſuivre lorsqu'il étoit parti avec lui ([a]). L'académie de Berlin n'eut jamais plus de ſujet de ſe croire redevable à Mr d'Alembert que par l'acquiſition qu'elle fit alors. Mr de la Grange prit place à l'académie comme directeur de la claſſe de mathématique en 1766, & y paſſa vingt ans ſans presque ſortir de la ville de Berlin & des environs. Il ſe maria avec une demoiſelle de ſon pays, avec laquelle il s'étoit engagé en partant de Turin, & que Mr Conti, officier de l'artillerie, frère de la demoiſelle, lui amena l'année d'après. Il la perdit en 1783, & n'en eut point d'enfans. Quoique ſon rare génie fût capable de s'exercer dans pluſieurs branches des ſciences, & même de littérature, il ſe borna conſtamment à ne rien publier que dans ſon genre, qui eſt la géométrie ſublime, dans laquelle à la

(a) V. *Oeuvres poſth. de Fréd. II.* Tom. XI. Édit. de Berlin.

la mort d'Euler il n'eut plus d'égal, & à la mort de d'Alembert, n'eut plus que des disciples. Car Mr de la Place se regarde comme tel. En 1786 il abandonna à un officier françois qui étoit venu à Berlin, un traité sur la Mécanique analytique, dont cet officier porta à Paris le manuscrit, & qui parut imprimé en 1788. Lorsque Fréderic II mourut, & que l'académie de Berlin prit à quelques égards une nouvelle face, Mr le comte de Mirabeau, qui voyoit souvent le géomètre turinois, tâcha de le dégoûter de Berlin, & persuada Mr de Calonne, alors contrôleur général, de l'attirer en France. Le bruit courut en Italie que ce savant célèbre pensoit à quitter Berlin. Le roi de Sardaigne lui fit formellement offrir un sort tel qu'aucun savant, comme tel, n'a jamais eu en Piémont, avec toutes les distinctions & les décorations qu'il eût pu souhaiter. L'académie des sciences de Turin, dont on le regarda toujours comme le premier auteur, l'avoit déjà nommé président honoraire lorsqu'elle avoit reçu sa forme publique & légale ([a]). Elle l'auroit regardé comme chef, sans

([a]) Cette académie, établie formellement en 1783, vingt-quatre ans après qu'elle avoit donné le premier volume de ses

contredit, au moment qu'il s'y fût préfenté. D'un autre côté, Mr le marquis de Caraccioli,

mémoires, reffemble plus par fa conftitution actuelle à l'académie des fciences de Paris qu'à celle des fciences & belles lettres de Berlin. Cependant dans fa première formation elle parut fe modeler fur celle-ci. Outre que Leibnitz avoit des admirateurs parmi les académiciens turinois, nous favons que Mr de Maupertuis, Meffieurs Euler, Margraf, Gleditfch, & quelques-uns de ceux qui vivent encore, étoient très-connus & très-eftimés de Mr le comte de Saluces, de Mr de la Grange, de Mr Allioni & Cigna. Le premier plan étoit fans doute de comprendre dans la fociété qui fe formoit, & l'hiftoire, ou du moins les antiquités du pays, & la philofophie fpéculative. Auffi l'on voit dans le premier volume des *Mifcellanea* un très-favant mémoire géographique, qui appartient plutôt à une fociété de littérateurs qu'à une académie de phyficiens & de mathématiciens. Ce mémoire eft de Mr Carena, mort à la fleur de fon âge. Mr le cardinal Gerdil, alors inftituteur de S. A. R. le prince de Piémont, ne dédaigna pas de s'affocier à de jeunes favans, quoiqu'il pût fournir d'excellens mémoires dans les fciences démonftratives & expérimentales : ce n'étoit pas là fon genre principal. Il eft, comme l'on fait, métaphyficien & moralifte du premier ordre, & même très-verfé dans la littérature, & furtout dans l'hiftoire. Mais au moment que le roi Victor Amédée régnant donna une forme publique à cette fociété jusqu'alors particulière, il ne parut plus convenable d'y comprendre ni les belles lettres, ni la philofophie fpéculative, parce qu'il y avoit déjà à Turin une autre fociété qui en avoit fait l'objet principal de fon inftitution. Mr l'abbé de Calufe, qui eft fecrétaire de l'académie royale, & qui en cette qualité correfpond avec l'académie de Berlin, eft un des membres principaux de la fociété littéraire, qui eft une véritable académie de belles lettres. V. ci-deffus Tom. I. *in fine* de l'art. DENINA.

devenu premier ministre du roi des deux Siciles, fit des propositions non moins flatteuses à son ancien ami pour l'attirer à Naples. Le roi de Prusse régnant, & son ministre Mr le comte de Hertzberg, curateur de l'académie, n'épargnèrent rien pour le retenir à Berlin. Mais son penchant pour la France, dont sa famille étoit sortie il y a un siècle à peu près, ses liaisons avec Mrs de Condorcet & de la Places l'emportèrent; & il alla en France l'an 1787. Il étoit dans l'académie des sciences de Paris le plus ancien des huit membres étrangers. Dès qu'il fut présent & qu'il accepta d'être regardé comme membre ordinaire, on le désigna directeur pour l'année suivante 1788.

Ses mémoires occupent une bonne partie des volumes de l'académie de Berlin, depuis 1767 jusqu'à 1787. Il en a fourni beaucoup à l'académie de Turin, même depuis qu'il en est éloigné. La plupart roulent sur la propagation du son, & la gravitation des planètes. Il en a donné plusieurs qui ont remporté le prix. Ils appartiennent tous à la géométrie sublime. Depuis quelques années Mr de la Grange semble avoir pris du goût pour la botanique.

GRAUN (Charles Henri) célèbre maître de chapelle, né en Saxe en 1701, mort à Berlin en 1759. Fréderic II se l'étoit attaché étant encore prince royal; lorsqu'il fut roi, il le fit voyager en Italie. Il composa depuis une quantité d'opéra que le roi fit encore jouer pendant plus de vingt-cinq ans après sa mort. On trouve beaucoup de ses compositions dans la *Bibliothèque musicale de Forckel.*

GRILLO (Fréderic) né à Wettin dans le duché de Magdebourg l'an 1737, professeur au corps des cadets à Berlin, a traduit en allemand les idylles de Bion & de Moschus, & celles de Théocrite; les campagnes de Cyrus le jeune, & plusieurs autres ouvrages de poëtes & de prosateurs grecs. Il traduit des auteurs grecs, tandis que Mr Ramler son collégue traduit des poëtes latins. Le succès des travaux de Mr Ramler est plus brillant, mais on ne peut refuser à son collégue le mérite de s'être occupé d'ouvrages plus directement relatifs à la place qu'il occupe. Il est plus important pour de jeunes militaires de lire Xénophon traduit en prose médiocre qu'Horace traduit en beaux vers.

La ſociété des curieux de la nature, dont le profeſſeur Grillo eſt membre, lui doit des obſervations *ornithologiques*.

GRISCHOW (Auguſtin) né à Anclam dans la Poméranie citérieure. Son pére, qui étoit marchand dans cette petite ville, envoya ſon fils faire ſes études à Danzic & à Jéna. Dans l'univerſité de cette dernière ville, il fut fait adjoint de philoſophie. En 1721 il vint s'établir à Berlin en qualité de profeſſeur de mathématique au collége de médecine & de chirurgie, & fut reçu membre de l'ancienne ſociété des ſciences. Il fut chargé de faire les obſervations météorologiques & aſtronomiques, & de rédiger les calendriers, dont le monopole avoit été accordé à la ſociété, & fut confirmé à l'académie lorsque celle-ci fut établie. Il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'exactitude pendant vingt-cinq ans. On trouve de ſes ouvrages dans les Mélanges de la ſociété, & dans les premiers volumes des mémoires de l'académie. M. en 1749.

GRISCHOW (Auguſtin Nathanaël) né à Berlin en 1726, fils du précédent, fut de bonne

heure inſtruit par ſon père dans les mathématiques, & reçu membre & aſtronome de l'académie en 1749. Deux ans après il alla à Pétersbourg pour être profeſſeur d'aſtronomie, & à quelques égards ſecrétaire de l'académie impériale. Il n'a pas joui long-temps de la place & de la conſidération qu'il avoit méritées. Il eſt mort en 1760. *Adelung.*

GRISCHOW (Jean Henri) né à Halberſtadt en 1685, paroît avoir été de la même famille que les précédens; car les Poméraniens, ſoit marchands, ſoit artiſtes, ſoit gens de lettres, ou militaires, ſe répandent beaucoup dans les provinces méridionales de la monarchie. Jean Henri Griſchow dont nous parlons, a été employé utilement dans la maiſon des orphelins de Halle. Une choſe remarquable dans ſes travaux littéraires, pour juger du changement qui s'eſt fait dans la littérature en Allemagne, c'eſt que Griſchow a traduit quantité d'ouvrages volumineux de l'anglois & de l'allemand en latin; au lieu qu'aujourd'hui on traduit en allemand les ouvrages latins, s'il s'en fait encore d'intéreſſans en quelque partie de l'Allemagne. La plus con-

nue de ses traductions est celle des origines ou des *Antiquités ecclésiastiques* de l'Anglois Bingham. Ce laborieux traducteur mourut en 1754.

GROEBEN (George Thierry de). Cette famille, originaire de l'Empire, est une des plus illustres du Brandebourg, & de la Prusse occidentale, où une de ses branches s'est transplantée dans le temps des chevaliers teutoniques. Elle s'est fort distinguée dans le service militaire, & n'a pas negligé les lettres comme beaucoup d'autres de leur ordre. Elle a contribué au soutien de l'université de Kœnigsberg, où subsistent encore des bourses fondées par cette famille ([a]). Mr le général de Grœben dont je parle, né à Kœnigsberg en 1725, est petit-neveu de ce brave Otton Fréderic, qui aprés avoir fait de bonnes études dans différentes villes du nord, alla servir l'ordre de Malte dont il étoit chevalier, fit des caravanes & des courses dans la méditérannée, & fut ensuite envoyé par le grand électeur Fréderic Guillaume sur les côtes de l'Afrique, à la Guinée & à Angola, où l'électeur vouloit faire des établissemens. Il a

(a) V. *Arnoldt*, Tom. V. p. 91.

donné lui-même la description de ses voyages, qui a été réimprimée en 1779. Mr de Grœben reçut les premières instructions dans sa patrie. Il se destina au service militaire dans les premières années du règne de Fréderic II. Ayant toujours conservé beaucoup de goût pour les occupations littéraires, il les dirigea cependant à l'avantage de la profession qu'il avoit embrassée. En 1748 il traduisit un ouvrage de Mr Birac pour l'instruction des capitaines de cavalerie; & quelque temps après il traduisit & augmenta par des remarques & des éclaircissemens un traité du chevalier de Chirac *sur l'art de fortifier les camps*. Ce travail de Mr de Grœben, qui parut pour la première fois en 1755, avant la guerre de sept ans, fut réimprimé vingt-un ans après en 1776. Le savant général a fait des remarques raisonnées & profondes *sur les premiers fondemens généraux de la tactique* par Mr de Keralio, & a donné un journal pour les militaires, sous le titre de *Bibliothèque* ou *Mémoires concernant l'art de la guerre*. Mais un de ses ouvrages qui n'est pas de tactique, est le projet d'une fabrique générale de livres pour l'Allemagne, & les pays étrangers. Mr de Grœben est

à préſent fixé à Berlin comme membre du conſeil de guerre.

GROSSE (Godefroi) né à Barleben dans le duché de Magdebourg, profeſſeur d'abord dans le collége appelé de *Kloſterberge*, près de la capitale de ce duché, enſuite paſteur à Calemberg dans le même pays. Outre différens ouvrages ſur l'éducation, & ſur l'économie rurale, il a donné en 1781 une traduction de *l'hiſtoire naturelle de Pline*, avec des remarques.

GROSSING (François Rodolphe de) né à Comorn en Hongrie. Je ne ſais pourquoi il a quitté Vienne, où il a été pendant quelques années ſecrétaire de l'impératrice Marie Thérèſe. Il paſſa quelque temps à Leipſic & à Halle, puis à un village près de Francfort ſur le Mein, où il vécut en particulier. Il vint à Berlin au moment que Fréderic II mourut. Du vivant de l'impératrice reine il avoit donné un ouvrage en allemand, intitulé *le Souverain*, ou *les premiers & principaux fondemens du Gouvernement monarchique*. C'étoit une imitation du fameux livre de Machiavel ſur le même ſujet,

& qui porte à peu près le même titre. Il fit ensuite une histoire abrégée des papes, qui n'est pas tirée des annales de Baronius. Mr de Grossing composa depuis quelques ouvrages sur des matières politiques, & il donna des cahiers périodiques sous le titre de *Journal des Dames*. A Berlin, par la liberté de ses annonces critiques, il s'attira de fortes querelles. Outre cela il fit des dettes, & il s'échappa sans les payer. On dit qu'il est actuellement enfermé par ordre de l'empereur. Un frère de Mr de Grossing, docteur, a traduit en mauvais latin les ouvrages du juif Mendelssohn, & a fait un parallèle de Berlin & de Vienne à l'égard de la littérature.

GROSSMANN (Gustave Fréderic Guillaume) natif de Berlin, directeur du théâtre de la cour de l'électeur de Maïence à Bonn, est auteur de quantité de comédies, tirées quelques-unes du françois, d'autres de l'anglois & de l'italien, & de trois ou quatre de son invention, dont celle qui paroît avoir eu le plus de succès est intitulée: *Pas plus de six plats*. Comme il n'a guère que trente ans, on doit espérer que cet auteur comédien, s'il passe de Bonn dans

une plus grande ville, pourroit un jour être appelé le Shakeſpear de l'Allemagne.

GRUNER (Chrétien Godefroi) né à Sagan en Siléſie en 1744, étudia la médecine à Halle, y fut reçu docteur en 1770, & alla donner à Breslau les premiers eſſais de ſon habileté dans la ſcience qu'il profeſſoit. Il y publia une diſcuſſion critique des ouvrages d'Hippocrate, pour ſéparer ceux qui ſont véritablement de cet immortel auteur, d'avec ceux qu'on lui a fauſſement attribués; & quelques penſées ſur la médecine. Ces deux ouvrages le firent connoître au ſénat académique de Jéna, & au duc de Weimar, qui n'épargne ni ſoins ni dépenſes pour attirer à ſon univerſité des ſujets diſtingués. Il fut fait profeſſeur à Jéna en 1773. Trois ans après on lui conféra le titre de conſeiller de cour. Depuis quinze ans qu'il occupe cette place, il n'a pas donné moins de vingt-cinq ouvrages, la plupart en latin, qui tous montrent une vaſte & profonde érudition dans l'hiſtoire de ſon art, & une grande connoiſſance des médecins auteurs, grecs, juifs, arabes, & latins, anciens & modernes. *Meuſel.*

GRUNER (Jean Fréderic) né à Cobourg en 1723, professeur à Halle. On a de lui des ouvrages sur l'histoire romaine, & quelques dissertations qui peuvent servir à l'histoire de l'Allemagne. Il donna de bonnes éditions de *Sedulius*, d'*Aurelius Victor*, & de *Velleius Paterculus*. Il écrivit en latin jusqu'en 1753. Les ouvrages qu'il fit depuis, sont pour la plupart en allemand.

GUISCHARD (Charles Théophile) né à Magdebourg en 1724. Son pére, à ce qu'il paroît, étoit originaire du Palatinat, puisqu'il étoit syndic de la colonie palatine établie à Magdebourg. Mr Adelung ne dit pas que Mr Guischard étoit destiné à la théologie; & Mr Formey, qui le dit dans son éloge, ne dit pas qu'il ait prêché quelque temps. Cependant l'un & l'autre est assez sûr, & il n'est pas inutile de le remarquer. Après avoir étudié à Halle, & à Heilbron, où il publia une dissertation *de fama Salomonis inter exteros*, il continua ses études à Marbourg, puis à Leide, en s'appliquant surtout à la théologie, & aux langues orientales; & c'est à Leide qu'il fit des sermons. Il subsista pendant quelques années en corrigeant des

épreuves de livres anciens que des libraires hollandois faisoient imprimer. Il étoit sur le point d'obtenir une chaire lorsque ses idées changérent, & qu'il résolut d'embrasser l'état militaire. Il obtint un drapeau au service de Hollande, & fit encore la dernière campagne qui précéda la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fut alors fait lieutenant-capitaine dans le régiment de Baden-Durlach. Ce corps ayant été réduit peu de temps après, Mr Guischard resta sans emploi; mais on lui conserva néanmoins sa paye. Dans les loisirs dont il jouissoit après la réduction de ce régiment, il travailla à ses *Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains*. Il en fit retoucher le style, au moins du premier volume, par le fameux ex-capucin Maubert. L'ouvrage eut un grand succès. Fréderic II, qui étoit alors en Silésie dans la seconde campagne de la troisième guerre, en 1757, voulut connoître l'auteur de ce livre, & le fit venir à Breslau. On lit dans son éloge ([a]) que le duc Ferdinand de Bronswic l'avoit fait connoître au roi Fréderic II; mais nous pouvons assurer que S. A. S. n'a connu Mr Guischard qu'au service de Prusse.

(a) V. *Mémoires de l'acad.* de l'an 1776.

Un air de bravoure, un ton de franchiſe militaire dans un homme qui avoit fait profeſſion de littérature théologique, plut au monarque philoſophe & guerrier. Il le nomma *Quintus Icilius*, du nom d'un tribun militaire romain; (ce ſurnom lui reſta); il le fit chef d'un bataillon franc, qu'il forma très-bien, & lui ordonna d'en former d'autres. On a beaucoup dit qu'il a pillé en Saxe; & certes il donna lieu à quelques reproches. Mais après tout il le faiſoit par ordre du roi, & par métier; car il étoit en pays ennemi. On rapporte auſſi qu'en liſant un jour les Offices de Cicéron avec le roi, à ces mots „Rien n'eſt utile hors ce qui eſt honnête: *Nihil utile quod non honeſtum*", il ne put s'empêcher de rire, & il fallut en dire la raiſon au roi. A la paix de 1763, les bataillons furent réformés, & le roi retint Quintus Icilius à ſa ſuite dans le rang de colonel. Ce fut alors que ce ſavant militaire publia ſon mémoire *ſur les campagnes de Céſar*: ouvrage qui a eſſuyé quelques critiques, mais qui augmenta cependant beaucoup ſa réputation. Nous ne pouvons aſſurer s'il eſt vrai, comme on nous l'a dit, que ce fut lui que le roi chargea de former le plan

d'une banque royale qu'il vouloit établir, & qu'il a établie en effet. Mais Fréderic II lui parloit assez de tout ce qu'il avoit envie de faire. Ses entretiens journaliers pendant quinze ans avec un aussi grand roi, donnoient à Mr Quintus de la considération & de la célébrité; mais ce théologien, devenu maraudeur & tacticien, n'étoit pas fort endurant. Il se brouilla quelquefois avec son maître; & se plaignoit très-souvent de ses sarcasmes, & de ce qu'il revenoit trop souvent sur les mêmes propos, qui n'étoient pas toujours agréables. Mais aussi il donnoit trop souvent lieu à la plaisanterie du roi par la trop grande familiarité qu'il se permettoit, & par les récits qu'il lui faisoit de ses aventures. Il est mort en 1775. Il a laissé un fils & une fille d'une personne de qualité, Mademoiselle de Schlabrendorf, qu'il avoit épousée en 1780. Il possédoit une collection de livres assez considérable, & de bonnes éditions d'auteurs anciens. Le roi Fréderic II acheta cette collection après sa mort pour dix mille écus, & la fit mettre dans sa bibliothèque de Berlin, avec celle de Spanheim. *Formey Éloges*, *Souvenirs*, & *Notices particul.*

GULDENSTÆDT (Jean Antoine). Mr Coxe dans la seconde partie de son Voyage au nord parle de ce médecin, natif de Riga, comme d'un savant distingué qui s'étoit fait connoître dans le Brandebourg avant que d'aller en Russie. Il est vrai que non-seulement il fit son cours de médecine à l'université de Francfort, où il imprima & soutint, pour être reçu docteur, une dissertation latine *sur les forces du corps humain*, mais il vécut aussi quelque temps à Berlin dans la société des gens des lettres, & surtout des médecins. Il fut appelé à Pétersbourg en 1768; & on le choisit, deux ans après, pour accompagner Mr Pallas dans le voyage que l'impératrice fit faire à celui-ci au mont Camuse, & en différentes provinces, tant de l'Asie que de l'Europe. (*V.* PALLAS.) Guldenstædt revenu de ses voyages en 1774, travailloit à rédiger les matériaux qu'il avoit rassemblés, lorsqu'une fièvre pourprée l'emporta en 1781, à l'âge de trente-six ans. Il écrivoit en latin, en allemand & en françois. *Coxe loc. cit.*, *Gadebusch Liefland. Bibliot.*, *Nov. Comm. Petrop.* & *Not. part.*

H.

HACKERT (Jaques Philippe) peintre célèbre de payſages, eſt né à Prenzlow dans la Marche uckerane en 1737. Son père étoit plutôt ouvrier qu'artiſte. On l'employoit quelquefois à Berlin à peindre des lambriſſages. Ce barbouilleur avoit ſept fils, dont quelques-uns travailloient avec lui pour l'aider. Jaques Philippe ne tarda pas à montrer un talent ſupérieur. On lui fit apprendre le deſſein ſous le Sueur, directeur de l'académie de peinture; & à l'âge de vingt-trois ans il étoit déjà reconnu pour maître. Il alla en Suède, où il travailla trois à quatre ans. En 1764 il revint à Berlin, prit avec lui Jean Gottlieb ſon frère, & alla à Paris, où ſes ouvrages furent également applaudis. Malgré cela il vouloit voir les chef-d'œuvres & connoître les artiſtes d'Italie. En peu de temps il ſe fit conſidérer à Rome comme un artiſte du premier ordre dans ſon genre. Son nom fut connu de l'impératrice Catherine II, qui lui fit faire pluſieurs grands tableaux. Le plus fameux eſt celui où eſt repréſentée la ba-

taille que la flotte ruſſe gagna à Tſchesme (ou comme les Italiens l'écrivent, Cismè) contre les Turcs en 1774. On le vit alors travailler dans un grand attelier tout meublé, tout rempli des objets qu'il vouloit peindre. Il travailloit à Livourne; & ayant fait comprendre à l'amiral Orlow qu'il avoit de la peine à ſe faire une juſte idée d'un vaiſſeau en flammes, l'amiral ruſſe fit ſous les yeux du peintre mettre le feu à une vieille frégate qu'il avoit dans ſa flotte. Mr Hackert peignit ainſi d'après nature l'embraſement de la flotte turque. Il retourna depuis à Rome; de là il fut appelé à Naples; & il eſt à préſent de retour à Rome, d'où tout artiſte qui a du génie ne ſe détache qu'à regret. Il travaille cependant pour la cour de Naples, de qui il eſt ſtipendié.

HACKERT (Jean Gottlieb) frère cadet du précédent, né en 1744, apprit le deſſein du même maître. Il s'appliqua à peindre des payſages comme ſon frère, & voyagea en France & en Italie avec lui; mais il mourut avant d'atteindre ſa trente-cinquième année. Que n'auroient-ils pas fait ces deux frères en travaillant

d'accord, & avec un talent décidé pour le même genre?

Hagedorn (Charles Dieterich) né dans le comté de Ravensberg en 1716, aumônier d'un régiment à Neiſſe, enſuite paſteur à Minden en Weſtphalie, a fait quelques livres d'inſtitutions chrétiennes; un particulièrement pour les militaires, & un autre qui a pour titre *Religion du chrétien raiſonnable.* Depuis près de quarante ans il ne fait plus que des ſermons. Il n'étoit pas parent des célèbres Meſſieurs de Hagedorn de Hambourg.

Hagen (Jean Antoine, baron de) ci-devant lieutenant du régiment d'Anhalt-Bernbourg dans l'armée pruſſienne, enſuite référendaire à la chambre des domaines à Berlin. Ses poëſies dans le goût de Chaulieu, ſon Magaſin pour ſervir à l'hiſtoire du théâtre, & ſes nouvelles dramatiques, annoncent ſon goût. Il étoit en voyage & ſans emploi en 1788.

Hagen (Jean Henri) apothicaire à Kœnigsberg en Pruſſe, a donné pluſieurs ouvrages ſur la botanique & la chimie. Mort en 1775.

HAGEN (Thomas Philippe de) né à Hohen-Nauen dans une terre de sa famille, près de Ratenau, en 1728, président du consistoire supérieur à Berlin, de la caisse des églises & des pauvres, & de plusieurs autres dicastéres. Si le nom d'*Indagine* a été formé de Hagen, cette famille, d'ailleurs ancienne & illustre sans contredit, est une des premières de la Saxe qui ait donné à la république des lettres un écrivain estimable. Car Jean d'*Indagine* a fleuri au commencement du quinzième siècle; & il paroît que cette famille s'est également distinguée dans la profession des lettres & dans celle des armes ([a]). Mr de Hagen, quoiqu'occupé des affaires de plusieurs directoires auxquels il préside, consacre ses loisirs à des ouvrages utiles à tous les chefs & commis de l'administration interne de l'état. Outre l'Histoire généalogique de quelques familles nobles brandebourgeoises, de Stechow, de Hagen, de Dorstadt, de Wilmersdorff, il a donné des descriptions, & fait graver des cartes topographiques bien détaillées & exactes de plusieurs districts de la Marche de

(*a*) V. le Dictionn. des auteurs de Jœcher, celui de Mr Adelung, & le Dict. de la noblesse (*Adel-Lexicon*) de Gauhe.

Brandebourg, ſurtout des fabriques, & des canaux par lesquels les grandes rivières qui la croiſent communiquent entre elles, & font la ſource principale de la richeſſe du pays & des forces de la monarchie.

HAHN (Jean Bernard) né à Kœnigsberg en 1722, étoit ci-devant profeſſeur d'éloquence & d'hiſtoire dans la même ville; mais il a quitté cette place, & vit ſans emploi. Il a toujours écrit en latin. Il ne profeſſe que la philoſophie; mais il tâche de la concilier avec la théologie. Dans un ouvrage imprimé l'an 1774, il prouve que les comètes ne préſagent rien de terrible. Bayle & Wolff l'avoient prouvé cinquante & ſoixánte ans avant lui. Mais il faut donner le temps aux opinions, & aux modes, de faire leur chemin. Kœnigsberg n'avoit pas encore un ſi grand commerce avec l'Angleterre, lorsque Hahn étudioit; & la correſpondance de la Pruſſe orientale avec Berlin & les univerſités du Brandebourg, & de la Saxe, n'étoit pas ſi animée.

HALLE (Jean Samuel) né à Bartenſtein en Pruſſe l'an 1727. Il eſt depuis plus de vingt ans

professeur d'histoire au corps des cadets de Berlin. Il avoit été auparavant régent de classe à Brandebourg; & il paroît être plutôt porté pour la médecine, les mécaniques, & l'histoire naturelle, que pour l'histoire politique. Il a traduit du latin en allemand quelques ouvrages de Haller, & il en a donné d'autres tirés de Stahl. On souhaiteroit qu'en traduisant des ouvrages qui demandent une diction simple & facile, telle que la Description des arts & métiers, il n'affectât pas un style ampoulé.

HAMANN (Jean George) né à Kœnigsberg en Prusse en 1730, obtint un emploi dans un bureau de la douane de cette ville. Il y a de l'apparence que sa traduction de Dangeuil *sur les avantages & les désavantages de la France & de la grande Bretagne par rapport au commerce* lui a servi de recommandation pour obtenir l'emploi qu'il a. Au reste ses ouvrages ont toujours paru sous des noms empruntés, & sont imprimés en différens endroits. Aucun ne porte la date du pays où il vit. Je ne sais ce qui l'a obligé à ce ménagement. Si on ne savoit pas qu'il écrivoit dans le temps que la littérature

allemande fe formoit & fe perfectionnoit, on diroit qu'il a écrit dans la décadence du bon goût. Les titres de ces ouvrages font auffi finguliers que le ftyle dont ils font écrits; & cependant il y a de l'efprit & du fonds, & de bonnes idées, même de la plaifanterie dans les titres. En voici par exemple: *Dits mémorables de Socrate, pour les longs loifirs du public; les Nues, pour fervir de petite pièce* (*Nachfpiel*) *à l'ouvrage précédent.* Les *Lettres paftorales fur le drame de l'école* (*Schuldram*) ont auffi quelque chofe de fingulier. Il a donné en françois un *effai à la mofaïque*, dont une partie a pour titre l'*Inoculation du bon fens.* A la manière dont les critiques allemands parlent des ouvrages & du ftyle de ce douanier auteur, on pourroit croire que le bon fens ne lui étoit pas tout-à-fait naturel ni parfaitement bien inoculé. Un autre de fes ouvrages, qui ne paroît pas moins fingulier, eft l'*Apologie* de la lettre *H*: c'eft apparemment pour s'oppofer à Mr Schlœzer & à quelques autres qui font la guerre à cette lettre, & qui voudroient qu'on la fupprimât partout où elle n'eft d'aucune utilité. On a vu dans les plus beaux temps de la littérature italienne

s'élever de pareilles disputes entre le Triffin & Ange Firenzuola. Mr Hamann mourut l'année dernière 1788 dans un voyage qu'il fit en Weftphalie. Ses ouvrages feront probablement oubliés. Mais il a laiffé des éléves qui fupérieurs au maître à bien des égards, femblent avoir contracté de lui cette tournure fingulière de ftyle & d'efprit. *Kutner.*

HAMM (Jean de) profeffeur de théologie & des langues orientales à Duisbourg vers le milieu du fiècle. Il n'a donné que quelques écrits polémiques contre Jean Henri Hottinger, profeffeur à Heidelberg, fils d'un autre du même nom que l'électeur palatin avoit appelé de Zuric à la même univerfité.

HANISCH (George Daniel) né en Pruffe en 1746, pafteur dans la vieille Marche à Tangermunde. Après fa differtation *inaugurale* en latin, imprimée à Halle en 1770, *fur la miffion de St Boniface en Allemagne*, il a fait quelques effais en allemand, dans l'un desquels il prouve que l'éducation domeftique doit venir au fecours de l'éducation publique. Le thème feroit excel-

lent, si le discours étoit prononcé devant les parens & les gouverneurs des enfans. Mais on crie dans les écoles contre les parens, & dans les maisons particulières contre les maîtres d'école.

HANOW (Michel Christophe) né dans la Poméranie ultérieure en 1695 dans un village nommé Zamborst, où son père étoit curé (*Prediger*). Il fut d'abord destiné à la théologie; mais il se voua ensuite au droit. A l'âge de vingt-cinq ans il obtint le grade de maître-ès-arts à Leipsic, où il publia quelques dissertations sur différens sujets. Il entra en qualité de précepteur chez un Mr Bose à Dresde, & quelque temps après chez un négociant, nommé Weickhmann, à Danzic. Ses talens furent connus du magistrat de la ville; & il fut fait professeur de mathématique & de philosophie en 1727. Depuis-lors il s'occupa principalement de l'histoire naturelle; & c'est un des savans du siècle qui a le mieux mérité de cette partie. Il a publié des expériences pendant près de cinquante ans, la plupart en allemand, sous le titre d'*Expériences danzicoises* (*Danziger Erfahrungen.*) On a de lui en latin plusieurs traités curieux; par exemple: *de quæ-*

ſtus Tontini *moralitate*; — *de Origine mundi ex montibus & vallibus;* — *Impoſſibilitas quadraturæ circuli a priori adſerta;* — *de Electione per ſortem.* A la mort du célèbre Wolff, Hanow ſe chargea de rédiger la partie de cette longue ſuite de traités philoſophiques que l'auteur n'avoit pas achevée. (*V.* WOLFF.) Il en donna neuf volumes in-4°; un d'économie, quatre de philoſophie civile ou politique, quatre autres de philoſophie naturelle ou phyſique. Son latin, quoique ſcolaſtique, eſt beaucoup meilleur que celui de Wolff. Il ne s'eſt point marié. Il légua ſa bibliothèque, ſes inſtrumens de phyſique & de mathématique, ſa collection d'hiſtoire naturelle, à la bibliothèque d'un collége de Danzic. Il eſt mort en 1773, âgé de ſoixante & dix-huit ans.

HARTMANN (Melchior Philippe) médecin & profeſſeur de médecine à l'univerſité de Kœnigsberg, mort en 1753. Il étoit fils d'un homme célèbre pour ſon temps dans le nord, qui faiſoit des livres ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique & ſur la médecine ([a]). Le fils n'a écrit que ſur la mé-

(*a*) Voyez l'article *Hartmann* dans le Dictionn. de Jœcher.

decine en latin. L'ouvrage le plus eſtimé qu'on ait de ce dernier, eſt celui qu'il a imprimé à Leide ſur l'uſage de l'ambre, *de Succini in medecina efficacia.* On dira ſans doute que ceux qui ont affermé la pêche de l'ambre lui ont payé cet ouvrage. Mais il avoit auſſi un intérêt particulier à faire valoir cette marchandiſe. Il en avoit une collection très-conſidérable, & des morceaux rares & vraiment précieux, qu'il vouloit vendre & qu'il vendit effectivement à un aſſez haut prix, je ne ſais ſi c'eſt à un ſeigneur ruſſe ou à un polonois.

HARTMANN (Pierre Émanuel) né à Halle en 1727, profeſſeur de médecine à Francfort ſur l'Oder. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin ſur l'uſage du mercure & de l'antimoine; & ſur quelques parties de la chimie. Il a donné la deſcription des plantes qui viennent naturellement dans les environs de Francfort.

HARTMANN (Fréderic Traugott) employé au bureau de la lotterie à Berlin, a écrit en 1785 ſur la liberté civile que Mr de Dohm prétend qu'on doit accorder aux Juifs. Il prouve

que ſi on leur accordoit tout ce que Mr de Dohm avoit dit qu'on leur devoit accorder, leur ſituation dans l'état civil ſeroit beaucoup meilleure que celle des chrétiens. Cet ouvrage fut bien reçu du public; mais ce public chrétien ne témoigna pas à l'auteur par des marques réelles la même reconnoiſſance que les Juifs de Berlin témoignèrent à Mr de Dohm. Mr Hartmann avoit peut-être une autre paſſion à ſatisfaire en écrivant contre les Juifs. Il en avoit été la dupe quelquefois; & il avoit déjà écrit contr'eux des ſatires, qu'il intitula *Hiéroglyphes*.

HAUSE (Charles René) profeſſeur & bibliothécaire à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, a fait ſes études à Leipſic, où il naquit en 1740. Il ne prit le doctorat qu'en philoſophie: ce qui n'eſt guère d'uſage qu'en Allemagne. Il eſt vrai que dans quelques univerſités d'Italie on confère un grade à peu près ſemblable à ceux qui ſe deſtinent aux chaires de philoſophie ou de belles lettres. Mr Hauſe, ayant été fait profeſſeur aſſez jeune, travaille conſtamment & tranquillement dans la même place que ſes premiers eſſais lui firent obtenir Ses ouvrages, tant en latin qu'en

allemand, roulent fur l'hiftoire du moyen âge, & fur l'hiftoire moderne. On en trouve la lifte dans l'*Allemagne littéraire* de Meufel.

HAYNE (J..... E..... G....) ingénieur au fervice du roi de Pruffe. Son ouvrage fur la tactique des Turcs intéreffe dans ce moment plus que lorsqu'il parut en 1783. On feroit bien-aife de favoir que cet ingénieur eût fait la guerre, ou du moins un long féjour, en Turquie. Quoi qu'il en foit, il paroît qu'il a puifé dans de bonnes fources, quoique les mémoires du baron de Tott n'euffent pas encore paru. L'hiftoire des trois guerres de Turquie entre 1683 & 1737, que Hayne a donnée depuis, fert de fupplément à cet ouvrage.

HECKER (Jean Jules) né dans le comté de la Mark, & mort à Berlin en 1768, âgé environ de foixante ans. Ses ouvrages font peu de chofe. Mais le zèle de cet eccléfiaftique pour l'inftruction du bas peuple l'a rendu célèbre. Il fut le fondateur d'une école qu'on nomma *réelle*, parce qu'on y inftruifoit les élèves *de rebus*, non *de verbis*. Fréderic II n'a rien fait pour cette

école, née dans les premières années de son règne; mais il laissoit faire, & cela a suffi. L'objet de son institution étoit d'enseigner des choses directement utiles à tous ceux qui se destinent aux arts mécaniques & au commerce. Il précéda tous les pédagogistes de nos jours qui l'ont ensuite éclipsé. Le père abbé Felbiger est venu prendre de lui le modèle des écoles qu'il a fondées en Silésie, & ensuite en Hongrie Le nom de *normales* qu'on a donné à plusieurs établissemens de cette espèce ne convient proprement qu'à celle-ci, qui a véritablement servi de modèle ou de *norme* à toutes les autres: elle s'est formée par ses soins. Un des legs que sa réputation procura à cette école, lui est venu du fameux gazetier d'Erlang. Mais cet héritage engagea la maison dans un procès, devant je ne sais quel tribunal de l'Empire; & ce procès dure depuis vingt-cinq ans.

HEINECCIUS (Jean Théophile) né à Eisenberg d'un père ecclésiastique, en 1681, s'étoit destiné à la théologie, & s'appliqua surtout à l'histoire ecclésiastique. Il fut à Leipsic créé maître (*magister*) en 1704. Étant ensuite allé à

Halle, il ſe tourna du côté de la jurisprudence. Il fut cependant fait profeſſeur extraordinaire, puis ordinaire de philoſophie. Il ne prit le doctorat en droit qu'à l'âge de trente-ſix ans, & fut fait profeſſeur à Halle en 1721. Trois ans après on lui offrit une chaire apparemment plus lucrative à Francfort. Il l'accepta, & la tint trois ans. Pendant trois autres années il occupa une chaire de jurisprudence à Franecker. Il retourna de cette univerſité à celle de Francfort; & de là, à cauſe de ſes querelles avec un autre profeſſeur, nommé Trier, il fut transféré à Halle, où il mourut en 1741, âgé de ſoixante ans. Ses ouvrages ſont peu volumineux, quoique remplis d'une érudition immenſe; mais ils roulent ſur des ſujets intéreſſans. Les Antiquités romaines, rédigées ſous les titres & ſelon l'ordre des Inſtitutions de Juſtinien, pour leur ſervir d'éclairciſſement, ont eu beaucoup de cours. Son fort d'ailleurs étoit le droit féodal & germanique, ſur lequel on le conſultoit de toute part. Il appartient à peine au règne de Fréderic II, puiſqu'il mourut un an après ſon avénement au trône. Mais ſes ouvrages, comme ceux de Bœhmer, de Stryck, de Thoma-

ſius, en droit; ceux de Hoffmann, de Stahl, en médecine, montrent dans quel état ſe trouvoient les ſciences dans le Brandebourg ſous le règne précédent.

HEINITZ (Fréd. Guillaume, baron de) étoit miniſtre au département des mines à Dreſde. Lorsque par quelque mécontentement il ſe démit de ſon emploi, Fréderic II lui en donna un de la même nature à Berlin en 1777. Le roi commençoit à revenir de l'averſion qu'il avoit eue pour la minéralogie. Mr de Heinitz dans la ſuite fut chargé de pluſieurs départemens; car outre celui des mines, il a celui de Weſtphalie, c'eſt-à-dire des provinces de Clève, de Meurs, de la Mark, Gueldre, Minden &c.; il a celui du ſel, de la monnoie, & de la fabrique de porcelaine, celui de l'académie des arts. La plupart de ces départemens, à l'exception de celui de Weſtphalie, ont du rapport entr'eux. La monnoie & le ſel foſſile en ont avec la minéralogie; & la manufacture de porcelaine en a encore un plus direct avec l'académie de peinture & de ſculpture. Fréderic II avoit laiſſé tomber l'académie de peinture fondée par ſon aïeul. Elle étoit

presque

presque entièrement tombée depuis qu'un incendie en avoit détruit les ſalles & réduit en cendres les tableaux & les modèles qu'on avoit raſſemblés. Mr de Heinitz prit ſoin de ce qu'on avoit ſauvé, & s'intéreſſa pour quelques jeunes artiſtes qui promettoient du ſuccès. Il propoſa au roi en 1784 les moyens de rétablir cette académie; c'étoit de lui aſſigner quelques fonds que le miniſtre lui indiqua. Le roi ne fut pas d'humeur de diſpoſer de ces fonds comme le miniſtre le propoſoit; mais il conſentit que Mr de Heinitz eût la direction des élèves qui ſe préſentoient à l'école de deſſein qui ſubſiſtoit encore. On a vu en deux ou trois ans des progrès aſſez conſidérables, qui engagèrent Fréderic Guillaume II à protéger cette académie, & à répandre ſes bienfaits ſur les artiſtes qui le méritoient. Au reſte nous avons de Mr le baron de Heinitz, comme auteur, un Eſſai d'économie politique, imprimé en 1785; un Mémoire ſur le produit du règne minéral de la monarchie pruſſienne, & ſur les moyens de cultiver cette branche de l'économie politique (Berlin 1786); une autre enfin ſur les Finances de la Saxe ([a]).

([a]) V. l'art. MIRABEAU.

HEINIUS (Jean Philippe) né en 1688, étoit fils d'un bourguemaître de Smalcalde qui dans ce temps habitoit à Caſſel. Après avoir fait ſes études à Brème avec ſuccès, il fut fait profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique judaïque dans un collége de Halle; enſuite il alla ſe faire recevoir docteur à Francfort ſur l'Oder, apparemment parce qu'étant de la religion réformée il aimoit mieux prendre ce grade dans une univerſité de la même religion qu'à celle de Halle qui eſt luthérienne. Bientôt après il fut fait recteur du collége de Joachimsthal à Berlin, qui eſt auſſi de la religion réformée. On l'aſſocia, & il en étoit bien digne, à la ſociété royale en 1732. Cette ſociété étant renouvelée ſous le nom d'académie, il en fut non-ſeulement membre, mais directeur de la claſſe de philoſophie ſpéculative; c'eſt de quoi Mr Adelung ne fait point mention. Ce lexicographe dit pourtant avec raiſon que Heinius étoit un ſavant diſtingué & un excellent régent de collége. Il a fourni de fort bons mémoires aux recueils de l'académie, ſurtout ſur les anciens philoſophes. Deux livres de diſſertations ſacrées, choſes fort curieuſes, ont été imprimés à Amſterdam en 1737. Il

est mort en 1775. *Mofer*, *Adelung*, *Mémoires de l'académie.*

Heisler (Philippe Jacob) né à Schenkenhofen, petit village près de Lindau, de parens catholiques. Il reçut sa première éducation chez un oncle doyen d'une église dans le diocèse de Constance; ensuite chez les jésuites à Mindelheim, où il continua d'étudier, & où il fut ensuite fait professeur. Il a écrit sur le droit quelques dissertations, & il a fourni beaucoup d'articles au journal ou aux gazettes hebdomadaires de Halle, depuis 1759 jusqu'en 1779. Mort en 1771. *Weidlich.*

Henckel (Erdmann Henri) comte de Oderberg, baron de Donnersmarck, & seigneur de Pœlzig, né à Oderberg en Silésie d'une famille illustre, étudioit à Halle avec son frère Wenceslas, lorsque Fréderic I prit le titre de roi. Ils prononcèrent à cette occasion, l'un en allemand, l'autre en latin, des discours panégyriques & congratulatoires, qui ont été imprimés. Le comte Erdmann Henckel publia aussi quelques autres ouvrages à Berlin & à

Halle du vivant du roi Fréderic Guillaume I. Il ſe retira enſuite à ſon château d'Oderberg, où il paſſa le reſte de ſa vie en exercices de piété. Il eſt mort en 1752, âgé de ſoixante-neuf ans.

HENCKEL (Joachim Fréderic) très-célèbre chirurgien & accoucheur, né en Pruſſe dans un diſtrict appelé *Hollande.* Il fut un de ces jeunes chirurgiens que le roi Fréderic Guillaume I envoya à Paris pour apprendre la profeſſion, qui dans ſes états étoit alors fort reculée. A ſon retour on le fit chirurgien major des gendarmes; mais il vouloit devenir profeſſeur, & il alla prendre le grade de docteur à Francfort ſur l'Oder en 1744, quoique âgé de trente-deux ans. Il vint enſuite s'établir à Berlin, donna des leçons, ſe procura des pratiques, & ſe rendit fort célèbre ſurtout comme accoucheur: c'étoit-là ſon fort; & c'eſt dans cette partie que ſes ouvrages peuvent encore être utiles. Au reſte ce ſont pour la plupart des compilations. A Berlin, où il vécut plus de trente-cinq ans, cet homme eſt encore fameux par ſon avarice auſſi inhumaine que ridicule. Il ſe faiſoit payer à la

rigueur par de pauvres gens qui le consultoient pendant quelques quarts d'heures, & que d'autres professeurs traitoient des mois & des ans de suite sans exiger un sou. Il se seroit presque laissé mourir de faim pour épargner la dépense. Il prêtoit son argent à un intérêt exorbitant. Cette avarice au lieu de l'enrichir l'appauvrit. Sa femme, qui ne pouvoit jamais lui arracher l'argent nécessaire, étoit réduite à s'accorder avec des emprunteurs qui partageoient avec elle l'argent pour lequel on s'obligeoit à une usure énorme. Ils ne le lui rendoient plus, & lui n'osoit point le demander en justice, pour ne point manifester son avarice affreuse. Obligé de tenir voiture, il voloit l'avoine à son propre cocher, qui l'ayant une fois surpris, feignit de ne le point connoître, & le rossa d'importance. Il avoit un fils unique qui promettoit beaucoup; mais il ne survécut point à son père qui mourut en 1777, âgé de soixante-cinq ans.

HENNERT (Jean Fréderic) né à Berlin en 1734, fils d'un conseiller aulique. Il fut fait professeur de mathématique & d'astronomie à Utrecht à peu près dans le même temps que

le roi fit venir à Berlin pour astronome un jeune Bâlois, & que pour enseigner les mathématiques à de jeunes militaires il fit venir d'Utrecht même Mr de Castillon; & c'est la chaire de celui-ci que Mr Hennert obtint (a). Il a donné au public quelques ouvrages en latin & en françois. Depuis cinq ou six ans on a de lui dans le Magasin de mathématique de Leipsic, & dans le Journal astronomique de Mr Bode, des observations *sur les orbites elliptiques des planètes.*

HENNERT (Charles) frère du précédent, a fait quelques campagnes de la dernière guerre sous le prince Henri; il a demeuré long-temps auprès de S. A. R. à Rheinsberg, dont il a donné une belle description. Il est depuis 1785 inspecteur des forêts à Charlottenbourg; & il a donné un traité sur *l'architecture & l'art des jardins* en 1786, & un excellent ouvrage sur *la cavalerie des anciens* du temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire, sur les chars des héros d'Homère. Il avoit entrepris une histoire militaire des états prussiens, depuis le grand électeur Fréderic Guillaume; mais il a renoncé à cette entreprise.

(a) *Formey, Lettres sur l'état des sciences & des mœurs.*

HERBST (Jean Fréderic Guillaume) fils d'un pasteur surintendant de Minden, prédicateur à une des églises luthériennes de Berlin, a continué l'histoire naturelle du règne animal de Borowsky, & a donné avant cela quelques cahiers sur des sujets particuliers de ce genre en 1782—1784; surtout sur les crabes & les écrevisses. Sa carrière n'offre rien de brillant, mais pourtant quelques singularités remarquables. Il étoit chapelain au corps des cadets sous le général Buddenbrock qui en étoit le chef. Ce général crut que dans un sermon auquel il assista, le prédicateur avoit lâché des traits qui portoient sur lui, à cause de quelques mécontentemens que Madame la générale avoit causés à la femme du prédicateur, & fit des instances auprès de Mr de Zedlitz, ministre du département ecclésiastique, pour qu'on cherchât une autre place au prédicateur. Le ministre, qui ne vouloit point déplaire au général, le fit curé d'une petite ville, d'où il fut ensuite rappelé à Berlin. Il vient de faire (en 1789) un voyage en France.

HERDER (Jean George) est né en 1741 à Morungen, fief, en quelque sens, des comtes de

Dohna dans la Pruſſe royale ou orientale. Nous ne ſommes pas inſtruits des circonſtances de ſa première éducation, ni de la condition dans laquelle il eſt né. Mais on ſait qu'à l'âge de dix-huit ans il étudioit à Kœnigsberg; qu'il connut dans cette ville Mr Hamann, & qu'il parut l'imiter dans ſa manière d'écrire. Le premier ouvrage que Mr Herder fit paroître, eſt un ſermon en forme d'éloge qu'il prononça à l'enterrement d'une jeune bourgeoiſe de Kœnigsberg. La même année il donna un dialogue d'un genre nouveau, qui devoit ſervir pour conſoler un ami qui venoit de perdre ſon père. Dans un ſujet fort ordinaire, Mr Herder fit entrevoir une imagination peu commune. Le ſuccès de ces eſſais lui procura un petit emploi à Mittau. Il en trouva bientôt un meilleur à Riga, quoiqu'il n'ait été que comme maître ſubalterne, ou collaborateur, dans une école de cette ville. Il y publia quelques petites pièces, tant en proſe qu'en vers. Un mémoire *ſur l'origine du langage*, qui remporta le prix de l'académie de Berlin en 1775, le fit connoître pour philoſophe ſubtil, érudit, & profond. La même année le comte de la Lippe-Schaumboug l'ap-

pela à Buckebourg comme conseiller du consistoire. Il continua à écrire en différens genres; & il eut le courage d'entrer en lice avec le célèbre Lessing, qui jouissoit alors de la plus grande considération dans la littérature allemande. Le sujet étoit assez singulier. Il étoit question de savoir *de quelle manière les anciens représentoient la mort*. Un nouveau mémoire sur les causes de la corruption du goût chez les différentes nations, lequel fut aussi couronné par l'académie de Berlin, augmenta encore la réputation de l'auteur. Ces succès auroient dû lui mériter l'attention de Fréderic II, qui certainement aimoit la philosophie & la littérature. Mais comme l'on sait, Fréderic ne prenoit guère connoissance de ceux qui ne parloient qu'en allemand, & moins encore des ecclésiastiques. Mr de Munchausen, ministre alors au département ecclésiastique & littéraire, n'eut pas assez de crédit, ou peut-être n'eut-il pas d'occasion, pour le placer. Le sort qui ne s'offrit point à ce théologien philosophe dans les états prussiens, lui fut offert dans un pays qui n'en est guère éloigné. Le duc régnant de Weimar, qui avoit déjà attiré dans sa résidence Mr Bode, Mr de Gœthe, Mr Wie-

land, y attira aussi Mr Herder, digne sans doute, quoique dans un genre différent, d'être associé à ces auteurs. Il est dans cette ville premier pasteur, premier prédicateur, & surintendant, dignité qui répond à beaucoup d'égards à celle d'évêque dans les pays catholiques.

Un littérateur saxon que nous avons déjà cité ailleurs, parle des ouvrages de Mr Herder en ces termes. "Il fut un temps, dit-il (a), où „ l'on lisoit, & dévoroit les écrits de Herder „ avec une ardeur extraordinaire; où chacun le „ louoit comme auteur *æsthétique* (b) profond „ & sensé, comme connoisseur des anciens, rem-

(a) *Caractere deutscher Dichter und Prosaisten.* p. 463.

(b) Voici la définition qu'un des professeurs les plus estimés du collége carolin de Bronswic donne du mot *æsthétique*, qui est très en vogue présentement dans la littérature allemande; „ *Æsthétique*, dit-il, dans son sens le plus général, est la par- „ faite connoissance théorique des belles lettres & des beaux arts, „ qui embrasse non-seulement leurs fondemens communs, mais „ aussi les préceptes particuliers de chaque science ou genre de „ littérature, & de chaque art. Il paroît que c'est Alexandre „ Baumgarten, professeur à Francfort, qui a mis en vogue ce „ mot vers l'an 1750". *Entwurf einer Theorie und Litteratur der schönen Wissenschaften*, von Joh. Joachim Eschenburg. *Essai sur la théorie & la littérature des beaux arts & des sciences*, par Mr Eschenbourg. pag. 3. Le mot *æsthétique* tiré du grec αἰσθάνεσθαι, *sentir*, signifie à peu près sentimental.

„ pli de goût, & comme philoſophe ſpirituel,
„ Ce fut dans ce temps qu'il s'aſſocia avec une
„ noble aſſurance aux célèbres auteurs des let-
„ tres ſur la littérature allemande, & qu'avec un
„ ſtyle neuf, plein de feu allégorique, il char-
„ moit le cœur & l'oreille de tout le monde,
„ & qu'il prononçoit franchement ſur les dé-
„ fauts & les ſingularités de notre poëſie & de
„ notre langue. Ce ſtyle qui ſe ſoutint ſi bien
„ par l'expreſſion, le coloris, les tranſitions,
„ trouva partout des admirateurs, des imita-
„ teurs; & même les juges les plus ſévères....
„ malgré leurs jugemens tranchans, le langage
„ brûlant de l'auteur, & tous les ſauts hardis,
„ & presque dithyrambiques de ſon imagination
„ plus que hardie (*wilden*), lui ont accordé leur
„ eſtime. Son goût pour les nouveautés, ſon
„ penchant pour le ſtyle guindé & fleuri, ſon
„ expreſſion outrée & déclamatoire trouvèrent
„ de l'indulgence, à cauſe des beaux & grands
„ talens avec lesquels il s'annonça dans tous ſes
„ premiers écrits. En effet, il mérite comme
„ philoſophe & comme *æſthétique* une haute
„ approbation, parce qu'il penſe profondément
„ & finement; & les vérités, les hypothèſes qu'il

„ propose, il sait toujours les mettre dans le „ jour le plus avantageux. Les ouvrages mêmes „ de sa jeunesse ne manquent jamais de préci- „ sion, de force, d'harmonie, ni de dignité. „ Il manie hardiment notre langue à son gré; „ d'une manière qu'on ne sauroit blâmer...... „ Cependant combien ne s'écarte-t-il pas du „ chemin battu! à quelles licences effrénées la „ singularité & l'extravagance ne l'entraînent- „ elles point? Dans *les plus anciens monumens* „ *du genre humain*, & dans ses autres ouvrages „ plus récens (vers l'an 1781) qui peut percer „ la profondeur ténébreuse de sa manière d'é- „ crire tout-à-fait particulière? Son langage „ est enveloppé de nuages mystiques, obscurs, „ énigmatiques, comme s'il parloit du haut du „ trépied de Delphes. Qui peut le compren- „ dre, qui peut le suivre à travers toute cette „ affluence de mots guindés & cabalistiques? Et „ quand même on le pourroit, combien peu „ de lecteurs en auroient le loisir"!

Nous n'oserions dire si la critique que fait ici Mr Kutner du style de Mr Herder est juste, quoique bien des gens très-instruits y souscrivent. Mais il nous paroît que le reproche qu'on

fait à ce savant pasteur de Weimar retombe sur la génération présente des Allemands, dont le goût est prodigieusement variable & changeant. En moins de quarante ans, ils ont reçu avec transport, ils ont admiré, imité, ensuite méprisé, abandonné trois manières d'écrire; & l'on accuse cette nation studieuse, & aujourd'hui florissante, de ne savoir ce qu'elle veut. C'est l'effet d'une grande abondance de productions que fournit un terroir soigneusement cultivé; mais c'est un présage qu'aucun auteur ne vivra guère au-delà de vingt ans. Mr Herder, qui n'en avoit pas trente lorsqu'on le blâmoit déjà d'avoir abusé de la facilité de son style, a peut-être voulu s'accommoder au goût de ses compatriotes plutôt qu'à son propre sentiment, comme ont fait tant d'illustres écrivains de différentes nations. Au moins voit-on que les pièces qu'il a présentées à l'académie de Berlin, où le sujet donné prévenoit les égaremens de sa verve, n'ont pas essuyé les reproches que lui fait l'auteur que nous venons de rapporter, & n'a pas tant donné dans l'enflure.

Mr Herder a voyagé en Italie en 1788—1789 à la suite de Madame la princesse de Weimar. S'il s'est rencontré à Naples avec Mr Xavier Mat-

tei, on n'aura pas manqué de remarquer que Mr Mattei à Naples eſt avocat de profeſſion, & avec cela grand poëte hébraïſte, & que Mr Herder, théologien par état, eſt poëte par goût. Ceux qui entendent l'italien & l'allemand diront peut-être que l'avocat napolitain a trop de penchant pour le ſtyle oriental, & que le théologien pruſſien donne trop au galimatias philoſophique.

Il y a une réflexion importante à faire ſur le ſujet de Mr Herder, auſſi bien que ſur quantité d'auteurs célèbres d'autres nations. Ceux qui ne ſont pas nés dans le pays dont on a adopté le langage, ſont obligés de l'apprendre par étude. Il eſt très-facile qu'à force de bien choiſir les mots & de tirer du fond du langage, d'adopter, de créer même de nouveaux mots par imitation & analogie, l'on aille trop loin & que l'on tombe dans l'affectation & le raffinement. Sénèque & Lucain qui n'étoient pas Romains; le Taſſe, le Chiabrera, Speron Speroni, qui n'étoient ni Florentins ni Toscans, pourroient fournir des preuves pour appuyer cette réflexion. Nous ne citerons pas d'autres exemples, & laiſſerons aux littérateurs ſaxons à obſerver ſi depuis que Mr Herder vit en Saxe il a changé ſon ſtyle, & s'il

eſt revenu de ce ſtyle ampigourique & bourſoufflé qu'on lui reproche.

HERING (Daniel Henri) né à Stolpe dans la Poméranie ultérieure en 1722, paſteur réformé à Breslau, & directeur d'une école réelle de la même ville. Il acheva à l'âge de vingt ans ſa carrière ſcolaſtique à l'univerſité de Halle, où il donna en 1742 deux diſſertations latines ſur quelques paſſages du nouveau Teſtament; l'une ſur le mot Πορνεια. *Act. cap.* 15. *v.* 20. 29., l'autre ſur le ſecond chapitre de l'Apocalypſe, où il eſt parlé de Biléam & des Nicolaïtes. Il publia quelques ſermons ſur l'éducation des enfans; & lorsqu'il fut placé à Breslau, il publia deux programmes que nous aurons lieu de citer dans quelques autres articles de ce volume. Voici leurs titres : *ſur la religion chrétienne, comme bienfaitrice des ſciences & de la littérature.* (Breslau 1769—1770). On a de lui pluſieurs autres eſſais ſur de pareils ſujets, tous convenables à ſa deſtination. Il a fourni des extraits & des analyſes à la bibliothèque univerſelle de Berlin comme cent auteurs ſavans eccléſiaſtiques. Mais ſon ouvrage le plus conſidérable, eſt l'Hiſtoire

de l'introduction du calvinisme dans les états prussiens. Cette histoire occupe quatre à cinq volumes grand in-8°. Le seul article qui regarde l'électeur Jean Sigismond, s'étend jusqu'à quatre cents pages. Il y comprend à la vérité l'histoire de quantité d'établissemens littéraires, qui furent une suite de la seconde réforme de la religion, quantité de notices d'écrivains calvinistes ou zuingliens. Le sujet est à peu près le même que celui des mémoires de Mr Erman. L'un & l'autre prétendent que ce ne fut point par des motifs politiques que Jean Sigismond abandonna la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme.

HERING (George Charles) né à Magdebourg, étoit auditeur d'un régiment, & fut fait prisonnier par les François dans la guerre de succession d'Espagne, lorsque la Prusse étoit alliée de l'Autriche. Ayant recouvré sa liberté, il devint secrétaire de Mr de Katsch, ministre d'état, favori de Fréderic Guillaume. Il fut ensuite placé dans la chancellerie, & travailla à une entreprise digne véritablement d'un copiste. C'étoit d'ajouter l'allemand au dictionnaire fran-

çois & italien de Vénéroni. Ce qui prouve combien peu la littérature vulgaire étoit avancée dans le pays. Cependant ce Hering donna en 1743 l'Hiſtoire de la vie & du règne de Fréderic Guillaume I, en allemand, in-8°. C'eſt le ſeul de ſes ouvrages qui puiſſe encore mériter d'être lu. Mort en 1750.

HERING (Jean Samuel) né à Stargard en Poméranie, & mort à Stettin, profeſſeur de droit dans l'illuſtre école de cette ville, en 1752, avoit été adjoint de la même faculté à l'univerſité de Greifswalde. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur le droit féodal, mais ſurtout ſur les fiefs de la Poméranie qui ſont reſtés dans l'ancien ſyſtème; tandis que dans les autres provinces de la monarchie pruſſienne la féodalité a été abolie ſous le roi Fréderic Guillaume I. Une diſſertation qui peut intéreſſer davantage ceux qui ne ſont pas Poméraniens, roule ſur cette queſtion: *An venditio præbendæ pro ſimoniaca ſit habenda in terris proteſtantium? Weidlich*, & *Adelung*.

HERING (Mathieu Benoît) né à Zwillop près de Colberg en Poméranie, étudia le droit

à Roſtock dans le Mecklenbourg, & y fut fait profeſſeur. Il a donné quelques diſſertations ſur des ſujets particuliers de droit civil, entr'autres on remarque les deux ſuivantes: *de Inimicitiis judici non imputandis*, — *de Inimicitiis actori, reo & advocato non imputandis*. Il eſt mort en 1750, âgé de trente-ſept ans.

HERMES (Erneſt Fréderic) né à Petznick en Poméranie en 1730, eſt le ſecond des trois frères auteurs, tous fils d'un curé luthérien. Celui-ci a publié des ſermons, & fourni quelques articles à Mr Treſchow, rédacteur des petits Eſſais ſur les penſées & les ſentimens. Il eſt diacre d'une égliſe de Kœnigsberg en Pruſſe.

HERMES (Fréderic Samuel) né à Wernigerode, curé dans le Mecklenbourg, eſt auteur de quelques petits ouvrages de piété.

HERMES (Hermann Daniel) l'aîné des trois fils du curé de Petznick, né en 1731, fut d'abord un des maîtres de *l'école réelle* de Berlin, enſuite prédicateur à Ruppin, puis archidiacre à Zoſſen. Après cela il fut fait profeſſeur & in-

ſpecteur d'une grande école de Breslau. Il eſt actuellement prévôt de l'égliſe du St Eſprit de la même ville. L'ouvrage par où il débuta comme auteur, eſt une lettre *d'un ami des hommes aux perſonnes affligées qui pleurent en ſecret la perte de ce qu'elles avoient de plus cher.* Ce petit ouvrage eut un grand ſuccès. Quelques années après il donna un diſcours profondément penſé, où il recherche *jusqu'à quel point les lois de la religion & celles de l'état ſont unies.* La plupart de ſes autres écrits ſont des ſermons, ou roulent ſur l'éducation de la jeuneſſe.

HERMES (Jean Auguſte) n'a rien de commun avec les trois Poméraniens que le nom & la profeſſion d'eccléſiaſtique. Il eſt né à Magdebourg en 1736. Il acheva de bonne heure la carrière des études de philoſophie & de théologie; & à l'âge de vingt-cinq ans il fut paſteur du village de Kettendorff dans le Mecklenbourg. Deux ans après, en 1739, il fut transféré à Greſchendorf, où il paſſa ſix ans. Son mérite le fit paſſer à une meilleure égliſe; & en 1765 il devint premier paſteur & prévôt de Wahren, auſſi dans le Mecklenbourg. Il com-

mença depuis-lors à publier quelques feuilles hebdomadaires ſous le titre de *Mémoires pour ſervir aux progrès de la piété* (*Beyträge zur Beförderung der Gottſeligkeit*). Son avancement & ſa réputation excitèrent la jalouſie de ſes confrères, qui ſous prétexte de zèle pour l'orthodoxie, lui ſuscitèrent des perſécutions. Il répondit par une apologie aſſez libre à ceux qui prétendoient trouver des erreurs dans ſes écrits. Cela ne fit qu'échauffer les têtes, & irrita davantage ſes adverſaires, d'autant plus qu'il étoit étranger dans le pays. Il jugea à propos de prendre congé & de venir à Berlin, où il trouva des protecteurs, ſoit à la cour, ſoit dans le conſiſtoire ſupérieur, dont ni les chefs ni les membres n'étoient pas fort entichés d'orthodoxie luthérienne. Il publia ſon catéchiſme ſous le titre de *Manuel de la religion* (*Handbuch der Religion*), qui en juſtifiant ſa doctrine, du moins auprès des théologiens philoſophes, lui mérita de nouveaux patrons, parmi lesquels on comptoit la princeſſe Amélie, ſœur de Fréderic II. On commença par lui procurer une place proche de ſa patrie, à Jérichau, dans le duché de Magdebourg. Quelque temps après la princeſſe, qui n'étoit pas lu-

thérienne, prit facilement de l'intérêt pour un prédicateur que les luthériens mecklenbourgeois perſécutoient, & le jugea très-propre pour remplir les premières places dans les égliſes de ſon abbaye ſouveraine de Quedlinbourg. Il eſt dans cette ville conſeiller du conſiſtoire, inſpecteur des écoles, & premier prédicateur de l'égliſe principale. Il publia en 1781 les cinq discours de congé qu'il avoit prononcés en quittant les cinq places qu'il avoit occupées précédemment; & ces discours ne ſont pas la partie la moins intéreſſante de ce qu'il a écrit, quoique ſon Manuel de la religion ſoit incomparablement plus inſtructif.

HERMES (Jean Timothée) le plus jeune des trois frères ci-deſſus nommés, né à Petznick en 1738, eſt le plus célèbre de tous ceux qui portent ce nom, parce qu'il a écrit dans un genre qui intéreſſe tout le monde, quoiqu'il ſoit comme ſes frères dans l'état eccléſiaſtique. Après avoir fait ſes études dans les écoles ordinaires & à l'univerſité, il alla à Breslau, attiré par ſon frère, dont il traduiſit en françois la lettre allemande *aux perſonnes affligées, &c.* On le fit

aumônier dans un régiment de dragons à Luben en Siléſie. Mais ſon mérite diſtingué lui valut à l'âge de trente-ſept ans la prévôté de l'égliſe du St Eſprit dans la capitale de la province où ſon frère aîné étoit déjà établi. Il eſt à remarquer que Jean Timothée Hermes eſt un des allemands qui écrivent auſſi en françois, & que l'uſage de cette langue ne l'a pas empêché de ſe faire une réputation d'écrivain élégant dans celle de ſa nation. Les deux ouvrages qui le mettent au nombre des auteurs à la mode, ſont l'*Hiſtoire de Fanny Wilkes*, en deux parties, & le *Voyage de Sophie de Mémel en Saxe*, en cinq petits volumes. Il n'y a guère de romans originaux en langue allemande, ſi on excepte les Souffrances de Werther, qui ſoient plus connus que ce Voyage de Sophie Il n'approche pourtant pas des romans eſpagnols & anglois pour l'intérêt. Le cercle où vivent la plupart des auteurs allemands borne leur imagination, qu-le climat ne favoriſe pas non plus. De là vient que leurs peintures ne ſont pas aſſez riches, que les caractères ne ſont pas aſſez variés, & que l'expreſſion des ſentimens n'eſt pas aſſez vive ni aſſez forte. Mr Hermes a imité particulière-

ment Richardson. Mais on l'accuse d'avoir trop traîné ses contes; on lui reproche que les dénouemens manquent souvent de la vraisemblance nécessaire; qu'en traçant les caractères des personnes de basse condition il y a trop mêlé du dégoûtant, du plat, du commun ([a]); que ses réflexions ne sont pas toujours neuves, ni amenées à propos, ni ménagées avec assez d'économie.

HÉROLD (Chrétien de) mort conseiller privé des finances, de guerre, & des domaines à Berlin en 1744, âgé de soixante & quinze ans, est auteur de quelques dissertations sur le droit. Comme écrivain il n'égala pas la réputation de Jean Christophe son père.

HERRMANN (Jean Gustave) né à Francfort sur l'Oder, où il vit, est auteur d'un dictionnaire grec & allemand, de quelques sermons insérés dans le Manuel des prédicateurs (*Handbuch für Prediger*), & d'un petit poëme, où il compare la mort du prince Léopold de Bronswic à celle de Curtius.

(*a*) *Wenn er in die Zeichnung niedriger Charakter nicht so viel Missfælliges, Flaches, und Gemeines einmischete.* Voyez *Kuttner*, p. 427, 428.

HERTZBERG (Éwald Fréderic, comte de) ministre d'état & de cabinet, chevalier de l'ordre de l'aigle noir, membre & curateur de l'académie de Berlin, membre de la société royale de Londres, de celles de Stockholm, de Gœttingue, de Harlem, &c. est né le 2 Septembre 1725 dans la Poméranie ultérieure à Lottin, ancien siége de sa famille ([a]). Son père Caspar

([a]) La famille de Hertzberg, ou Hirschberg selon son ancienne dénomination, & ses armoiries parlantes, portant un cerf sortant d'une montagne, changée dans la suite en échiquier, est une des plus anciennes de l'Allemagne & de la Poméranie, qu'on ne doit point confondre avec quelques familles de nouvelle création dans l'Empire, qui ont pris le même nom. Elle est originaire de la Franconie, & se répandit dans la basse Saxe, où Léopold de Hertzberg paroît avec distinction dans les chartres du douzième siècle parmi les grands vassaux de Henri le lion, duc de Saxe & de Bronswic, qui se déclarèrent pour l'empereur Fréderic I. La famille vint s'établir dans le treizième siècle en Prusse, avec l'ordre teutonique, dont Gerhard de Hertzberg fut le quatrième grand bailli (*Vice-magister*, ou *Landmeister*) en 1254, & ensuite grand maître de l'ordre jusqu'en 1272, (V. *Duisbourg*, *Chronic. Pruss.* cap. 43, & *Hartknoch*, *Alt-und Neues Preussen*, p. 287.) Vers le même temps Gedinus de Hertzberg rebâtit la ville de Francfort par commission du margrave de Brandebourg. La famille s'établit alors sur la rivière de Kuddow dans les confins de la Poméranie & de la Pomérellie, où elle bâtit successivement dans un district contigu, autrefois désert, les cinq villages de Hertzberg, Lottin, Bahrenbusch, Barcken, & Barkenbrugge, qu'elle possède encore, par-

Dittloff de Hertzberg commença à servir dans les troupes prussiennes, & se trouva en 1706 aux batailles de Hœchstedt, de Calcinato, & de Turin. Il entra ensuite dans le régiment du général de Schulenbourg, que Victor Amédée II, duc de Savoie, ensuite roi de Sicile & de Sardaigne, créa la même année. Il se trouva au siége de Toulon, & puis en Savoie & à Mon-

tagée en deux lignes. Mr le comte de Hertzberg, qui selon les anciens partages possède la moitié de ces villages, conserve encore les lettres originales d'investiture des anciens ducs de Poméranie, depuis le quatorzième siècle, par lesquelles il peut prouver la possession non interrompue de ses terres, & sa descendance de douze générations suivies; ce qui est assez rare, même dans la plus ancienne noblesse. Cette famille est d'ailleurs connue par le grand nombre de généraux & d'autres officiers qui se sont distingués dans le service prussien, & dont il y en a eu plus de quarante de tués dans les guerres de Fréderic II. Toutes ces choses étant de la plus grande notoriété, & imprimées dans différens livres qui sont dans les mains de tout le monde, & particulièrement dans l'excellente *Topographie de la Poméranie* de Bruggmann, dans les Biographies de Pauli, (*Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges*, 6ter Theil. p. 155, 156.), & dans celles de Weidlich, (*Biograph. itztlebender Rechtsgelehrten.* 1ter Th. p. 288.), il est surprenant qu'il se soit trouvé un homme assez mal instruit ou assez mal intentionné, pour faire insérer dans quelque gazette d'Italie en 1786, que Mr le comte de Hertzberg étoit né d'une famille plébéienne du Palatinat, où ni lui, ni peut-être aucun de ses ancêtres n'ont jamais été.

ferrat, comme aide de camp de son général. Il resta & s'avança jusqu'au grade de major dans le service du roi Victor Amédée, qui l'estima & le distingua comme un officier habile, surtout dans l'art du génie. Il quitta en 1724 le service de Sardaigne, s'établit sur ses terres en Poméranie, & se maria avec Élisabeth Christine de Kettwig d'une ancienne famille, qui comptoit parmi ses ancêtres un chancelier de Brandebourg, & un lieutenant colonel tué au siége de Stettin, sous le grand électeur. De ce mariage, Éwald Fréderic fut le premier fruit. A l'âge de six ans il fut mis en pension chez un ministre de village ([a]), nommé Rhens, qui s'est rendu célèbre dans la Poméranie par quantité de gentilshommes qu'il a instruits. Mr de Hertzberg passa sept ans chez ce curé; & en 1739 on l'envoya au collége illustre de Stettin sous la discipline d'un habile recteur. (*Voyez* QUADE.) Il y fit des progrès rapides dans l'étude des langues savantes, dans la lecture des auteurs classiques & dans l'histoire, & en donna bientôt des preuves publiques. Il écrivit en

([a]) V. *Weidlich*, *Biogr. itztleb. Rechtsgel.* 1ter Th.

1742 une differtation latine *fur l'hiftoire des empereurs autrichiens, depuis le grand interrègne jusqu'à Charles IV* (a). Il alla enfuite continuer fes études à l'univerfité de Halle, où il entendit les leçons de Bœhmer, de Ludwig, de Schmaus, & de plufieurs autres profeffeurs célèbres de ce temps-là. Une thèfe *fur le droit public de Brandebourg* le fit connoître au miniftère de Berlin en 1745. Selon les règlemens, lorsque dans les thèfes il étoit queftion de chofes qui concernoient particulièrement la maifon régnante, on les envoyoit aux miniftres du cabinet, c'eft-à-dire au département des affaires étrangères. La thèfe de Mr de Hertzberg plut beaucoup, & on eut de la peine à fe perfuader qu'elle fût l'ouvrage d'un étudiant. Cependant on ne jugea pas à propos de la laiffer imprimer; & l'on fit infinuer au jeune gentilhomme de choifir un autre fujet. C'eft ce qu'il fit; & en très-peu de jours il publia & il foutint publiquement, fans qu'aucun profeffeur l'affiftât,

(a) *Differtatio hiftorico-genealogica fiftens gefta notata digniora Imperatorum gentis auftriacæ ab interregno magno ad Carolum usque quartum ex diplomatibus & fcriptoribus coævis eruta.* Imprimée en 1742.

ſine præſide, une diſſertation *de Unionibus & Comitiis electoralibus*. Il fut fort applaudi; & il ſubit ainſi l'examen auquel ſont ſoumis ceux qui veulent être créés docteurs en droit. Il ne reçut cependant pas le grade; parce qu'un ancien préjugé germanique faiſoit croire que la dignité doctorale dérogeoit à la nobleſſe.

§. 1. Mr de Hertzberg ayant fini le cours de ſes études, ſe rendit à Berlin, & fut envoyé dès la même année comme ſecrétaire de légation à Francfort ſur le Mein, avec les deux ambaſſadeurs de Brandebourg, qui y allèrent pour ſe trouver, ou plutôt pour s'oppoſer à l'élection de l'empereur François I, & proteſter contre. A ſon retour de la diète, il eut la permiſſion de s'inſtruire des affaires de l'état dans les archives de la cour. C'étoit dans le temps que Fréderic II, après la paix de Dresde de 1746, écrivoit les Mémoires de Brandebourg. Mr de Hertzberg fut chargé de lui faire des extraits des documens qui exiſtoient dans les archives. Il en tira particulièrement une relation fidelle de ce qui s'eſt paſſé dans le Brandebourg pendant la guerre de trente ans, & le *précis de l'ancienne hiſtoire militaire de l'électorat*. Le roi

adopta presque entièrement ces extraits, & les fit imprimer dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg. Pour marquer à son jeune co-opérateur combien il étoit content de ce travail, il le plaça en 1747 dans un établissement qu'il fit alors pour de jeunes gentilshommes destinés aux commissions étrangères, & au ministère. C'est ce qu'on appelle la *pépinière des conseillers de légation.* Depuis ce temps-là Mr de Hertzberg commença à travailler dans toutes les expéditions du cabinet, ou comme nous venons de le dire du département des affaires étrangères. En 1749, Mr d'Ilgen, neveu du célèbre ministre d'état de ce nom, qui avoit la garde des archives secrètes, étant mort, le roi confia de son propre mouvement ce précieux dépôt à Mr de Hertzberg, qui remit en bon ordre ce qu'il trouva dans une grande confusion, & profita de cet emploi pour acquérir ce fonds immense de connoissances diplomatiques qui l'ont si hautement distingué parmi les personnes de sa sphère. En même temps il fournissoit à Fréderic de nouveaux extraits qu'il lui demandoit souvent, soit pour la gestion des affaires courantes, soit

pour écrire l'*Hiſtoire de ſon temps.* En courant cette carrière, Mr de Hertzberg eut l'occaſion de remporter des prix à l'académie de Berlin. Elle avoit propoſé pour le prix de la claſſe de belles lettres, en 1752, ce ſujet : *Par quels moyens les premiers margraves ont-ils peuplé le Brandebourg, après avoir ſubjugué & extirpé les Slaves & les Venèdes, anciens habitans païens de la Marche* ([a])? Mr de Hertzberg compoſa ſur cette queſtion un ſavant mémoire, qui fut couronné, & qui ouvrit à l'auteur les portes de l'académie. Il y fut d'abord aſſocié par acclamation. Mr de Maupertuis s'étant trouvé malade à cette époque, le roi, qui alla le voir, apprit de lui l'élection qu'on venoit de faire. S. M. non-ſeulement l'approuva, mais envoya au nouvel académicien les patentes de conſeiller privé. Mr de Hertzberg l'année ſuivante lut à l'académie un mémoire curieux *ſur les anciens ſceaux des anciens margraves de Brandebourg* ([b]); enſuite un autre *ſur les fréquentes aliénations de cet électorat*, dans lequel il expliqua un fait qui paroît

(*a*) Voyez *Mémoires de l'académie des ſciences de Berlin*, de l'an 1753.

(*b*) *Ibid.* Tom. X. Ann. 1754.

incroyable, c'eſt-à-dire qu'un état déjà aſſez conſidérable ait pu être vendu pour 600,000 & 400,000 florins ([a]).

§. 2. Mr de Hertzberg perdit ſon père en 1753, la même année qu'il épouſa Mademoiſelle de Knyphauſen, fille d'un miniſtre d'état, & petite fille de ce même Mr d'Ilgen dont nous avons fait mention, qui avoit été à la tête du département des affaires étrangères ſous les rois Fréderic I & Fréderic Guillaume I. Il acquit en même temps avec ſon épouſe le village de Britz, que la famille de Knyphauſen vendit à l'encan à l'occaſion du partage qu'elle dut faire. Ce village, ſitué à une lieue de Berlin, eſt à préſent fort renommé. Le nouveau poſſeſſeur y a introduit une nouvelle manière de cultiver les champs, de faire des prairies artificielles, & d'y nourrir du bétail. Il y a fait des plantations de toute eſpèce. Il en tire de la ſoie de très-bonne qualité; & il a même imaginé une nouvelle façon d'employer le bois & les cailloux; de ſorte que cette terre paſſe pour un modèle de culture pouſſée à un degré ſurprenant dans un terrain

(a) Ces deux pièces ſe trouvent imprimées dans les Mémoires de l'académie.

ſinon ſtérile, du moins des plus médiocres. Il paſſa ainſi quelques années, partageant ſon temps entre les expéditions du département, le ſoin des archives, & l'économie rurale. Le conſeiller privé de Vockerodt, ſous-ſecrétaire d'état, étant mort en 1755, le roi augmenta les appointemens de Mr de Hertzberg, & voulut qu'il aſſiſtât aux conférences du département auquel il étoit attaché, & qui étoit alors préſidé par les comtes de Podewils & de Finckenſtein. En 1756 Fréderic II ayant réſolu de prévenir l'attaque de ſes ennemis, qu'il crut inévitable d'après les notices aſſurées qu'il avoit, fit ſecrètement venir Mr de Hertzberg à Potsdam, & le chargea de rédiger un précis des dépêches ſecrètes qu'on s'étoit procurées du cabinet de Dresde; & avant que de marcher en Saxe & en Bohème, il fit communiquer cet écrit à toutes les cours étrangères, afin de les inſtruire des deſſeins dangereux des trois cours, ſavoir celles d'Autriche, de Ruſſie, & de Pologne ou de Saxe. Le roi s'étant enſuite rendu maître de Dresde, donna ordre au général Willich de forcer les archives de cette capitale. On en tira une grande caiſſe de dépêches ſecrètes, depuis

1746

1746 jusqu'à 1756, qu'on envoya à Berlin. Mr de Hertzberg fut obligé de parcourir en huit jours de temps jusqu'à cinquante volumes de ces manuſcrits qu'on lui remit, & de compoſer la fameuſe déduction que le roi intitula lui-même *Mémoire raiſonné &c.* Ce mémoire eſt un expoſé des motifs qui ont engagé Fréderic II à prévenir les deſſeins des trois cours que nous venons de nommer, & qu'on a tâché de vérifier par la correſpondance des miniſtres de Vienne, Pétersbourg, & Dresde ([a]). Mr de Hertzberg a rédigé ce mémoire avec tant de fidélité & de préciſion, que la cour de Vienne n'a point nié la vérité de la découverte, mais en a ſeulement combattu l'application. Elle ſoutint que le roi de Pruſſe n'auroit pas dû ſe mettre dans le cas de l'alliance ſecrète & éventuelle de Pétersbourg de 1746, & fit publier des *Remarques ſur les manifeſtes de guerre du roi de Pruſſe.* Mr de Hertzberg publia une ample ré-

(a) Ce mémoire a été imprimé en pluſieurs endroits dans le temps, & dernièrement dans le *Recueil des déductions, manifeſtes, déclarations, traités, & autres actes & écrits publics, &c.* Par le miniſtre d'état, comte de Hertzberg, *depuis le commencement de la guerre de ſept ans* 1756 *jusqu'à celui de la guerre de Bavière* 1778.

futation de ces remarques ([a]); & pendant tout le cours de la guerre de ſept ans, il compoſa les autres pièces publiques que Fréderic II oppoſa à ſes ennemis, & entr'autres les déclarations qui ont ſervi de réponſe à celles des cours de Ruſſie & de Suède. Au commencement de l'année 1757, ayant obſervé que le roi avoit réſolu d'abandonner la Pruſſe & la Weſtphalie, pour concentrer toutes ſes forces entre la Viſtule & l'Elbe, Mr de Hertzberg lui écrivit une lettre anonyme, où il lui conſeilla de ne pas abandonner ces provinces, & de faire plutôt tous les efforts poſſibles pour augmenter ſon armée de quarante mille hommes, avec leſquels on pourroit faire face aux François ſur le Rhin, & aux Ruſſes en Pruſſe. Le roi ne ſuivit ce conſeil qu'à moitié, en augmentant ſon armée de vingt mille recrues de ſes ſujets. De l'aveu des connoiſſeurs, ce ſont ces recrues qui ont le plus contribué au gain des fameuſes batailles de Rosbach & de Liſſa. Fréderic II ſut que c'étoit Mr de Hertzberg qui lui avoit écrit cette lettre; & il eut bientôt moyen de lui en marquer ſon contentement. Le conſeiller privé

(a) V. le Recueil ſusdit, Tom. I. p. 283.

Wahrendorff, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, étant mort au mois de Janvier 1757, le roi conféra incessamment à Mr de Hertzberg cette place importante. Il y ajouta l'expédition des affaires de Silésie, & le fit continuer dans la direction des archives secrètes. Chargé de ces fonctions, Mr de Hertzberg, pendant tout le cours de la guerre de sept ans, a transporté deux fois le dépôt des archives secrètes, d'abord à Kustrin, ensuite à Magdebourg. Il suivit la cour & le cabinet, c'est-à-dire les deux ministres des affaires étrangères, comtes de Podewils & de Finckenstein, tantôt à Magdebourg, tantôt à Meissen ou à Breslau, & partout où le roi prenoit les quartiers d'hiver. Après la perte de la bataille de Colin, la forteresse de Stettin n'ayant point de garnison & se trouvant dans le plus grand danger d'être emportée d'emblée par les Suédois, Mr de Hertzberg persuada les états de la Poméranie & de la Marche de lever promptement à leurs frais ces vingt-quatre bataillons de milice nationale qui ont ensuite défendu avec valeur, pendant les cinq ans que dura encore la guerre, les forteresses de Colberg, de Kustrin, de Stet-

tin & de Magdebourg, & qui ſous Meſſieurs de Wédel, de Belling, & autres généraux, ont fait tant de beaux exploits en Poméranie, & dans la Marche. Éliſabeth, impératrice de Ruſſie, étant morte au commencement de l'année 1762, & ſon ſucceſſeur Pierre III ayant offert la paix au roi de Pruſſe, le comte de Finckenſtein & Mr de Hertzberg, l'un miniſtre, l'autre conſeiller intime du cabinet, furent appelés à Breslau, où étoit le roi en quartier d'hiver, & ils dreſſèrent les articles de la paix avec la Ruſſie & la Suède. La reine de Suède, ſœur du roi de Pruſſe, avoit écrit une lettre à Mr de Hertzberg, pour propoſer cette paix; & ce miniſtre avoit d'abord été nommé pour conclure & ſigner ce traité; (d'autant plus que le roi lui avoit déjà deſtiné une pareille commiſſion en 1757 avec le maréchal de Lehwald, qui bloquoit Stralſund.) Mais des motifs particuliers déterminèrent enſuite le roi à charger de cette commiſſion Mr de Hecht ſon miniſtre à Hambourg, qui ſigna le traité dans cette ville le 27 Mai 1762, avec le plénipotentiaire ſuédois, Mr d'Olthoff. La campagne de 1762 étant finie, & le roi s'étant apperçu par les inſinuations ſecrètes du baron de

Fritſch, miniſtre ſaxon, que les cours de Vienne & de Dreſde ſouhaitoient ſérieuſement la paix, il appela Mr de Hertzberg à ſon quartier de Leipſic, où ſe trouvoit auſſi Mr le comte de Finckenſtein, & le chargea le 1er Janvier 1763 d'aller négocier la paix à Hubertsbourg avec Mr de Collembach, miniſtre d'Autriche, & le même baron de Fritſch. Mr de Hertzberg n'eut du roi qu'une inſtruction verbale; mais il entretint avec S. M. une correſpondance ſuivie pendant la négociation. La paix fut conclue le [illegible] Février 1763 entre le roi de Pruſſe & les cours de Vienne & de Saxe Cette paix, qui fut ſi généralement applaudie de toute l'Europe, fait une nouvelle époque mémorable dans l'hiſtoire d'Allemagne (a). Le roi, qui n'y perdit pas un pouce de terrain après une terrible guerre que lui avoient faite les principales puiſſances de l'Europe, fit confirmer par la paix de Hubertsbourg celle de Weſtphalie, & n'oublia pas ſes alliés, quoique quelques-uns de ceux-ci ne l'euſſent pas même nommé dans leurs traités de paix précédens. Il accorda à la cour de Saxe des conditions par leſquelles on

(a) *Recueil &c.* Tom, I. p. 301 & ſuiv.

a rétabli le crédit de cet électorat. Quelques jours après la signature du traité, le roi en allant à Dalken passa à Hubertsbourg, & dit à Mr de Hertzberg qui s'y trouvoit encore: "Monsieur, „ vous avez fait une bonne paix de la même „ manière que j'ai fait la guerre, moi seul, con„ tre plus de trois". Aussi un mois après que la paix fut signée, Fréderic créa Mr de Hertzberg second ministre du cabinet & des affaires étrangères, avec le comte de Finckenstein, qui après la mort du comte de Podewils y étoit resté seul.

§. 3. Depuis l'époque de 1763 jusqu'à présent, ces deux ministres ont présidé & ils président encore ensemble au département. Mr de Hertzberg, constamment estimé du roi son maître, eut part à toutes les grandes affaires du temps. Il stipula l'acte par lequel Joseph II fut élu roi des Romains, après avoir assuré à l'Autriche la succession du duché de Modène par deux articles secrets de la paix de Hubertsbourg. La grande visitation de la chambre impériale de Wezlar, les alliances qui furent conclues entre la Russie & la Prusse, l'élection de Stanislas Poniatowsky roi de Pologne, les con-

fédérations du Bar, occupèrent beaucoup ce miniſtre. Il garda cependant encore quelques années l'expédition de la Siléſie, celle des affaires de l'Empire, & même la direction des archives ſecrètes, jusqu'à ce qu'on eût trouvé des perſonnes propres pour ces emplois. Dans cette poſition il procura aux hiſtoriens, aux géographes, aux magiſtrats & aux miniſtres un des meilleurs ouvrages qui ayent vu le jour dans ce genre. C'eſt le Code diplomatique de Brandebourg par Gercken, que Mr Buſching entr'autres cite ſi ſouvent. Mr Gercken avoue que ce code doit ſon exiſtence au baron de Hertzberg ([a]).

A peu près dans le temps que ce ſavant miniſtre reçut l'hommage que lui devoit l'auteur du Code diplomatique, les troubles de la Pologne donnèrent lieu à l'impératrice reine Marie Thérèſe de faire occuper le diſtrict de Zips; & firent naître l'idée aux trois cours, de Ruſſie, de Vienne & de Pruſſe, de faire valoir leurs anciennes prétentions ſur quelques parties de

(*a*) *Durch Ihro Hochfreiherrlicher Excellenz gnädige Erlaubniſs und hocheigene Bemühung hat dieſe Diplomatiſche Sammlung Ihr Daſeyn.* Voyez l'épître dédicat. & la préface du *Codus diplomaticus Brandenburgenſis.* Salzwedel 1769.

la Pologne; & il en résulta le fameux partage. Fréderic II voulut s'approprier le Palatinat de Posen & de Kalisch, comme d'anciennes appartenances du duché de Silésie, pour lequel il avoit une prédilection très-marquée & assez naturelle, puisque c'étoit sa conquête. Mais Mr de Hertzberg lui fit observer qu'on avoit des titres plus valables sur la Pomérellie, & que la Prusse polonoise étoit beaucoup plus avantageuse que le Palatinat en question pour consolider la monarchie, puisque par là on réunissoit la Prusse orientale avec la Poméranie, & qu'en se rendant maître de la Vistule on l'étoit du commerce de la Pologne, qui ne peut se faire que par cette rivière & l'Oder. Aussi dès que le partage fut arrêté, Fréderic II fit incessamment combiner cette rivière avec la Warta & la Netze par le canal qui joint la Netze à la Vistule près de Bromberg. En conséquence de cette résolution & de l'arrangement pris avec les deux cours de Pétersbourg & de Vienne, le roi fit occuper en 1772 toute la Prusse polonoise, excepté les villes de Danzic & de Thorn. Mr de Hertzberg fit voir *les droits qu'avoit le roi de Prusse sur les duchés de Po-*

mérellie, par un manifeste qu'il publia, plein d'érudition diplomatique. Il en donna ensuite un autre *sur l'embouchure ou le port que forme la Vistule*, dans lequel il prouve qu'après Mestwin, dernier duc de Danzic, mort sans succession en 1294, la Pomérellie devoit retomber à ses cousins ducs de Poméranie; qu'elle lui avoit été injustement enlevée par les Polonois; que les rois de Prusse, comme successeurs des ducs de Poméranie, pouvoient revendiquer ce duché, & pareillement le port de Danzic, situé dans le territoire de la Pomérellie; qu'enfin la ville de Danzic n'avoit qu'une emphytéose de l'abbaye d'Oliva. Une maladie chronique qui étoit alors survenue au zélé ministre, ne l'empêcha pas de composer ces déductions, & de dicter les principales dépêches pendant la négociation du partage de la Pologne, & de dresser même les articles du traité ([a]) par lequel le roi & la république de Pologne non-seulement cédèrent au roi de Prusse en 1773 toute la Prusse polonoise, à l'exception des villes de Danzic & de Thorn, & le district de la Netze démembré autrefois de la nouvelle Marche,

([a]) V. le *Recueil des déduct. &c.* Tom. I. p. 346 & suiv.

mais renoncèrent aussi à la réversion du royaume de Prusse, & à la féodalité des territoires de Lauenbourg & de Butow, que la république s'étoit réservée dans le traité de Bidgost de 1657, dans le cas de l'extinction de la maison masculine de Brandebourg. Par cette stipulation, qui fut une idée particulière de Mr de Hertzberg, on a assuré tout le royaume de Prusse à la maison de Brandebourg pour les deux sexes, & pour tout ce qui existeroit jamais de sa famille. Le ministre suggéra aussi l'idée de donner à la Prusse polonoise le nom de la Prusse occidentale, & de la joindre à la Prusse orientale. On frappa à cette occasion une médaille où est représenté tout le royaume de Prusse sous la figure d'une femme qui présente au roi Fréderic II la carte topographique de la Prusse occidentale, avec l'inscription *REDINTEGRATO REGNO.* Quelques clameurs qu'ait excitées le partage de la Pologne, le public impartial a du moins reconnu que par le travail de Mr de Hertzberg les prétentions de la cour ont été très-bien appuyées. Il a fait voir par des chartres authentiques, que les maisons de Poméranie & de Brandebourg avoient des droits très-

fondés fur la Pomérellie & autres diſtricts de la Pologne; & que leurs titres, après avoir été long-temps enſevelis dans les ténèbres de l'antiquité, n'étoient pas moins valables pour les deux maiſons, qui n'ont jamais renoncé à leur droit; & la preſcription n'a pas lieu entre des états ſouverains, ni même dans le droit civil polonois.

§. 4. La ville de Danzic, réſervée à la Pologne, ſe trouva par le partage enclavée dans le territoire pruſſien, & par là fort gênée dans ſon commerce. Il s'enſuivit de longues conteſtations & des négociations épineuſes, que Mr de Hertzberg dirigea conſtamment; & le travail dont il fut chargé durant le cours de la négociation pour le partage, joint à une incommodité hémorroïdale, causèrent à ce miniſtre une hémiplexie. La vigueur extraordinaire de ſon tempérament & l'uſage qu'il fit trois années de ſuite de différens bains, le rétablirent parfaitement; & ce dérangement de ſa ſanté & les voyages qu'il dut faire pour la rétablir en allant à Aix-la-Chapelle, à Spa, à Carlsbad, ne l'empêchèrent point de dreſſer dans les années 1772, 1773 & 1774, les *deux déductions ſur la Pomé-*

rellie & sur le port de Danzic, le *traité de partage*, & celui qui fut conclu avec la Pologne pour la cession de la Prusse occidentale ([a]); & tout cela sans doute outre les expéditions ordinaires du département. Il eut part en même temps aux actes séparés de commerce & de limites qui furent conclus en 1775 avec la république de Pologne. Le roi l'avoit nommé pour présider à la démarcation de cette nouvelle province; mais se trouvant alors dans une espèce de convalescence il se crut en devoir de s'en excuser.

Presqu'au moment qu'on finit l'affaire de la Pologne, commença la guerre entre l'Angleterre & ses colonies d'Amérique. Fréderic II, qui n'avoit & ne vouloit point avoir de marine, & qui ayant été abandonné par l'Angleterre dans la guerre de sept ans, étoit sur un pied d'indifférence avec la cour de St James, ne prit point de part à cette guerre. Il se déclara pour la neutralité maritime, & conclut en 1781 avec la Russie & avec les autres principales puissances de l'Europe un traité pour le maintien du commerce libre & de la navigation neutre. Mr de

(a) V. le Recueil ci-dessus cité, Tom. I.

Hertzberg travailla beaucoup dans cette affaire, & dressa les différentes déclarations & les ordonnances que Fréderic II fit publier dans la même année en 1781 ([a]). Il eut la satisfaction de voir ainsi confirmés, par la sanction générale des principales puissances de l'Europe, les principes de la neutralité maritime qu'il avoit déjà soutenus en 1747 contre l'Angleterre; & l'affaire fut décidée *in contradictorio*, si l'on peut s'exprimer ainsi, en faveur de Mr de Hertzberg, par le traité de Westmunster de 1755 ([b]).

§. 5. Les affaires maritimes ne donnèrent à Mr de Hertzberg qu'une occupation accessoire & passagère. Il lui en survint une plus importante & plus suivie par la mort du dernier électeur de Bavière. L'empereur Joseph II voulut s'attribuer une partie de sa succession par une convention conclue le 3 Janvier 1778 avec l'électeur palatin. Le roi de Prusse s'opposa à ce démembrement comme préjudiciable à la maison palatine, à la constitution & à l'équilibre de l'empire. Mr de Hertzberg contribua beaucoup

(*a*) Ces pièces ainsi que le traité même se trouvent dans le Recueil cité. Tom. II. p. 310—403.

(*b*) V. la note au Tom. I. p. 464.

à cette résolution vigoureuse, par ses conseils & par ses écrits. Fréderic II commença par s'assurer des dispositions du nouvel électeur, & du duc de Deuxponts, auquel il envoya secrètement le comte de Gœrz (a). Il négocia à Vienne par le baron de Riedésel, son envoyé à cette cour, qui présenta nombre de mémoires dressés par Mr de Hertzberg. La négociation fut ensuite transférée à Berlin, & continuée entre les ministres de Prusse & ceux d'Autriche pendant les mois de Mai & de Juin. Elle fut rompue; & le roi ayant résolu de soutenir son opposition par les armes, Mr de Hertzberg publia au mois de Juillet le *manifeste*, ou *l'Exposé des motifs qui ont engagé le roi de Prusse à s'opposer au démembrement de la Bavière.* Cet écrit contient non-seulement les motifs de cette opposition, mais aussi tous les mémoires & écrits qui avoient précédé sur ce sujet (b). Au mois d'Août de la même année, l'impératrice reine Marie Thérèse ayant envoyé Mr Thugut pour essayer de nouveau la voie de l'accommode-

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. chap. 14.

(b) *Recueil des déductions, &c.* Tom. II p. 292 & suiv.

ment, le roi fit venir en Siléſie ſes miniſtres, les comtes de Finckenſtein & de Hertzberg, qui eurent quelques conférences avec le député autrichien dans le couvent de Braunau en Bohême; mais elles furent rompues dès le ſecond jour. Les circonſtances très-particulières de ce court congrès portèrent Mr de Hertzberg à en publier la relation. La campagne de 1778 finit; & le roi étant retourné au mois de Novembre à Breslau, il y fit encore venir les deux miniſtres du cabinet. Les envoyés de France, de Ruſſie, de Bavière, & de Saxe s'y rendirent auſſi. La paix ſe négocia alors ſérieuſement par la médiation des cours de Ruſſie & de France. Le congrès fut ouvert au mois de Février 1779; & le traité, qui fut ſuivi d'un accommodement général entre l'Autriche, la maiſon Bavaro-palatine, & celle de Saxe ſur la ſucceſſion de Bavière, fut conclu & ſigné à Teſchen en 1779. Mr de Hertzberg ne fut point le plénipotentiaire du roi à ce congrès, ainſi qu'il l'avoit été à celui de Hubertsbourg. Comme les autres cours n'avoient point envoyé des miniſtres d'état en titre, on ne jugea pas convenable que Mr de Hertzberg qui l'étoit, y aſſiſtât en perſonne.

Ce fut le baron de Riedéſel qui ſigna avec Mr de Coblenz & Mr le comte de Zinzendorf. Ces deux derniers étoient envoyés à la cour de Berlin comme le baron de Riedéſel l'étoit de Pruſſe à la cour de Vienne. Cependant Mr de Hertzberg eut la principale part à cette grande négociation, & il dicta toutes les inſtructions, tous les mémoires & toutes les réponſes de la cour de Pruſſe ([a]).

Il s'occupa dans les années ſuivantes des affaires ordinaires de ſon département, parmi lesquelles la controverſe avec les Danzicois, & la neutralité maritime ont été les plus éclatantes. Les Danzicois étoient inconſolables de ſe voir privés du monopole dont ils avoient joui ſi longtemps dans le commerce de la Pologne, & rempliſſoient l'Europe de leurs plaintes contre le roi de Pruſſe. Après de longues conteſtations on ſtipula en 1785 une convention qui appaiſa ces clameurs; mais qui ne tranquilliſa pas totalement la ville hanſéatique. Des reſtes de cette querelle occupèrent encore le miniſtère de Berlin ſous le nouveau règne. La neutralité maritime

(a) V. le Recueil déjà cité. Tom. I.

time amena dans la même année un traité de commerce entre le roi de Prusse & les états réunis de l'Amérique. Dans ce traité, signé à la Haie le 10 Septembre 1785 ([a]), on établit un principe très-essentiel, qu'aucune puissance n'avoit jusqu'alors adopté ni pratiqué. C'est qu'en cas de guerre les hostilités n'auroient lieu qu'à l'égard de ceux qui portoient les armes; qu'on n'attaqueroit aucun vaisseau marchand, & qu'on ne donneroit point de commission pour des armateurs. Les États unis de l'Amérique proposèrent cela à Fréderic II, comme à un roi philosophe, qui pourroit donner un exemple si utile à d'autres puissances; & Mr de Hertzberg persuada au roi son maître de l'adopter.

Tandis qu'on faisoit ces accords avec les Américains, il s'éleva au sein de l'Allemagne une nouvelle contestation qui touchoit de plus près la Prusse & tout l'empire germanique, & qui occupa plus sérieusement encore le ministère de Berlin. L'empereur proposa à la maison palatine l'échange de la Bavière contre les Pays-bas autrichiens. Fréderic II s'y opposa de nouveau par les déclarations qu'il fit aux cours de Russie

(a) Ibid. Tom. I. p. 465.

& de France, & à tout l'Empire. Tous les écrits que la cour de Berlin fit distribuer, & particuliérement le mémoire qui fut opposé à un manifeste de la cour de Vienne, sont sortis de la plume du comte de Hertzberg; & l'on assure que le projet de l'union germanique, la derniére des opérations qui signalèrent le régne de Fréderic II (a), qui tend directement au maintien de la constitution de l'Empire, est dû à ce ministre. Certainement il en dirigea la négociation avec Mr le comte de Finckenstein. Les articles ne furent d'abord stipulés que par ces deux ministres, & par ceux de Saxe & de Hanovre. Mais d'autres électeurs & plusieurs princes d'Allemagne entrèrent ensuite dans cette association célèbre. La confiance que les princes avoient dans le caractère du successeur (Fréderic Guillaume II), & la réputation que Mr de Hertzberg & son collégue avoient acquise au cabinet, ont accru & cimenté cette union.

(a) Les premiers mots du projet de l'association, que nous avons vu en original, tracé de la main propre de Fréderic II, & la lettre que le même roi écrivit à Mr de Hertzberg, en l'invitant à Sans-Souci pour parler de cette affaire, semblent prouver que ce ministre l'avoit entamée le premier. V. le *Recueil des déductions*, &c. Tom. I. p. 364 & 377.

Depuis l'an 1783 Mr de Hertzberg s'occupoit également des affaires de la Hollande, auxquelles le feu roi prit beaucoup de part pendant les trois dernières années de sa vie. Frédéric fit proposer des plans d'accommodement, tant à la cour de France qu'aux États généraux, & chargea principalement Mr de Hertzberg de rédiger les instructions. Ce ministre dicta les lettres qui furent adressées aux cours de la Haie & de Versailles sur cette affaire. Si ces propositions réitérées encore quelques jours avant la mort de Fréderic II avoient été acceptées, la fameuse révolution qui se fit en Hollande n'auroit jamais eu lieu.

§. 6. Nous avons dit ailleurs (a) que le roi étant en quartier d'hiver à Breslau, demanda à Mr de Hertzberg qu'il lui fît venir quelques savans pour l'entretenir; & ce fut le recteur d'école Arlet, & Mr le professeur Garve qui eurent cet honneur. Leur entretien roula d'abord sur les auteurs tant anciens que modernes, & donna occasion au discours du roi *sur la littérature allemande*, & à quelques essais du ministre de Hertzberg pour rendre en allemand le

(a) *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. Ch. 10.

ftyle concis de Tacite. Du ftyle on en vint au fond des ouvrages de cet hiftorien célèbre. Mr le comte de Hertzberg foutenoit, contre l'opinion du roi, que les Germains avoient mis plus d'obftacles à la grandeur des Romains que les Parthes. Donnant encore une plus grande étendue à fon affertion, il compofa un discours hiftorique, pour prouver que les nations qui ont renverfé l'Empire romain, étoient pour la plupart forties du nord de l'Allemagne & des pays qui conftituent aujourd'hui la monarchie pruffienne. Il lut cette differtation dans une affemblée publique de l'académie, le 27 Janvier 1780, & il l'envoya au roi. Depuis-lors il en lut tous les ans dans de pareilles occafions. L'Europe, étonnée d'entendre & de voir qu'un miniftre du grand Fréderic expofât dans des affemblées très-nombreufes d'étrangers de toutes nations & de toute qualité, & qu'il publiât par la voie de l'impreffion, fous les yeux du monarque même, ce que jusqu'alors on avoit regardé comme des myftères qu'il falloit foigneufement cacher aux yeux du public, reçut avec avidité ces mémoires. Fréderic II, loin de défapprouver la conduite de fon miniftre, le vit de-

puis ce temps-là plus ſouvent que jamais. Il l'invita tous les automnes pour quelques ſemaines à ſon château de Sans-Souci, où il le faiſoit loger. Ce grand roi s'étoit accoutumé à s'entretenir avec lui autant comme ſavant & comme philoſophe que comme miniſtre. Le zèle de Mr de Hertzberg pour ſon roi & pour ſa nation n'en fut que plus vif. Il lut tous les ans dans l'aſſemblée publique de l'académie des mémoires auſſi patriotiques qu'érudits, dans leſquels il prit la défenſe de la nation allemande, & rendit compte au public de ce que faiſoit Fréderic II pour le bien de ſes états.

§. 7. Dans les intervalles de ces diſſertations qui ſe ſuccédoient, Mr de Hertzberg tira des archives, livra à la preſſe, & éclaircit par des notes placées à propos des manuſcrits dont il jugea la publicité utile à des hommes d'état, ſoit à l'égard de l'adminiſtration intérieure, ſoit à l'égard des relations du ſouverain avec des puiſſances étrangères & des cours voiſines. L'un eſt un cadaſtre que Charles IV, roi de Bohème & électeur de Brandebourg, fit faire des terres de la Marche; l'autre eſt une hiſtoire latine fort détaillée des premières années du règne de l'électeur Fréderic III,

& de Fréderic I roi de Prusse, que Puffendorff avoit entreprise à la suite de celle du grand électeur son père. On connoît peu d'histoires plus propres à former l'esprit d'un négociateur. Elle est en latin plus clair qu'élégant ([a]).

§. 8 Il seroit inutile de dissimuler que par une jalousie, qui n'est que trop commune, le grand Fréderic n'aimoit pas que son successeur eût part aux affaires. Il savoit cependant combien Mr de Hertzberg étoit attaché au prince de Prusse, & il n'ignora probablement pas que ce prince étoit allé le voir à Britz le 5 Juillet 1786. Cela ne diminua pourtant rien de la confiance qu'il avoit dans ce ministre. Le 8 de Juillet, trois jours après que le prince de Prusse avoit été à Britz, Fréderic appela Mr de Hertzberg à Sans-Souci; & ce fut le seul ministre qu'il retint auprès de lui depuis ce jour-là & dans les derniers momens de sa vie. Comme le roi sentoit approcher sa fin, il souhaitoit apparemment que ce ministre se trouvât présent à sa mort & au changement de règne. Effectivement Mr de Hertzberg ferma les yeux au grand Fré-

(a) Ces deux ouvrages sont imprimés, l'un en 1781. in-4°, & l'autre en 1783. in-fol.

deric, & appela au trône Fréderic Guillaume II qui règne heureusement aujourd'hui. Le nouveau roi, dans le moment qu'il passa de la chambre où Fréderic II venoit d'expirer, à celle qu'occupoit Mr de Hertzberg, qu'il avoit toujours honoré d'une confiance particulière, lui conféra l'ordre de l'aigle noir; & de la chambre même de ce ministre, S. M. expédia ses premiers ordres aux autres départemens, au gouverneur de la capitale, & à ceux des principales villes de ses états,

Quelques semaines après son avénement au trône, Fréderic Guillaume II étant allé à Kœnigsberg & à Breslau pour recevoir l'hommage du royaume de Prusse & du duché de Silésie, il se fit accompagner par Mr de Hertzberg, qui y fit les fonctions de chancelier de la couronne. Il fut même chargé de prendre, comme représentant plénipotentiaire du roi, l'hommage du duché de Poméranie à Stettin, & de la nouvelle Marche à Kustrin, où Sa Majesté ne jugea pas à propos d'aller en personne. Dans cette conjoncture Mr de Hertzberg eut la satisfaction de procurer à toutes ces provinces la confirmation de leurs priviléges; & ce qui

eſt remarquable, il perſuada au roi de rétablir en Pruſſe l'aſſemblée des États provinciaux, qui avoient ceſſé ſous les règnes précédens. Il aſſura le ſyſtème du crédit qui a ſi fort contribué à améliorer l'état de la Pruſſe, & ſurtout de la Pruſſe occidentale, privée jusqu'alors de presque toute circulation d'argent. Pendant la fonction ſolennelle de l'hommage à Kœnigsberg, le roi chargea Mr de Hertzberg de lui propoſer un certain nombre de gentilshommes dignes d'être faits comtes ou princes, & d'autres ſujets non nobles qui méritaſſent d'être anoblis, Mr de Hertzberg les propoſa, & les proclama comme grand chancelier pour cette fonction. Il fut lui-même élevé alors à la dignité de comte, S. M. ayant voulu ajouter cette nouvelle diſtinction aux anciens titres de nobleſſe qu'avoit la famille.

§ 9. Avant le voyage de Pruſſe & de Siléſie, le nouveau monarque avoit mis Mr de Hertzberg à la tête de l'académie des ſciences. La place de préſident ayant été vide pendant vingt-huit ans, on ne jugea pas à propos de la remplir; & le miniſtre préféra de prendre le titre de curateur. En cette qualité il a fait aſſocier à l'aca-

démie les favans les plus diftingués de la capitale, des autres villes de la monarchie, & des pays étrangers, tant de l'Allemagne que du refte de l'Europe Il a tâché furtout de diriger les travaux de l'académie à des objets d'utilité publique & évidente. Dans cette vue il fit propofer différens prix. Il fe chargea du foin de l'adminiftration économique de cet établiffement, qui va de pair depuis plus de quarante ans avec les deux principales fociétés fcientifiques de l'univers.

Fréderic Guillaume II, quoique écarté des affaires tandis qu'il fut prince de Pruffe, avoit cependant tout obfervé, & n'ignoroit pas les expériences coûteufes que Mr de Hertzberg avoit faites & continuoit de faire depuis nombre d'années pour l'avancement de la culture des mûriers, & la propagation des vers à foie; objet qui pourroit devenir auffi important que la laine & le lin. En 1787 S. M. déféra à ce miniftre la direction générale de cette branche d'économie, en lui confiant un fonds annuel de douze mille écus pour cet effet. Depuis-lors l'induftrie nationale commence à faire, dans ce genre, des progrès dont on ne l'a pas crue ca-

Les articles que le comte de Hertzberg a fournis aux auteurs de l'Encyclopédie méthodique de Paris, & qui ont été imprimés à part tant en françois qu'en allemand, forment un supplément très-utile à tous les écrits diplomatiques & économiques de ce ministre académicien. Ces articles sont peut-être les plus exacts de tous ceux qui constituent la partie géographique de ce grand dictionnaire.

Mr le comte de Mirabeau, dans cette rapsodie singulière qu'il intitula *Monarchie prussienne*, a voulu révoquer en doute, contre l'opinion générale que le public en a, l'exactitude & la sincérité de Mr de Hertzberg, dans ce qu'il a écrit du gouvernement & des forces intrinsèques de cette monarchie. En croira-t-on plutôt un François dont la réputation d'honnêteté est pour le moins fort équivoque, & qui n'a passé que six mois à Berlin, qu'un ministre habile & sans reproche, qui est dans les affaires depuis quarante ans?

Ce même économiste, dans un libelle qu'il intitule *Relation secrète de la cour de Berlin*, a pris à tâche de noircir Mr de Hertzberg, ainsi que d'autres personnes très-respectables. Mais on sait quel esprit guidoit la plume de Mr de

Mirabeau, & l'on connoît les ſources impures où il puiſa les couleurs avec lesquelles il peignit un miniſtre dont ſes aſſiduités & ſon impétueuſe éloquence n'avoient pu ébranler la fermeté. (*V.* MIRABEAU.) Auſſi un homme qui n'eſt rien moins que panégyriſte, & qui avoue cependant qu'il a de grands ſujets de ſe plaindre du miniſtre de Fréderic Guillaume, a repouſſé à cet égard les calomnies de l'émiſſaire de Mr de Calonne. (*V.* TRENCK.) D'ailleurs le caractère moral, & la conduite politique de Mr le comte de Hertzberg, ſon patriotisme, ſon déſintéreſſement, ſont trop connus, ſoit par ſes compatriotes, ſoit par une infinité d'étrangers de tout rang qui ont été à Berlin depuis trente-ſix ans. (Car il n'y en a pas moins que ſa maiſon eſt ouverte à tout voyageur préſentable, gentilhomme, ſavant ou artiſte.) Et l'on ſait que ſon zèle ne s'eſt pas borné à chercher le bien de la patrie, mais qu'il n'a pas moins en vue celui de la ſociété en genéral. Quelqu'un a comparé ce miniſtre, par l'honnêteté & la fermeté du caractère, au duc de Sully; mais ce ſeroit plutôt avec le chancelier d'Oxenſtiern qu'il pourroit être comparé. Ce célèbre Sué-

dois étoit ministre des affaires étrangères sous Gustave Adolphe. Il a dirigé non-seulement les négociations, mais aussi les opérations des armées après la mort du roi conquérant; & nous avons vu que Mr le comte de Hertzberg a donné des plans d'opérations militaires au feu roi de Prusse en plus d'une occasion.

HERTZBERG (F....) siléfien, membre d'une société économique établie à Breslau, a donné quelques mémoires sur l'économie, & a composé ou refondu un roman populaire, intitulé *Vie de Till Éulenspiegel.* On a ce roman en françois sous le nom d'*Espiègle.*

HERZ (Jean Fréderic) né à Treuenbriezen dans le Brandebourg, étoit candidat prédicant à Hambourg en 1782 & 1783, & il y fit imprimer quelques petits ouvrages de piété. Mais la littérature profane l'emporta, & il entreprit une traduction de l'Énéide de Virgile; & il semble avoir renoncé à l'état ecclésiastique. Le fameux ex-jésuite, père Herz, n'a rien de commun avec celui-ci, moins encore avec le suivant, excepté le nom; & ce n'est point par des ouvrages imprimés qu'il s'est fait un nom en Saxe.

HERZ

Herz (Marc) un des Juifs berlinois qui ont figuré & qui figurent dans la république des lettres en Allemagne, naquit en 1748 à Berlin. Son père étoit un pauvre homme qui gagnoit sa vie à donner des leçons d'écriture à d'autres Juifs. Il espéroit de relever sa famille en destinant Marc l'aîné de ses fils, qui montra de l'esprit, à l'étude du talmud, pour en faire un rabbin. Marc passa plusieurs années dans cette étude, qui lui valut encore infiniment moins que ne valent la théologie spéculative & la controverse à tant d'ecclésiastiques qui ensuite se destinent aux sciences démonstratives, à l'histoire naturelle, ou à la belle littérature. A l'âge de quinze ans, ennuyé d'être le disciple des rabbins, il devint garçon de boutique d'un marchand de sa nation à Kœnigsberg. Il perdit encore ainsi trois à quatre ans, jusqu'à ce que la grossièreté de son maître le dégoûta du négoce, comme la pédanterie sophistique & crasseuse des rabbins l'avoit dégoûté du talmud. La réputation du savant Moses Mendelssohn, qui ne s'étoit pas trouvé dans une meilleure condition, éleva le cœur de Herz, & lui fit espérer un pareil sort. Il trouva des amis & des bienfaiteurs qui le ju-

geant fait pour quelque chose de plus que pour tenir l'aune, ou un livre de comptes, l'encouragèrent & le soutinrent. Il se fit enseigner le latin le mieux qu'il put, par des maîtres particuliers, à quelques sols par leçon ; ensuite il fréquenta l'université, & il entendit le célèbre métaphysicien Kant, & il étudia sous lui quelques années. Le sage & humain professeur, voyant les dispositions du jeune Juif, en le renvoyant à Berlin le recommanda au Juif Mendelssohn, & à deux académiciens, Lambert, & Sulzer. De l'avis de ceux-ci Mr Herz se voua à la médecine, & étudia l'anatomie à Berlin. Il alla continuer son cours à l'université de Halle, & y fut fait docteur en 1775, & revint pratiquer sa profession dans la capitale. Les Juifs de Berlin avoient pour médecin un docteur de leur nation appelé de Lemos, natif de Hambourg, & originaire du Portugal. Ce médecin donna à Mr Herz une de ses filles, lui céda une partie de ses pratiques, & lui confia surtout l'hôpital de sa nation. Mr Herz fit bientôt connoître son savoir, soit en médecine, soit en philosophie, & acquit un nom par les livres qu'il publioit, & les leçons qu'il donnoit. En 1785, étant avec

son épouse aux eaux de Pyrmont, il fit la connoissance du prince de Waldeck, qui lui donna le titre de médecin de sa personne (*Leibarzt*), & de conseiller de cour (*Hofrath*). Ce titre, qu'on accorde assez facilement aux professeurs des universités en Allemagne, n'avoit pas encore été donné à des Juifs. De retour à Berlin, il vit croître la foule de ceux qui venoient entendre ses leçons, & assister à ses expériences de physique. Cette foule augmentoit tous les jours. On compta chez lui jusqu'à quatre cents auditeurs, & parmi eux plusieurs personnes de qualité, & même des ministres d'état & des princes de la maison royale. Le roi régnant auroit même agréé que le prince de Prusse y fût allé faire un cours régulier de physique, si d'autres études n'eussent pas occupé ailleurs son altesse royale. Cependant le roi fit expédier au docteur Herz des patentes de professeur public en 1787. C'est peut-être le premier exemple depuis la dispersion des Juifs qu'un de leurs docteurs ait été nommé professeur par un roi chrétien. Ce titre lui attira de plus en plus de la considération. Nous avons vu des Dames aussi distinguées par leurs qualités que par leur esprit & leurs con-

noiſſances, recevoir & traiter l'épouſe de ce docteur, & ſes parentes & ſes amies, presque d'égales à égales. C'eſt ainſi qu'une nation avilie pendant plus de quinze ſiècles, commence à ſe rapprocher de la condition des chrétiens dans la ſociété civile. Parmi une dixaine d'écrits que Mr Herz a donnés au public, on diſtingue, pour l'utilité, ſes Lettres aux médecins. Elles offrent ſurtout une théorie du ſyſtème nerveux. Le plus remarquable, pour être l'ouvrage d'un médecin juif, nous paroît ſon *Eſſai ſur le goût, & ſur les cauſes de ſa différence.*

HEYNATZ (Jean Fréderic Ignace) né à Havelberg en 1744, eſt profeſſeur de philoſophie, & recteur dans un collége luthérien à Francfort ſur l'Oder. Ses additions à l'Hiſtoire de la Marche de Brandebourg par Mr Buchholtz lui ont fait moins d'honneur que ſes Obſervations ſur la langue allemande, dont il projeta un dictionnaire pour la mieux fixer. Lorsqu'il étoit un des membres du collége de Berlin, il dirigea Jacobſon dans ſes travaux. (*V.* cet Art.) Dans quelques-unes de ſes diſſertations, il entreprit de prouver que l'étude de la langue

grecque eſt utile à ceux qui étudient en droit. Elle ne leur fait aucun mal certainement, ſi ce n'eſt de dérober le temps qu'un juriſconſulte pourroit mieux employer à connoître le latin barbare du moyen âge, & même le patois de ſon pays. De toutes les claſſes de gens de lettres, les jurisconſultes ſont ceux qui ont le moins beſoin du grec. Auſſi n'y a-t-il guère de profeſſeurs qui ayent fait uſage des *Baſiliques*, qui ſont des *lois* traduites du latin en grec, ni des Inſtitutions de Juſtinien miſes en grec par Théophile. Il eſt cependant vrai qu'un avocat plaideur ne perdroit rien à lire en original Démoſthène, Eſchine, & les autres orateurs grecs. Mais ils ne croient pas faire peu s'ils les liſent traduits.

HEYNITSCHECK (Mathias) habile orfèvre hambourgeois, que Fréderic II fit venir de Bareuth, où il travailloit en 1741, pour lui faire différens ouvrages ciſelés en or & en argent. Cet artiſte n'étoit pas moins habile dans d'autres genres. Il faiſoit de très-jolies choſes, ſurtout avec des plumes, & ſur le taffetas, imitant les ouvrages chinois. Il mourut à Bareuth en 1772.

HIPPEL (Théodore) né 1741 dans la Prusse orientale, donna à l'âge de quinze à vingt ans des preuves remarquables de son goût pour la poësie. Il l'abandonna pour des études plus importantes. On a de lui une réponse à cette question: *S'il convient de permettre que les criminels soient préparés à la mort par des ecclésiastiques?* Un rescrit de Fréderic II a donné lieu à cette dissertation. (*V.* STEINBART.) Mr Hippel est le seul des jurisconsultes prussiens à qui la commission législative de Berlin a adjugé des prix; ce fut à deux mémoires qu'il envoya, contenant de très-sages réflexions sur quelques articles de législation. Devenu premier bourguemaître de Kœnigsberg, il eut l'honneur de haranguer le nouveau roi à l'occasion de l'hommage en 1786.

HOFFMANN (Fréderic) célèbre médecin, mort professeur à Halle la troisième année du règne de Fréderic II, après avoir servi trois de ses prédécesseurs. Il étoit né en 1660 à Halle, où son père étoit aussi médecin du duc Auguste, dernier administrateur de Magdebourg de la maison de Saxe. Mais l'université de Halle n'exi-

ſtoit pas encore; celle de Leipſic ne fut jamais célèbre pour la faculté de médecine, & on n'alloit ordinairement à Wittenberg que pour la théologie. C'étoit l'univerſité de Jéna qui floriſſoit particulièrement dans ce temps là; & ce fut à celle-ci que le père de Hoffmann envoya ſon fils, après qu'il eut reçu ſes premières inſtructions dans les écoles de ſa patrie. A Jéna il étudia les mathématiques ſous Weigel & Schmieden, & la médecine ſous Wedel. Il alla enſuite étudier la chimie à Erfurt ſous Caſpar Cramer, & retourna encore étudier ſous Wedel à Jéna, d'où il alla entendre quelques profeſſeurs célèbres en Hollande; & de là il paſſa en Angleterre, où il ſe lia d'amitié avec Robert Boyle, le plus grand chimiſte du dernier ſiècle. A ſon retour de Londres, en 1685, il ſe fixa à Minden, où le grand électeur Fréderic Guillaume le fit médecin de la garniſon qui étoit formée du régiment de Ziethen. En 1693 Fréderic I ayant fondé l'univerſité de Halle, Hoffmann fut fait premier profeſſeur de médecine & de phyſique. Son discours inaugural, qui fut enſuite imprimé avec le titre *de Atheo ex artificioſiſſima corporis humani ſtructura convincendo*, eut un grand

ſuccès, & lui attira des auditeurs de toute condition, parmi lesquels on comptoit dix comtes, & dix barons, choſe fort rare dans l'école d'un médecin. Il profeſſa à Halle & tint cette chaire quarante-neuf ans. Il mourut âgé de quatre-vingt trois ans en 1742. Ses traités & ſes diſſertations forment ſix à ſept vol. in-folio. Ils ont eu beaucoup de cours, & ſont encore d'une grande utilité aux praticiens, malgré le ſtyle diffus & les répétitions qu'on y remarque, défaut inévitable dans toute collection qui ſe forme par l'aſſemblage de traités & de conſultations ſéparées, où il a été ſouvent néceſſaire d'établir des maximes qui dépendent des mêmes données qui avoient déjà été employées à en appuyer d'autres. Cet homme célèbre qui vécut longtemps, qui jouit d'une grande célébrité de ſon vivant, qui amaſſa beaucoup de bien, ne fut que médiocrement heureux. Il étoit jaloux de Stahl ſon collégue, qui à la vérité ne fit pas un auſſi grand nombre d'ouvrages, quoiqu'il en ait fait beaucoup; mais qui avoit la réputation d'être plus original dans ſa doctrine, & d'être même auteur d'une nouvelle méthode de guérir les maladies. Hoffmann, fils d'un médecin, laiſſa un

seul fils qui fut aussi médecin & professeur; mais qui ne fit rien n'imprimer. Celui-ci ne laissa que trois filles, toutes mariées actuellement à des officiers majors de l'armée prussienne, à Mr de Rohdig, Mr de Lengefeld, & Mr de Pfuhl. Madame de Rohdig, avant d'épouser ce général, avoit été mariée à Mr d'Oesfeld, avec lequel elle a vécu vingt ans. *V.* OESFELD C. L.

HOHENZOLLERN (Charles, comte de) né à Fribourg en Brisgau en 1732, dixième fils du second lit de Hermann Fréderic, comte de Hohenzollern de la branche d'Hechingen, séparée de la branche de Brandebourg depuis plus de cinq cents ans. Il avoit été élevé pour l'état militaire; il avoit effectivement pris service en France, & se trouva à la bataille de Rosbach. Aprés la paix de 1763, Mr de Hohenzollern quitta le service de France, & vint vivre à Potsdam auprés du roi de Prusse. Comme sa conduite avoit été irréprochable, & qu'il ne manquoit pas de connoissances convenables à un ecclésiastique, il fut destiné à l'épiscopat, & fait coadjuteur de Culm en 1778. Il succéda à l'évêque Bayer en 1785. On a de lui des

mandemens qui marquent du zèle & du favoir. Il fit en 1786 l'oraifon funèbre de Fréderic II dans l'églife catholique de Berlin, en préfence de S. M. & de la cour.

HOLLMANN (Samuel Chrétien) né à Stettin en 1696. Cet homme a vu naître & mourir la philofophie wolffienne; fur laquelle il écrivit beaucoup. Il furvécut de vingt-quatre ans à la révolution qu'a éprouvée la littérature allemande. Hollmann jusqu'à l'âge de 80 ans n'écrivoit qu'en latin. Il fe prêta enfin au goût dominant, & il fit auffi des livres en allemand. Il s'étoit trouvé profeffeur à Gœttingue à l'époque de la fondation de cette univerfité, l'an 1737, & il mourut quelques femaines avant le jubilé que cet illuftre corps a célébré l'an 1787. Une differtation fur l'obligation où font les aftronomes d'étudier la fainte Écriture, prouve que toute connoiffance eft utile pour toute forte de fciences.

HOLSCHE (Fréderic) employé dans le collége des bâtimens royaux du Brandebourg, a fait imprimer en 1777 des calculs pour déterminer les matériaux que demande un édifice deffiné, & un écrit fur le charbon de terre en 1781.

HOLZENDORFF (Louis Casimir) auteur d'une histoire fort médiocre de la dernière guerre de Bavière, est un de ceux à qui le crédit des parens procure trop vîte de la considération & de l'emploi, & qui abusant de l'un & de l'autre manquent la fortune qu'ils auroient pu faire sans une protection prématurée. Il étoit fils d'un conseiller de finances de Fréderic Guillaume I. En 1751, quoique fort jeune, il fut envoyé à Vienne en qualité de secrétaire de légation. Il quitta le service du roi & son pays d'assez mauvaise grâce; il courut je ne sais quelle carrière en Flandre; il alla chercher fortune en Angleterre & en Amérique. Je ne sais où il vit ni en quel état il se trouve aujourd'hui. Il n'a rien de commun que le nom avec une autre famille de Holzendorff qui date du dixième siècle, & qui s'est fort distinguée dans le Brandebourg & dans la Saxe, soit dans le militaire, soit dans les charges de cour. Mais un cousin de l'auteur dont nous parlons, de simple bombardier est devenu général & chef d'un corps d'artillerie, & a très-bien servi Fréderic II dans ses guerres.

HORDT (Jean Louis, comte de) lieutenant général dans l'armée prussienne, est auteur des *Mémoires d'un gentilhomme suédois*, écrits à Berlin en 1784, & imprimés en 1788. Son père, d'une des familles distinguées de la Suède, fut un de ces braves & fidelles compagnons des victoires de Charles XII, & de ses revers. De retour en Suède, il eut pour récompense le gouvernement d'une place considérable. Il se maria; & Mr le comte Jean Louis de Hordt est un des deux fils qui furent le fruit de ce mariage. Il naquit vers l'an 1720 ou 1721, & fut élevé à Stockholm. A l'âge de treize ans il fut mis dans les gardes à pied comme simple soldat, & à quatorze ans il eut une place d'enseigne. Il fit des étourderies; ce qui obligea son père de le faire changer de régiment, & de l'envoyer dans une garnison loin de la capitale. Mais il eut la permission d'y retourner pendant la diète de 1737 & 1738, & il fut témoin des intrigues du comte de Saint-Sévérin, ambassadeur de France, pour engager la nation à faire la guerre à la Russie. Dans cette guerre, dont le but étoit d'ôter à l'Autriche le secours des Russes après la mort de Charles VI, le comte de Hordt

fit quelques campagnes sous les généraux Buddenbrock, & Wrangel. En 1745 il servit en Flandre sous le prince Charles de Waldeck. Il voyagea dans les intervalles des campagnes avec ce prince, & il connut à Amsterdam Jean Jaques Rousseau, devenu depuis-lors si fameux & si sauvage, & que le prince de Waldeck & le comte de Hordt trouvèrent très-sociable & très-amusant ([a]). Étant allé à Liége par curiosité, il eut le plaisir de donner l'uniforme à un abbé qui étoit ennuyé d'un état qu'il n'avoit embrassé que par complaisance pour ses parens, & de le recevoir comme officier de cavalerie dans le régiment qu'il commandoit ([b]). La campagne de l'année 1747 ne fut ni heureuse, ni glorieuse pour les troupes des alliés. Le comte de Hordt eut le regret de voir le prince de Waldeck quitter l'armée, & le général de Schwarzenberg qui lui succéda, laisser emporter Bergopzoom par l'armée françoise que commandoit Lœwendal.

(a) Jean Jaques Rousseau n'étoit pas connu dans ce temps-là comme auteur, parce qu'il n'avoit encore rien fait imprimer. Il étoit apparemment en Hollande en qualité de commis du fermier général Dupin, auquel il s'attacha après s'être brouillé avec Mr de Montaigu, ambassadeur de France à Venise.

(b) V. *Mémoires d'un gentilhomme suédois.* p. 126.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle de 1748, le comte de Hordt, qui étoit parvenu au grade de lieutenant colonel au service des États généraux, quitta la Hollande, & alla se marier dans le Holstein avec la comtesse de Wachtmeister, avec laquelle il s'en retourna en Suède, & s'établit dans ses terres. Les instances de ses amis, non-seulement le ramenèrent à la capitale, mais lui firent prendre part aux affaires publiques : de sorte qu'il se trouva un des trois chefs du parti qui tenta une révolution en faveur de la cour pendant la diète de 1755 & 1756. Le succès malheureux de cette entreprise fit perdre la tête sur l'échafaud au comte de Brahe, & au baron de Horn. Le comte de Hordt eut le bonheur de se sauver à temps, ayant su que la conspiration avoit été découverte. Il se retira avec une extrême diligence chez son frère qui étoit à la campagne. Il gagna Helsingborg, traversa le Sund, arriva à Helsingœr, ville du Danemark, dont le commandant étoit son parent; & de là il passa à Hambourg. Poursuivi par les ministres suédois, qui avoient ordre de le réclamer, il se retira chez son ancien général & constant protecteur, le prince Charles de Wal-

deck. La cour de Vienne, qui déjà avoit attiré la Suède dans la terrible confédération contre la Prusse, le réclamoit aussi. Le prince de Waldeck eut la magnanimité de le refuser; mais le comte, ne voulant point causer de fâcheuse affaire à son patron, passa en Suisse. Cependant la comtesse de Hordt, à qui le gouvernement de Suède avoit laissé, avec la jouissance du bien de la famille, la liberté d'aller où elle voudroit, s'étoit retirée dans le Holstein chez sa sœur, & y invita son mari. Les enfans étoient restés en Suède. Le frère du comte eut soin du fils, & la reine Ulrique, en faveur de laquelle on avoit tenté la révolution, prit chez elle la fille en qualité de dame d'honneur. Le comte & la comtesse vécurent dans le Holstein tranquillement quelques mois, en 1757, sous la protection du grand duc de Russie (Pierre III), souverain du pays. La guerre continuoit en Allemagne avec fureur. La Suède s'étant déclarée pour l'Autriche, nonobstant que la reine fût sœur du roi de Prusse, Fréderic fit offrir du service au comte de Hordt, qui accepta la proposition, & devint colonel d'un régiment de deux bataillons francs dans l'armée prussienne. Il fit

bravement quelques exploits en Poméranie, en Prusse, & sur les frontières de la Pologne contre les Russes; & Fréderic II fut aussi content du comte de Hordt qu'il le fut peu du comte de Dohna, & du général Wedel, qui commandèrent le corps de l'armée. Après la bataille de Kunersdorff ou Francfort, le roi lui ordonna de le venir joindre à Reitven près de Kustrin avec son détachement. Il y vint; & trouva la confusion & la consternation si générales, "que si „les ennemis avoient su profiter de la victoire, „ils auroient réduit Fréderic II à la nécessité „d'accepter la loi qu'on lui eût imposée (a)", ajoute Mr le comte. Mais tous les militaires experts ne sont pas du même avis; parce que les Russes avoient beaucoup perdu à cette bataille. L'armée du roi s'étoit ralliée sur les frontières de la Saxe. Le comte de Hordt en couvroit un flanc. Mais se voyant entouré d'un corps nombreux de Cosaques, il s'engagea imprudemment, dit-il, dans une affaire (b); & malgré sa résistance vigoureuse il fut forcé de se rendre prisonnier. On le conduisit d'abord au général Tottleben

(a) V. les Mém. cités. p. 201. (b) *Ibid.* p. 212.

Tottleben qui commandoit la garde avancée, & les troupes légères de l'armée russe, ensuite au quartier général du comte de Soltikof à Lieberose; de là à Kœnigsberg, qui étoit occupé par les Russes. Il auroit été livré à la Suède, si Fréderic II menaçant les prisonniers russes du même sort qu'auroit éprouvé le comte de Hordt si on le livroit aux Suédois, n'eût empêché l'impératrice Élisabeth de céder aux réclamations de ceux-ci. Cependant il fut très-rigoureusement gardé dans une citadelle. La mort d'Élisabeth, qui sauva la Prusse de la plus terrible extrémité, tira le comte de Hordt de l'obscurité de sa prison, pour le transporter dans le plus grand jour, à la cour du nouveau czar. Pierre III fut charmé d'avoir des officiers prussiens de distinction à qui il pût montrer l'enthousiasme qu'il avoit pour Fréderic. Le comte de Hordt fut le premier médiateur des démarches amicales que firent l'un vers l'autre ces deux monarques ([a]), jusqu'à ce que Mr de Goltz, aide de camp du roi, fut envoyé à Pétersbourg. Alors Mr de Hordt se rendit auprès du roi à Breslau, & fit encore le reste des campagnes de cette guerre en 1762.

([a]) *Mém. d'un gentilhomme suédois.* p. 270 & suiv.

La paix s'étant faite le 15 Février 1763, le régiment qu'il commandoit fut incorporé dans un autre; & les officiers furent congédiés. Ce fut peut-être la plus fâcheuse circonstance de la vie de ce général (a). Il continua néanmoins à jouir de ses appointemens, avec son rang dans l'armée; & il s'établit à Berlin avec sa femme. Peu de temps après la paix de Hubertsbourg le parti de la cour prévalut en Suède, & ceux qui avoient été enveloppés dans la triste révolution de l'année 1756, obtinrent une amnistie générale, furent réhabilités & rétablis dans leurs biens. Le comte de Hordt obtint d'autant plus facilement sa réhabilitation, que le roi de Prusse & l'impératrice de Russie, l'un par le baron Coccéji, l'autre par Mr d'Ostermann, la sollicitèrent pour lui (b). Le roi de Prusse envoya alors Mr le comte de Hordt en Suède, dans la vue de concerter avec la reine sa sœur quelques moyens d'empêcher que le parti de France ne fût plus le maître de la nation. Mr le comte de Hordt ne jugea pas à propos d'aller jusqu'à Stockholm. Il s'arrêta sur les frontières, alla

(a) *Mémoires* ci-dessus cités. p. 272—279.
(b) Ibid. p. 296 & 297.

voir ses terres, & retourna à Berlin. Mais en 1770 le prince Henri, frère de Fréderic II & de la reine de Suède, allant lui-même à Stockholm, probablement pour le même objet pour lequel le roi avoit envoyé le comte de Hordt, se fit accompagner par ce gentilhomme suédois, qui revit alors ses anciens amis & ses ennemis. Le maréchal Fersen, par les mains duquel avoit passé l'arrêt qui le condamnoit à perdre la tête, *non*-seulement étoit en place, mais il fut la première personne qui vint au devant du prince Henri pour le complimenter. S. A. R. passa de Stockholm à Pétersbourg, & voulut également avoir le comte de Hordt à sa suite. Adolphe, roi de Suède, étant mort peu de temps après le retour du prince Henri & du comte de Hordt à Berlin, Gustave son fils, proclamé successeur tandis qu'il étoit en voyage, passa par Potsdam & Berlin, pour voir le roi de Prusse son oncle, avant que de se rendre à Stockholm. Le comte de Hordt fut aussi destiné pour aller à sa rencontre, l'accompagner, & lui servir en quelque sorte de grand maréchal. Il fut témoin dans cette occasion plus que jamais du peu de soin que Fréderic II mettoit dans l'étiquette de ses vi-

fites ([a]). L'accueil qu'on fit au roi de Suède à la cour de Prusse rendit plus vif le désir qu'avoit la reine sa mère de revoir sa patrie. Elle vint à Berlin en 1772. Le comte de Hordt eut encore l'honneur de lui servir de grand maréchal ([b]) pendant le long séjour qu'elle y fit. Vers le même temps Mr le comte de Hordt fut fait lieutenant général des armées avec Mr de Mœllendorff. Il eut le gouvernement de Spandau, & une augmentation de 1500 écus; de sorte qu'il en avoit en tout 4500 d'appointement. Sa situation étoit extrêmement agréable & heureuse, d'autant plus qu'aimant l'économie rurale, il possédoit & faisoit cultiver sous ses yeux, com-

(a) Le jour que le roi de Suède devoit partir de Potsdam pour Berlin, le roi de Prusse sortit de sa chambre à huit heures du matin; & trouvant le comte de Hordt dans son antichambre, il s'en fit suivre, & passa de l'autre côté du château, où logeoit son neveu. Personne n'étant dans l'antichambre, le comte de Hordt vouloit entrer pour avertir sa majesté suédoise de la visite qu'on venoit lui faire; mais Fréderic ne le voulut pas, & se promena avec lui plus d'une demi-heure sans voir ni entendre personne. Mais enfin le sénateur, comte de Scheffer, qui accompagnoit le roi de Suède, ouvrit la porte; & surpris de voir le roi de Prusse qui se promenoit tout seul avec le comte de Hordt, se hâta de réveiller sa majesté suédoise, qui en moins de dix minutes fut habillée, & vint faire ses excuses au roi son oncle.

(b) *Mémoires d'un gentilhomme suédois.* p. 227.

me il fait encore, la terre de Sacrow, qui eſt entre Spandau & Potsdam, à peu de diſtance de la capitale. Mais ce bonheur ne dura que deux ans. Il perdit ſa femme vers l'été 1778. Quelques mois après ſurvint la guerre de Bavière; & le comte de Hordt fut chargé de former un régiment de bataillons francs, tel que celui qu'il avoit commandé dans la guerre précédente. Il fut un des généraux deſtinés à ſervir dans l'armée du prince Henri qui entra en Bohème par la Saxe; entrée qu'on regarde comme ce qui s'eſt fait de plus remarquable dans cette guerre ſi glorieuſe pour l'objet qui la fit entreprendre. Cependant la ſanté du comte de Hordt fut fort altérée par l'exceſſive rigueur du climat dans les montagnes de la Bohème, où il fut ſouvent obligé de camper ſous la toile. Un rhumatisme ſe jeta ſur un bras anciennement bleſſé. Mais il ſouffrit peut-être encore plus par ce qui lui arriva au moment que la paix fut faite. Son régiment fut congédié, après qu'on lui avoit fait eſpérer qu'il ne le feroit pas. Vers le même temps Monſieur de Mœllendorff fut décoré de l'ordre de l'aigle noir. Le comte de Hordt, à qui ſa

naissance donne lieu d'aspirer à quelque ordre que ce soit, & qui se trouvoit dans le même grade militaire que Mr de Mœllendorff, puisqu'ils avoient été élevés tous deux le même jour au rang de lieutenans généraux, crut être lésé en ne recevant pas, aussi bien que son collégue, la décoration du cordon jaune (a). Il crut devoir demander son congé. L'ayant obtenu, après plusieurs instances, il se mit à voyager, pour se distraire & se guérir de ses indispositions. Il alla aux eaux de Spa; & de là il voulut aller voir ses anciennes connoissances dans les Pays-bas, où il avoit fait des campagnes trente-cinq & trente-six ans auparavant. Il ne parut à Paris que sous le nom de baron de Stein, ne croyant pas qu'il convînt de se donner pour général prussien. Mais il ne laissa pas de se faire connoître au comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, qu'il avoit

(a) Ce sont là sans doute les chagrins & les désagrémens dont il parle en général dans ses mémoires. Il les écrivoit en 1784, & comptant peut-être que Fréderic II les liroit encore, il ne jugea pas à propos de détailler les chagrins & les mécontentemens dont *la cause lui fut très-sensible*. N'ayant pas les mêmes mesures à prendre, nous croyons qu'il est du devoir de l'historien de ne pas taire des faits assez connus.

vu ambassadeur de France à Stockholm. Ce voyage rétablit effectivement sa santé, & lui rendit même la tranquillité intérieure. Il se remaria, quoiqu'âgé de soixante ans, avec une dame qui avoit déjà eu trois maris, fille du feu comte de Podewils, premier ministre de Frédéric II. Séparée de son premier époux (*V.* MARCHALL), & veuve de deux autres, elle possède de grands biens, qui mettent son quatrième époux en état de ne point regretter les pensions auxquelles il a renoncé, & de satisfaire pleinement son goût pour l'économie rurale. L'état d'aisance, le repos dont il jouit, & peut-être le souvenir toujours assez présent du tort qu'il pense avoir reçu, le portèrent à écrire les Mémoires de sa vie. Il sentit en cette occasion que la littérature est d'une aussi grande ressource dans l'âge avancé que les autres arts d'agrément, tels que la musique & la danse, peuvent l'être dans la jeunesse. L'exemple de Frédéric II, qui venoit d'écrire sa propre histoire déjà connue, quoique non imprimée, acheva de le déterminer. Nous devons une grande partie des histoires & des mémoires qui servent à l'histoire, & beaucoup de livres philosophiques, à

de pareilles circonſtances où ſe ſont trouvées des perſonnes d'ailleurs illuſtres par leur naiſſance ou par le rang qu'elles avoient tenu dans le monde. Un de ces auteurs, que Mr le comte de Hordt nous rappelle plus particulièrement, a été Baptiſte de Fulgoſe, doge de Gènes dans un temps où le gouvernement de cette république avoit quelque reſſemblance avec celui de Suède de notre ſiècle ([a]) Mais nous ne ſaurions approuver la réſerve de Mr le comte de Hordt, en ce qu'il a ſupprimé ſon nom, & qu'il ne l'a mar-

(a) Baptiſte Fulgoſe, doge de Gènes détrôné & banni de ſa patrie, s'occupa pour ſon amuſement à recueillir des particularités curieuſes de l'hiſtoire, tant ancienne que moderne. Ne croyant pas que la langue italienne fût aſſez répandue pour que ſon ouvrage fût lu, il avoit voulu le faire paroître en latin. Un homme de lettres, nommé Raymond de Soncine, qui avoit été ſon précepteur, dut polir ce que l'auteur n'avoit fait qu'ébaucher : *Qui fabrili dolàbra excoriatum modo lignum optime effigiaret. Bapt. Fulgoſi præfat. ad Petrum filium.* Ce ne fut pourtant pas ce profeſſeur qui acheva de mettre l'ouvrage en latin. Ce ſeroit une injuſtice très-nuiſible à la république des lettres, ſi on trouvoit mauvais que les grands ſeigneurs fiſſent des livres, ou ſi on vouloit en diminuer le mérite, parce qu'ils emploient la main d'une perſonne du métier pour le retoucher. Sully, le grand Sully n'a-t-il pas fait rédiger ſes mémoires par ſes ſecrétaires ? En eſt-il moins regardé comme leur véritable auteur ? Ceux qui aſpirent à la double gloire de mettre le fonds & de donner la forme à leurs ouvrages, doivent s'exercer de bonne heure à former leur ſtyle.

qué que par les lettres initiales en quelques endroits. Un tel ménagement eſt inutile pour la perſonne de l'auteur, & ôte beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage. Dans les pays où l'auteur a vécu ou vit, on les reconnoît très-ſurement, & peu importe ſi l'on ne trouve pas ſon nom complètement énoncé. Dans les pays étrangers cette ſuppreſſion laiſſe le lecteur dans l'ignorance ſur des faits qu'il ſeroit curieux de voir nettement annoncés. Nous avons eu de la peine à pardonner à quelques autres écrivains ce menagement, qui rend leurs mémoires incomplets. N'étant pas auſſi exercé que Fréderic II dans la compoſition, ſurtout voulant écrire en françois, Mr le comte de Hordt ſuivit l'exemple d'un autre général, qui avoit fait retoucher ſon ſtyle par Voltaire, ou plutôt par Maupertuis. (*V.* MANSTEIN.) Il pria Mr Borrelly, profeſſeur d'éloquence à l'école militaire, de lui prêter ſon ſecours. Cela étoit très-bien penſé & même bien effectué jusqu'à un certain point; mais Mr le général ſe brouilla avec le profeſſeur, & remit à un libraire ſon manuſcrit, pour procurer une reſſource à celui-ci dans le délabrement de ſes affaires. Cela auſſi eut l'effet que la généroſité

de Mr le comte de Hordt s'étoit proposé. Mais le libraire ne put pas diriger l'édition comme auroit fait un homme de lettres; ce qui rend cet ouvrage beaucoup moins utile. Son défaut principal, outre les autres qui sont purement typographiques, c'est qu'on a de la peine à retrouver les dates. Nous avons tâché d'y suppléer ici, dans l'intention de rendre la lecture de ces mémoires plus aisée & plus instructive.

HORST (Chrétien Henri) né dans la nouvelle Marche, apprit l'architecture à Berlin, sous Gerlach, qui fit souvent valoir les desseins de son élève, comme s'il les avoit faits lui-même. On croit surtout que le palais & le jardin de Mr le comte de Finckenstein ont été construits sur les plans qu'a donnés Horst. Ce bon artiste éprouva le même sort sous le baron de Knobelsdorff, sous lequel il travailla, & qui se faisoit honneur des ouvrages de son subalterne. Fatigué de son métier, & malade peut-être de chagrin de voir que d'autres faisoient fortune par son travail, il prit service en Hollande comme lieutenant-ingénieur, & finit par être secrétaire de légation des États généraux sous un baron de

Ginfel, envoyé de Hollande à la cour de Berlin. Il eft mort depuis plus de trente ans.

HORST, plus connu fous le nom de *To der Horft*, étoit un Hollandois qui a fait quelque fortune à Berlin, en écrivant fur la monnoie. Newton, & furtout Locke, avoient jeté quelque jour fur une matière jusqu'alors embrouillée; mais leurs avis n'eurent guère de fuites dans les pays étrangers que vers le milieu du fiècle. Il paroît que c'eft le marquis Belloni de Rome, Mr Pagnini de Florence, & le comte Carli vénitien, qui ont excité l'attention des gouvernemens fur ce fujet; & la cour de Bronswic fut en Allemagne celle qui s'en occupa la première. Graumann fut employé à cette opération financière très-délicate. Il y réuffit, & fe fit appeler à Berlin pour le méme objet. On avoit traduit à Leipfic l'ouvrage du marquis Belloni, avec des annotations. Horft, pour juftifier l'opération de Graumann, produifit cet ouvrage, qui fembloit d'autant plus recommandable que l'auteur venoit d'être fait marquis par un pape très-eftimé en Allemagne, & particulièrement en Pruffe (Benoît XIV). Horft ne pouvoit pas

encore citer l'ouvrage *ſur la monnoie*, par le comte Carli, qui ne parut pour la première fois qu'en 1754. Mais les avis que ce ſavant gentilhomme donna au miniſtère de Vienne, ceux qu'on lui demanda de Turin, enſuite l'ouvrage qu'il publia dans le temps que Horſt écrivoit ſur ce ſujet, eurent infiniment plus de ſuccès que tout autre livre de cette nature. Le ſyſtème qu'on adopta à Berlin, ſe trouve à peu près conforme à celui qu'adopta la maiſon d'Autriche dans ſes états, d'après le ſentiment du comte Carli, préſident de la chambre de commerce à Milan. La proportion de l'or à l'argent fut réglée comme d'un à quatorze, au lieu que le taux étoit d'un à douze.

HUMBERT (Abraham de) né à Berlin d'une famille réfugiée, a étudié ſous Philippe Naudé. Il fut quelque temps cadet au ſervice de Hollande; enſuite il entra dans les dragons de Weiſſenfels dans l'armée ſaxonne. En 1719 il prit ſervice dans l'armée pruſſienne, comme ingénieur. Il répara les fortifications de Mémel & de Stettin; & en 1737 il parvint au grade de major, & ſervit encore vingt-quatre ans

ſans avancer davantage. Cependant Fréderic II le fit conſeiller privé; & l'académie des ſciences ſe l'aſſocia. Il eſt mort en 1761, âgé de ſoixante & douze ans. On a de lui des ouvrages ſur la géométrie, ſur les mécaniques, ſur l'architecture militaire, en françois. Il a traduit en allemand un ouvrage de Vauban ſur la différence des places, & compoſa un *art de génie pour les inſtitutions des gens de guerre.* Il donna un abrégé hiſtorique de l'origine & des progrès de la gravure. Tous ces ouvrages contiennent des choſes utiles; mais le ſtyle en eſt aſſez mauvais, ſoit françois, ſoit allemand. Le françois devenoit paſſable lorsque le paſteur Mauclerc à Stettin & Mr Formey à Berlin le retouchoient. On trouve ſon éloge dans les Mémoires de l'académie, de l'année 1762.

HUTHNER (Nicolas) a fait une grammaire latine à l'uſage des écoles, imprimée à Wéſel en 1778. Il paroît qu'en Weſtphalie on a étudié le latin ſur des grammaires latines, comme on faiſoit encore dans quelques provinces d'Italie ſous les jéſuites au moment de leur ſuppreſſion.

Fréderic III (ensuite roi Fréderic I) tâchoit d'attirer de bons sujets de tout genre, & où Jablonsky, qui de Lissa avoit passé à Kœnigsberg comme prédicateur de la cour, fut appelé dans la même qualité. Les frères bohémiens, dans un synode qu'ils tinrent à Lissa, l'élurent pour leur évêque (a). Mais il ne quitta point pour cela la place qu'il avoit à Berlin. La reine d'Angleterre Anne Stuart, alliée du roi de Prusse, fit conférer à ce théologien le grade de docteur en théologie de l'université d'Oxfort en 1706. Il est bon d'apprendre de lui-même quelles furent les suites de ce voyage en Angleterre & de son doctorat, par l'extrait d'une lettre qui n'a été rendue publique que vingt-six ans après sa mort.

„ J'ai passé mes premières années en Prusse „ & en Pologne, parmi des familles angloises „ très-éloignées par leurs opinions de l'église „ anglicane, qui ayant été impliquées dans les „ disputes entre les épiscopaux & les presby- „ tériens, avoient abandonné leur patrie, & „ s'étoient

(a) Ces frères, quoique séparés de l'église romaine, vouloient conserver l'ordre épiscopal, comme ont fait les Suédois & les Anglois.

„ s'étoient jointes aux églifes de ce pays-là, gens „ qui pour la plupart fe diftinguoient par l'exa- „ ctitude de leur piété. Ce commerce avoit „ rempli mon efprit de tant de préjugés contre „ votre églife, que lorsqu'encore jeune je fis en „ 1689 un voyage en Angleterre, j'avois une „ averfion parfaite pour l'églife anglicane, & „ que je croyois devoir éviter fes lieux d'affem- „ blée autant que ceux des papiftes. Peu de „ temps après, & pendant que je m'attachois „ à apprendre votre langue, je tombai fur les „ XXXIX articles de l'églife anglicane, qui me „ plurent extrêmement, à caufe de leur pure „ orthodoxie. Je commençai alors à avoir quel- „ ques fcrupules fur mes premiers fentimens, & „ je réfolus de faire des réflexions férieufes fur „ toute cette matière J'examinai avec toute „ l'attention dont j'étois capable la conftitution „ de votre églife, la raifon de fon culte, les dé- „ fauts qu'on croyoit remarquer dans ces deux „ articles; en un mot tous les fondemens du „ fchisme. Lorsque j'avois des doutes, je les „ communiquois à mes amis, foit Anglois, foit „ mes compatriotes. J'en vins enfin jusqu'au „ point, qu'ayant acquis affez de connoiffance de

„ la langue pour pouvoir participer au culte re-
„ ligieux de quelque assemblée, je crus que la
„ communion de l'église épiscopale devoit être
„ préférée à toute autre. Ce qui augmenta encore
„ mon affection & mon respect pour cette église,
„ ce fut l'avantage que j'eus de connoître un peu
„ plus particulièrement trois prélats véritable-
„ ment dignes des siècles apostoliques, Guillau-
„ me archevêque de Cantorbery, Henri évêque
„ de Londres, & Jean évêque d'Oxford. Leurs
„ discours & toute leur conduite retraçoient si
„ naturellement le christianisme dans sa première
„ origine, que je ne pouvois m'empêcher de
„ plaindre ceux qui sous des prétextes si lé-
„ gers pouvoient se résoudre à se séparer de ces
„ grands hommes.

„ Plus j'ai passé de temps dans la commu-
„ nion de l'église anglicane, plus je me suis
„ confirmé dans l'opinion que ses livres symboli-
„ ques ne contiennent rien d'hétérodoxe; que
„ son culte n'a rien d'idolâtre ni de supersti-
„ tieux; que sa hiérarchie a beaucoup d'ordre
„ & de décence, & que par toutes ces raisons
„ elle approche beaucoup plus que toute autre
„ église réformée du modèle de l'église primi-

„ tive; que c'eſt avec juſtice qu'on la regarde
„ comme l'aſtre le plus brillant du ciel chrétien,
„ comme l'honneur de la réformation, & com-
„ me le boulevard le plus puiſſant de l'évangile
„ contre le papisme; & que par conſéquent on
„ ne peut ſe ſéparer de ſa communion ſans ſe
„ rendre coupable de ſchisme".

Nous ne devons pas nous arrêter pour prouver que ſi le docteur Jablonsky eût eu le même intérêt à connoître l'eſprit de l'égliſe romaine, qu'il avoit à s'inſtruire de la diſcipline anglicane; il auroit certainement trouvé qu'il n'y a pas plus d'idolâtrie & de ſuperſtition que dans le culte anglican. Jablonsky ne paroît pas dans cette lettre auſſi favorablement diſpoſé à l'égard de la religion romaine, à laquelle il ſemble préférer la religion grecque & la ruſſe. Mais en partant des principes dont il paroît avoir être perſuadé, il étoit porté en général, non-ſeulement à la tolérance, mais à l'union de différentes égliſes dans un ſeul culte public. Auſſi fut-il employé après ce voyage à rechercher les moyens d'unir l'égliſe du Brandebourg & de la Pruſſe avec celle d'Angleterre. Ce grand projet, qui occupa le docteur Jablonsky & le mi-

niſtère pruſſien pendant trois ans, a été ignoré des biographes & lexicographes qui ont parlé de ce célèbre théologien, & même de ceux qui ont écrit l'hiſtoire du roi Fréderic I. Il n'en eſt pas fait mention dans les Mémoires de Brandebourg. Mais Fréderic I, qui auroit ſouhaité cette union, eut à peine le temps d'entamer cette négociation. Fréderic Guillaume avoit de tout autres idées que ſon père; & au lieu de rapprocher la liturgie de ſon pays du gouvernement épiſcopal d'Angleterre, il tâcha de régler le culte luthérien d'après le réformé. Mais il ſouhaitoit cependant de réunir ces deux religions; & il y employa Jablonsky, Antoine Achard réformé françois, & Reinbeck luthérien. Ceux-ci conférèrent enſemble ſur les moyens de parvenir à cette réunion; mais elle rencontra autant de difficulté que s'il avoit été queſtion de réunir les luthériens avec les catholiques. Le roi, les théologiens Jablonsky, & Reinbeck, moururent tous trois en moins de deux ans.

Les ouvrages de Jablonsky n'étant que des ſermons, & de la controverſe, furent bientôt oubliés; & on n'eſtime que ſa Bible hébraïque.

JABLONSKY (Paul Ernest) fils du précédent, né en 1693, la même année que son père fut transféré de Kœnigsberg à Berlin, étudia à Francfort; & ayant été compris parmi les candidats que le roi Fréderic Guillaume entretenoit à ses frais, il voyagea pendant trois ans jusqu'à 1720: alors il eut une cure de village dans la moyenne Marche à Liebenberg. Peu de temps aprés on le fit professeur & prédicateur à Francfort sur l'Oder, où il est mort en 1757. Ses ouvrages, presque tous en latin, roulent pour la plupart sur l'histoire ecclésiastique, sur le *Nestorianisme*, sur *l'Arianisme*, sur les abus des indulgences. Quelques-uns traitent des antiquités grecques & égyptiennes; le *Panthéon Ægyptiacum* est même son ouvrage le plus connu. Il avoit appris du fameux La-Croze la langue coptique, qui est l'égyptienne moderne; & il composa un Lexique que l'université d'Oxford fit imprimer aprés la mort de l'auteur par les soins de Mr Woyde.

JACHMANN (Jean Gottlieb) né à Breslau, étudia à Leipsic, & fut professeur successivement dans deux écoles de sa patrie, ensuite prévôt &

recteur du séminaire d'Oels, où il mourut en 1776. Il a écrit sur l'abdication de Charles Quint, sur la première édition de la bible allemande de Luther, sur l'assertion insultante de Scaliger, *que les Silésiens sont barbares*. Dans d'autres il traite de la manière d'instruire & d'exercer la jeunesse qui se destine aux études. Il soutient entr'autres maximes, qu'on ne sauroit contester, par exemple, qu'il ne faut pas négliger dans les écoles l'exercice de la mémoire; & qu'il est très-utile de varier la méthode d'enseigner, pour réveiller l'attention des étudians. Ces livres sont tous en latin. Il donna ensuite quantité de brochures en allemand sur de semblables sujets, sur les examens, sur les vacances, sur l'union de l'emploi de maître d'école avec celui de curé ou prédicateur. Mr Chrétien Jachmann, fils de cet estimable ecclésiastique, conseiller de régence à Oels, a donné une histoire des comtes de Reichenbach.

JACOBI (Christophe Godefroi) Il y a aujourd'hui en Allemagne au moins dix-sept ou dix-huit écrivains du nom de Jacobi, dont plusieurs sont certainement estimables. Il y en a

trois dont nous devons ici faire mention. Celui qui fait le ſujet de cet article eſt né en 1724, & il étudia la théologie à Halle. Après quelques autres emplois il fut curé d'une égliſe luthérienne à Magdebourg, d'où il a été transféré à Halberſtadt en 1773. Un de ſes ouvrages ſur la religion eſt intitulé: *les Avantages des vrais chrétiens ſur les hommes ſimplement ſages & vertueux ſelon la loi naturelle.* Cela ſeul caractériſe un eccléſiaſtique qui a l'eſprit de ſon état. Ses ſermons, ſoit de congé, ſoit d'inſtallation, lorſqu'il quitta ſa paroiſſe de Magdebourg pour en prendre une autre à Halberſtadt, ſont touchans. En employant ſes loiſirs pour l'avancement de l'agriculture, il a donné un traité ſur la manière de ſemer, de planter, & de conſerver les chênes. Peu d'ouvrages dans ce genre peuvent être d'une plus grande importance pour la poſtérité, ſi l'auteur perſuade aux particuliers & aux gouvernemens de ſemer & planter des arbres ſi utiles à tant d'objets d'économie.

JACOBI (Fréderic Paul) membre de l'académie, & officier d'artillerie tué au ſiége d'Olmutz en 1758, à l'âge de trente-ſept ans, né

laiſſa point d'ouvrages; mais il finit avec gloire ſa carrière, comme le maréchal Keith & le major Kleiſt peu de temps après lui. *Mémoires de l'académie.*

JACOBI (Jean George) né à Duſſeldorff, a vécu long-temps à Halberſtadt, où il a un canonicat, & où la ſociété de Mr Gleim contribua beaucoup à lui inſpirer & à lui former le goût de la belle littérature. On a de ces deux auteurs une correſpondance imprimée en 1758, qui eut alors quelque ſuccès. Leur genre de poëſie ſe reſſemble auſſi; mais Mr Gleim, qui imita Tyrtée & Anacréon, a fait mieux que Mr Jacobi, qui a choiſi Chaulieu & la Fare pour ſes modèles: ce qui lui attira le ſurnom de *doucereux*. Cependant tous ſes ouvrages ne reſpirent pas cette molleſſe. Il fit l'apologie du Taſſe, & traduiſit de l'eſpagnol quelques romances de Gongora. Le poëte cordouan parut à Mr Jacobi fort propre pour donner de l'élévation aux poëtes allemands, qui vivent ſous un climat ſi différent de celui de la patrie de Sénèque, de Lucain, & de Gongora. Le ſtyle figuré & ampoulé de Gongora auroit-il influé

fur celui de Mr Herder, qui presque au même temps que la traduction fortit de la preffe, publia le plus amphigourique de fes ouvrages? Quels que foient les défauts qu'on reproche au chanoine Jacobi, fes ouvrages ne laiffent pas d'être affez généralement eftimés, & lui ont procuré une chaire de profeffeur d'art poëtique & d'éloquence à l'univerfité impériale de Fribourg en *Brisgau*.

Jacobson (Jean Charles Godefroi) foldat pruffien, auteur de deux ou trois ouvrages utiles & bien faits, eft actuellement directeur des fabriques à Kœnigsberg. Il eft né en 1726 à Elbing, dans le temps que la Pruffe occidentale étoit encore province de la Pologne. Il fit quelques études dans fa première jeuneffe; mais la fougue des paffions lui fit quitter les écoles, la maifon paternelle, & fa patrie. Il courut le monde en libertin, & vint enfin s'enrôler dans un régiment d'infanterie qui eut depuis le nom de Ramin. La moitié des foldats pruffiens gagnent leur vie en travaillant comme crocheteurs, colporteurs, artifans, valets de maifon. Jacobfon, devenu paffablement fage, trouva

une ressource en copiant & compilant des livres. Il se fit connoître à Mr Nicolaï, qui a l'honneur d'avoir à ses gages quelques centaines d'écrivains. Cet habile & savant libraire destina le soldat Jacobson à lui rédiger les articles de la Description de Berlin & de Potsdam, concernant l'état militaire & les manufactures. Un maître d'école collégue du célèbre Busching retoucha le style. (*V.* HEYNATZ.) Jacobson prit du goût pour ce genre de travail, & composa pour un autre libraire berlinois, nommé Mylius, un *Théâtre des manufactures d'Allemagne.* Cet ouvrage eut du succès, quoique l'auteur se soit contenu dans les bornes de simple expositeur, sans relever les défauts des fabriques, & sans indiquer les moyens de les redresser. Il entreprit ensuite un dictionnaire des mots techniques, qui devint plus volumineux qu'on n'avoit cru en y souscrivant; mais qui ne laissa pas d'avoir un grand débit. Mr Nicolaï eut plus de profit, peut-être, du travail de ce soldat que de celui de beaucoup de savans professeurs. Ce soldat étant enfin reconnu pour avoir des talens fort supérieurs à son état, trouva des personnes qui voulurent lui procurer le congé que

tant d'autres demandent avec empreſſement. C'étoit à la veille de la guerre de 1778; & ce brave pruſſien, qui depuis le partage de la Pologne étoit devenu à double titre ſujet de Fréderic II, voulut continuer à ſervir ſon roi & ſa patrie, & courir les riſques de la campagne. Lorsque la paix fut faite il accepta ſon congé, & continua de travailler pour la librairie de Berlin jusqu'en 1781 qu'il fut fait directeur des fabriques de Kœnigsberg, où il vit à préſent à ſon aiſe. L'armée pruſſienne compte pluſieurs milliers de ſoldats, tant étrangers que nationaux, qui ont fréquenté les écoles avant de s'enrôler; mais il n'y en a point eu jusqu'à préſent qui ayent égalé Jacobſon comme auteur; il n'y en a pas deux qui puiſſent ſe vanter d'en approcher, ſi on excepte quelques officiers. Nous ne ſavons pas quelle religion profeſſe le ſoldat, maintenant le Sieur Jacobſon; nous avons ſeulement ouï dire que s'étant marié, & n'ayant point d'enfans de la femme qu'il a épouſée, il a voulu en avoir, & il en a de ſa ſervante. Cela étant il auroit dû tâcher de gagner un prix de la commiſſion légiſlative en donnant un bon mémoire ſur le concubinage légal dont il étoit queſtion.

JANI (Chrétien David) né à Glauche, fauxbourg de Halle, instruit dans cette ville, y fut d'abord co-directeur d'une des écoles, ensuite recteur d'une grande école d'Eisleben, qui relève de l'église de cette ville, fameuse pour avoir donné le jour à Martin Luther, & pour les mines de cuivre qu'elle a dans son territoire. L'édition de la première partie des Odes d'Horace a fait la réputation du recteur Jani; mais l'on doute qu'il achève ce travail. L'enthousiasme qu'il a pris pour le prétendu Ossian, semble l'avoir rendu infidelle aux poëtes anciens & à la littérature latine. Il traduisit cependant l'*Énéide* de Virgile, après avoir traduit des ouvrages philosophiques de l'anglois, & les Mémoires du père Nicéron du françois; & donna quelques écrits apologétiques sur les établissemens littéraires de Halle (a). Mr le recteur d'école d'Eisleben, à l'âge de quarante ans, en étoit à sa troisième femme, ayant perdu les deux premières. Il n'est par conséquent pas de l'avis de quelques autres recteurs qui pensent que pour pouvoir élever les enfans d'autrui il ne faut point en avoir soi-même. Mais le tem-

(a) V. l'article ULRICH J. H. F.

pérament peut influer beaucoup ſur la différence des ſyſtêmes à cet égard.

Jani (Jean Chrétien) prédicateur je ne ſais de quelle communion dans l'Oſt-Friſe, a donné en 1780 un traité ſur les œuvres expiatoires de Jéſus-Chriſt, le péché originel, & la corruption de la nature; ouvrage très-chrétien ſans doute; mais la Pruſſe ni la Saxe n'ont beſoin de pareils ouvrages, & l'Oſt-Friſe & la Weſtphalie pourroient bien avoir beſoin des programmes du recteur d'Eisleben (*V. l'art. précédent*) ſur les écoles, dont un a pour titre: *Der Schulfreund*, l'Ami des enfans. *Meuſel.*

Jarriges (Philippe Joſeph Pandin de) naquit à Berlin en 1706 d'une famille originaire de l'Angoumois. Son père, ſorti de la France après la révocation de l'édit de Nantes, avoit pris ſervice dans les troupes pruſſiennes, & il étoit capitaine lorsqu'il eut ce fils. Il le fit étudier au collége de Joachimsthal à Berlin, enſuite à l'univerſité de Halle. Ce fils avoit vingt-ſix ans lorsqu'à ſon retour de l'univerſité on le fit ſecrétaire de la ſociété royale fondée par Leib-

nitz, & réduite alors au dernier degré de son avilissement, quoiqu'elle eût à sa tête le docteur Jablonsky. Mr de Jarriges n'étoit pas fait pour en relever le lustre; car il étoit moins que médiocre philosophe, & il n'étoit guère meilleur littérateur. Je ne sais s'il écrivoit passablement en latin, puisqu'il ne rédigea qu'en allemand les Actes de la société qui devoient se publier en latin. Il semble même qu'il ne se crut ou qu'on ne le crut pas capable de tenir la plume lorsque la société prit une nouvelle forme, & qu'on y introduisit la langue françoise. En 1746 il eut pour adjoint Mr Formey, à qui il céda totalement la place deux ans après. Cependant l'activité de Mr de Jarriges n'a pas été inutile à l'académie. Ce fut par les soins qu'il se donna, même sous le règne de Fréderic Guillaume I, qu'un foible ruisseau devint une source abondante de revenus pour cet illustre établissement. Car il fit valoir le privilége des almanachs que Fréderic I avoit accordé à la société. Comme jurisconsulte il avoit une assez bonne logique, fruit de l'étude qu'il avoit faite des ouvrages de Wolff. S'étant attaché au baron Coccéji, il se poussa dans la magistrature. Mais ce fut moins la pro-

tection de ce chancelier que celle d'un secrétaire du cabinet qui lui ouvrit une carrière brillante. Mr de Jarriges s'étoit marié fort jeune avec la fille d'un ministre réfugié françois, nommé Vignoles. Cette femme, qui avoit de la figure & de l'esprit, intéressa le conseiller Eichel, qui étoit une espèce de premier ministre dans sa place de secrétaire intime, auprès de Fréderic II. Par l'appui de ce secrétaire, Mr de Jarriges, dès les premières années du règne de Fréderic II, devint président de la chambre de justice. Il donna bientôt, par la faveur qu'il acquit, de la jalousie au grand chancelier Coccéji; & il le remplaça à sa mort, en 1755. Ce fut dans les quinze ou vingt ans que ce petit gentilhomme de famille réfugiée fut à la tête de la magistrature, que les François eurent beaucoup de part dans le gouvernement intérieur du pays. Il y avoit outre le grand chancelier un ministre d'état françois réfugié, (Mr d'Orville,) un président suisse attaché à la colonie françoise (Mr de Rebeur). L'avoçat fiscal général, dont l'influence étoit fort grande dans les affaires de justice, & même dans celles des finances, étoit aussi de la même colonie. (*V.* D'ANIÈRES.)

A cet égard Mr de Jarriges ne pouvoit mieux choiſir. Quel qu'ait été le mérite de ce magiſtrat, il eſt ſûr cependant qu'il n'avoit ni le fonds de jurisprudence de Coccéji qui l'avoit précédé, ni la nobleſſe & l'intégrité de Mr de Furſt qui lui ſuccéda, ni la philoſophie de Mr de Carmer qui remplaça celui-ci. Quelques pièces politiques qui lui ſont attribuées, ſont les unes de Mr de Furſt, les autres de Mr de Moulines, qui paroît lui avoir été fort attaché. Auſſi dès que Eichel ne fut plus, le crédit de Mr de Jarriges tomba conſidérablement. Mais Eichel fit doublement la fortune de ce magiſtrat. Car après avoir contribué à ſon élévation, il lui laiſſa par teſtament un riche héritage. Mr de Jarriges eſt mort à la fin de l'année 1770, deux ans après ſon bienfaiteur Eichel. Il laiſſa des enfans, dont on ne parle pas. *Formey*, *Éloge* & *Souvenirs*, & *Notices particul.*

JAVEDISCH (Godefroi Ferdinand) chirurgien à Breslau, où il eſt né en 1730. Il a écrit en latin ſur l'uſage du mercure, en allemand des *avis au peuple* ſiléſien pour ſe garantir des maladies.

JEEZE (François Chriſtophe) né dans la Poméranie ultérieure l'an 1727, profeſſeur de phyſique dans un collége de Lignitz en Siléſie. On s'imagineroit difficilement en France & moins encore en Eſpagne, que dans une ville ſubalterne de province de l'Allemagne il y eût des profeſſeurs qui ont donné au jour quinze & vingt ouvrages ſur différentes matières. Jeeze avoit commencé par faire des livres ſur des paſſages de la Bible. Il en fit enſuite ſur la géométrie pratique, & ſur l'économie rurale, étant profeſſeur à Stargard. Il fit l'an 1762 l'éloge de Pierre le grand, & celui de Pierre III. Je ne ſais ce qu'il a pu dire de ce dernier en comparaiſon de ſon aïeul; mais il y a toujours quelques bons côtés dans tous les individus. L'enthouſiaſme de Pierre III pour Fréderic II ſauva la Pruſſe près de ſuccomber ſous le poids de la moitié de l'Europe liguée contre elle.

JESTER (Ehrhard Chrétien) mort à Kœnigsberg, paſteur d'une paroiſſe appelée de *Sack*, âgé de quatre-vingt & onze ans, étoit le treizième enfant d'un diacre, maître d'école à Wehlau en Saxe. Il a fait imprimer quel-

ques ſermons. Un de ſes fils mort avant lui, profeſſeur en droit & conſeiller de juſtice criminelle, a publié quelques diſſertations ſur le droit. Un autre Jeſter fut auſſi profeſſeur, chancelier & curateur de l'univerſité, & conſeiller de juſtice criminelle à Kœnigsberg. Celui-ci eſt mort en 1785, âgé de quarante-neuf ans.

JESTER (Erneſt Fréderic) eſt employé à Kœnigsberg. Il a fait quelques pièces de théâtre, & l'hiſtoire du théâtre de Vienne, où il paſſa quelque temps. Pour peu qu'il ait dit la vérité, on ne le trouvera point partial pour ſon pays, puisque l'on paroît convenir que le théâtre national de Vienne eſt de beaucoup ſupérieur à celui de Berlin; & je ne crois pas qu'il y en ait un meilleur à Kœnigsberg.

JESTER (Guillaume Bernard) né à Kœnigsberg en Pruſſe l'an 1766, chancelier & directeur de l'univerſité de cette capitale, a donné, en latin, quelques diſſertations ſur le droit civil. Mort en 1785. *Adelung.*

JOACHIM (Jean Fréderic) né à Halle en 1713, mort profeſſeur de droit dans ſa patrie

en 1767, auteur de plusieurs ouvrages sur le droit public d'Allemagne. Il écrivit sur la monnoie peu d'années après Horst (en 1754), & presque en même temps que le comte Carli. Quoique Mr Joachim ait écrit avec érudition sur les monnoies des Juifs & des Grecs, il s'en faut beaucoup que son ouvrage approche de celui du président milanois. *Dreyhaupt*, *Adelung*.

JOCARDI (Jean Chrétien) né à Neuendorf dans le Brandebourg en 1697, auteur d'un catéchisme qui a beaucoup contribué à enrichir quelques libraires de Berlin, par sa médiocrité même. Car c'est pour cela qu'il s'en vendoit beaucoup : c'étoit comme un livre élémentaire de classe. L'auteur au reste a fait fortune par sa bonne conduite; & par degré il fut co-recteur d'une école à Essen en Westphalie, chapelain du régiment de Dæhnhoff, prédicateur à l'église du Werder à Berlin, ensuite confesseur de deux princesses royales, c'est-à-dire de l'épouse de Fréderic II, aujourd'hui reine douairière, & de la princesse mère de Fréderic Guillaume II. Mort en 1749.. *Kuster*.

JOHN (George Fréderic) né en Pruſſe en 1742, ſecrétaire de la chambre à Kœnigsberg, à fourni quelques pièces à un ouvrage intitulé *la Tempé pruſſienne*, & au *Florilège pruſſien*. Dans le ſiècle d'Auguſte ni même dans celui de Léon X on ne ſe ſeroit pas imaginé qu'à cent lieues plus au nord que n'étoit Tomi, où Ovide & l'Arioſte croyoient qu'on ne pourroit ni penſer ni vivre, on auroit fait des poëſies, & qu'on ſeroit allé chercher le titre des recueils poëtiques du doux climat & des bocages de la Grèce, où eſt *Tempé*.

JORDAN (Charles) conſeiller intime de Fréderic II, & vice-préſident de l'académie de Berlin, né dans cette ville d'une famille qui de toutes celles qui ſe ſont réfugiées dans le Brandebourg, a le plus proſpéré, & a fait ſon chemin de la manière la plus naturelle & la plus honnête. Il eſt cependant le ſeul jusqu'à préſent qui ſe ſoit donné aux lettres d'une façon décidée. Il avoit été deſtiné à l'égliſe; il fut quelques années paſteur des réformés françois à Pozlow & à Prenzlow. Mais il s'ennuya de ce métier, & ceſſa d'être paſteur de payſans &

d'idiots, pour devenir gouverneur d'un gentilhomme fils d'un ministre d'état. C'étoit ce baron de Kniphausen qui étudioit alors à Francfort, & qui ayant ensuite quitté le pays fit une espèce de fortune aux Indes orientales dans les établissemens hollandois. Le prince royal (Frederic II) le vit probablement dans la maison de Mr de Kniphausen; il lui trouva de l'esprit & du caractère; il se l'attacha, & en fit son principal favori lorsqu'il parvint au trône. Si ce favori eût vécu plus long-temps, on auroit vu un pasteur de village devenir ministre d'etat. Frederic avoit une extrême confiance en lui; il l'aima, l'estima, & recueillit presque ses derniers soupirs à son lit de mort en 1745. Il venoit de le faire son conseiller intime & vice-président de l'académie, au rétablissement de laquelle il contribua beaucoup; & sans doute Mr Jordan approuva l'introduction de la langue françoise, au lieu de la latine, quoiqu'il fût très en état d'écrire en latin. Sa passion étoit les livres & l'étude. On voit par les lettres que le roi lui écrivoit, qu'il passoit son temps dans les boutiques des libraires & aux encans de livres. Il avoit du goût pour les

arts. On trouve son éloge fait par le roi même dans les actes de l'académie (a). Voltaire a dit que Mr Jordan a écrit la vie de son maître en un volume aussi gros que la Vie d'Alexandre, dictée par la fureur d'écrire. Ce fameux auteur auroit-il été surpris de trouver l'histoire de sa vie en un volume beaucoup plus gros que n'étoit son Histoire de l'Alexandre du nord, Charles XII? Les auteurs du Dictionnaire historique ont dit plus justement que cette Vie avoit été dictée par *l'amitié & la reconnoissance.* D'ailleurs Mr Jordan a cru qu'une notice un peu détaillée des ouvrages qu'avoit faits ou projetés un homme immensement érudit, pouvoit être utile à ses semblables.

IRWING (Charles François de) d'une famille originaire d'Écosse établie depuis long-temps à Kœnigsberg. Son père, employé à Berlin, se maria avec une fille du célèbre Jablonsky.

(a) V. *Mémoires de l'acad.* Tom. I. Ann. 1746. & dans les *Oeuvres de Fréd. II*, publiées du vivant de l'auteur. Tom. IV. Voyez aussi *Erman*, brochure intitulée *les Souvenirs de la piété* à l'occasion d'une fête de famille de la maison Jordan. *Essai sur la vie & le règne de Frédéric II.* Part. I. Ch. 11. *Formey, Souvenirs.* Tom. I. 110.

De ce mariage eſt né Charles François, qui ſe deſtina aux études, tandis que ſes frères prirent ſervice dans l'armée. De tous ſes ouvrages, le plus eſtimé eſt celui des Expériences & Recherches ſur l'homme. On compare cet ouvrage à ceux de Mr Tetens, profeſſeur à Kiel. Son ſtyle eſt plus fleuri que celui du ſubtil Tetens; mais il eſt tout auſſi clair, noble & précis: la modération, la raiſon, le bon ſens, la maturité y régnent partout. *Kutner.*

JUGEL (Jean Gottfried) On ignore l'année de ſa naiſſance, auſſi bien que ſa patrie; mais il s'eſt fait connoître à Berlin comme minéralogiſte & chimiſte dès l'an 1743, dans lequel il imprima ſes premiers ouvrages. Il étoit maître en ce genre depuis quarante ans, lorsque le fameux Meſmer fut à Berlin prônant ſon *Magnétisme animal.* Jugel publia alors un ouvrage allemand avec le titre latin de *Phyſica myſtica, & Phyſica ſacra ſacratiſſima.*

JUNCK (Jean André de). Il n'y a ſorte de connoiſſance ſur laquelle les Allemands de nos jours n'aient fait des livres. Mr Junck a fait une grammaire de la langue portugaiſe, des livres

voua auſſi à la médecine, & ſuccéda à ſon père dans la place de profeſſeur. Jean Juncker étoit un des plus zélés ſectateurs de Stahl, dont il rédigea les maximes en forme de tables. Il intitula les unes, au nombre de cent trente-ſept, *Conſpectus medicinæ theoreticæ*; les autres *Conſpectus chirurgiæ & medicinæ, methodo Stahliana conſcriptæ*, en cent-trois tables. Il fit la même choſe des ouvrages de Stahl ſur la *Phyſiologie*, & la *Pathologie*.

JUSTI (Jean Henri Gottlob) mort à Kuſtrin capitaine & conſeiller des mines au ſervice de Pruſſe, & ſurintendant des forges, en 1771. Son origine eſt inconnue. Il parut à Jéna en 1720 dans une de ces troupes d'enfans trouvés auxquels les parens ne peuvent ou ne veulent donner aucun ſecours. En Allemagne ces malheureux enfans, nourris par charité, gagnent quelques ſous en chantant des cantiques ou des chanſons dans les rues. Un profeſſeur, nommé Zinck, qui enſeignoit l'économie politique, remarqua cet enfant; lui trouvant de l'eſprit, il l'admit à ſes leçons, lui obtint la permiſſion d'en entendre d'autres, fit une collecte pour lui pro-

curer la ſubſiſtance, & le mit en état de ſoutenir des thèſes publiques. On l'applaudit beaucoup, & on le protégea; mais dès qu'il commença à ſortir de l'indigence, l'orgueil, l'inſolence, la débauche furent les ſuites de ſa première proſpérité. Et ſi on lui trouva l'eſprit qu'on remarque aſſez fréquemment dans les perſonnes de ſa condition, il en eut auſſi toute l'audace & l'immoralité. Il diſſipa dans la mauvaiſe compagnie ce qu'il avoit gagné dans la bonne; & pour pouvoir vivre & avoir pour le moment de quoi ſatisfaire ſes paſſions, il s'enrôla dans l'armée pruſſienne; puis dans celle de Saxe dans le régiment du prince Xavier. La facilité qu'il avoit de calculer le fit faire bas officier; mais il ſe révolta envers ſon officier ſupérieur, & fut dégradé & puni. Alors il ſe laiſſa prendre priſonnier par les Autrichiens; & ayant recouvré ſa liberté, il alla vivre à Leipſic, où il gagna ſa vie en écrivant pour des libraires, & en donnant des leçons. Une jeune payſanne qu'il vit à une fête de village, lui plut tellement, qu'il voulut l'épouſer. Sa paſſion ſatisfaite & refroidie, il ſe trouvoit honteux de préſenter une épouſe ſans éducation, & à qui il n'avoit pas

la patience d'en donner. Ses ouvrages prirent beaucoup de vogue, & lui acquirent un grand nom dans toute l'Allemagne, particulièrement à la cour de Vienne, où on l'appela dans l'idée d'en faire un professeur d'économie politique au collége Thérésien. Il y fut bien reçu, & il se trouva qu'une fille de chambre lui plût : à sa persuasion il se fit catholique, & il l'épousa sans être arrêté par les engagemens contractés à Leipsic. Il paroît que ce fut alors qu'il commença à se donner des airs de noblesse, & qu'il se fit appeler Mr de Justi (*Edler von Justi*). Son orgueil, sa conduite, son mérite même, lui suscitèrent des ennemis, & lui firent manquer la place qu'on lui avoit destinée. On lui insinua qu'il devoit tâcher de se rendre utile pour quelque autre emploi. Il se voua à la minéralogie, dans laquelle il avoit déjà fait des progrès en Saxe; & il fut fait conseiller des mines & des finances. Comme on se promettoit beaucoup de son habileté & de ses connoissances, on l'envoya à Schemnitz en Hongrie. Il y remua tant, il se fit tant d'ennemis, qu'on l'obligea de quitter. Il se rendit alors à Erfurt, ville considérable, capitale de la Thuringe, & travailla de nouveau

à des traductions & à des compilations pour des libraires. Mais il ne demeura pas long-temps tranquille. Il alla à Gœttingue, où il fut fait lieutenant de police, plus en titre qu'en réalité; car il n'avoit aucun pouvoir pour faire exécuter ses ordonnances. Il y donna des leçons, compila des livres, rédigea des gazettes, toujours avec un style assez piquant. Au reste quel lieutenant de police pour une ville remplie d'étudians qu'un homme qu'on accusoit de pédérastie? On assure que c'est même pour cette imputation qu'on lui fit entendre de chercher condition ailleurs. Il quitta Gœttingue sous prétexte que la guerre qui se faisoit dans le voisinage en rendoit le séjour peu sûr. Il se rendit à Copenhague, où il eut l'emploi d'inspecteur des colonies. Il quitta encore le Danemark pour aller dans le palatinat du Rhin, la Souabe, & la Suisse, où il publia un écrit sur la diminution de la monnoie, qui paroissoit porter très-particulièrement contre le roi de Prusse & le duc de Wurtemberg. Ce dernier le fit arrêter, & l'envoya prisonnier en Silésie. Comme il n'étoit pas fort étroitement gardé, il se sauva, & se retira à Berlin, où il donna en forme de lettres

la Vie du comte de Bruhl. Il y traite fort mal ce favori du roi Auguste, qui à tout prendre n'étoit guère que ce que tout autre auroit été à sa place. Cette biographie épistolaire avoit paru vers la fin d'Août de 1760, & ne déplut pas à Fréderic II. Mais un mois après les Russes s'emparèrent de Berlin. Justi pensa subir le sort dont un gazetier, nommé Krause, avoit été menacé, & de passer par les verges. Mais il se cacha soigneusement jusqu'à ce que les Russes s'en furent allés. Alors Fréderic II, qui n'aimoit ni les Russes ni le comte de Bruhl, employa Justi dans la direction des mines, avec le titre de capitaine & de surintendant des foyers. Il ne fut pas deux ans dans cet état que ses débauches & le désordre de ses affaires, ses friponneries ou celles de ses commis après qu'il eut presque perdu la vue, le firent mettre en prison dans le château de Kustrin, où il mourut en 1771. Une femme qu'on n'a désignée qu'avec ces deux lettres D. M., ou quelqu'autre personne qui ne voulut point se montrer, a fourni aux journalistes de Paris un mémoire sur la vie de cet homme aussi estimable par ses talens que méprisable par ses vices &

ſa conduite. Dans ce mémoire, qui au reſte ne diffère pas beaucoup de ce que nous venons de dire, il n'eſt point dit comment ni pourquoi il fut employé & protégé par le roi Fréderic II, ni de quelle manière il a fini. Nous avons tiré le reſte de l'article de Mr Adelung; mais il a auſſi fallu y ſuppléer moyennant des notices particulières qui nous ont été fournies par des perſonnes qui l'ont connu à Berlin. Tous conviennent qu'il écrivoit, qu'il parloit avec une prodigieuſe facilité & avec quelque ſorte d'éloquence; mais qu'il promettoit plus qu'il ne tenoit; qu'il critiquoit avec un ton de mépris, & quelquefois ſans raiſon. Ses ouvrages, quoique peu ſoignés & peu élégans, ont été lus avec avidité. Le ſtyle eſt paſſable; mais la liberté avec laquelle il écrivoit, le rendoit piquant. Il eſt regardé, au moins pour le temps, comme un des premiers économiſtes de l'Allemagne. Outre les ouvrages qui appartiennent à la minéralogie, il a fait en allemand *le Théâtre des arts*, beaucoup de livres ſur les finances, & un qui a pour titre *la Chimère de l'équilibre de l'Europe.*

K.

KAHLE (Louis Martin) né à Magdebourg en 1712, étudia à Jéna & à Halle; il voyagea en Hollande, en Angleterre & en France en 1737. A ſon retour il fut fait profeſſeur de philoſophie à Gœttingue. En 1750 il eut le titre de conſeiller de cour, & une chaire de droit public à Hanau. Il en eut une autre à Marbourg un an après. La *Balance politique* que Mr Formey traduiſit du latin en françois, & quelques ouvrages ſur la philoſophie, le firent connoître à Fréderic II; & ſes traités ſur le droit lui méritèrent l'eſtime des miniſtres. Étant enfin employé à Berlin, comme il avoit long-temps ſouhaité, il y fut fait conſeiller privé à la chambre de juſtice & au directoire. On le nomma même cenſeur royal pour la partie la plus délicate & la plus étendue de la cenſure ([a]). Il eſt mort en 1777.

On

([a]) La preſſe a été libre en Pruſſe, & ſurtout à Berlin ſous Fréderic II, plus de fait que de droit; car les ordonnances qui la régloient ſubſiſtèrent toujours, & le droit de viſer les livres qu'on imprimoit, fut ſur le point d'être réduit à une eſpèce de monopole, puisque les libraires ont été obligés à une redevance de tant par feuille. Dans le rétabliſſement de l'académie on

On a de lui, outre la *Balance politique* & ses traités sur le droit, un parallèle *de la Métaphysique de Leibnitz & de Newton*, en allemand, & quelques dissertations contre le pyrrhonisme par lesquelles on voit combien la philosophie de Bayle avoit fait de progrès en Allemagne. Il fit réimprimer à Berlin en 1744 les cinq fameux dialogues que la Mothe le Vayer avoit donnés sous le nom d'*Orosius Tubero*.

KANT (Émanuel) professeur de philosophie à l'université de Kœnigsberg, où il naquit en 1724, est le plus célèbre métaphysicien de l'Allemagne; peut-être de l'Europe entière. Il n'est pas moins un véritable philosophe par son système de vie & par ses mœurs, que par ses spéculations & ses découvertes dans la partie la plus abstraite de la philosophie. Ses parens ne l'ont

avoit pensé à lui accorder exclusivement le droit de censure, pour augmenter ses revenus. Cependant la ressource fut trouvée si modique, que l'académie renonça à ce privilége; & la taxe de quatre gros, ou douze sous par chaque feuille de l'imprimé, a été réduite depuis à la moitié. Alors le roi ou les ministres nommèrent des censeurs, pour les différentes facultés, sans regarder s'ils étoient membres de l'académie ou non. Kahle ne l'étoit pas, & il eut la partie historique, qui embrasse presque toute la belle littérature, la politique & l'économie.

laiſſé rien moins que dans l'aiſance. Il ſe ſoutint par des leçons particulières qu'il donnoit. La place de ſecond bibliothécaire de Kœnigsberg qu'il obtint en 1755, ne lui rapportoit peut-être pas de quoi payer le loyer de deux chambres. Il crut devoir manquer abſolument du néceſſaire lorsqu'il perdit un ancien ami, négociant anglois, chez lequel il dînoit ordinairement. Malgré cela on n'a pu le tirer de Kœnigsberg pour le placer ailleurs. L'amour de ſa patrie le retint toujours en Pruſſe; & il eſt du petit nombre des auteurs qui ne ſe ſont presque pas éloignés de leur pays natal. A la vérité son genre de ſcience eſt celui qui demande le moins que l'on ſorte de chez ſoi pour l'approfondir & pour l'étendre. Le premier ouvrage qu'il donna au public, ſont des *Penſées ſur la véritable évaluation des forces vivantes*, imprimé en 1746. Ce qui prouve que cette doctrine étoit en vogue à Kœnigsberg au fond de l'Allemagne, comme elle l'étoit à Bologne au centre de l'Italie. Car François Marie Zanotti écrivit ſur ce ſujet la même année. Il ſe paſſa près de dix ans avant que Mr Kant reparût comme auteur. En 1755 il publia

fon *Hiftoire univerfelle*, & *Théorie du Ciel, d'après les principes de Newton.* Ce fut apparemment le négociant anglois, fon ami dont il étoit le convive, qui l'engagea à compofer cet ouvrage. Un an après il donna l'Hiftoire des tremblemens de terre les plus remarquables. Cependant il s'étoit voué à la métaphyfique, en l'affociant à la phyfique; & dans les années 1755 & 1756 il débuta dans ce genre par deux ouvrages latins *fur les principes des connoiffances humaines.* Quelques années après il donna une démonftration de la fauffe fubtilité des quatre figures du fyllogisme; & après quelques autres ouvrages, il en donna un qu'il intitula: *L'unique fondement poffible fur lequel on puiffe établir une démonftration de l'exiftence de Dieu.* En 1762 il remporta le prix à l'académie de Berlin, qu'il partagea pourtant avec le Juif Mendelfohn. Le fujet propofé étoit *fur l'évidence dans les fciences métaphyfiques.* Cette pièce lui fit grand honneur; & c'eft depuis-lors que Mr Kant eft regardé comme un auteur claffique dans la philofophie fpéculative. Ce fuccès contribua probablement à lui faire obtenir la chaire de profeffeur ordinaire de philofophie en 1770.

Il avoit alors quarante-ſix ans. Depuis cette époque, & même depuis 1762, il ne s'eſt point paſſé d'année qu'il n'ait augmenté ſa réputation par la publication de quelque ouvrage. Il n'y a point d'univerſité en Allemagne dont quelque profeſſeur ne s'avoue diſciple & commentateur de Kant. Ni Mallebranche en France, ni Locke en Angleterre, n'ont joui de leur vivant d'une auſſi grande réputation. Les Juifs même ſuivent ſes principes pour expliquer les paſſages les plus difficiles du Talmud. (*V.* MAIMON.) Il eſt vrai que les perſonnes qui profeſſent la philoſophie ne l'entendent qu'avec beaucoup de peine, tant il eſt profond & ſubtil. Un de ſes ouvrages a pour titre *les Rêves d'un voyageur ſpirituel, expliqués par les Rêves de la métaphyſique.* Il ne laiſſe pourtant pas d'écrire des choſes qui ſont à la portée de tout le monde. Il fournit même des articles à une gazette de Kœnigsberg, & au Journal de Berlin, publié par Meſſieurs Gedike & Bieſter.

KARSCHIN (Anne Louiſe) née à Zullichau en Siléſie l'an 1722. Cette femme a reçu de la nature un talent aſſez rare pour la poëſie. La

Siléfie, qui a donné à l'Allemagne le premier poëte, a auffi produit la première femme qui ait fait de bons vers en allemand. Ce qui eft furprenant dans cette femme poëte, c'eft que née & élevée dans la plus baffe condition, elle n'a pu avoir aucune forte d'éducation. Le baron de Zedlitz la tira de l'obfcurité, mais non de l'indigence. Le roi Fréderic, qui croyoit à peine que des Allemands bien nés & élevés puffent être poëtes, ne fut jamais fe perfuader que la fille d'un métayer filéfien pût faire des vers paffables. On dit que preffé de la fecourir il lui envoya un jour quelques écus, & qu'elle les lui renvoya en lui écrivant en vers que c'étoit trop pour fe faire faire un cercueil, & que ce n'étoit pas affez pour fe faire bâtir une maifon. Cependant les gens de lettres allemands lui ont témoigné de la confidération. Mr Engel & Mr Ramler n'ont pas dédaigné de faire des impromptus alternatifs avec elle. Et une actrice chanteufe du théâtre allemand l'entretenoit chez elle par amitié des mois entiers, foit à Berlin, foit à Schwedt, où cette actrice vertueufe étoit établie. Enfin le roi Fréderic Guillaume II, dont la protection s'étend fur tous les talens,

vient de faire bâtir à Madame Karschin une maison dans Berlin, où elle fait sa demeure actuellement. Quoique ses impromptus semblent lui avoir acquis de la réputation, ils ne sont pourtant pas de la même nature que ceux des improvisateurs italiens. Ce sont plutôt des couplets que des tirades; & la plus grande partie de ce qu'on a imprimé de cette femme poëte, a été écrit plutôt que déclamé. Mais elle écrit avec facilité & avec quelque élégance. Ses vers sont doux & coulans autant que le génie de la langue le permet. On disoit, il y a neuf à dix ans (a), que toutes ses productions demandoient qu'un homme de goût & bon critique se chargeât d'en faire un choix, pour la rappeler au souvenir de sa nation, qui sembloit déjà l'oublier. Je ne sais si quelqu'un s'avisera de la comparer à la célèbre Corilla Olympica, qui n'est guère plus jeune que Madame Karschin, qui a figuré en même temps qu'elle. Il y a actuellement à Berlin une personne (b) ca-

(a) V. *Kutner*, *Caractere der Teutschen Dichter*, p. 326.

(b) Le prince Gonzague de Castiglione, par la protection duquel Corilla Olympica fut couronnée poëte à Rome au Capitole en 1776.

pable d'apprécier les talens poëtiques de l'une & de l'autre, si elle se donnoit la peine d'apprendre la langue allemande. Mais certes on trouvera la décision digne d'un mousquetaire qui parle de belle littérature & de bel esprit, lorsqu'on lira dans le Voyage de Mr d'Archenholz, que ce seroit faire tort à sa compatriote que de la comparer à Corilla. Il faut avouer néanmoins que ce que l'improvisatrice italienne a fait imprimer, soutient encore moins la lecture que les odes de l'Allemande.

KARSTEN (Wenceslas Jean Gustave) né à Wustrow dans le Mecklenbourg, d'abord professeur à Butzow, ensuite à Halle. Il fut le premier de la seconde classe des géomètres, & approche même de la première, qui n'est ordinairement composée que de trois ou quatre sujets. Lorsque Mr de la Grange quitta l'académie de Berlin, il fut question de mettre Karsten à sa place. Il auroit à peine eu le temps d'en prendre possession, si la chose eût eu lieu; car il mourut presque au même temps que Mr de la Grange partit de Berlin en 1787.

KAUSCH (Jean Joſeph) médecin en Siléſie, né à Lœwenberg l'an 1752. Outre les ouvrages de médecine qu'il traduiſit & qu'il compoſa, il a fait des oraiſons funèbres d'un prince & d'une princeſſe de Hatzfeld, & a donné un traité métaphyſique *ſur l'influence des ſons*, & particulièrement *ſur l'influence de la muſique ſur l'ame.*

KAYSERLING *ou* KEYSERLING (Caroline, comteſſe de) née comteſſe Truchſeſs de Waldbourg, fille d'un général de ce nom, veuve de Henri Chrétien de Kayſerling qui ſuit. En premières nôces elle a été mariée à un baron de Kayſerling qui avoit été attaché au malheureux duc Ulric de Bronswic, mari de la régente Anne. Lorsque les Ruſſes s'emparèrent de la Pruſſe, on craignit qu'ils ne demandaſſent compte au baron de Kayſerling de quelques effets qu'ils prétendoient avoir été détournés. Mais les généraux de l'impératrice Éliſabeth furent plus empreſſés de faire la cour à l'aimable comteſſe que le procès au baron ſon époux. Lorſque celui-ci mourut, elle épouſa le comte de Kayſerling dont nous allons parler. Cette Dame a beaucoup contribué aux progrès qu'ont faits

les belles lettres & les beaux arts à Kœnigsberg, surtout parmi la noblesse. Elle traduisit même en françois la Phisosophie de Gottsched (a), & ne refusa pas de fournir des articles de sa composition à des ouvrages périodiques. Son goût pour la lecture & l'étude a pensé lui coûter cher. Car elle vouloit se retrancher, autant qu'elle le croyoit possible, les heures du sommeil: elle avoit plusieurs bougies allumées dans sa chambre pour se tenir éveillée & pour lire, ou se faire lire; mais la nature l'emporta sur la passion de l'étude, Elle s'endormit, & par des accidens assez ordinaires le feu prit aux rideaux de son lit. Une cousine, compagne de ses études, qui couchoit dans la même chambre & qui s'étoit aussi endormie, s'éveilla heureusement, & on éteignit la flamme. Madame de Kayserling suivit son inclination studieuse avec plus de précaution. L'académie de peinture, rétablie dans les dernières années de Fréderic II, crut que le nom de la comtesse de Kayserling ne pouvoit que décorer le catalogue de ses membres, & que ses peintures méritoient de paroître aux yeux du public dans ses salles à

(a) V. *Goldbeck.* Tom. II. p. 49 & 50.

Berlin. Cette diſtinction faite à une grande Dame, qui n'en avoit pas beſoin pour être illuſtrée, & qui cependant y parut ſenſible, donna de l'émulation à de jeunes perſonnes de ſa qualité; & c'eſt depuis-lors qu'on a vu dans les ſalles de l'académie de jolis tableaux que des Dames & des Demoiſelles y ont envoyés. Nous avons vu de la main de Madame la comteſſe de Kayſerling, ainſi que d'autres perſonnes de diſtinction de la même ville, des ouvrages dignes d'être expoſés dans les ſalles de l'académie de peinture à Berlin.

KAYSERLING (Henri Chrétien, comte de). Je ne ſaurois dire de quelle utilité pourroient être les ouvrages de ce ſeigneur, mort avec le titre de miniſtre d'état à Kœnigsberg, où il étoit établi. Cependant il mérite qu'on jette un coup d'œil ſur l'hiſtoire de ſa vie. Son père Herrmann Charles de Kayſerling, d'une famille illuſtre de la Courlande, avoit joué un rôle aſſez brillant en Ruſſie. Il y avoit été préſident de l'académie des ſciences, & d'un collége de juſtice. Mais il étoit à Leſten, terre noble de ſa famille en Courlande, lorſque ce fils lui naquit.

Il prit lui-même ſoin de ſon éducation; & lorsqu'il fut appelé à Pétersbourg pour occuper les emplois qu'on lui deſtinoit, il l'envoya avec un gouverneur à Dresde, puis à Leipſic, où il entendit des leçons des deux Maſcow, & de Menken, tous trois profeſſeurs très-célèbres. Henri de Kayſerling y paſſa deux ans; & il en alla paſſer deux autres à l'univerſité de Halle, où il continua ſes études ſous Wolff, Bœhmer, Schmaus, & Karrach. En 1745 on le nomma cavalier de l'ambaſſade de Saxe à la diète d'élection & au couronnement de l'empereur François I. Il trouva à Francfort ſur le Mein un profeſſeur nommé Muller, qui avoit été chaſſé de l'univerſité de Gieſſen à cauſe de ſes opinions hétérodoxes, & que le père du comte de Kayſerling protégeoit. Sous la direction de ce Muller, le jeune ſeigneur courlandois compoſa un traité de droit public qui ne fut point imprimé. Son père, alors ambaſſadeur de Ruſſie, le conduiſit à Ratisbonne, enſuite à Berlin, & lui fit encore faire différens autres voyages. En 1752 le jeune Kayſerling fut envoyé par le roi de Pologne, électeur de Saxe, à la diète de Ratisbonne. A ſon retour on l'employa à Dresde

dans la commiſſion législative pour la compilation du Code-Auguſte (*Codicis Auguſtei*), que le roi Auguſte III faiſoit compoſer à l'exemple de Fréderic II. Peu de temps après il fut placé à Vienne dans le conſeil aulique, en qualité de ſecond conſeiller proteſtant. En 1762 il ſuivit ſon père en Ruſſie, où l'impératrice Catherine II le fit conſeiller actuel d'état, avec le rang de lieutenant général. Son père, qui vivoit toujours, & qui étoit même en faveur, fut envoyé ambaſſadeur à Varſovie en 1764, lors de l'élection du roi Stanislas régnant; & le fils l'y accompagna. Mais le père étant mort un an après cette ambaſſade, le comte de Kayſerling préféra le ſéjour de Kœnigsberg à celui de Pétersbourg & de Varſovie. Peut-être étoient-ce les attraits de la comteſſe de Kayſerling, alors veuve, dont nous venons de parler, & qu'il avoit connue dans ſes voyages, particulièrement à Dresde, qui contribuèrent à le fixer en Pruſſe. Il y vécut ſplendidement, & il y exerça l'hospitalité la plus généreuſe. Cependant ſes terres étant tombées, par le partage de la Pologne, ſous la domination pruſſienne, les arrangemens que Fréderic II y fit, causèrent quelque déran-

gement dans la fortune du comte. Nous n'examinerons pas les raisons qu'il avoit de se plaindre. Mais l'on sait que Fréderic Guillaume II, parvenu au trône, lui donna à titre de dédommagement deux cent mille écus, & le fit ministre d'état en Prusse. Il mourut un an & quelques mois après. La plupart des écrits qu'il a publiés sont en françois; ils regardent les affaires de la Pologne, & surtout le partage. Ils ne parurent pas sous le nom de l'auteur. *Goldbeck*, & *Notices partiqul.*

KAYSERLING (Thierry, baron de). C'est celui que Fréderic II dans ses lettres à Suhm & à Voltaire appeloit *Césarion*, qui est le diminutif de César, comme Kayserling l'est de Kayser en allemand. Jean Ernest Charles, bailli de Durben, père de Thierry, s'étoit marié avec une Demoiselle Dorothée Amélie de la Chiesa, d'une ancienne & illustre famille d'Italie, dit Mr de Maupertuis. Il auroit dû dire du Piémont; car cette Dame étoit fille d'un de ces deux chevaliers de la Chiesa qui s'étoient établis dans le Brandebourg sous l'électeur Fréderic Guillaume. Le caractère vif & spirituel de la mère contribua

sans doute à former celui de Thierry. On l'envoya fort jeune étudier à Kœnigsberg. Il n'y avoit pas alors à Mittau les moyens d'élever la jeune noblesse que le duc Charles régnant y a procurés. Le baron de Kayserling se distingua au collége; & à l'âge de dix-sept ans il prononça dans un même jour quatre harangues, en grec, en latin, en françois, & en allemand. Il fut à cette occasion reçu membre de l'université. A l'âge de vingt-deux ans il put satisfaire la passion qu'il avoit de voyager. L'éducation des Allemands, soit nobles, soit roturiers, s'ils en ont les moyens, finit toujours par les voyages. Les habitans du nord en ont peut-être plus grand besoin que les autres peuples. Kayserling se borna pourtant à la Hollande & à la France. Ce n'étoit pas encore la mode d'aller en Angleterre; ce n'étoit plus celle d'aller en Espagne; & apparemment il n'eut pas le temps d'aller en Italie. Comme il falloit embrasser un état, il entra dans les troupes, & à vingt-trois ans il ne convenoit plus de différer. Il eut une lieutenance dans le régiment du margrave Albert de Brandebourg, & quelque temps après une compagnie. Homme d'esprit, instruit & formé dans

tous les exercices, & parlant françois, le baron de Kayferling avoit toutes les qualités qu'on pouvoit démander pour être attaché au prince de Pruffe (Fréderic II), & il l'étoit en effet lorsque le févère Fréderic Guillaume I découvrit la réfolution que le prince avoit prife de fortir des états avec Katt & Keith. Ce complot fatal fit perdre à l'un la vie, coûta à l'autre un long exil, & conduifit le prince dans une trifte prifon, & au risque de laiffer fa tête fur un échafaud. Kayferling, qui apparemment s'étoit conduit avec plus de réferve, ne fut que renvoyé à fon régiment. Mais comme ce régiment étoit en garnifon à Ratenau, il pouvoit facilement aller faire fa cour au prince royal à Rheinsberg. En 1737 il eût encore la permiffion de voyager. Il alla en France, paffa quelque temps à Cirey chez la marquife du Châtelet, & rapporta à fon prince différens ouvrages de Voltaire, tant imprimés qu'en manufcrit (a). Le prince parvenu au trône n'oublia pas fon cher Céfarion. Il l'appela auprès de lui, le fit bientôt colonel & fon adjudant géné-

(a) V. *Lettres à Voltaire*, dans les Oeuvres pofthumes de Fréderic II. Tom. VIII. Édition de Berlin.

ral, avec une penſion conſidérable. Mr de Kayſerling ſe maria avec une comteſſe de Schlieben, fille du grand veneur, & dame d'honneur de la reine. Mais il avoit déjà trop prodigué ſa vie, & ne jouit que trois ans de l'état heureux dans lequel il ſe trouvoit. Il mourut en 1745 presqu'au moment que l'académie renouvelée ſe l'étoit aſſocié. On n'a rien publié de ſes écrits. Mr de Maupertuis, qui fit l'éloge de cet académicien, parle de quelques-unes de ſes compoſitions, des traductions qu'il avoit faites, en vers françois, de quelques odes d'Horace, & de la Boucle de cheveux de Pope.

Il y a eu à Berlin un comte de Kayſerling de la même famille que ce Thierry dont nous venons de parler. Il n'étoit pas au ſervice de Pruſſe, mais envoyé de Ruſſie à cette cour. Il vivoit à Berlin avec ſplendeur, & avoit journellement à ſa table des académiciens & d'autres ſavans. Il étoit ſavant lui-même, & auteur. On trouve dans le recueil de l'académie de 1748 un mémoire érudit de ce ſeigneur, contenant des recherches ſur l'abrogation du droit d'élire un roi des Romains, fauſſement imputée à Henri VI. C'eſt préciſément depuis que ce miniſtre fut rap-

pelé

pelé que la mésintelligence entre les deux cours augmenta de plus en plus, & qu'on en vint à la fin à la rupture bruyante qui entraîna la guerre de fept ans. Le comte de Kayferling fut remplacé par le fécrétaire Grofs, qui a tant contribué à irriter les efprits ([a]).

KEITH (George) plus connu fous le nom de Milord Maréchal, naquit en Écoffe vers l'an 1690, & mourut à Potsdam en 1778. Nous avons parlé de lui ailleurs, & il en fera fait mention dans l'article fuivant. Comme il n'a rien fait imprimer & qu'il n'eut aucun titre littéraire comme le feld-maréchal fon frère, nous nous difpenferons de nous étendre davantage fur fon article, quelque influence qu'il ait pu avoir dans la littérature berlinoife. On a de lui un éloge fait par d'Alembert.

KEITH (Jaques) maréchal des armées de Pruffe, gouverneur de Berlin, membre de l'académie des fciences, naquit en Écoffe l'an 1696. Il étoit frère cadet de George Keith, connu

(a) V. *Effai fur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 14.

ſous le nom de Milord Maréchal. (*V. l'article précédent.*) L'hiſtoire de ces deux Écoſſois feroit plus d'un volume, pour peu qu'on voulût s'étendre. Elle embraſſeroit les révolutions de l'Écoſſe vers l'an 1715, lorsque la famille Stuart remonta ſur le trône, une partie du règne de Philippe V, & l'Eſpagne, où ils ont tous les deux pris ſervice, & où Milord Maréchal retourna pluſieurs fois comme voyageur & comme négociateur. La relation des voyages de Milord fourniroit un tableau de l'Europe méridionale; car il vécut long-temps, non-ſeulement en Eſpagne, mais en France & en Italie. La vie de Jaques Keith, qui a commandé les Ruſſes, tantôt ſous le célèbre Munich ſur les frontières de la Turquie, tantôt en Suède, préſenteroit un tableau des révolutions du nord entre les années 1733 & 1745. Une grande partie de l'hiſtoire de ces deux braves, honnêtes & doctes écoſſois, ſurtout celle qui regarde les révolutions de leur patrie, avoit été écrite par Milord Maréchal lui-même, qui la donna à Mr Engelbrecht, ſecrétaire du feld-maréchal ſon frère, lorsque celui-ci étoit gouverneur de Berlin, pour qu'il la publiât, s'il le jugeoit à propos.

Mais il la retira dans la ſuite, & ce ſecrétaire, qui eſt à préſent conſeiller privé de finances, ignore ce que le manuſcrit eſt devenu. Il croit qu'après s'être accommodé avec ſes compatriotes Milord le brûla. Mr d'Alembert dit auſſi qu'il brûla ſes mémoires trente ans avant ſa mort (a). Lorsque Mr de Maupertuis écrivit à Milord, pour le prier d'envoyer au ſecrétaire de l'académie des renſeignemens ſur la vie de ſon frère tué à la bataille de Hochkirchen, comme nous allons le dire, on n'eut d'autre réponſe que ces deux mots: *Probus vixit, fortis obiit.* Sur cela on ne fit point pour-lors l'éloge de ce brave maréchal académicien. Cependant lorsqu'on en vit paroître la Vie parmi celles que Pauli, profeſſeur à Halle, publia, Mr Formey ſe crut en devoir de faire ce qu'on n'avoit pas fait l'année que le maréchal mourut (b). Mais comment le profeſſeur Pauli à Halle a-t-il eu des matériaux que le ſecrétaire de l'académie de Berlin ne put avoir? Mr Engelbrecht croit qu'un colonel Keith, neveu du maréchal, qui a auſſi ſervi en Pruſſe, puis en Suède, a fourni des

(a) *Éloge de Milord Maréchal.*
(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1760.

matériaux au professeur Pauli. Aussi y est-il plus parlé de la famille de Keith que de la vie particulière du maréchal, si l'on excepte ce qui se trouvoit déjà dans l'histoire des guerres de la grande Bretagne, & dans celle de la Russie. Nous allons puiser dans cette Vie ([a]) & dans l'éloge qu'en a tiré Mr Formey, ce qui a un rapport immédiat à notre sujet, & nous ajouterons quelques particularités que nous tenons d'une autre source. Jaques Keith quitta l'*Écosse* à l'âge de dix-sept ans. Le fonds de connoissances qu'on lui trouva toujours dans le pays où il vécut depuis, fait assez voir sur quel pied étoit l'éducation de la noblesse dans le pays où il étoit né & avoit été élevé. Et ce qu'il importe encore plus d'observer, c'est que les sciences & les lettres qu'il a cultivées toujours, & qui le firent admettre au nombre des membres d'une académie florissante, loin de nuire à la profession militaire, qui fut décidément la sienne, ont probablement contribué à le distinguer davantage dans cette même profession. Effectivement, parmi le grand nombre des gé-

([b]) *Pauli, Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges.* 4ter Theil. Halle 1759.

néraux qui ont fervi de fon temps le roi de Pruffe, aucun ne le furpaffa dans le métier, aucun n'a montré plus de capacité pour concerter les opérations, ni plus de bravoure pour les exécuter. Je ne fais fi l'on trouveroit un modèle plus accompli d'un parfait général. Il eft vrai, peut-être, qu'il n'entendoit pas auffi exactement que bien d'autres officiers pruffiens le petit fervice. En arrivant en Pruffe il avoit d'abord été fait feld-maréchal, & n'avoit jamais pu entrer dans les petits détails de la pratique. Le prince Eugène n'étoit-il pas dans le même cas lorsqu'il commandoit les troupes de Léopold & de Charles VI? Suivons rapidement la carrière qu'a courue Jaques Keith. Après avoir fervi le prétendant, autrement dit le chevalier de St George, fils du roi Jaques II, tant qu'il crut le pouvoir fervir utilement, Jaques Keith avoit d'abord, comme fon frère, pris le parti de fe retirer en Efpagne. Et il y paffa près de dix ans au fervice de Philippe V. Mais voyant que fa religion qu'il profeffoit étoit un obftacle à fon avancement, il quitta l'Efpagne, & alla en Hollande, où l'envoyé de Ruffie lui fit des propofitions de la part de l'empereur

Pierre II, qui furent acceptées. Keith passa en Russie en 1729, & y fut fait lieutenant colonel. Il servit sous le fameux feld-maréchal Munich & le maréchal Lascy contre les Turcs & les Tartares, & il s'acquit la réputation d'un des meilleurs officiers de l'armée de l'impératrice Anne Iwanowna. Dans la campagne de 1737 il fut tellement blessé, qu'il resta hors d'action pendant le reste de la guerre. Les chirurgiens de l'armée russe croyoient même nécessaire de lui couper une jambe pour prévenir de plus grands maux. Heureusement Milord Maréchal arriva dans le moment pour voir son frère, conduisant avec lui un chirurgien, qui ne crut pas qu'il fallût en venir à l'amputation. L'on espéra que moyennant l'usage des bains il se rétabliroit. Les deux frères partirent pour aller en France, aux eaux de Baredge. Ils passèrent tous les deux par Berlin. Le roi Fréderic Guillaume I vivoit encore : c'étoit l'année 1738. Il vouloit absolument voir le général écossois; & comme l'état de sa jambe ne lui permettoit ni de marcher, ni de se tenir debout, le roi, qui étoit à peu près dans le même état à cause de la goutte, lui envoya sa propre chaise à por-

teurs, avec laquelle on porta Keith jusque dans la chambre de S. M. Ce fut dans ce voyage que les deux braves Écossois furent connus personnellement de Fréderic II, alors prince héréditaire. Les bains & l'air de France rendirent effectivement à Jaques Keith l'usage de sa jambe, & une parfaite santé. Il alla de là en Angleterre, par ordre sans doute de la cour de Russie, & avec des passe-ports ou sauf-conduits que Milord lui procura, pour y négocier quelque convention. Étant retourné à l'armée russe, il fit quelques campagnes contre les Suédois, pendant lesquelles arriva la révolution qui mit Élisabeth sur le trône de Pierre I son père. Cette impératrice l'envoya en 1743 à Stockholm à la tête d'une armée & avec le caractère de ministre plénipotentiaire. C'étoit une des plus brillantes commissions qu'on pût donner à un général. Cependant plusieurs officiers distingués de l'armée russe étoient mécontens du gouvernement, & demandèrent leur démission. Mr de Keith la demanda aussi de l'avis de son frère, qui étoit de nouveau allé le voir en Russie en 1747. Il passa à Copenhague, & de là il vint à Berlin, où Fréderic II

le 18 de Septembre de la même année le déclara feld-maréchal, le fit gouverneur de Berlin, & le décora de l'ordre de l'aigle noir. Le maréchal Keith eſt un des quatre généraux à qui Fréderic II a érigé des ſtatues ſur une place de Berlin. Il eſt mort comme Schwérin, tué dans une bataille que le roi n'auroit pas perdue, s'il eût ſuivi le conſeil que ce maréchal lui donnoit. Tout le monde ſait ce qui eſt arrivé à Hochkirchen au mois d'Octobre 1758. Ceux qui ont donné la relation de cette journée malheureuſe du 14 Octobre, diſent que le roi ſavoit très-bien que le camp qu'il prit au bas de Hochkirchen n'étoit pas tenable; qu'il le prit par néceſſité, & qu'il reſta un jour de plus qu'il n'avoit penſé, pour attendre le pain néceſſaire à ſon armée. Ce pain, malgré les ordres donnés, tarda vingt-quatre heures entières. Le maréchal Keith, qui connoiſſoit comme le roi tous les déſavantages de ce camp, lui dit: " Convenez, Sire, que ſi les généraux autri„ chiens nous laiſſent tranquilles dans le camp „ que nous occupons, ils méritent d'être pen„ dus". Le roi, qui auroit peut-être demandé à tout autre général s'il avoit peur, répondit

à Keith, dont la bravoure ne fut jamais miſe en doute : " Il faut eſpérer qu'ils auront plus „ peur de nous que de la potence"; & on ſe campa malheureuſement dans ce poſte. Il arriva ce que Keith avoit prédit, & ce que le roi n'avoit pas cru. On attaqua, l'armée pruſſienne fut battue, & le maréchal Keith y perdit la vie. " Ce qui fut pour nous une perte „ irréparable", dit Mr de Warneri, qui ne loue pas facilement. Fréderic II regretta cette perte avec raiſon. On connoît la lettre qu'il écrivit alors à Milord Maréchal. Ainſi disparut, dit le ſecrétaire de l'académie en achevant ſon éloge, un des plus grands hommes du ſiècle. „ Son tempérament étoit des plus vi- „ goureux; cependant les fatigues incroyables „ qu'il avoit endurées commencèrent à l'affoi- „ blir. Son eſprit étoit encore meilleur que ſon „ corps. Il auroit brillé dans les ſciences & dans „ les lettres, ſi ſa vie n'avoit été remplie com- „ me on vient de le voir. On a vu peu de gé- „ néraux auſſi éclairés que lui. Il entendoit & „ parloit l'écoſſois, l'anglois, le françois, l'eſpa- „ gnol, le ruſſe, le ſuédois, l'allemand & le „ latin, & il liſoit les auteurs grecs. Sa con-

„ verſation ordinaire étoit en françois. Il s'y „ exprimoit parfaitement bien, & avec préci- „ ſion, n'étant pas grand parleur. Il avoit vu „ toutes les cours de l'Europe grandes & peti- „ tes, depuis celle (du vice-légat) d'Avignon „ jusqu'à la réſidence du Kan des Tartares, & „ partout il avoit plu, comme s'il eût été dans „ ſon ſéjour natal. Général, miniſtre, courti- „ ſan, ſavant, tous ces perſonnages ſi différens „ lui ſiéoient également bien. On a vu des gens „ conſommés dans l'étude ſortir de ſa conver- „ ſation comme en extaſe, & ayant peine à en „ croire leurs oreilles".

Milord Maréchal (qui portoit ce titre comme l'aîné de la famille, dans laquelle la charge de Maréchal d'Écoſſe étoit héréditaire) ſurvécut au feld-maréchal ſon cadet une vingtaine d'années exactement. Nous ne répéterons pas ici l'éloge qu'en a fait Mr d'Alembert. Mais nous pouvons ajouter une réflexion conſolante pour bien des perſonnes, & que le géomètre françois n'a pas faite. Milord Maréchal Keith avec de l'eſprit, des connoiſſances, de l'expérience même, avec toute la bonne volonté poſſible, avec du caractère & de la vertu, vécut près de quatre-

vingt-dix ans ſans avoir réuſſi dans une ſeule des affaires où il fut employé, pas même dans la querelle qu'on ſuſcita contre Jean Jaques Rouſſeau dans le pays où Milord étoit gouverneur pour le roi de Pruſſe. Il ne laiſſa ni ouvrages ni famille. Et cependant on ne peut lui diſputer les éloges dont on l'a honoré pendant ſa vie & après ſa mort; & il a certainement contribué à encourager les lettres & les arts à la cour de Pruſſe, & à y répandre le goût de la belle littérature.

KEITH (Pierre Chriſtophe Charles de) naquit à Boberau en Poméranie en 1711. Les Écoſſois, nation pauvre, induſtrieuſe, robuſte, ſe ſont de tout temps fort répandus hors de leur pays. Autrefois ils alloient au ſud, en Italie, en Eſpagne, & dans l'Allemagne méridionale. Il y a dans pluſieurs villes de ces pays des colléges & des hôpitaux fondés par des Écoſſois qui y avoient fait fortune, & qui voulurent procurer à leurs compatriotes les moyens de la faire auſſi, ou de trouver du ſoulagement dans les traverſes & les malheurs qu'on rencontre en la cherchant. Depuis un ſiècle, ou un ſiècle &

demi que la face de l'Europe & le systême de religion ont changé, les Écossois, qui ne pouvoient guère trouver des ressources dans les provinces du midi, se sont répandus dans le nord. Il y en a de nom illustre en Suède & en Russie, tels que Gordon, Hamilton, Bruce, &c. Guillaume Keith (car ni les Écossois ni les Anglois ne mettent de préposition à leur nom de famille) étoit fils d'un colonel, & d'une dame de la maison Stuart, la plus illustre de toutes les familles écossoises. Il sortit d'Écosse en 1606, & entra comme capitaine au service de Suède. Ses descendans s'établirent en Poméranie, alors sujette aux Suédois. Pierre Christophe Charles, appelé ensuite *de* Keith, né en 1711, fut élevé, instruit dans la maison paternelle à Boberau, aussi bien que sa situation le permit. Le père le présenta au roi Fréderic Guillaume I, qui le prit pour son page; & à l'âge de 19 ans, il le plaça dans le régiment de Dessau, qui étoit en garnison à Wésel. C'est là qu'il entra dans le fameux complot d'évasion avec le prince royal (Fréderic II). Lorsque ce fatal complot fut découvert, Keith eut le bonheur de se sauver; sans cela il n'auroit pas échappé au sort du lieute-

nant Katt (a). Il ſe retira d'abord en Hollande, où ne ſe croyant pas en ſureté, il engagea des pêcheurs de Schevelingen à le transporter en Angleterre, & à le débarquer dans quelque rade déſerte. La reine d'Angleterre, Guilhelmine Dorothée de Brandebourg-Anſpach, ayant appris ſon arrivée, voulut le voir. Elle l'accueillit avec bonté, & lui fit même une penſion de deux cents livres ſterling. Cependant le ſéjour de Londres ne lui parut pas aſſez ſûr. Il alla à Dublin, & vécut en Irlande dans la plus profonde retraite, en s'occupant de l'étude, & ſurtout de la langue angloiſe. Il lut en cette langue la plupart des auteurs claſſiques, parce qu'il ne ſavoit pas aſſez de latin pour les lire en original. Il paſſa ainſi cinq ans environ, jusqu'à ce que l'Angleterre ayant armé une flotte de trente-ſix vaiſſeaux pour aller ſecourir le Portugal contre l'Eſpagne, Keith s'y embarqua, & alla prendre ſervice dans la cavalerie portugaiſe. Il renonça alors à la penſion que lui avoit faite la reine d'Angleterre, & qu'il alloit peut-être perdre également, puisque cette reine mourut l'année ſuivante. Fréderic II, parvenu

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. Ch. 2.

au trône, fe fouvint de l'ami de fa jeuneffe, & l'appela auprès de lui. Keith repaffa par l'Angleterre, vint à Berlin, & fut fait lieutenant colonel, & grand-écuyer. Ayant pris beaucoup de goût pour les fciences dans le féjour qu'il fit en Irlande, il fe lia bientôt avec Mr de Maupertuis; & le roi le mit au nombre des académiciens honoraires. En 1747 il fut nommé curateur à la place de Mr de Borck. Attaché à la cour & à l'académie des fciences, il n'aimoit pas moins la campagne. Mais Fréderic II, qui lui confia l'intendance du château de Charlottenbourg, & celle du beau parc de Berlin, que Knobelsdorff venoit d'achever, le mit à même de jouir des agrémens de la campagne, fans s'éloigner de la ville & de la cour. Lorsque la princeffe Amélie, fœur du roi & abbeffe de Quedlinbourg, alla prendre poffeffion de fon abbaye, Mr de Keith fut choifi pour l'y accompagner; & ce fut là fon dernier voyage & la dernière commiffion dont il eut à s'acquitter. Il mourut peu de temps après en 1756, dans fa quarante-cinquième année. Il avoit époufé une fille du miniftre d'état Knyphaufen, qui eft à préfent grande gouvernante de la reine de

Prusse. Keith laissa deux enfans. Le fils, qui a été envoyé à Turin en 1776 & 1777, vit à présent totalement retiré de la société, quoique attaché au ministère des affaires étrangères, & il n'est point marié.

KEMME (Jean Christlieb) professeur de médecine à l'université de Halle, où il est né en 1730. Il eut des querelles avec des hommes de sa profession, comme en ont tous les médecins qui écrivent. Cela ne diminue pas leur mérite, mais trouble leur repos. Un de ses ouvrages, qui est *de innocenti infectione venerea*, pourroit servir à raccommoder des ménages que de tristes accidens dérangent quelquefois.

KIES (Jean) né à Tubingen en 1713, s'appliqua aux mathématiques, & surtout à l'astronomie. Il donna ses premiers ouvrages à Varsovie en 1741, ensuite les autres dans son pays. L'académie de Berlin l'appela ici comme astronome, & se l'agrégea comme membre. Une place de professeur de mathématique le rappela de nouveau dans sa patrie, où il est mort en 1781. Ses écrits, tous en latin, excepté ceux

qui font dans les volumes de l'académie, sur la trigonométrie, sur la parallaxe de la longitude & de la latitude des planètes, sur les infiniment petits, ouvrages élémentaires la plupart, sont encore lus dans les pays où l'on continue à étudier sur des livres latins. Dans un ouvrage particulier qu'il donna en 1769, il soutint *l'influence de la lune sur les parties mobiles de la terre.*

KINDERLING (Jean Fréderic Auguste) né à Magdebourg en 1742, étudia à Halle, & s'y fit connoître par quelques feuilles périodiques, dont une a pour titre *Lettres sur les beaux arts*, l'autre *le sage* (*der Weise*). Il donna ensuite un traité de rhétorique, ou *fondemens de l'éloquence.* Ayant été quelque temps attaché au grand collége de Klosterberge, près de Magdebourg, qui étoit autrefois un couvent de bénédictins, les monumens qui s'y trouvent l'engagèrent à donner en latin un ouvrage sur les obligations qu'a la république des lettres aux bénédictins. L'entreprise étoit plus louable que difficile. Le *Monasticon anglicanum*, parmi les livres sortis de plumes protestantes, prouve amplement la même chose. Il y ajouta pourtant l'histoire particulière

culière de la bibliothèque de ce cloître, écrite aussi en latin. Depuis quelques années il est diacre à Calbe sur la Saale, & il s'occupe de la littérature & de la poësie allemande. On trouve de ses essais dans un Magasin de Mr Adelung.

KINDLEBEN (Chrétien Guillaume) né à Berlin l'an 1748. Ennuyé de l'état de prédicateur ou curé de village, il devint collégue de Basedow dans le célèbre institut de Dessau; & de là il vint vivre sans emploi à Berlin. Il gagnoit son pain en faisant des livres & en fournissant des articles aux journaux. Son humeur inquiète le conduisit à Dresde vers l'an 1785; & il y mourut peu de temps après, âgé d'environ trente-cinq ans. Ses feuilles périodiques, ses brochures sur les diableries, & son *Florido*, ou Histoire d'un philosophe infortuné, aussi bien que ses autres romans, sont oubliés; & ses ouvrages sur l'éducation se perdent dans la foule.

KLEIN (Ernest Ferdinand) ci-devant conseiller au tribunal supérieur, (*Oberamts-Regierung*) & de la justice municipale (*Stadtgerichte*) de Breslau, où il est né en 1743, cultiva là

poëfie dans fa jeuneffe, quoiqu'il fût deftiné à la jurisprudence. Il quitta cependant les agrémens des Mufes, pour fe vouer uniquement à plaire à Thémis, furtout depuis qu'on publia le projet d'un nouveau code. Il s'eft occupé de cet objet avec beaucoup de fuccès. Le grand chancelier baron de Carmer, qui l'avoit connu à Breslau, l'attira à Berlin pour travailler fous lui au nouveau code. Il fit pour cela des extraits fort bien choifis de différens livres, ou des recueils relatifs à l'objet de la commiffion législative. Par ordre ou par le confeil du même Mr de Carmer, chef de cette commiffion, Mr Klein a entrepris un ouvrage confidérable, qui fera probablement imité dans d'autres pays. Il l'a intitulé *Annales juridiques*. La commiffion qui travaille actuellement à la formation du code, eft en même temps chargée d'éclaircir les doutes que les juges rencontrent dans l'application des lois aux cas particuliers qui tombent en difcuffion, & que la loi précédente n'a pas embraffés. En confultant la commiffion législative à laquelle on demande les éclairciffemens, les tribunaux ne doivent préfenter que le cas *in abftracto*, fans indiquer les perfonnes qui

plaident. Mr Klein rapporte dans ses Annales les décisions de ces cas, qui forment par conséquent un supplément très-utile aux lois émanées & qui servent à perfectionner celles que l'on rédige. Il met tant de philosophie dans un travail qu'on diroit mécanique, que cela seul l'a fait juger digne de remplir une place à l'académie comme philosophe, & d'en être fait justicier en survivance de Mr d'Anières. Il vient d'y lire un discours *sur l'abus de la liberté politique*, qui justifie pleinement le choix qu'on a fait, & qui pourroit actuellement intéresser beaucoup de François.

KLEIST (Chrétien Ewald de) né à Zeblin en 1715 d'une très-nombreuse & très-illustre famille de la Poméranie. Avant que Messieurs Ramler, Nicolaï & Mendelsohn fussent connus, le major de Kleist avoit déjà mis Berlin presqu'au pair de Hambourg, Leipsic, & Zurich, qui étoient avant le milieu du siècle les trois villes qui se distinguoient le plus par les progrès de la littérature nationale. Kleist, quoique d'une famille protestante de la Poméranie, reçut ses premières instructions dans un collége de jé-

ſuites de la grande Pologne, & dans une école de Danzic. A l'âge de dix-ſept ans il alla étudier à l'univerſité de Kœnigsberg. Il prit après cela ſervice en Danemark, où il avoit des parens. Peu de temps après il vint à Berlin, & à Potsdam. Il connut Meſſieurs Gleim, Spalding, Ramler, Chrétien Krauſe, & le général Still, un des favoris de Fréderic II. La ſociété de ces beaux eſprits ſervit à diſſiper l'humeur triſte qui le dominoit. Mais il fut toujours enclin à la mélancolie. On montre dans le parc de Berlin une promenade fort peu fréquentée où Kleiſt ſe promenoit ſouvent tout ſeul, & qu'on appeloit encore long-temps après la promenade des philoſophes. Tandis que la lecture de Virgile & d'Horace achevoit de lui former & de lui aſſurer le goût, ſes amis travailloient pour le faire entrer au ſervice de Pruſſe. Il eut alors effectivement une lieutenance dans le régiment du prince Henri. Une querelle qu'il eut avec un autre lieutenant, amena un combat dans lequel Kleiſt fut dangereuſement bleſſé. Pendant quelques mois que la bleſſure l'obligea de garder le lit & la chambre, Gleim, qui le viſitoit ſouvent, l'entretenoit ſur la belle littéra-

ture, & lui lisoit de ses poësies. Un jour il lui lut une ode burlesque adressée à la mort, qui commençoit: *O mort, peux-tu aussi aimer?* Le mélancolique Kleist donna dans un tel éclat de rire, que la blessure se débanda, la veine se r'ouvrit, & versa beaucoup de sang. Cette seconde saignée involontaire hâta la convalescence, C'est d'après cet heureux accident qu'il entra dans la carrière comme poëte auteur, & qu'il y entraîna en quelque façon son ami Gleim. Car celui-ci n'avoit encore rien publié jusqu'alors, En 1745 Kleist tomba dangereusement malade d'une fièvre chaude à Hirschherg, où il étoit en garnison. La vie retirée à laquelle sa convalescence l'obligeoit, loin d'affoiblir son génie poëtique, parut l'élever. Il entreprit un poëme épique dont le héros étoit Colomb. Il vit cependant que ce n'étoit pas son genre, ou il sentit la difficulté extrême d'y réussir, & il se mit bientôt au genre didactique. Son *Printemps*, qui est un des premiers ouvrages de goût que la littérature allemande ait produits, nous rend curieux de savoir l'origine de ce poëme, Ce fut sans contredit le succès qu'eurent *les Quatre Saisons* de l'Écossois Thomson qui détermina Kleist à cul-

tiver ce genre de poëfie. Voici dans quelle circonftance il raconte lui-même d'en avoir conçu l'idée. Il étoit un jour à Lenz fur une colline d'où il contemploit la fcène de la nature qui rajeuniffoit; c'étoit comme le prélude de fon *Printemps*. Il s'affied tantôt au pied d'un fapin, tantôt au pied d'un autre arbre; il parcourt les maifons des bergers, des laboureurs, obferve leurs occupations, leurs travaux, leurs uftenfiles, leurs troupeaux, & fe met à compofer en vers des defcriptions de ce qu'il a obfervé, & à les comparer à d'autres idées qui fe préfentent à fon imagination. Ce ne furent d'abord, felon Leffing, que des odes, des pièces lyriques. Il les refondit enfuite de la manière qu'elles font à préfent. Auffi les parties de fon poëme avoient-elles affez peu de rapport l'une avec l'autre. Mais d'après les obfervations que lui fit Mr Ramler fon ami & plus jeune que lui, Kleift mit plus d'unité dans le plan de fon poëme. Il paroît qu'il le travailla longues années. Dans le temps qu'il le retouchoit & le repoliffoit encore, il fut envoyé en recrue en Suiffe, & il eut occafion de conférer à Zuric avec de célèbres littérateurs, particulièrement avec les Hirzel. Les connoiffan-

ces qu'il fit chez les Zuricois lui donnèrent encore plus de goût pour la poësie pastorale, qui est d'un genre fort approchant de l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Il publia en 1756 un recueil de différentes pièces d'élégies, d'idylles, de chansons, toutes aussi bien écrites & aussi pleines d'images & de sentiment que l'étoit son poëme du Printemps, & qui le placèrent dans le premier rang des auteurs de sa nation. Il ne se montra pas moins vaillant soldat dans la guerre qui commença la même année. Mais il chercha, comme faisoit Fréderic II son roi, ses délassemens dans le sein des Muses au milieu du bruit des armes. Il publia même alors des poësies de différentes espèces, entr'autres un dithyrambe. La guerre continuoit avec cette vigueur & cette ardeur que tout le monde sait. Kleist, déjà élevé au grade de major dans le régiment du prince Henri, demanda d'être placé dans celui de Hausen. Il le fut, & s'exposa à de fortes canonnades en soutenant un poste important qui lui avoit été confié. En 1758, au milieu des travaux & des distractions de la guerre, il donna son poëme de Cissidès & Pachès. Cette pièce étoit dictée par la circonstance & par son

zèle patriotique & guerrier. *Celui qui pour sa patrie ne craint pas d'affronter la mort, aura le bonheur là-haut & sa gloire ici-bas*, dit-il dans ce petit poëme, qui est très-remarquable, & où en quelque manière s'annonça la fin qui l'attendoit.

Au commencement de l'année suivante Kleist alla avec l'armée du prince Henri en Franconie, & eut part aux opérations qui s'y firent. Mais bientôt il fut rappelé à l'armée du roi, & fut sous le général Finck dans un corps de troupes opposé aux Russes. Il se trouva ainsi à la triste journée de Kunersdorff, le 12 d'Août 1759, dans laquelle avec son bataillon il prit deux batteries, & remporta douze contusions. Ayant ensuite les deux premiers doigts de la main droite blessés, il tenoit l'épée de la gauche, en attaquant la troisième ou quatrième batterie à la tête de ses bataillons. Un boulet lui blessa la main gauche, & le força de prendre comme il put l'epée de la droite. Il n'étoit plus qu'à trente pas de la dernière batterie, lorsqu'une décharge de canon à mitraille lui fracassa la jambe droite. Il tomba de cheval, & appelant ses soldats, il leur dit à haute voix : "Mes en-

„ fans, n'abandonnez pas votre roi". Il eſſaya de remonter à cheval en ſe faiſant aider; mais les forces lui manquèrent, & il tomba en défaillance. Deux ſoldats de ſon régiment & un de celui du prince Henri le traînèrent derrière le front de la bataille. Le chirurgien qui étoit venu pour le bander, reçut dans la tête un coup qui le renverſa à côté du major; & il en perdit la vie malgré les efforts que fit le major pour le ſecourir. Alors arrivent des Coſaques qui dépouillent Kleiſt tout nu pour avoir ſes habits, & le jettent dans un marais. Comme il leur parla polonois, ils crurent qu'il n'étoit pas Pruſſien, & le laiſſèrent; ſans quoi ils l'auroient probablement achevé. La nuit quelques houſards ruſſes qui le trouvèrent dans cet état, le retirèrent du marais, le couchèrent ſur de la paille près du feu d'une garde, le couvrirent d'un manteau, & lui mirent un chapeau ſur la tête. Un d'eux voulut lui donner un florin; & voyant qu'il le refuſoit, il le lui jeta ſur le manteau dont il l'avoit couvert. Le lendemain matin les Coſaques arrivèrent, & lui ravirent tout. Il reſta là une ſeconde fois tout nu, jusqu'à ce qu'il ſe fit connoître à un officier ruſſe qui paſſoit près

de lui, & qui le fit conduire à Francfort ſur un chariot. Là on le panſa, on le banda; & malgré les douleurs que lui cauſoit le bandage, il fut fort tranquille. Il liſoit même & s'entretenoit avec les profeſſeurs de Francfort & les officiers ruſſes qui le viſitoient. Il paſſa ainſi onze jours; mais les os briſés ſe ſéparèrent, une artère s'ouvrit; & avant que le chirurgien pût venir au ſecours, il perdit tant de ſang, qu'il finit de vivre. Les officiers ruſſes le firent enterrer avec les honneurs militaires: & comme il n'avoit pas d'épée, un d'eux lui mit la ſienne ſur le cercueil. Les francs-maçons lui érigèrent quelques années après un mauſolée dans l'endroit où il fut enſeveli. C'eſt le troiſiéme, ſi je ne me trompe, parmi les ſavans dont nous parlons, qui ſoit mort en action les armes à la main ([a]). Nous en verrons encore quelques-uns; mais l'hiſtoire littéraire des autres nations n'offre qu'un ſeul exemple d'un gentilhomme qui ait eu l'honneur de mourir en combattant ſous les yeux de ſon ſouverain, & qui ſoit comparable au major Kleiſt comme auteur. C'eſt Garcilaſſo, eſpagnol, tué dans une bataille où

([a]) Voyez les articles JACOBI & KEITH J.

il ſe trouvoit à la ſuite de Charles-Quint. Garcilaſſo a été des premiers qui introduiſirent le goût de la poëſie italienne parmi les Eſpagnols; & Kleiſt eſt le premier parmi les Allemands qui ait imité les Anglois avec ſuccès, & qui ait eu lui-même des imitateurs.

KLOEBER (Charles Louis de) né en Suiſſe, établi en Siléſie depuis plus de vingt ans. Il fut d'abord gouverneur du fils aîné de Mr de Schlabrendorff, alors tout-puiſſant dans cette belle & riche province. La faveur de ſon patron & ſes propres talens littéraires le firent connoître au public, lui procurèrent des titres, des penſions, & un mariage avantageux. Il continua cependant à vivre à Breslau en homme de lettres & en gentilhomme. Les premiers ouvrages qu'il y publia, ſont *des Étrennes pour les Dames, pour les mères, pour les maîtreſſes de famille, pour les femmes en général*, qu'il continua pluſieurs années de ſuite. L'Allemagne littéraire lui attribue le bel ouvrage *ſur la Siléſie* qui parut anonyme avec la fauſſe date de Fribourg en 1785, & qui eſt imprimé à Breslau chez Korn. Ce qui rend probable que Mr de

Klœber en soit l'auteur, c'est qu'on y loue extrêmement, quoique avec raison, Mr de Schlabrendorff, qu'on y parle avec beaucoup de connoissance des affaires d'Angleterre à l'occasion de la paix particulière que fit Milord Bute avec la France, que l'auteur semble avoir eu pour base de son travail un ouvrage anglois en forme de lettres sur la Silésie, & qu'il tâcha d'introduire dans la langue allemande les caractères latins, que les Anglois, qui reçurent leur langue de l'Allemagne, ont adoptés depuis plusieurs siècles. D'autres, comme nous l'avons dit, attribuent cet ouvrage au secrétaire Bœrner; d'autres enfin à un autre auteur. L'on sait que cet ouvrage a été copié par le compilateur d'une Vie de Fréderic II, imprimée à Strasbourg; ce qui a fait la fortune momentanée de cet ouvrage, d'ailleurs si mauvais.

KLOPSTOCK (Fréderic Amédée Gottlieb) naquit à Quedlinbourg en 1723, & suivant Meusel en 1724, d'un père qui étoit marchand, & qui fut ensuite bailli. Il reçut ses premières instructions à Pforte près de Naumbourg, ancien couvent, changé en une école que les maîtres

& les disciples ont rendue illustre. On se rappelle qu'étant encore fort jeune dans ce collége il lut un discours sur la poësie épique, dans lequel il jugea fort sensément tous les poëmes les plus célèbres de ce genre, depuis l'Iliade jusqu'à la Henriade. De Pforte il alla continuer ses études à Leipsic du temps de Gellert. Le bruit que faisoient alors en Allemagne Bodmer & Breitinger, le porta à suivre la carrière de ces deux Zuricois, & il les surpassa bientôt. Ses premières productions poëtiques sont deux odes imprimées à Zuric en 1749. Trois ans après il donna deux autres odes, l'une adressée à Dieu, & l'autre au roi; ensuite trois prières avec ce titre : *D'un esprit libre*; *d'un chrétien*, & *d'un bon roi*. Ces prières parurent à Hambourg en 1753. Il avoit donné dans cet intervalle en 1751 à Halle les premiers six chants du Messias. Il fit ensuite un voyage en Suisse, & il passa quelque temps à Zuric chez Bodmer dont il alloit éclipser la réputation. Il donna six autres chants de son poëme en 1756. Les douze derniers n'ont paru pour la première fois qu'en 1768 & 1773 successivement. Dans les douze années qui s'écoulèrent entre la publication de

la ſeconde partie, & celle de la troiſième & quatrième, il donna deux volumes de cantiques ſpirituels, & la tragédie *ſur la mort d'Adam.* Il eſt fâcheux que le grand Fréderic n'ait rien fait pour ce poëte qui eſt né ſon ſujet, dans une ville qui obéiſſoit particulièrement à ſa ſœur chérie ([a]). Mais on ne doit pas oublier que le roi avoit beaucoup lu les ouvrages de Voltaire. Par un plus grand malheur pour la Meſſiade, lorsque les premiers chants parurent, Voltaire étoit à Potsdam, & ſon crédit littéraire étoit alors au plus haut point auprès du roi. L'on ſait que Voltaire ne voulut jamais lire un ſeul chant de la Meſſiade que quelqu'un traduiſit pour la lui faire connoître, & même à ſa réquiſition. Le ſujet lui déplut. Élève en quelque façon d'un auteur que tout le monde admiroit, accoutumé aux plaiſanteries d'un homme qui s'étoit perpétuellement moqué du chriſtianisme, comment Fréderic pouvoit-il prendre du goût pour un poëme très-ſérieux dont le ſujet eſt la Paſſion de Jéſus-Chriſt, pour un poëme dont la locution paroît ſouvent obſcure à ceux même qui l'admirent ? Leſſing, à qui

(*a*) *Apologie de Fréderic II, &c.* p. 15 & 16.

l'on a tant de fois entendu faire les plus grands éloges de Mr Klopſtock, n'a-t-il pas avoué dans ſes épigrammes que fort peu de perſonnes le liſoient ([a])? Quelqu'autre a dit que le ſtyle & la verſification du Meſſias eſt comme le vin de Rhin qui ne plaît que lorsqu'on y eſt accoutumé. Cela n'eſt pas mal dit. Mais il eſt difficile que ceux qui ſont accoutumés au vin de France, d'Eſpagne, & d'Italie veuillent s'accoutumer ſans néceſſité au vin de Rhin. Cependant ce poëme a fait grand honneur à la littérature allemande, & a concouru à fixer l'époque de ſa naiſſance. Car ce n'eſt qu'au même moment que le Meſſias parut que la Mort d'Abel de Gesner, le Printemps de Kleiſt, les premières odes de Mr Ramler, & les chanſons de Mr Gleim virent le jour. On peut dire qu'alors la nation avoit ſes Virgiles, ſes Catulles, ſes Horaces, & même ſon Arioſte ou ſon Fortiguerra. Les Eſſais de Haller avoient paru quelque temps plutôt. De tous ſes ouvrages le Meſſias eſt ſans contredit le plus conſidérable. En le liſant mê-

(a) *Wer wird nicht einen Klopſtock loben?*
Doch wird ihn jeder leſen? — Nein.
LESSING, Sinngedichte, Nº 1.

me traduit, on y trouve de grands ſentimens, des portraits tracés d'un pinceau mâle & vigoureux. Les Allemands ne doutent pas que ce poëme ne ſoit comparable au Paradis de Milton, & qu'à pluſieurs égards il ne mérite de lui être préféré. Outre cela il faut avouer que la verſification de ce poëme a fait connoître aux Allemands l'énergie & la richeſſe de leur langue, & la poſſibilité d'en faire ſortir une harmonie dont on ne ſe feroit pas douté. Après Klopſtock, & en marchant ſur ſes traces, d'autres poëtes ont encore perfectionné le vers hexamètre; & l'on eſt perſuadé que ſans le Meſſias Mr Voſs n'auroit pas donné ſon admirable traduction d'Homère dans le même mètre. J'ai ouï dire à un des auteurs les plus eſtimés de l'Allemagne que la tragédie de la Mort d'Adam eſt la meilleure de toutes les compoſitions de Klopſtock. On en eſt d'autant plus étonné que Mr Gleim ſe ſoit donné la peine de mettre cette tragédie en vers, comme on l'eſt que Mr Ramler ait auſſi mis en vers les idylles de Gesner. Mais les poëtes verſificateurs croient que ſans vers quelque ouvrage que ce ſoit n'eſt qu'une poëſie imparfaite. Les odes de ce poëte ſublime ſont d'un ſtyle

noble

noble & élevé. Mais on les trouve difficiles & obſcures. Et quels ſont les poëtes lyriques du haut genre à qui on n'ait fait ce reproche? A tout prendre il paroît que Mr Wieland eſt généralement plus goûté; du moins il eſt plus du goût du ſiècle frivole & badin; & ſon ſtyle eſt auſſi plus facile. Mais eſt-il bien vrai, comme on le dit, que Mr Wieland prétend n'avoir rien de commun avec l'Arioſte, ainſi que Mr Klopſtock ſe vante de ne rien devoir ni à Homère, ni à Virgile, & ſurtout rien à Milton?

Klotz (Chrétien Adolphe) né à Biſchoffswerder en 1738, étudia à Leipſic, & fut profeſſeur à Gœttingue, enſuite à Halle, où il eſt mort en 1771. Il a fait des poëſies latines, ſurtout à l'imitation d'Horace, ſur lequel il avoit donné des leçons. Mais il n'approcha ni de Flaminius, ni de Sannazar, ni même de l'Écoſſois Buchanan. Il écrivoit aſſez bien en proſe dans la même langue, dans laquelle il donnoit des journaux. Il ſe montroit fort zélé pour les anciens, & critiquoit tous les modernes. Il eut comme Mr Herder des diſputes avec Leſſing ſur la manière dont les anciens repréſentoient la

mort. Il attaqua Mr Bitaubé, prétendant que ce célèbre académicien de Berlin avoit fait Homère trop françois dans la traduction de l'Iliade. Il faut croire qu'il n'avoit pas en cela tout-à-fait tort, puisque Mr Bitaubé a refait sa traduction, & que la dernière est plus estimée que la première.

KLUGEL (George Simon) né à Hambourg en 1739, étudia à Gœttingue; & en 1767 *il fut* fait professeur de mathématiques à Helmstedt. Il étoit depuis vingt ans professeur à cette université, lorsque sa réputation fit souhaiter à Mr de Zedlitz, ayant alors le département des universités, de l'attirer à Halle pour remplacer Jean Gustave Karsten. Il lui fit faire des propositions avantageuses. Le duc régnant de Bronswic ne trouva pas cela fort honnête; mais il n'empêcha pas le professeur d'accepter les avantages qu'on lui offroit.

KNAPP (George Chrétien) né en 1753 à Halle, où son père qui suit, étoit employé comme théologien. Il en suivit les traces, & le remplaça dans la suite. Il n'a écrit jusqu'à présent

que ſur les pſeaumes & ſur quelques autres parties de la ſainte Écriture.

KNAPP. (Jean George Chrétien) né à Oehringen, mort à Halle en 1777 ſous-recteur de la maiſon des orphelins, & profeſſeur à l'univerſité de cette ville, paſſoit pour bon latiniſte. Il a laiſſé quelques diſſertations, quelques programmes, & des mélanges théologiques, en allemand, imprimés en 1751 & 1760, qui ne ſont plus lus de perſonne. Mais que lit-on en Allemagne de tout ce qui a été écrit même avant 1760, ſi on en excepte quelques poëſies?

KNOBELSDORFF (George Wenceslas, baron de) d'une famille noble de la Siléſie, naquit en 1697, prit ſervice dans l'armée de Pruſſe, & le quitta en 1730 pour ſe vouer à la peinture & à l'architecture. Il voyagea en Italie & en France; il s'attacha à ſon retour au prince royal (Fréderic II), qui parvenu au trône le fit ſurintendant des bâtimens royaux. Le château de Sans-Souci, le grand eſcalier de celui de Potsdam, & une aile de celui de Charlottenbourg, ſont de lui. Mais ſes deux ouvrages les plus

remarquables sont le théâtre de l'opéra de Berlin, dans le total d'un goût bon & solide, & le très-beau & très-grand parc qui se trouve à l'ouest de cette ville. Il étoit membre de l'académie des sciences ; & lorsqu'il mourut en 1753, Fréderic II en fit lui-même l'éloge, comme il fit celui de la plupart des autres académiciens ses favoris, ou amis. *Mémoires de l'académie de l'an 1752*, & *Nicolaï*.

KNOLL (Jean Chrétien Gerhard) médecin de Halberstadt sa patrie. Les sujets de plusieurs de ses ouvrages sont assez intéressans. Mais c'est aux gens de la profession à juger s'il les a assez bien traités : l'un est *sur les somnambules* ; un autre, en forme de lettre, *sur le mal qu'on se fait en buvant constamment de l'eau*. Il a aussi donné des lettres sur les effets pernicieux de l'eau de vie & du caffé.

KNORRE (Charles Théophile) né en 1696, mort l'an 1753 professeur à Halle, où sa famille étoit depuis long-temps établie & distinguée. Un des ancêtres de ce professeur avoit servi en Piémont au commencement du siècle. Il se ma-

ria dans ſa patrie, & laiſſa dix-ſept enfans, y compris le poſthume Charles Théophile, qui fut fait profeſſeur à l'univerſité dans ſa ville natale vers l'an 1725, d'abord extraordinaire, enſuite ordinaire; ce que l'on obſerve aſſez conſtamment dans cette univerſité. Les ouvrages de Knorre ſont en aſſez grand nombre, la plupart ſur le droit public de l'Allemagne. Son mérite & ſa réputation augmentèrent ſes biens. Il fut fait baron; & un de ſes fils eſt général au ſervice d'Autriche, & commandant de la garniſon impériale à Erfurt.

KNUPPEL (Jules Fréderic) né à Stettin. Après le cours de droit qu'il acheva aſſez jeune, il fut référendaire à la régence (on diroit ailleurs parlement ou cour de juſtice) de Stettin ſa patrie. Son goût pour la belle littérature le conduiſit à Berlin. Mais le ſujet ſur lequel il compoſa une tragédie de Thomas Morus, a cependant quelque rapport avec d'autres ouvrages qu'il fit aſſez conformes à ſes premières études, ſur le droit de la nature & de l'humanité, ſur l'éducation, ſur le bien, ſur le bonheur des peuples, ſur le patriotiſme. Il travaille avec

Mr Nencke à un journal de philosophie & de littérature, dont il paroît un cahier tous les mois, & qu'on nomme pour cela *Monathschrift.* Mr Knuppel passe pour être l'auteur principal d'un ouvrage intitulé *les Bustes*, qui contient une centaine d'éloges ou de critiques d'un pareil nombre d'écrivains vivans à Berlin.

KNUTZ (Martin) professeur à Kœnigsberg vers l'an 1741, a donné une démonstration philosophique de la vérité de la religion chrétienne. L'ouvrage seroit peut-être plus approuvé des philosophes, s'il eût dit de *l'utilité de la religion*, *&c.* Mort avant 1760. *Arnold.*

KOBLANCK (Jean Henri) ecclésiastique protestant berlinois, a écrit sur la tolérance; & ses sermons sont fort goûtés des jeunes gens du beau sexe. On en fait un grand éloge dans les *Bustes* berlinois.

KOENIG (Antoine Balthasar) secrétaire au grand directoire de Berlin, fils de celui qui suit, travaille à la Topographie de la Marche avec Mr Fischbach (a), avec lequel il a donné en

(a) L'article FISCHBACH se trouvera dans le Supplément.

1778 un journal militaire, politique & économique, fous le titre d'un feul mot allemand, *Gemeinnutzig*, qui fignifie généralement utile. Employé dans les archives de la cour, & profitant de tous les momens que fon emploi lui laiffe libres, le fecrétaire Kœnig a raffemblé une infinité de notices concernant les familles nobles, leurs titres, & leurs armoiries. S'il achève l'ouvrage auquel il travaille, ce fera un appendice très-confidérable au Dictionnaire de la nobleffe par Gauen. En attendant il publie un *Dictionnaire biographique de tous les héros & autres officiers qui fe font rendus célèbres dans le fervice pruffien.* La feconde partie, qui a paru dans l'année courante 1789, finit par deux comtes de Lynar.

KOENIG (Antoine Fréderic) peintre en miniature, né à Berlin en 1722, père du précédent, étudia les mathématiques, deffina des plans & des cartes, & penfa s'engager comme ingénieur. Mais ayant pris du goût pour le deffein, il commençá à faire des portraits de grandeur naturelle; il fe mit enfuite à graver à l'aiguille, & finit par peindre en miniature. Il

eut en 1765 le titre de peintre en miniature de Fréderic II, (*Hofminiatur Mahler*,) qui cependant n'étoit pas porté pour la miniature, ni pour la gravure.

KOENIG (Henri Jean Otto) né à Marbourg en 1748 d'un professeur qui fut deux ans après appelé à Halle, a été long-temps professeur extraordinaire de droit dans l'université de cette ville. En 1786 on lui offrit une place de professeur ordinaire à Kœnigsberg; mais il préféra de rester à Halle, & il y obtint ce qu'il devoit avoir à Kœnigsberg. On a de lui quelques dissertations latines sur le droit civil, & un grand nombre d'autres ouvrages en allemand sur le droit criminel.

KOENIG (Samuel) né en Suisse, professeur à Franecker, ensuite bibliothécaire du stathouder & de la princesse d'Orange à la Haie, où il mourut en 1757. Il n'a été à Berlin que peu de temps, & ne fut que membre étranger de l'académie. Mais peu de savans ont donné lieu à des procès académiques aussi bruyans que Kœnig l'a donné à l'académie de Berlin en

1752 (a). Il avoit écrit contre Maupertuis, auquel il disputa la découverte du principe universel de la moindre action. Il cita un fragment d'une lettre que Leibnitz avoit écrite à Hermann, savant célèbre de Bâle. L'original de cette lettre ne s'étant point trouvé, malgré les recherches qu'on a faites, l'académie de Berlin porta un jugement sévère contre Kœnig, qui par dépit se fit effacer du rôle de ses membres. Voltaire, qui dans cette affaire se déclara pour Kœnig contre Maupertuis, n'en donne pas une idée avantageuse dans quelques-unes de ses lettres.

KOLM (Lucas Guillaume) modeleur en cire, a travaillé long-temps à Berlin, & est mort dans un hôpital à Danzic. Son père, natif de Franconie, exerça la même profession. Il avoit été au service de Fréderic I, & fut congédié avec plusieurs autres par Fréderic Guillaume I. Ces deux artistes sont à la sculpture ce que les silhouetteurs sont à la peinture. Ce

(a) L'histoire de cette querelle a été imprimée par anticipation dans le volume de l'an 1751, & les pièces relatives se trouvent dans celui de 1757.

genre eſt plus fait pour des filles de couvent que pour des hommes.

KRASICKI (Ignace) évêque de la Warmie dans la Pruſſe polonoiſe, né à Dubrick, diocèſe de Presmalie, en 1735. Ce ſavant prélat ſuffiroit ſeul pour prouver que le bel eſprit peut ſe trouver, non-ſeulement en Allemagne, ce dont quelques François ont paru douter, mais dans la Pologne, qui eſt bien plus au nord, & qui eſt un pays auſſi plat que l'Allemagne. Il eſt vrai que les ſeigneurs polonois voyagent beaucoup plus que les gens de lettres allemands. Ils en ont mieux les moyens; & ils le font avec plus de profit. D'ailleurs la république & les rois n'épargnent rien pour donner de l'éducation à la jeuneſſe, c'eſt-à-dire aux gentilshommes. Car l'on ſait que le tiers état n'exiſte point en Pologne. Mr Kraſicki, après avoir fait ſes études dans un grand collége de gentilshommes à Cracovie, voyagea en France, en Italie, & fit quelque ſéjour à Paris & à Rome. Il vit presque toutes les cours & univerſités de l'Allemagne. L'académie des ſciences & belles lettres de Berlin ſe l'aſſocia pres-

que en même temps qu'il fut fait coadjuteur de l'évêque de Warmie, auquel il fuccéda en 1766. Par le partage de la Pologne, Mr Krafìcki devenu fujet de la Pruffe, vint à Berlin faire la cour à Fréderic II, à qui il ne pouvoit que plaire infiniment par la vivacité de fon efprit & la variété de fes connoiffances. Une repartie qu'il fit à ce monarque eft affez connue, & mérite d'être confervée. Le roi lui dit un jour: „ J'efpère que quoique hérétique je pourrois „ bien entrer en paradis, en m'y gliffant cou„ vert de votre manteau". Sire, répondit le prélat, faifant allufion à ce que le roi avoit beaucoup retranché des revenus de fon évêché: „ Vo„ tre majefté a tant rogné ce manteau, qu'à „ peine peut-il fuffire pour couvrir celui qui le „ porte, bien loin de pouvoir couvrir d'autres „ perfonnes". Dans le féjour que l'évêque de Warmie fit à Berlin, l'églife catholique, bâtie fur le modèle de la Rotonde de Rome, fut achevée, & ce prélat en fit la confécration. Ce fut la première fonction de ce genre qui fe foit faite dans le pays depuis deux fiècles & demi; & la figure du prélat ne contribua pas peu à y attirer une foule immenfe de beau monde.

Un peu avant cela, lorsque cet estimable & savant prélat fut à Varsovie en 1780, le roi Stanislas fit frapper une médaille à son honneur par un habile médailleur allemand, nommé Holzhayser, avec ce revers : DIGNUM LAUDE VIRUM MUSA VETAT MORI. On a de Mr Krasicki différens ouvrages, tous en langue polonoise. Le premier & le plus connu, est *la Guerre des rats*, poëme héroï-comique en dix chants, dont on a fait plusieurs éditions ; la première est de l'an 1775. La *Monacho-machia*, ou *la Guerre des moines*, a été traduite en allemand. Il a écrit des fables, des contes, des satires, des romans comiques, tous généralement fort goûtés. Il entreprit en 1778 & 1779 des ouvrages plus graves & plus sérieux, & entr'autres un Dictionnaire encyclopédique abrégé. Mais il ne paroît pas avoir si bien réussi dans ses ouvrages de compilation & d'instruction, que dans ceux d'imagination & d'agrément. *Goldbeck*, & autres.

KRAUSE (Chrétien Gottfried) né en Silésie, mort à Berlin avocat à la justice de la ville. Il donna quelques essais sur la poësie musicale.

Les critiques allemands comparent ces essais à ceux que le comte d'Algarotti avoit faits dans le même genre; & ils avouent que les grâces du style de l'auteur italien manquent à Krause. Cela étant, il faut bien croire que comme écrivain il n'étoit que fort médiocre. Il est vrai que c'est vers l'an 1752 que ses essais ont paru; & le langage des arts n'étoit pas encore assez formé en Allemagne. Mais on trouve qu'il a donné de fort bonnes règles à ceux qui composent de la musique pour le théâtre. Mort en 1771. *Kutner.*

Krause (Victor). Il n'a pas fait d'ouvrage considérable; il n'étoit que gazetier, & faiseur de vers plats, tels que ceux de Gottsched son maître. Le risque qu'il courut comme écrivain, nous engage à faire mention de lui. Il avoit inséré dans la gazette des articles qui déplurent aux commandans de l'armée russe. Lorsqu'un corps de cette armée commandé par le comte de Tottleben s'empara de Berlin, on s'informa du rédacteur de la gazette, & on le fit arrêter. On alloit le faire passer par les verges comme soldat voleur ou parjure. Il se trouva quelqu'un

qui fit comprendre au commandant que ces articles étoient fournis, tantôt par le cabinet, tantôt par des conseillers provinciaux; & l'on nomma un bourguemaître d'une ville de la Poméranie qui avoit fait insérer dans la gazette les traits qui avoient le plus irrité les Russes, & outragé l'impératrice Élisabeth. On pardonna au gazetier; mais le bourguemaître alloit assouvir la vengeance des vainqueurs à la place de Krause, s'il n'eût été sauvé par une forte rançon, en régalant outre cela de pain & d'eau de vie les troupes qui se trouvoient dans la province. Au reste Krause étoit très-mauvais poëte, & assez bon gazetier; ce fut lui qui mit en réputation cette gazette qui se soutient encore sous le nom des libraires Haude & Spener. Quoique les annonces y soient toujours un peu exagérées, le roi, le gouvernement & le public y trouvoient de l'amusement. Dans le temps que Krause la rédigeoit encore, se fit le mariage d'un des princes de la maison royale, pour lequel le roi ordonna de faire des illuminations & des feux d'artifice. La personne qui eut la direction de cette fête, représenta à Fréderic II qu'avec la somme qu'on y destinoit on ne pou-

voit faire quelque chofe d'affez magnifique. Le roi répondit: "Ne nous mettons point en peine, „ Haude & Spener y suppléeront". *Not. part.*

KRETSCHMER (Pierre) s'est rendu célèbre en fait d'économie & d'agriculture. Ses premiers fuccès étonnèrent d'abord; mais le réfultat ne fit qu'augmenter l'impôt au profit du roi fon maître. Il est mort vers l'an 1765, âgé d'environ foixante-quatre ans. Voici ce que les auteurs du Dictionnaire historique ont tiré des journaux du temps. "Un grand nombre „ d'expériences fur ces matières l'avoient con„ duit à des découvertes. La plus utile est celle „ renfermée dans un excellent mémoire au fujet „ de la multiplication extraordinaire d'un grain „ d'orge. Ce fut en marcottant les tiges d'une „ touffe d'herbe produite par ce grain femé „ au printemps, & en les transplantant ail„ leurs, qu'elles produifirent d'autres touffes; „ & ainfi de fuite par le même procédé ce grain „ d'orge produifit jusqu'à quinze mille épis. La „ fagacité de l'auteur furprit alors la nature dans „ fa prodigieufe fécondité. Si cette culture de„ mandoit moins de bras, elle feroit de la plus

„ grande utilité". Nous avons tâché de connoître ces faits, & de nous instruire de l'histoire de cet homme. Né vers 1700, il vint à Berlin au commencement du règne de Fréderic II; il fit voir ses rares connoissances en fait d'agriculture. Le roi, qui ne négligeoit rien à cet égard, lui assigna une terre des domaines royaux dont le rapport devoit lui tenir lieu des gages qu'on croyoit que ses talens méritoient. Cette terre étoit affermée auparavant à un bailli qui payoit huit cents écus à la chambre des domaines. On crut sur sa parole & d'après les expériences faites dans des pots & des jardins que suivant la méthode de cultiver qu'il enseignoit, les bailliages devoient rapporter plus, si on les faisoit valoir; & sur cela la fixation des fermes fut d'abord haussée. Dieu sait à la charge de qui cette augmentation a porté; mais elle subsista pourtant. Car les fermes du fisc vont bien en croissant, mais elles ne diminuent pas. On a douté si la terre qu'on avoit assignée à Kretschmer lui a jamais rapporté ce qu'elle avoit été affermée. Il fut sans doute convaincu que les expériences faites dans un jardin & des pots à fleurs, n'ont pas le même

succès

ſuccès lorsqu'on les fait dans de vaſtes champs. Mais une choſe dans laquelle il ſe trompa ſurtout, ce fut de croire que la couche de terre qui repoſe ſous la première couche labourée & ſemée devoit avoir acquis de la fécondité par ce repos; au lieu que c'eſt par les rayons du ſoleil & les ſels dont elle s'imprègne par toutes ſortes d'engrais, même par la neige qui y tombe, que la ſurface de la terre acquiert de la fécondité, pour multiplier au triple ou quadruple & ſelon la nature du ſol, les grains qu'on y ſème. Cependant ſon erreur même tourne à l'avantage de l'agriculture, parce qu'on s'accoutuma à y donner plus de ſoin, & à remuer mieux le terrain.

KRONEGK (Jean Fréderic, baron de). Je n'ai d'autre titre de placer ici le baron de Kronegk, ſinon qu'il étoit ſujet d'une branche de la maiſon de Brandebourg & qu'il étudia à Halle, où il ſe fit recevoir dans cette ſociété d'amateurs de belle littérature, que le profeſſeur Gottlob Samuel Nicolaï y avoit formée à l'imitation de celle que Gottſched avoit fondée à Leipſic. Mais ce gentilhomme franconien, né à Anſpach l'an

bien Molière. Ses caractères sont bien soutenus, & les situations bien choisies. Mais il n'étoit pas encore assez formé dans l'art d'arranger l'ensemble. L'on ne trouve pas sa diction assez serrée ni assez arrondie; il est trop babillard & diffus dans le dialogue, & il tient un peu de la bouffonnerie d'Arlequin. *L'Époux aveugle*, & *le Candidat*, sont ses deux meilleures pièces. *Kutner*, & *Schmid*.

KRUNITZ (Jean George) débuta à Francfort sur l'Oder par une dissertation: *De Matrimonio multorum morborum remedio*. Il traduisit ensuite des ouvrages de toute espèce: *l'Art de plaire* de Moncrif; *les Fondemens de la morale* par Mr Formey; *l'Histoire des Amazones* par Guyon; quelques déductions de droit public sur les affaires de Neuchâtel; *l'Histoire de l'électricité* de Priestley, qui étoit déjà traduite en françois; les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens* de Mr l'abbé Pauw, & quantité d'autres ouvrages de toute sorte d'auteurs françois, anglois, suisses, & genevois, depuis *les Lettres juives* du marquis d'Argens jusqu'à l'*Essai sur l'inoculation de la petite vérole* du docteur Bay-

lies. En 1773 il entreprit la rédaction d'une Encyclopédie économique; il en a donné trente-quatre parties. L'ouvrage étoit immense; & en le regardant on ne peut s'empêcher de dire: *Quis leget hæc?* Cependant il en est à la seconde édition, quoique l'ouvrage ne soit pas achevé.

KURELLA (Ernest Gottfried) né à Peitschendorff près de Sobsten dans la Prusse occidentale, établi depuis long-temps à Berlin, où il est membre du collége supérieur de médecine & de celui de la santé, ayant le département de Clève, de la Mark & de Mœurs. On a de lui différens traités sur la chimie & la médecine, particulièrement sur les maladies vénériennes. Il s'est fort occupé des ouvrages de Scharrschmidt. (*V. cet Article.*) Pendant la disette de bled, l'année 1771 & 1772, il écrivit sur les moyens de procurer la nourriture aux paysans; objet également digne d'un sage économiste, & convenable à un médecin. Les premiers hommes qui ont créé la médecine, étoient aussi bien les maîtres des cuisiniers & des boulangers, que des apothicaires. *Goldbeck, Meusel.*

KURELLA (Jean Henri) né à Neidenbourg en Prusse, mort professeur de droit à Kœnigsberg en 1764, est auteur de quelques traités sur le droit civil, qu'il avoit étudié à Halle. *Hamberger*, *Weidlich*.

KURELLA (Michel) frère d'Ernest Gottfried, né à Peitschendorff en 1722, pasteur de deux villages en Prusse, a écrit sur la culture des abeilles. *Meusel*.

KUSTER (Charles Daniel) né à Bembourg dans le pays d'Anhalt en 1727, pasteur & inspecteur à Magdebourg. Il a traduit de l'Anglois Hoadly un ouvrage intitulé : *De la plus sûre manière de plaire à Dieu*. Il publia ensuite quantité de sermons, & quelques autres ouvrages de piété.

KUSTER (George Godefroi) très-renommé à Berlin par un ouvrage volumineux qu'il publia sur l'histoire de cette capitale & du Brandebourg. Il étoit né en 1696 à Halle, où son père, natif de Zell, étoit tailleur. Destiné à l'état ecclésiastique par ses parens, il fit le cours

ordinaire de théologie & de langues orientales, & fut ensuite placé comme précepteur auprès des fils d'un pasteur de Berlin, nommé Schanderbach. Mr Kuster retourna alors à Halle, & crut devoir s'appliquer à la jurisprudence, pour être à même de faire des répétitions à son élève, qui se destinoit à l'étude du droit. Il se fit connoître au célèbre Heineccius, & à Thomasius, qui voulurent l'engager à se vouer à cette faculté; mais le candidat ne voulut pas déplaire à ses parens qui aimoient de le voir établi dans les chaires ecclésiastiques. Le pasteur Schanderbach étant mort, le précepteur du fils passa dans la même condition chez un conseiller Hérold, où il ne resta pas long-temps. L'archidiacre d'une des églises luthériennes de Berlin, nommé Pape, au fils duquel Kuster avoit donné des leçons en latin, le proposa pour recteur de l'école de Tangermunde. C'est une des villes les plus remarquables de la Marche électorale, dans laquelle l'empereur Charles IV avoit résidé. En moins de deux ans qu'il vécut à Tangermunde, Kuster écrivit ou publia cinq ouvrages sur les antiquités de cette ville. En 1723 il fut transféré au collége de la capitale,

dit *de Cologne*, qui est actuellement réuni à celui du *Cloître* que dirige Mr Busching. Cinq ans après le magistrat de la troisième partie de la ville qu'on appelle *le Werder*, l'élut recteur au collége de ce nom. Mais un ordre du cabinet fit donner cette place à un autre. Son zèle pour l'honneur de ses souverains & de leurs états ne se refroidit point pour cette exclusion, peut-être injuste. Il publia les œuvres latines de Nicolas Leutinger, auteur d'une histoire latine des électeurs Joachim I & Joachim II, & une collection d'autres ouvrages latins concernant le Brandebourg. En 1732 il obtint avec l'agrément du roi Fréderic Guillaume I ou de son cabinet le rectorat du collége du Werder, & il le tint quarante-quatre ans, étant mort âgé de quatre-vingt & un ans en 1776. Il fut membre de la société royale, & associé ensuite de l'académie des sciences. On a de lui des dissertations savantes & curieuses insérées dans le Reçueil de l'académie. Sa description de Berlin est en cinq volumes in-folio, en allemand, qui comprennent une histoire ecclésiastique de Berlin; car on y trouve la vie des pasteurs ou prévôts des églises de cette ville. Sa biblio-

thèque historique brandebourgeoise est en latin. Il écrivoit mieux le latin que l'allemand. Je ne sais en quelle langue il a fourni à Fréderic quelques renseignemens sur les antiquités du Brandebourg, ni si c'est Kuster ou Fréderic qui a confondu les Venèdes avec les Vandales. Ce savant ecclésiastique maître d'école ne laissa que des filles; mais il prit soin du fils de son frère, dont nous allons parler.

KUSTER (Samuel) né dans la moyenne Marche vers l'an 1730, est neveu de l'académicien George Godefroi, qui prit soin de lui. Il est pasteur & inspecteur à Berlin. Mais il n'a livré à la presse que quelques sermons, & traduit de l'anglois un ouvrage, digne d'un ecclésiastique, *sur la vie, la mort, & l'éternité.* Ce pasteur sage & tranquille donna lieu très-innocemment en 1786 à une tracasserie littéraire qui fit quelque temps parler de lui & de deux autres écrivains berlinois. Il montroit un jour à l'abbé Denina, qui étoit allé lui rendre visite, le portrait de ce Bær ou Ursinus que Fréderic III avoit fait évêque pour qu'il assistât à son couronnement & qu'il fît la cérémonie du

facre, lorsque cet électeur prit la couronne & le titre de roi de Pruffe. L'abbé Denina lui dit là-deffus, que fi le roi de Pruffe ordonnoit que quelques-uns de fes pafteurs luthériens ou réformés reçuffent l'ordination, c'eft-à-dire l'impofition des mains d'un évêque catholique, quand même on ne pratiqueroit pas toutes les cérémonies ordinaires, l'ordination & le caractère épiscopal pourroit être cenfé fubfifter dans l'églife pruffienne, comme le fameux père Courayer prétendoit que l'épiscopat s'étoit perpétué dans l'églife anglicane; que par conféquent ces évêques proteftans en ordonneroient d'autres valablement, & qne fuivant les principes de cet auteur on pourroit regarder comme valable, même pour des catholiques, l'adminiftration des facremens par leurs mains. (*V.* STARCK.) Mr Kufter parla de cet entretien dans quelques fociétés où fe trouvoit Mr Biefter, qui dans fon journal dénonça l'abbé Denina comme un homme qui cherchoit à répandre le catholicisme, & qui avoit voulu perfuader à un des premiers pafteurs de Berlin de fe faire tonfurer (a)

(a) Voyez la *Monatfchrift*, & la *Gazette littéraire de Berlin*, du mois d'Août 1786.

Kypke (George David) né à Neukirke en Poméranie en 1724, professeur de langues orientales à l'université de Kœnigsberg, & inspecteur de la juiverie de cette ville. En cette dernière qualité il devoit assister à la synagogue, pour observer si les juifs n'inserent point dans leurs prières des malédictions contre les chrétiens. Frédéric Guillaume, fort dévot, & attaché à sa religion, avoit établi cette inspection. Mais Fréderic II l'abolit. On a de ce Kypke différens ouvrages sur le vieux Testament & sur la langue hébraïque. Il a aussi traduit quelques ouvrages de l'anglois. Mort vers l'an 1779. *Arnold*, *Goldbeck*.

Kypke (Jean David) père ou frère du précédent, né à Neukirke en Poméranie, professeur d'humanités & de théologie à l'université de Kœnigsberg, a écrit tant en françois qu'en latin sur l'éducation & la manière d'instruire les enfans. Il a précédé Basedow dans ce genre de littérature; mais celui-ci & ses disciples l'ont fait totalement oublier. Mort en 1758. *Arnold*, & *Hamberger*.

L.

Lambert (Jean Henri) naquit en 1728 à Muhlhausen, ville de la haute Alsace, confédérée des Cantons suisses. Fils d'un pauvre tailleur huguenot réfugié, il commença à gagner sa vie & même à secourir la nombreuse famille de son père par de petites figures qu'il peignoit à la plume. Il fut ensuite un des savans qui, hors de la règle ordinaire, ont eu une belle écriture. De même les besoins auxquels il fut contraint de suppléer par son industrie rendirent son esprit fort inventif. Il fut à l'âge de quinze ans teneur de livres chez un entrepreneur d'exploitation de mines en Alsace, où il apprit un peu de françois. De là le célèbre Iselin bâlois, conseiller du margrave de Bade-Dourlach, le prit pour secrétaire; & il s'en trouva fort content. Mais pour procurer un meilleur sort à ce jeune homme, il le plaça comme gouverneur dans la maison de Salis à Coire, où il acheva de se former; & il voyagea ensuite avec ses élèves, particulièrement en Hollande. Un traité qu'il donna *sur la route de la lumière*, qu'il livra à un libraire de la Haie, ouvrage qui passe en-

core pour un des meilleurs qu'il ait faits, l'annonça favorablement à l'Europe savante en 1756. Cependant la première fois qu'il alla à Leide pour connoître le célèbre Muschenbrœck, celui-ci le prenant à sa mine pour un écolier, commença à l'endoctriner, en lui disant des choses qui étoient fort au dessous des connoissances que Lambert avoit déjà acquises. Le jeune mathématicien lui répondit avec un ton ferme & décisif; de sorte que le bon vieillard changea de personnage, & se mit à interroger & écouter Lambert comme on écoute un maître. Ayant quitté la Hollande il vint à Berlin, dans l'espérance d'obtenir une place à l'académie des sciences. Il l'obtint effectivement l'an 1765 à la recommandation de Mr de Catt son compatriote, qui répara le tort que Lambert s'étoit fait auprès du roi par ses réponses sèches, & qui marquoient encore plus de présomption que de savoir. Car le roi lui ayant demandé ce qu'il savoit, il répondit: Je sais tout. Quoiqu'il fût réellement beaucoup, une pareille réponse n'étoit pas propre à lui concilier de l'estime. Au reste son caractère étoit honnête, mais singulier & d'une naïveté un peu rude. Il conserva quelque chose

LAMPRECHT (Jaques Fréderic) natif de Hambourg, fut employé à Berlin ſous le roi Fréderic Guillaume I. Il jouiſſoit de quelque réputation dans la littérature, & ſe trouvoit membre de l'académie à ſon renouvellement en 1744. Il fut même ſecrétaire de la claſſe philologique, mais il mourut la même année avant la préſidence de Mr de Maupertuis. Son éloge ſe trouve très-court dans l'Hiſtoire de l'académie.

LANDI (Antoine) né à Livourne en Toſcane, étudia à Piſe un peu de théologie, parce qu'il étoit deſtiné à l'état eccléſiaſtique; mais il s'appliqua par goût à la belle littérature. Il fit des vers comme en font presque tous les Italiens qui ont quelque culture, & s'eſſaya dans le genre dramatique. Un mélodrame qu'il envoya à l'abbé Metaſtaſio, le fit connoître à ce poëte célèbre, qui le propoſa à Fréderic II, lorsque ce monarque le fit prier de nommer quelque ſujet capable de compoſer ou de refaçonner des opéra pour ſon théâtre de Berlin. L'abbé Landi y vint. Il ſe trouva alors deux abbés livournois poëtes de théâtre, l'un en Autriche, l'autre en Pruſſe. Mais Coſtellini fit à Vienne

Vienne de meilleures pièces que Landi n'en a fait à Berlin. Dans le fond il n'étoit pas poëte. Son talent auroit été bien plutôt celui d'historien, ou du moins de compilateur. Nous avons vu parmi ses manuscrits un abrégé de l'Histoire de France, qu'il a tiré de Mezerai, & un autre de l'Histoire de l'Amérique de Robertson, qui nous ont paru assez bien faits. Mais il ne trouva point de libraire au deçà des Alpes qui voulût s'en charger, parce qu'ils étoient italiens; & il n'y a que quelques pièces de théâtre qui dans cette langue puissent avoir du débit en Prusse. Il avoit fait une Histoire des Empereurs saxons; & il fut obligé de la faire traduire en allemand sur le manuscrit, pour pouvoir la publier. (*V.* MEBES.) Il fut plus heureux dans l'abrégé qu'il fit en françois de l'Histoire de la littérature italienne de Tiraboschi, quoique le style de cet abrégé ne fût rien moins que bon françois. Quelque aventure scandaleuse lui ayant attiré des remontrances de la part du curé catholique, lorsqu'il se présenta pour dire la messe, il quitta l'habit ecclésiastique. Il obtint, je ne sais quand, le titre insignifiant de conseiller de cour. Il est mort en 1785, âgé de cinquante à soixante ans.

LANGE (Joachim) né en 1670 dans la vieille Marche, mort à Halle en 1744, fut à l'âge de vingt-cinq ans précepteur d'un fils du baron de Canitz célèbre par ses poësies allemandes. *La* bibliothèque du baron servit plus au précepteur qu'au disciple. Lange, après quelques autres emplois & quelques voyages, obtint une chaire de professeur de théologie à Halle, où il se rendit fameux pour avoir persécuté Wolff. A la vérité il ne fut pas le seul qui trouva les principes du fatalisme dans les ouvrages de Leibnitz & dans ceux de Wolff. Lange écrivit aussi sur le *Piétisme* que Philippe Jaques Spener avoit introduit dans le Brandebourg. Lorsque Wolff fut rappelé à Halle, le roi de Danemark appela Lange à Copenhague; mais il s'en excusa par rapport à son âge avancé: il avoit alors soixante & dix ans. On assure que son zèle pour la religion étoit fortement animé par l'intérêt de sa famille. Il souhaitoit de procurer à son fils une chaire de philosophie, & il comptoit que l'expulsion de Wolff la lui feroit avoir. Au reste Lange étoit fort savant; & à ce qu'il semble religieux. Il avoit beaucoup de crédit, même à la cour. Deux officiers géné-

raux convives de Fréderic Guillaume I, le feld-maréchal Natzmer, & le lieutenant général baron de Lœben, en parlant avec le roi de la désertion des soldats & d'autres crimes, disoient qu'on devoit l'attribuer à la doctrine qu'on enseignoit à Halle, surtout de celle de *l'harmonie préétablie.* En vertu de cette harmonie, disoit-on, la machine corporelle du soldat est prédéterminée de toute éternité à l'acte de la désertion, comme une horloge à celui de marquer & de sonner les heures. Le bouffon Gundling, dont le frère étoit jaloux de la réputation de Wolff, appuyoit avec ses plaisanteries le parti du théologien Lange. *V.* WOLFF.

LANGE (Samuel Gottlob) fils du précédent, né à Halle en 1711, se rendit aussi recommandable pour avoir contribué avec Pyra à répandre le bon goût parmi les poëtes allemands, & par son esprit bienfaisant, que son père étoit fameux par son zèle & par les persécutions qu'il suscita à Wolff. Il fit quelques pièces qui trouvèrent de l'approbation. Cependant il n'étoit pas moins porté à la controverse que son père. Sa traduction d'Horace, quoi-

que bonne, est oubliée depuis que l'on a vu paroître celle de Ramler. Il fut un grand adversaire de Bodmer & de Haller. Il mourut l'an 1781, âgé de soixante & dix ans. C'est un des exemples qui prouvent que les chagrins que causent les disputes littéraires n'abrégent guère la vie des gens de lettres.

LANGER (Charles Henri) né en Silésie vers l'an 1740, commença à paroître au rang des auteurs par un traité qu'il fit imprimer à Lubeck, ou du moins avec cette date, en 1763, sur les véritables fondemens de la constitution britannique (*die wesentlichen Grundsætze der Staatsverfassung von Grossbritannien*). Étant ensuite professeur de rhétorique à Moscau, quelques seigneurs russes l'engagèrent à les accompagner dans leurs voyages en 1774. Par ce moyen Mr Langer vit plus d'une fois l'Italie, une grande partie de l'Allemagne, & la Suisse; & passa quelque temps à Lausanne. Il connut dans cette ville le célèbre Servent, avocat général au parlement de Grenoble, dont les conversations amicales lui ont été très-utiles pour se perfectionner dans la langue françoise. Son esprit,

fon genre de connoiſſances plurent beaucoup au célèbre Éphraïm Leſſing, qui le prit en affection, & contribua probablement encore à le former. Mr Langer ne ſouhaitoit rien tant que d'avoir une place de bibliothécaire telle que l'avoit Leſſing. C'étoit l'homme qu'il falloit à Fréderic II. Les amis, les parens qu'il avoit à Berlin l'auroient propoſé pour remplacer Mr l'abbé Pernetty, lorsque celui-ci demanda ſon congé, ſi à cette époque, en 1783, Mr Langer n'eût pas été bien placé ailleurs. Il avoit depuis deux ou trois ans remplacé ſon ami Leſſing à Wolffenbuttel, où ſa collection particulière de livres nouveaux & d'éditions choiſies de livres claſſiques ajoute encore à la richeſſe de la bibliothèque publique. Cependant le duc régnant, qui ne manquoit point d'autres ſujets pour leur confier en l'abſence de Mr Langer le ſoin de ſa grande & belle bibliothèque, ne crut point trouver un homme plus propre pour accompagner le prince héréditaire, & enſuite un autre de ſes fils dans leurs voyages. Mr Langer paſſa quelques années en Suiſſe avec eux, d'où il revint en 1789. Étant éloigné ainſi de ſon cabinet & de la bibliothèque, &

occupé de l'instruction des jeunes princes, il ne put guère donner au public les ouvrages qu'un grand fonds de savoir, & un goût sûr & formé le mettroient en état de composer, en latin, en allemand, en françois, & je crois en italien & en russe. Mais s'il contribua à former les enfans de CHARLES GUILLAUME, de sorte qu'ils ressemblent à leur père, il aura fait bien davantage, même pour la république des lettres, que s'il eût fait quelques bons livres de *plus*. Outre un traité sur les fondemens essentiels de la constitution de la grande Bretagne, il a publié des monumens de l'église de Westminster, à Londres, & une traduction des lettres d'Édouard Clarke sur la nation espagnole. Il a fourni quantité d'articles à des rédacteurs de journaux.

LANGHANS (Charles Gotthard) né à Landshut en Silésie en 1733, étudia dès sa jeunesse les mathématiques, le dessein & l'agriculture. A l'âge de vingt-six ans il voyagea en Hollande & en Angleterre, & passa par Hambourg. A son retour il donna le dessein du nouveau palais que fit bâtir le prince de Hatzfeld à Bres-

lau, & qui eſt le plus beau qui ſoit dans cette riche & grande ville. Pluſieurs autres maiſons & différens édifices de Breslau furent élevés ſur ſes deſſeins. Cependant il ſentoit qu'il lui étoit néceſſaire de voir l'Italie. Il y alla en 1769 par Vienne, & il en revint en 1770 par le Piémont & la Suiſſe. Quelques années après il alla de nouveau en Hollande & en Angleterre; & il vit la France & la Weſtphalie. En 1776 il fut fait ſurintendant des bâtimens de la Siléſie. Il vint pluſieurs fois travailler à Berlin. Mais Fréderic II ne l'employa guère. Auſſi dans les dernières années de ſon règne ce grand roi, qui continua toujours à bâtir, n'a-t-il rien fait faire de grand, & presque rien qu'on puiſſe louer. Fréderic Guillaume II, à peine parvenu au trône, appela Langhans à Berlin, le fit conſeiller dans une commiſſion établie pour la direction des bâtimens; & l'employa pour élever des édifices nouveaux, & pour en redreſſer quelques autres qui demandoient des réparations. Les belles maiſons bourgeoiſes qu'on voit dans une rue qui tient à celle de Schœnhauſen, l'hôtel du coin de la rue du Margrave à côté de la bibliothèque royale ſont de lui; & l'on bâtit

de même d'après ses desseins l'école vétérinaire dans le jardin jadis d'un comte de Reuss, & la porte dite *de Brandebourg*, qui doit ressembler à une des portes que Périclès fit bâtir dans la LXXXV olympiade. C'étoit la porte de la citadelle d'Athènes au *Propylée*.

LANGHAUSEN (Christophe) né à Kœnigsberg en Prusse en 1691, fut professeur & prédicateur dans cette même ville. Il étoit théologien, littérateur, astronome, & surtout bon géomètre. Dans une de ses dissertations il soutint qu'*on avoit tort de reprocher à Luther de n'avoir pas fait des miracles*. Dans une autre il prétendit prouver *que tout ce qui existe, existe nécessairement*; dissertation dont il dut ensuite faire l'apologie. Il n'écrivit qu'en latin, comme faisoient la plupart des savans allemands de son temps. Mort en 1770.

LAVAUX. *V.* VAUX (de la).

LAUBMEYER (Jean Chrétien) né à Kœslin l'an 1718, professeur de médecine à Kœnigsberg. On a de lui un ouvrage en latin *sur les*

vices qui empêchent la propagation des hommes.
Il eſt mort en 1756.

Laur (..........) né en 1752, fils d'un marchand de Halle, fit ſes études dans cette ville; & après avoir achevé ſon cours de droit à l'âge de dix-huit ans, il fut fait référendaire à la chambre des domaines de Magdebourg. Le feu margrave de Schwedt s'étant adreſſé au ſavant paſteur Patzke, pour qu'il lui cherchât un ſecrétaire, ce paſteur lui recommanda Mr Laur, qui de ſecrétaire devint conſeiller, & eut bientôt ſous ſa direction toutes les affaires du margrave, conſiſtant en trois villes & trente-trois villages. A la mort de ce prince, la princeſſe abbeſſe de Herford, l'aînée des deux filles héritières, lui continua ce plein pouvoir. Il eſt auteur de quelques poëſies qui ſe trouvent dans l'Almanach des Muſes, dans les œuvres muſicales d'André, & dans d'autres recueils.

Lebauld de Nans (Claude Étienne) né à Beſançon en 1735, étoit depuis deux ans acteur à la comédie françoiſe de Berlin en 1778. Mr d'Arnim, qui en étoit le directeur, trou-

voit que les dix mille écus que le roi donnoit pour ſoutenir ce théâtre ne ſuffiſoient pas pour ſuppléer à la recette, & vouloit en faire augmenter l'état. Fréderic II, qui étoit alors engagé dans la guerre de Bavière, répondit à la demande, qu'on n'avoit qu'à fermer le théâtre; & depuis-lors il n'y eut plus de comédie françoiſe à Berlin. Mr Lebauld y reſta cependant avec ſa famille. Ses connoiſſances, ſurtout dans la langue françoiſe, lui procurérent des reſſources; & il trouva beaucoup de pratiques pour donner des leçons. La princeſſe de Pruſſe l'employa pour diriger ſon théâtre particulier, faire des prologues & autres petites pièces, l'exercer elle-même & ſes Dames à la déclamation. Cette princeſſe, devenue reine, & conſervant toujours ſon caractère bienfaiſant, auſſi bien que ſes manières extrêmement obligeantes envers toutes les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, fit à Mr Lebauld une penſion de ſix cents écus, & continua de l'employer comme auparavant à ſa cour. Le comédien auteur, après la mort de Mr de Francheville, ſe chargea de continuer à rédiger la gazette littéraire de Berlin en françois. Si l'ancien ré-

dacteur pouvoit parler en maître d'hiſtoire & de phyſique, le continuateur ſemble pouvoir s'attacher plus particulièrement à parler de poëſie, de beaux arts, & ſurtout du théâtre. On trouve dans une ſuite de ſes feuilles de l'an 1788 de fort bonnes réflexions ſur le théâtre allemand. Un libraire françois avoit entrepris de donner une édition des pièces de théâtre de cet auteur, conſiſtant ſurtout en ſix comédies; mais ce libraire a décampé depuis. Nous avons ſous les yeux un des discours que Mr Lebauld a prononcés en 1787 dans la loge des francs-maçons, appelée *la royale Yorck*, qui eſt la plus connue des trois grandes loges qui ſont à Berlin. Elle a une maiſon à elle avec un jardin. Mr Lebauld en eſt le grand maître depuis 1787. Un des fils de Mr Lebauld enſeigne les mathématiques, & feroit en état de traduire des ouvrages ſcientifiques de l'allemand en françois; ce que peu de gens en Allemagne ſont en état de faire.

Lefebvre (Simon) étoit capitaine au ſervice de France lorsque le colonel Balbi, très-habile en de pareilles négociations, le perſuada d'entrer au ſervice du roi de Pruſſe. Il ſervit avec

autant d'habileté que de fidélité pendant toute la guerre de sept ans. Il se trouva surtout au siége de Schweidnitz que le roi entreprit en personne. Il avoit eu des disputes avec Mr de Griboval, qui défendoit la place sous les ordres du général Guasco (a). Ils avoient écrit l'un & l'autre sur l'attaque & la défense des places. Lefebvre se trouva avoir raison par le fait. Frédéric II, très-satisfait du service de cet ingénieur qui par la prise de Schweidnitz le rendoit de nouveau maître de la Silésie, l'avança au rang de major, & lui confia la conduite des fortifications de Neisse. Le roi visita cette place en 1771, & en fut très-content. Mais Lefebvre impatient d'achever ces ouvrages, les précipita. Une des casernes à laquelle on travailloit, s'écroula & ensevelit dans ses ruines quelques ouvriers (b). Les ennemis de l'ingénieur, parmi lesquels il se trouvoit des généraux qui en étoient jaloux, le firent arrêter comme coupable du malheur qui étoit arrivé, & l'accusèrent d'avoir détourné à son profit les sommes destinées à cette construction, qui passoient par ses

(a) V. *Von Schlesien* 2ter Theil p. 129.

(b) V. *Souvenirs d'un Citoyen.* Tom. II. p. 144.

mains. Le roi en fut enfin informé. Lefebvre craignant les suites de sa disgrâce, rentra chez lui, & se tua. C'est un des deux académiciens dont on n'a pas fait l'éloge.

Less (Gottfried) né en 1736 à Conitz dans la Prusse occidentale, étudia à Kœnigsberg, à Jéna, à Halle. Il s'établit ensuite à Danzic, & fut fait professeur extraordinaire de théologie à un collége de cette ville en 1761. Il fit deux ans après un voyage en Angleterre & en Hollande; & à son retour on lui offrit une place de professeur ordinaire à Gœttingue. Il l'accepta; & il fut l'année d'après, 1764, promu à une chaire ordinaire de théologie. Long-temps après il fut fait conseiller au consistoire. La plupart de ses ouvrages sont des sermons, des traités théologiques, & des discussions sur des passages de la sainte Écriture; mais il en a donné aussi sur l'histoire ecclésiastique de France, & sur l'état des protestans dans ce royaume.

Lessing (Charles Gotthelf) né à Camenz en 1738; est actuellement directeur de la monnoie à Breslau. Il cultiva, comme son frère qui

ſuit, la belle littérature, mais ſans étudier comme lui la théologie. Il a donné au théâtre pluſieurs bonnes comédies ; & l'on dit de lui ce que l'on dit de Thomas Corneille : qu'il feroit plus célèbre, ſi la célébrité de ſon frère n'étoit pas ſi grande Loin d'être jaloux de la réputation de ſon aîné, il travaille pour en faire vivre plus long-temps la mémoire. Il a publié ſes œuvres poſthumes, tant dramatiques que théologiques. Au reſte ſes occupations ſont toutes trop éloignées de la théologie & de la poëſie.

LESSING (Gottlieb Éphraïm) né en 1729, fils d'un curé luthérien de Camenz en Luſace, reçut ſa première inſtruction d'un de ſes couſins qui étoit auſſi miniſtre à Biſchoffswerder. Il fut enſuite envoyé à l'univerſité de Leipſic & à celle de Wittenberg, pour y étudier la théologie. Il prit dans cette dernière ville le grade de maître (*magiſter*). Nous avons déjà dit ailleurs que ce grade donne à ceux qui l'obtiennent le droit d'enſeigner : mais on ne l'obtient qu'en ſoutenant publiquement des théſes, comme on fait ailleurs pour le doctorat. (*V.* ENGEL.) Un marchand leipzicois, nommé Winckler, le donna

pour gouverneur à un fils qu'il vouloit faire voyager; mais ce marchand étant mort, le fils ne crut pas avoir besoin de Mentor, ni chez lui, ni en voyage. Lessing commença à publier quelques écrits; & en 1750, âgé alors de vingt-un ans, il fit voir par ses premiers essais que la théologie ne devoit pas l'avoir uniquement occupé; car c'étoit sur l'histoire du théâtre. Il vint deux ans après s'établir à Berlin, où pendant quatre ans il gagna sa vie en écrivant pour des libraires. Il se lia d'amitié avec le professeur Ramler, le libraire Nicolaï, & le Juif Mendelsohn. De cette société de littérateurs dont le plus âgé n'avoit pas trente ans, sortirent les Lettres sur la littérature allemande, qui ont beaucoup contribué à ses progrès. Lessing traduisit en même temps de l'espagnol un excellent ouvrage de Huarte, & du françois l'Histoire des Arabes de Marigny. Ce pauvre métier de traducteur, peu digne de son esprit, lui en procura un autre non moins mauvais, celui d'écrire la gazette politique, lorsque la guerre commença en 1756. Mais cette nouvelle occupation le fit connoître davantage. Le général Tauenzien le prit pour secrétaire, & le con-

duisit à Breslau, où il commandoit. Lessing dans cette place étoit chargé d'expédier les passe-ports au nom du général, qui les signoit. Il s'en acquitta avec assez de désintéressement. Malgré l'embarras de ces expéditions & la distraction du jeu qu'il aimoit beaucoup, il donna des ouvrages qui ont eu du succès. Après *les Bagatelles*, (*die Kleinigkeiten*,) & un livre de fables avec des réflexions sur ce genre d'ouvrage, qu'il publia en 1759, il donna la même année une édition des œuvres de Logau, & y ajouta des réflexions sur le langage du poëte. Ensuite il composa quelques pièces de théâtre, & traduisit le Théâtre de Diderot. D'abord après la guerre de sept ans, ayant quitté la place de secrétaire, il devint précepteur d'un baron de Bringhaupt, avec lequel il demeura à Berlin, & travailla à un excellent ouvrage qui établit solidement sa réputation; c'est le *Laocoon*, ou *Observations sur les bornes de la poësie & de la peinture.* Depuis-lors il fut regardé comme le plus profond littérateur de l'Allemagne, & comme celui qui avoit le plus de goût. La bourgeoisie de Hambourg voulut l'avoir pour directeur de son théâtre, & lui fit un appointement considé-

rable.

rable. Lessing vécut à Hambourg, où il donna sa *Dramatourgie* en 1767. C'est un traité de l'art dramatique, où il critique beaucoup de pièces de Voltaire, & d'autres François. Cet ouvrage & le drame d'Emilia Galotti, de Nina, de Nathan le Sage, ajoutèrent encore à sa célébrité; & l'on s'accoutuma depuis-lors à l'appeler le grand Lessing. Le bon Gellert fut éclipsé par ce concurrent; Gottsched & Bodmer, deux rivaux, ne furent plus regardés que comme des pédans & de lourds écrivains. Lessing quitta la direction du théâtre de Hambourg, pour être bibliothécaire du duc de Bronswic à Wolfenbuttel. Cette place étoit doublement de sa convenance, parce qu'il eut en même temps l'occasion de faire un nouveau voyage en Italie, en y accompagnant le prince Léopold, le cadet des fils du duc Ferdinand alors régnant. Nous qui l'avons vu souvent à Turin, ne pouvons pas nous empêcher de dire qu'il nous a donné lieu d'admirer ses vastes connoissances, même dans la littérature italienne. Il a fait sentir dans ses entretiens l'aversion qu'il avoit pour la haute tragédie, & un grand penchant à changer de place & d'occupation. Il

nous a dit qu'il n'avoit jamais continué trois ans dans le même emploi. Auſſi à ſon retour d'Italie étoit-il diſpoſé à quitter le pays de Bronswic pour aller diriger le théâtre de Manheim. Mais étant luthérien & l'électeur bon catholique, cela fut cauſe que Leſſing reſta à Wolfenbuttel. Il trouva dans cette grande & riche bibliothèque quelques vieux manuſcrits qui le jetèrent dans la controverſe. Il publia un fragment de Bérenger de Tours, qui n'admet pas la préſence réelle dans l'euchariſtie. Cela plut à la plupart des théologiens proteſtans. Mais le ſuccès de cette découverte encouragea Leſſing à faire une autre entrepriſe qui devoit le brouiller avec tous les théologiens, parce qu'il ſapoit le fondement du chriſtianisme. On ne doute presque point que les nouveaux & fameux fragmens qu'il diſoit avoir tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel, ne ſoient ſortis de la plume de ce Hermann Reimarus, connu de l'Europe ſavante par ſon édition de Dion Caſſius. Ce ſavant Hambourgeois, qui jusqu'à l'âge de ſoixante ans ne s'étoit occupé que de littérature ancienne, & n'avoit écrit qu'en latin, s'appliqua dans ſes quinze dernières années à la théologie natu-

relle, & à la physique; & il se mit aussi à écrire en allemand. Ceux qui l'ont connu prétendent reconnoître son style dans ces fragmens. Mais Reimarus étoit mort plus de dix ans avant que ces fragmens eussent paru. On suppose que Mr le docteur Jean Reimarus son fils les a communiqués à Lessing, soit directement soit indirectement. Cela a donné lieu à de grandes disputes. (*V.* MENDELSOHN.) Au reste Lessing ne passa jamais pour fort orthodoxe. Aussi ne fut-il pas à l'abri des attaques du zélé pasteur Goetze. Il est impossible de nier qu'il n'ait dans ses derniers jours concouru à ébranler l'édifice du christianisme; mais il a infiniment mieux réussi à élever la belle littérature.

LEUCHSENRING (a) (François Michel) né à Langenkandel en Alsace en 1746, fut connu du landgrave de Darmstadt, qui le donna pour gouverneur à son fils, avec lequel il passa quelque temps à Paris. Un ouvrage périodique qu'il publia sous le titre de *Journal de lecture* en 1775—1779, fit connoître au public ses ta-

(a) Les François l'écrivent LEISSRING, & même LISERIN.

lens & ses connoissances. Ayant quitté la cour du landgrave de Darmstadt, il trouva un asile auprès du landgrave de Hombourg, prince digne d'être né dans le siècle de Fréderic II, & d'être le contemporain du prince de Dessau & du duc de Weimar. Étant venu ensuite à Berlin, il fut fort goûté de la plupart des gens de lettres, tant françois qu'allemands. Comme Éphraïm Lessing, Mr Ramler, & d'autres beaux esprits de Berlin, il vécut beaucoup avec la *nation* juive, qui n'est rien moins que méprisable dans cette capitale. Fréderic II le destina à enseigner la philosophie à son petit-neveu le prince de Prusse. Mais la philosophie & l'humeur de Mr Leuchsenring ne convenoient point avec celle de l'instituteur ordinaire de S. A. R.; & le nouveau précepteur demanda & obtint sa démission. On croyoit que s'il eût continué dans cet emploi, qui, quelque modique qu'en fût le rapport, lui donnoit un état respectable en Prusse, Mr Leuchsenring auroit peut-être donné un exemple singulier de tolérance dans ce royaume. Il vouloit épouser la petite-fille du fameux Juif Éphraïm; & en restant lui-même dans sa religion il vouloit que son

épouse restât dans la ferme. Mais dès qu'il quitta la place de précepteur du prince royal, il repartit aussi de Berlin, & on ne parla plus de son mariage. Il voyagea ensuite en compagnie du baron de Labes. Il connut en Suisse le fameux Lavater; mais ce ne fut point pour en devenir le prosélyte ou le panégyriste. Ce qu'il dit & ce qu'il écrivit contre le physionomiste zuricois, mit Mr Leuchsenring plus que jamais en relation avec Messieurs Biester, & Nicolaï, tous aussi peu partisans de Lavater que lui. Sa brouillerie avec le diacre zuricois semble l'avoir compromis avec un célèbre professeur de Gœttingue; du moins il fallut en venir à quelques éclaircissemens (a). Mr Leuchsenring retourna pour sa troisième ou quatrième fois faire sa demeure à Berlin, où il est encore vers la fin de 1789. Il n'a encore rien publié sous son nom, à l'exception de ce qu'il a adressé à Mr Schlœzer. Mais comme ses talens & son savoir sont fort connus en Allemagne, & que l'on sait qu'il peut écrire très-facilement & très-

(a) Voyez le *Museum allemand* du mois de Janvier 1787, & Nicolaï, Description de son voyage en Allemagne & en Suisse, de 1784. Tom. VIII, à la fin.

LEUPOLD (Benjamin) né dans un village près de Hirschberg en 1734 de parens luthériens, fit son cours de théologie à Halle, & commença fort jeune à travailler sur l'histoire de la Silésie. Il écrivit en latin jusqu'à l'époque de la troisième guerre de Frédéric II. La langue nationale prit alors plus de vogue; & le prédicateur Leupold continua de donner de petits ouvrages historiques en allemand. Un de ceux-ci est un Essai sur l'ordre de St Jean, séparé de celui de Malte; (V. VERNOIS) un autre est sur l'antiquité, la célébrité, la littérature, la religion de la famille de *Kottwitz;* pièce panégyrique qui ne peut servir qu'à faire d'autres panégyriques de cette famille.

LEUSCHNER (Jean Chrétien) recteur d'une grande école de Breslau, naquit à Freyberg en 1759. Ses dissertations latines sur des passages de Xénophon, sur Denys d'Halicarnasse, sur Épictète, sur Aulu-Gelle, & Prodicus Céjus, sur les sectes des hérodiens, des elpistiques, sur la religion des Grecs & des Romains, & autres sujets d'antiquités, sont curieuses & remplies d'érudition. Il en a donné quelques-unes qui

regardent l'hiſtoire littéraire de la Siléſie ; & l'on eſtime ſurtout la *Sileſia togata* ([a]). Malgré l'uſage devenu général d'écrire en langue allemande, Mr Leuſchner continua toujours à compoſer en latin.

LEVEZOW (Émanuel Fréderic) né dans un village de la Poméranie ultérieure, recteur d'une école de Stettin, a fait des recherches ſur l'introduction & les progrès de l'imprimerie, & ſon état préſent, vers 1777, en Poméranie. C'eſt là une entrepriſe peu importante, mais patriotique. Il montra une autre eſpèce de patriotisme en eſſayant de traduire en grec la Meſſiade de Klopſtock. Ce fut pour faire honneur au poëte allemand. (Car au reſte on ne lira pas plus ce poëme traduit en grec, que Télémaque traduit en vers latins par Cariſius.) La nobleſſe du pays lira certainement plus volontiers ce que le recteur Levezow a écrit ſur les charges héréditaires dans le duché de Poméranie.

LEVISON (George) médecin berlinois au ſervice de Suède, après avoir beaucoup fré-

(a) *Von Schleſien vor und nach 1740.* Tom. II. p. 514.

la jurisprudence à Halle, & la professa à Stettin jusqu'en 1781. Il vit depuis ce temps-là en particulier sur des biens qu'il possède prés de Berlin. Il a écrit autant sur la médecine que sur la jurisprudence; mais il ne paroît pas que ses travaux ayent eu beaucoup de succès.

LIEBERKUHN (Jean Nathanaël) né à Berlin en 1711 d'un orfèvre de la cour, a *été* d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, comme son frère aîné. Sa physionomie, sa conduite, son caractère, sembloient être faits pour annoncer la parole de Dieu & inspirer la vertu chrétienne. Il étudia effectivement la théologie. Mais son goût le portoit aux mathématiques & à la mécanique, & la réflexion à la médecine. Un pasteur, nommé Reinbeck, confident & presque favori du roi Fréderic Guillaume I, connût le jeune candidat Lieberkuhn; & quoiqu'il eût été charmé de faire une pareille acquisition au ministère ecclésiastique, il le recommanda au roi comme un sujet très-própre à un autre genre d'étude. Le roi, sévère & dévot, mais très-populaire, & d'un grand bon sens, voulut connoître & examiner par lui-

même le jeune homme. Il résolut de le tirer de l'état ecclésiastique, & de le faire appliquer aux mécaniques & à la médecine. Il le fit voyager en Hollande, en Angleterre, & en France, pour connoître & entendre les professeurs célèbres de ce temps-là. Le jeune Lieberkuhn connut Boerhaave, Albinus, van Swieten, Gaubius. On ne nomme pas ceux qu'il connut à Londres; mais l'on a su qu'il s'y étoit lui-même fait une très-grande réputation. Il étoit encore à Paris lorsque le roi son protecteur mourut. Le successeur, Fréderic II, fut impatient de l'avoir; & Lieberkuhn étoit déjà de retour de ses voyages avant la fin de 1740. Il n'avoit pas encore trente ans; mais cela n'empêcha point qu'il ne fût bientôt cherché & consulté comme le médecin le plus habile de la capitale. Il étoit décisif dans ses pronostics sans être avantageux, & plus courageux que ses confrères dans le choix des remèdes. Il s'attacha beaucoup à ses malades. Il pratiqua la médecine comme une profession lucrative, & d'ailleurs nécessaire à la société; mais son goût dominant étoit pour les mécaniques. Il est l'inventeur des microscopes solaires, qui sont d'une

grande utilité aux anatomistes. Ayant été à son retour admis à la société royale, il se trouva de l'académie à son renouvellement. Ce corps perdit trop tôt un membre qui lui faisoit un honneur infini. Lieberkuhn mourut en 1756, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans (a). Son habileté dans ce genre le fit admirer en Hollande & en Angleterre, où le roi Fréderic Guillaume I l'avoit fait voyager pour se perfectionner dans la médecine. Il étoit fort estimé de tous ceux qui le connoissoient; & on le trouve cité très-souvent. Un détail de sa vie, qui ne fut pas longue, contiendroit un tableau de l'état des sciences à Halle, à Jéna, à Amsterdam, à Londres, à Berlin, au commencement du siècle. Fréderic II fait mention de lui dans son épître au marquis d'Argens dont il étoit le médecin. Je n'ai trouvé ni vie ni éloge de ce rare génie que dans les Mémoires de l'académie de Berlin.

LIEBERKUHN (Philippe Jules) né à Berlin de la même famille que les deux précédens, étant recteur d'école à Ruppin, s'est fait

(a) *Mémoires de l'académie*, de l'an 1756.

de nouveau connoître dans la classe des pédagogues; mais il semble s'être borné à des rôles subalternes. Depuis 1784 il est professeur de théologie ascétique & exégétique, & inspecteur de quelques écoles à Breslau. On accusoit les Jésuites de ne faire presque lire dans leurs colléges que des livres faits par des auteurs de leur compagnie. Ne diroit-on pas que la secte de nos pédagogues fait de même, lorsqu'on voit Mr Lieberkuhn traduire en latin, à l'usage de ses disciples, *Robinson le jeune*, roman composé par Mr Campe? Le *Robinson* de ce célèbre pédagogue, quelque mérite qu'il ait, vaudra-t-il mieux que l'*Alexandre* de Quinte-Curce?

LILIENTHAL (Théodore Christophe) né à Kœnigsberg en 1717, a été professeur d'humanités, & de théologie, ensuite curé d'une église luthérienne de la même ville vers l'an 1770. Dans le temps qu'il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, elle n'étoit rien moins que florissante. C'est à l'époque que Fréderic II la trouva plongée dans la plus crasse ignorance. Lilienthal alla étudier à Leide, où il publia un essai latin *sur le Canon Grégorien de la Messe.*

Il paſſa enſuite à l'univerſité de Halle. Il y prit le doctorat, & donna à cette occaſion une diſſertation latine en forme de lettre ſur les docteurs juifs qui ſe nomment νομικοὶ, ou *Doctores privati utriusque juris, &c.* Ayant paſſé quelque temps à Danzic, il écrivit l'hiſtoire de ſainte Dorothée protectrice de la Pruſſe. Peu de temps après, en 1744, il donna encore à Kœnigsberg deux diſſertations latines ſur *l'ange qui lutta avec Jacob.* Depuis-lors jusqu'à 1756 il ne fit rien imprimer; & l'on dit que la vogue que prenoit d'un côté la littérature allemande, de l'autre la langue françoiſe introduite dans l'académie de Berlin par Fréderic II, ſuspendirent ſa plume. Il ſe remit enfin à l'œuvre, & fit imprimer en allemand des *Leçons ſur la bible*, qu'il donna dans une ſuite de cahiers ou petits volumes pendant ſeize ans, dont voici le titre, qui montre aſſez clairement quel étoit l'objet que l'auteur s'étoit propoſé: *Les bonnes choſes qui ſe trouvent dans la ſainte Écriture de l'ancien & du nouveau Teſtament, & qui prouvent & défendent la révélation divine contre ſes ennemis.* On voit par-là que d'un bout à l'autre de l'Europe les théologiens s'occupoient à

combattre

combattre le déisme & l'athéisme que la nouvelle philosophie cherchoit à répandre. L'usage de faire imprimer des leçons suivies sur la sainte Écriture devint alors général dans toute la chrétienté. Un jésuite, nommé Nicolaï, conseiller théologien de l'empereur François I, grand duc de Toscane, commença dans ce même temps à publier à Florence des leçons sur le vieux Testament; & depuis-lors on fut inondé de pareils écrits, surtout par les jésuites & ex-jésuites, qui avoient par-là trouvé le moyen de s'attirer une espèce de droit paroissial. Lilienthal a aussi fourni quelques articles à des ouvrages périodiques qui se publioient en Prusse. *Arnold*, *Hamberger*.

LINCK (Erman) pasteur à l'église d'Elbing, où il est né en 1731, a fait des poësies, des sermons, & des discours politiques. Un de ces discours a pour titre: *Un grand génie peut être bien haut & bien bas.*

LINDINGER (Jean Simon) né à Stendal dans la vieille Marche en 1723, a donné une dissertation latine sur l'utilité que peut tirer un

théologien de la lecture des anciens auteurs païens, grecs & latins. C'est le sujet d'un discours célèbre de St Basile. Mr Lindinger a écrit *sur la médecine des Juifs*, sur le gouvernement & les caractères des peuples anciens les plus célèbres, tels que les Athéniens & les Romains. Mort en 1784.

LINDNER (Jean) né à Breslau, chanoine pénitencier dans la cathédrale de cette ville, est mort l'an 1771. Il donna une instruction latine pour les jeunes gens qui aspirent aux ordres. C'est un *Apparatus clericorum* qui ne donne pas à la vérité une grande idée aux protestans du savoir des prêtres catholiques.

LINSINGEN (Adolphe Ernest de) né en 1723, a été officier dans l'armée prussienne pendant les premières guerres de Silésie; & il s'acquitta d'une fonction très-convenable à un militaire instruit. En 1747 il prononça une harangue aux funérailles du feld-maréchal Glasenapp qui s'étoit fort distingué dans la guerre de Poméranie, lorsque Fréderic Guillaume I conquit Stettin. Depuis que Mr Linsingen a

quitté le ſervice, il s'eſt occupé de l'hiſtoire de ſa famille. Il l'a fait imprimer à Erfurt en 1774 in-folio.

Lippius (Andreas Martin) né à Cottbus, a publié à Breslau l'an 1762 une Introduction à la Science des finances. C'étoit vers la fin de la guerre, qui toute affreuſe qu'elle étoit ne retarda pas beaucoup les progrés des études.

Liszewska (Roſine) née à Berlin de George Liszewsky, peintre polonois, établi dans cette ville, apprit l'art de ſon pére, & le ſurpaſſa. Elle fut mariée avec un autre peintre, nommé David Matthieu. Veuve de celui-ci elle épouſa en ſecondes nôces Mr de Gaſc, profeſſeur à Bronswic, & s'établit dans cette ville en 1765 avec une penſion, en qualité de peintre. Pluſieurs de ſes peintures ont été gravées à l'eau forte par Hayd.

Loeffler (Fréderic Chrétien) a été profeſſeur de théologie & prédicateur à Francfort ſur l'Oder depuis 1782 jusqu'en 1788, dans laquelle année il fut appelé à Gotha pour remplir une place auſſi honorable que lucrative.

(V. SILBERSCHLAG.) On dit qu'il a mêlé plus de philosophie dans ses leçons & ses écrits que les orthodoxes ne voudroient. Il a traduit du françois un ouvrage fameux, intitulé : *Le Platonisme des pères de l'église.* La préface n'est guère plus favorable à la théologie de ces pères que celle de Barbeyrac mise à la tête de sa traduction de Puffendorff ne l'est à leur doctrine morale : les annotations partent du même esprit.

LOEN (Jean Michel de), conseiller intime du roi de Prusse, mort président de la régence de Tecklenbourg & Lingen dans la Westphalie prussienne, étoit né à Francfort sur le Mein en 1694. La liste de ses œuvres, qui datent depuis 1724, fait voir que la science qu'on appelle *statistique*, & même l'usage de la langue françoise, étoient déjà fort avancés au sud-ouest de l'Allemagne, avant l'impulsion qu'ils reçurent sous Féderic II au nord-est; mais que la philosophie ne l'étoit pas encore.

LOMBARD (Jean Guillaume) est né à Berlin en 1766 d'un père originaire du Dauphiné, & d'une mère native de Berne. Il étudia au

collége françois; & à l'âge de treize ans il fit quelques ouvrages en vers qui étonnèrent les plus grands connoisseurs. Le premier essai qu'il publia, ce fut un poëme sur la mort du prince Léopold de Bronswic. Il fut bientôt après placé par Fréderic II dans le cabinet en qualité de secrétaire adjoint aux conseillers qui minutent les lettres & les réponses du roi à ses ministres & à tous ceux qui s'adressent à Sa Majesté (a). Malgré le travail immense qui l'accable dans cette place, Mr Lombard profitant

(a) Nous connoissons dans une résidence royale d'Italie un bel esprit, Mr Bossi, employé comme Mr Lombard en qualité de secrétaire du roi, qui a traduit des poësies de l'anglois, & qui a fait la plus belle & la plus noble de toutes les pièces qui ont paru en italien sur le même sujet sur lequel Mr Lombard a exercé ses talens poëtiques. En parlant soit de l'un soit de l'autre, on a souvent proposé comme problème: S'il est mieux que les souverains fassent un sort à de tels sujets, de manière qu'ils puissent suivre leur inclination, & faire honneur à leur patrie par des productions de génie; au lieu de les employer dans les bureaux, où les deux tiers de leurs occupations ne sont qu'un mécanisme capable d'éteindre le feu qui les anime. Il est probable que d'autres feroient à peu près dans une chancellerie ce que font Mr Bossi & Mr Lombard; & que très-peu de gens d'esprit feroient des vers comme eux. Mais quelles en feroient les suites, si les rois donnoient des pensions à de jeunes poëtes de vingt ans? V. les Additions aux *Vicissitudes de la littérature*, de l'édition françoise de Berlin.

de tous les momens de relâche, continué à cultiver la poësie. Il a mis en très-beaux vers françois quelques parties de la prose angloise de Macpherson, auteur ou traducteur des poëmes qui portent le nom d'Ossian. S'il continue & qu'il vienne à bout d'achever sa traduction, l'auteur écossois, soit ancien ou moderne, paroîtra aussi noblement vêtu en françois qu'il l'est en italien par l'abbé *Cesarotti*, & en allemand par Mr Denis. Dans cette dernière langue il a aussi été traduit en prose par Mr Jani, & par un professeur de Dusseldorff, nommé Harold. Mr Lombard, dans une modeste & belle préface qui précède cet essai, paroît être persuadé que les poëmes qui portent le nom d'Ossian ont été composés dans le troisième siècle; & avec une ingénuité qui lui concilie le lecteur, il se déclare de l'avis contraire à un homme de lettres *dont l'autorité est infiniment respectable*, qui lui a semblé convaincu que le rédacteur de ces poëmes en étoit le seul auteur. Nous ne demandons pas qui est cet homme de lettres (*V.* MERIAN); mais nous avouerons que c'est aussi notre sentiment. Il nous paroît d'abord peu probable que parmi

des peuples qui dans le troisième siècle étoient regardés comme des anthropophages (a), il y eût des poëtes si nobles & si sublimes qui chantassent des compatriotes vertueux. Il n'est pas moins inconcevable que par la seule tradition un poëme aussi long se soit conservé pendant près de quinze siècles, dix fois plus long-temps que les anciens rhapsodes & sophistes n'auroient conservé les poëmes d'Homère, en les apprenant par cœur les uns des autres. Mais après tout, d'où vient que depuis trente ans qu'on dispute sur l'existence des originaux, personne ne dit encore les avoir vus? Macpherson les a-t-il appris & retenus par cœur pour lui seul? A-t-il fait sa traduction de mémoire? Ce seroit bien un plus grand effort que d'avoir fait parler ses héros & d'avoir parlé lui-même en se gardant de faire allusion à toute autre histoire qu'à celle de la patrie de Fingal. Nous sommes au reste de l'avis de Mr Lombard, que ces poëmes perdroient de leur intérêt, si on les regardoit comme l'ouvrage d'un moderne anglois ou écossois. Et c'est par cette même rai-

(a) V. *Pelloutier*, *Hist. des Celtes.* Tom. I. p. 242. Voyez aussi le *Diction. philosoph.* de Voltaire à l'art. *Anthropophages.*

son que Macpherson a tâché de les faire passer pour des ouvrages anciens.

LUC (Monsieur de) né en Savoie vers l'an 1711 d'une maison noble, nommée autrement *des Maisons*, est du nombre infini des François, Italiens, Westphaliens qu'un enthousiasme de jeunesse, ou l'avarice des parens ont fait entrer dans les ordres religieux par des voeux prématurés; & qui s'en repentent dans un âge avancé. Mr de Luc, capucin jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, quitta son froc & sa patrie, & alla d'abord à Bâle pendant la guerre de sept ans. Ayant fait quelques vers en l'honneur de Fréderic II, il fut attiré traîtreusement sur le territoire françois, & enfermé dans la forteresse de Huningue. Il en sortit au bout d'un an; & il vint chercher un asile à Berlin en conduisant une femme avec lui. Comme il venoit de la patrie de Vaugelas & de St-Réal, il parloit assez bien le françois; & pouvant d'ailleurs se donner pour un homme de naissance, il fut placé à l'école militaire parmi les six gouverneurs des gentilshommes qui y sont élevés. Il y régentoit provisionnellement la

classe de grammaire françoise, lorsqu'il mourut en 1787. On a de lui quelques poësies qui sont peu de chose, mais qui font voir qu'il auroit pu faire beaucoup, s'il eût fait de meilleures études dans sa jeunesse (a).

20. LUCCHESINI (Jérôme, marquis de) chambellan & envoyé du roi de Prusse à Varsovie, membre de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Luques en 1752 d'une famille patricienne également illustre par des titres littéraires & par des charges civiles. Comme Luques est la ville de l'Italie où la noblesse s'est le plus appliquée de tout temps aux lettres & aux sciences, plusieurs de ses oncles & grands-oncles se sont distingués dans la littérature latine. Sa mère, née comtesse de Montecatini, étant à la

(a) Si la *Prusse littéraire* est privée des Mémoires aussi intéressans que le sont ceux du baron de Tott, que pourroit nous donner un habile général prussien, compatriote de Mr de Luc; ce sera peut-être par la même raison. Les choses ont changé depuis quelque temps dans la Savoie. Non-seulement la noblesse y est mieux instruite, mais les autres classes aussi. L'on a vu à Berlin en 1784 un jeune Savoyard très-capable de soutenir des chaires de mathématiques. Fréderic II l'avoit fait venir; mais le jeune mathématicien n'étant pas content de la place qu'on vouloit lui donner lorsqu'il fut ici, s'en retourna dans sa patrie.

cour de Modène, voulut le faire instruire dans un collége très-renommé de cette ville. Il eut entr'autres pour maître le célèbre abbé Spallanzani. Après avoir achevé son éducation à Modène & à Luques, il voyagea dans d'autres villes d'Italie, & s'arrêta particulièrement à Rome, à Naples, & à Turin, où son esprit, ses connoissances, son caractère lui firent des amis & des admirateurs. Il voulut ensuite voir l'Allemagne, & passa quelque temps à Vienne, où il fit autant connoître la noblesse de ses sentimens patriotiques, que ses qualités littéraires. A Dresde on auroit souhaité de l'attacher au service de l'électeur à qui il plut beaucoup; mais Mr le marquis de Lucchesini vint à Berlin avant que d'écouter les propositions de la cour de Saxe. Il fut présenté à Fréderic II, qui trouva complètement dans le gentilhomme italien les talens qu'il souhaitoit pour en faire sa société (a). La manière dont il vécut avec un roi vieilli dans la littérature & dans la politique, a ajouté infiniment à un fonds de connoissances qu'il y apporta en venant en Prusse, & lui acquit de la considération dans toute l'Eu-

(a) *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. Ch. 10.

rope. On ne doute pas que Mr de Lucchesini n'ait contribué aussi bien que Mr le comte de Hertzberg à faire prendre à Fréderic II une plus juste & meilleure idée qu'il n'avoit de la littérature allemande. Et il est singulier qu'un écrivain qui n'existe qu'en traduisant ou en compilant des livres allemands, ait voulu en faire un reproche au gentilhomme italien; comme si au lieu de parler au roi des Garve, des Biester, des Schwab, des Gleim, des Nicolaï, ou de Messieurs Kæstner, Wieland, Zimmermann, il eût prôné un maître de langue dont on n'avoit vu que des pamphlets. Malgré cela il n'a pas dépendu de Mr de Lucchesini qu'on n'eût Mr du Puis, & Levéque, qui en étoient bien dignes, à l'académie des sciences & au collége des nobles à Berlin. Par sa réserve respectueuse & sa présence d'esprit, Mr de Lucchesini sut prévenir tous les revers qu'avoient essuyés tant d'autres beaux esprits qui avoient vécu avec Fréderic. On ne cite pas un seul sarcasme que le roi ait lâché sur lui. Le roi prit presque toujours son avis sur les sujets qu'il appela en qualité d'hommes de lettres. Tout le monde sait qu'il rendit service à tous ceux auxquels il lui a été possible de le

faire sans trahir son devoir & son honneur. Il eut cependant le bonheur de se conserver l'estime & la bienveillance de Frédéric II, & de gagner la confiance du prince de Prusse, qui dès les premiers instans de son règne lui marqua combien il avoit été satisfait de sa conduite. Comme on le connoissoit pour très-lettré, le nouveau roi voulut que ce fût lui qui composât l'ode funèbre qui devoit être chantée à l'enterrement de Fréderic II. Quoiqu'elle ait été faite à la hâte, cette pièce fut généralement très-applaudie, & fit sentir aux Allemands que le goût de la bonne latinité s'étoit conservé en Italie. Les acclamations faites à l'auteur de l'ode à l'occasion des funérailles du feu roi, & du discours que Mr le marquis de Lucchesini prononça à l'académie, où il fut reçu membre honoraire au mois de Septembre 1786, furent suivis d'autres succès de différent genre. Le nouveau monarque le chargea de commissions importantes pour le cercle de Westphalie, & pour la cour de Rome en 1787. A son retour d'Italie S. M. lui doubla la pension de deux mille écus dont il avoit joui jusqu'alors. Il le désigna envoyé extraordinaire en Hollande au-

près du prince stathouder son beau-frère, & sa sœur chérie, dans des circonstances connues de tout le monde. D'autres affaires, de plus grande importance pour l'intérêt général, lui firent destiner la mission de Russie avant qu'il partît pour la Hollande. Il avoit déjà expédié ses équipages à Pétersbourg, lorsqu'il reçut des ordres & des instructions pour négocier en Pologne en passant. Il y réussit si bien au gré du roi son maître, que les affaires de la république devenant de jour en jour de plus grande conséquence, S. M. jugea à propos de le continuer dans cette mission. Il n'est pas besoin de dire si le succès, qui est très-connu, a justifié le choix du monarque. Mr le marquis de Lucchesini n'a encore publié, que l'on sache, que quelques pièces de poësies, tant italiennes que latines, & son discours de réception à l'académie. Mr Busching, dans son Caractère de Fréderic II, parle de quelques mémoires qu'il lui a fournis sur l'Italie; & Mr Merian, directeur de la classe de belles lettres, devoit publier une dissertation sur les guerres civiles de la Toscane, que ce gentilhomme italien lui avoit fournie, pour servir d'éclaircissement à ses mémoires sur

Dante; mais le marquis la redemanda pour la revoir; & des occupations plus importantes l'empêchèrent de la renvoyer avant l'impression du volume dans lequel ce discours historique auroit dû être inséré. Personne ne doute en Prusse que de tous les gens de lettres, de quelque classe qu'ils soient, aucun, après Mr le comte de Hertzberg, ne fût plus en état d'écrire l'histoire de Fréderic II que Mr le marquis de Lucchesini; & il pourroit l'écrire également en latin, en italien, en françois, & peut-être en allemand. Mais si d'un côté l'on souhaite avoir de lui ou de Mr de Hertzberg une telle histoire, l'on souhaite de l'autre côté qu'ils ne se trouvent jamais dans des circonstances propres pour y travailler. Car depuis Thucydide jusqu'à Clarendon & Torcy il n'y a eu que les hommes d'état qui avoient quitté leur poste, qui ayent jamais publié d'histoire.

LUCHET (Jean Pierre Louis, marquis de) né dans l'Orléanois, composa dans sa jeunesse une histoire de cette province, dont je vois que les auteurs de *l'Allemagne savante* n'ont point eu connoissance, & qui lui suscita quelque per-

ſécution. Le duc de Choiſeul parut une fois s'intéreſſer au ſort de ce ſavant orléanois, & de ſon épouſe ſuiſſe, née Dillon. Mais cette faveur ne fut que momentanée ; & d'ailleurs Mr de Choiſeul ayant quitté le miniſtère, ſa protection devint inutile. Le marquis de Luchet ſe retira dans le pays de Vaux, & vécut quelque temps avec Voltaire à Ferney. Il entreprit un journal, reſſource de tous les gens de lettres qui ſe trouvent ſans état fixe. Mais cette reſſource n'en fut point une pour Mr de Luchet. L'auteur l'abandonna après avoir donné vingt-quatre cahiers, ſous le titre de *Nouvelles de la République des lettres*, en 1775 & 1776. Le ſort que lui offrit le feu landgrave de Caſſel, le tira du Pays de Vaux ; & il devint en 1777 conſeiller intime de ce prince, directeur de ſon théâtre françois, ſecrétaire perpétuel de l'académie des antiquités, ſurintendant de la chapelle & des ſpectacles, premier bibliothécaire, hiſtoriographe, vice-préſident d'une chambre de commerce, préſident du comité ; en un mot favori. Dès les premières années de ſon ſéjour à Caſſel, il donna un Eſſai ſur la minéralogie & la métallourgie ; & un an après il publia

l'Hiſtoire de la vie de Voltaire (a), qui eut quelque ſuccès. Depuis lors les emplois dont il fut chargé l'empêchèrent de faire des livres. Et quel eſt le favori qui puiſſe compoſer autre choſe que des complimens à ſon maître ou à ſa maîtreſſe ? La mort du landgrave réduiſit Mr de Luchet à peu près dans l'état où il étoit lorsqu'il ſe retira à Lauſanne. On lui demanda compte de l'adminiſtration précédente ; & il eſſuya pour cela un procès dont la déciſion lui fut favorable. Il ſe retira à Berlin dans les derniers mois du règne de Fréderic II ; & il s'y ſeroit fixé moyennant une modique penſion de l'académie dont il pouvoit être membre utile, ſoit comme littérateur, ſoit comme phyſicien ou minéralogiſte. Mais cela n'eut pas lieu. Et la mort de Fréderic II rendit plus difficile aux François l'entrée dans toute ſorte de places. Cependant le prince Henri, frère de Fréderic, accueillit Mr de Luchet, le logea dans ſon hôtel, & lui fit une penſion fort honnête qu'il lui promit d'augmenter à la mort du margrave de Schwedt, dont le prince devoit hériter, &

dont

(a) V. le Nouveau Dictionnaire hiſtorique, Art. *Voltaire*.

dont il hérita peu de temps après. S. A. R. le conduifit même à Paris dans le fecond voyage qu'elle y fit en 1788, & en partant elle permit à Mr de Luchet de s'y arrêter encore quelque temps. Les troubles de la France furvinrent. Le comte de Mirabeau, qui avoit connu à Berlin Mr de Luchet, le détermina à s'attacher aux affaires d'état & à fon parti. Et ce favant préféra de vivre dans les troubles de Paris à jouir de la tranquillité de Rheinsberg. Il renvoya au prince le contrat par lequel S. A. R. lui affuroit une penfion viagère. Cette étrange réfolution peut être excufable, louable même, parce que dans les discordes civiles tout homme qui n'eft pas un parfait chrétien, ou épicurien décidé, prend un parti. Mais comment excufer le marquis de Luchet, s'il eut part aux abominations qu'on a publiées fur la cour de Rheinsberg, après avoir reçu tant de bien du prince Henri, dont d'ailleurs l'attachement pour la nation françoife eft fi connu?

LUDCKE (.........) né à Berlin vers l'an 1760, fils d'un marchand, ou plutôt d'un nautonnier qui faifoit fon trafic en transportant par

eau les marchandifes de Hambourg à Berlin, & d'ici à Hambourg. Ce garçon, né avec d'autres talens, ne pouvoit s'accommoder des occupations auxquelles fon père auroit voulu le fixer; & le père humain céda aux inclinations du fils, le laiffa voyager, & lui fournit même pour cela l'argent néceffaire. Le jeune homme alla en Italie, où il fe trouva lorsque le tremblement de terre de la Calabre fit changer de face à tant de villes. Il s'appliqua à la peinture; il fe forma fans maître, fimplement en voyant travailler les peintres à Rome, & partout où il en trouva de renommés. Il réuffit furtout dans les payfages; & un de fes tableaux repréfentant l'Etna, a remporté dans cette année 1789 le prix de l'académie de peinture de Berlin. A la vérité les figures n'y font pas parfaitement faites; défaut affez commun parmi les peintres de fon genre. Mais comme il eft jeune & qu'il conferve toute fon ardeur pour l'art auquel il s'eft voué, il pourroit encore fe perfectionner dans cette partie, comme Vernet & Berghem. Si une certaine fierté de caractère eft une preuve de talens dans les artiftes, Mr Ludcke peut être compté même à cet égard, dans la première claffe.

LUDECKE (Chriſtophe Guillaume) né en 1738. J'ignore pourquoi cet eccléſiaſtique qui a marqué l'année de ſa naiſſance, a laiſſé ignorer le nom du pays où il eſt né. Mais il paroît que ç'a été dans les provinces méridionales des états pruſſiens. Après avoir étudié la théologie, & beaucoup voyagé, il obtint une place de prédicateur à Magdebourg, & il publia entr'autres ouvrages une Deſcription de la Turquie, & de l'état préſent de la religion & de la conſtitution de l'empire turc dans la ſeconde moitié du dix-huitième ſiècle. En 1773 il fut appelé à Stockholm pour être paſteur de l'égliſe allemande de cette ville. Il y a apparence que ſes écrits ſur la Turquie lui ont ſervi de recommandation dans un pays naturellement allié de l'empire ottoman. Mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eſt preſque le ſeul écrivain allemand établi en Suède (a).

LUDECKE (Jean Chrétien) curé luthérien dans un village de la vieille Marche, a écrit ſur l'économie rurale, & ſur l'hiſtoire naturelle de la province où il vit.

(a) V. l'art. CATTEAU dans les Additions du Tome I.

LUDERWALD (Jean Balthasar) né en 1722 à Fahrland, village de la moyenne Marche, où son père étoit pasteur, se destina à la théologie & à l'état ecclésiastique, & fut d'assez bonne heure employé à Wolfenbuttel, à Bronswic, à Helmstedt, comme docteur en théologie. Il a beaucoup écrit sur la religion. Il est depuis vingt ans premier pasteur à Vansfelde.

LUDKE (Fréderic Germain) diacre & prédicateur à l'église de St Nicolas de Berlin, naquit à Stendal dans la vieille Marche en 1730. Il eut dans sa jeunesse quelqu'emploi à Danzic, & fut pendant la guerre de sept ans aumônier d'un régiment prussien qu'on appelle à présent Bornstædt. Les distractions des campagnes ne l'empêchèrent pas d'écrire; & il fit imprimer à Breslau quelques sermons. Établi ensuite dans la capitale, comme adjoint d'un très-célèbre prédicateur philosophe, (Spalding,) il composa un ouvrage sur la tolérance, & d'autres livres de ce genre. Il seroit en état de rendre service à ceux qui écrivent l'histoire de la guerre de sept ans. La femme qu'il vient de perdre, en 1789, lui a laissé six enfans; & il n'est pas

l'eccléfiaftique berlinois qui a la plus nombreufe famille. *V.* TROSCHEL.

LUDWIG (Jean Pierre de) mort chancelier de l'univerfité de Halle, en 1743, étoit né en 1670 d'un bailli du château de Hohenhard près de Halle en Souabe. Il étudia d'abord à Tubingue, puis à Wittenberg, enfuite à Halle en Saxe, où il fut fait profeffeur de philofophie fpéculative en 1691. Cependant il fe fit une grande réputation dans l'hiftoire & le droit public qui en reffort; & on lui permit, ou peut-être on lui ordonna fecrètement de faire un voyage en Hollande pour fe trouver, fous prétexte de curiofité littéraire, aux conférences de Ryswyck. Après la conclufion de ce traité, il fit un féjour de neuf mois à la Haie, & vifita quelques cours fur le Rhin. Il ne retourna à Halle qu'en 1700. On travailloit alors avec ardeur pour faire ériger la Pruffe en royaume; & il fit fur cette affaire quelques écrits par ordre de la cour. En 1703 il obtint la chaire de profeffeur d'hiftoire, & l'année d'après il fe fit recevoir docteur en droit. Il avoit alors trente-quatre ans. Il fut fait profeffeur dans cette faculté,

& en même temps hiſtoriographe du roi. En 1709 il eut le titre de conſeiller privé. Quelque temps après il ſe fit anoblir, & il acquit des terres nobles. Son mérite & ſon ſavoir furent de jour en jour plus reconnus. Le roi Fréderic Guillaume I le créa chancelier de Magdebourg & de l'univerſité. Cette place qu'avoit eue Mr de Seckendorff dès la création de l'univerſité, avoit été vacante pendant quelque temps, apparemment parce qu'il n'y avoit point parmi les ſavans & les profeſſeurs des perſonnes aſſez diſtinguées pour l'occuper dignement. On ſait que dans les anciennes univerſités ce ſont les évêques & les archevêques qui ont cette charge. Ludwig, devenu illuſtre par différens titres, parut propre à la ſoutenir avec dignité. Il l'a tenue un peu plus de dix ans. Lorſque Fréderic II fit la conquête de la Siléſie, il ordonna au ſavant chancelier de Halle de compoſer les déductions de ſes droits ſur cette province. Ludwig avoit donné au public quantité d'ouvrages ſur le droit public d'Allemagne, la plupart ſous des noms empruntés, tantôt de Pierre de Giovanni, tantôt de Jean Pierre de Hohenhard, ou de Pharamond Clovis. Il fut

attaqué par une infinité de jurisconſultes & d'hiſtoriens de ſon temps, par Gebauer, par Sextor, par Moſer, & même par ſes collégues Thomaſius & Gundling. Ces deux derniers, & ſurtout Thomaſius, étoient des rivaux dignes de lui. Son érudition étoit immenſe; & la collection des livres où il puiſa, & qu'il commença à raſſembler pendant ſon voyage en Hollande en 1695, étoit étonnante pour un particulier, ſurtout dans un temps où la librairie ne s'étoit pas encore auſſi prodigieuſement accrue qu'elle l'a été depuis. La bibliothèque de Mr de Ludwig conſiſtoit en huit cents manuſcrits, & treize mille quatre cent ſoixante volumes imprimés, dont une grande partie contenoient cinq, ſept, ſouvent plus de dix piéces différentes, reliées enſemble. Lorsqu'on fut obligé de la vendre, Jean David Michaëlis en rédigea le catalogue, qui fut imprimé en 1745, en quatre volumes in-8°, & en trois volumes petit caractère. Le célèbre baron de Wolff y ajouta une préface.

LUSI (Spiridione, comte de) n'eſt connu en Allemagne que comme militaire & politi-

que; puisqu'il fit la guerre avec honneur en 1778, & qu'il a été huit ans envoyé du roi de Prusse à Londres. Cependant avant que d'entrer dans cette double carrière, il étoit très-connu en Italie comme homme de lettres (a). Il est né à Céphalonie en 1741, d'une des principales familles de cette île. Il reçut les premières instructions dans un collége grec à Venise, & continua ses études à l'université de Padoue. Étant à peine âgé de vingt ans, le magistrat qui préside aux études le chargea d'enseigner la langue grecque, c'est-à-dire l'ancienne, & les mathématiques à quelques jeunes Grecs que la république faisoit élever à ses frais. Il connut alors, tant à Padoue qu'à Venise quelques nobles Vénitiens très-instruits, entr'autres Mr Flangini, aujourd'hui cardinal, qui dans ce temps-là s'occupoit de belle littérature, & du droit civil. Il fut encore plus particulièrement lié avec Paul Rayneri, mort doge en 1788. Ce savant patricien, qui étoit alors un des présidens de l'université qu'on nomme *Riformatori dello studio*, engagea le jeune de Lusi à traduire du

(a) *Vicissitudes de la littérature.* Part. II. chap. 3.

grec les ouvrages de Lucien. Il avoit donné quatre volumes de cette traduction successivement en 1763—1765, lorsque le désir d'un genre de vie plus actif, d'autres études & d'autres occupations lui firent quitter Padoue & l'Italie. Il partit en 1771, dans l'intention d'aller servir comme militaire en Russie, où l'on étoit alors en guerre avec les Turcs. Mais étant encore à Vienne lorsque la paix entre les Russes & les Turcs fut faite, au lieu d'aller en Russie il s'arrêta à Vienne. Il se fit connoître & estimer particulièrement du comte de Zinzendorf, neveu du célèbre ministre de ce nom, & du prince Dietrichstein, grand écuyer de l'empereur. Ce dernier venant en Silésie en 1774, y conduisit Mr de Lusi, & le présenta au grand Fréderic & au prince de Prusse, aujourd'hui régnant. Invité par ce prince de venir à Berlin, il y vint en 1777. Il vit de nouveau Fréderic II, qui après les premiers entretiens lui fit insinuer qu'il lui feroit un sort s'il vouloit s'attacher à son service. Le comte de Lusi l'accepta; & la guerre de Bavière étant survenue, il fut désigné capitaine, & envoyé à Francfort sur le Mein pour lever un bataillon franc, dont il eut une compagnie

ſous le colonel Steinmetz, & dans la brigade que commandoit le général Zaremba. Le *chef* de ce corps franc ayant été tué à Commeiſe près de Jægendorff, le comte de Luſi en prit le commandement. Il repouſſa un corps d'ennemis quatre fois plus fort que le ſien, & alla même les attaquer dans leurs retranchemens, dont il s'empara ([a]). Cette action le fit avancer au rang de major. La paix *de Teſchen* ayant mis fin à la guerre de Bavière, les corps francs furent congédiés, & le roi retint le comte de Luſi dans l'intention de l'employer d'une autre manière. Effectivement deux ans après il le deſtina ſon envoyé en Angleterre. Les deux cours n'étoient pas alors trop d'accord. Le comte de Luſi eut le bonheur de plaire au roi George & à ſes miniſtres. Il obtint du gouvernement anglois tout ce que la cour de Pruſſe ſouhaitoit. Fréderic II, très-ſatisfait de la manière dont ſon envoyé s'étoit comporté dans des circonſtances critiques, l'avança au rang de colonel; ce qui étoit une très-grande diſtinction dans l'armée pruſſienne, vu le peu

(a) *Hiſtoire de la guerre de* 1778, par Holzendorf.

de temps qu'il avoit fervi. La confédération germanique où le roi d'Angleterre comme électeur de Hanovre entra des premiers, la révolution de la Hollande opérée de concert avec l'Angleterre, le traité conclu pour la garantie de la conftitution des Provinces unies, enfin le traité général conclu en 1788 entre les deux puiffances pruffienne & britannique, ont été négociés & ftipulés pendant la miffion de Mr le comte de Lufi à Londres. Vers la fin de la même année 1788, le roi Fréderic Guillaume le rappela près de fa perfonne à Potsdam, lui fixa une penfion convenable, lui conféra l'ordre pour le mérite militaire. Il eft par fon rang actuel à portée de devenir bientôt général.

LYNAR (Henri Cafimir Gottlob, comte de). L'intérêt que peut offrir cet article fera pardonner à l'auteur de l'avoir inféré ici, en cas que l'on trouve que le comte de Lynar n'appartienne pas à la Pruffe, n'étant point né, n'ayant jamais été employé dans les états du roi. Il fuffit qu'il ait été fort fouvent & fait de longs féjours dans le pays, pour pouvoir parler de lui fans fortir des bornes que nous avons mifes à

notre travail. La famille de Lynar eſt originaire d'Italie; elle deſcend de Roch Guarini, ingénieur très-habile qui a ſervi ſous un electeur de Brandebourg. Il prit le nom de comte de Lynar, d'un château de la Romagne appelé Linara; & c'eſt une des familles nobles transplantées, ſoit en Saxe, ſoit en Pruſſe, qui a le plus proſpéré. Le père du comte Caſimir de Lynar dont nous parlons, étoit envoyé de Saxe à Copenhague lorsqu'il dut ſonger à l'éducation de ſes trois fils, dont le comte Caſimir eſt le cadet. Il en chargea Mr Buſching qui venoit depuis peu d'achever ſes études. Et le comte Caſimir qui n'avoit alors que trois ans, apprit à épeler d'un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne (a). Cependant ce ne fut que le frère aîné qui eût pour inſtituteur & compagnon de voyage ce ſavant auſſi illuſtre par ſes ouvrages imprimés

(a) *Noch nie hatte ich mich mit kleinen Kindern ſo viel beſchäftiget, als hier mit den Enkeln der græflichen Herrſchaft, dem Grafen Heinrich Caſimir Gottlob zu Lynar, und Heinrich dem XXXVII, einem Sohn des Grafen Heinrich des IX Reuſs aus Berlin, geſchahe. Bey der Tafel hatte ich den letzten neben mir ſitzen, und den erſten auf dem Schoos. Gemeiniglich riefen beide zugleich, einer* Ma, *und der andere* Giſter, *und alſo das ganze Wort* Magiſter. Voyez *Büſchings Lebensgeſchichte.* p. 119.

que par le bon ordre qu'il a mis dans des écoles illuſtres de Pétersbourg & de Berlin. Pour qu'il y eût un exemple de plus dans l'hiſtoire du genre humain & de la littérature, qui ſervît à prouver que les éducations les plus ſoignées ne ſont pas celles qui ont le plus de ſuccès, le comte de Lynar qui eut pour Mentor Mr Büſching, n'a pas écrit une ligne ni fait une action que l'on puiſſe citer; au lieu que le comte Caſimir ſe fait de pluſieurs manières eſtimer des honnêtes gens & des gens de lettres; & il a fait des livres dont des perſonnes reſpectables font beaucoup de cas. Le premier ouvrage qui annonça au public allemand, en 1768, les diſpoſitions du comte Caſimir de Lynar, a été la traduction d'un livre françois ſur les progrés & la décadence du goût. Peu de temps après ce ſeigneur alla vivre parmi les fréres de l'unité, dits autrement *Moraviens* ou *Hernouthiens*. Il adreſſa en 1774 une lettre à Mr Lavater; & c'eſt depuis-lors qu'on le regarde comme piétiſte. En 1779 il publia un écrit ſur l'origine, les progrès, & la conſtitution préſente de ces fréres, auxquels il s'étoit agrégé; & l'année ſuivante il ajouta à cette relation quelques réflexions qui

avoient été faites dans la maiſon de Barby, un des plus conſidérables établiſſemens de cette ſociété. Mr Buſching fit quelques additions à ces remarques; & mit une préface de ſa façon à la tête d'une ſeconde édition fort augmentée que le comte de Lynar en a donnée en 1781. En s'affectionnant à cette eſpèce de communauté religieuſe, le comte Caſimir ne perdit pas le ſouvenir de ſes parens; il publia en 1782 la Vie du comte Roch Fréderic de Lynar ſon pére. Cependant les progrès de la piété, l'édification du prochain, lui tinrent plus au cœur que l'honneur de ſa famille. Car il entreprit en même temps les *Contributions hebdomadaires*, (*wöchentliche Beyträge*,) pour ſervir aux progrès de la véritable piété; il y mit pour épigraghe *Jéſus-Chriſt tout en tous* (*Alles in allen Chriſtus*); ce qui marque aſſez l'intention de l'auteur. Il y a aujourd'hui près de vingt cahiers de ce journal. Un autre, qu'il intitula *Magaſin pour les enfans de Dieu*, a eu moins de ſuite. En 1785 on vit paroître ſous le nom du comte de Lynar, avec quelques remarques de l'éditeur anonyme, une réponſe à la queſtion: *D'où vient que les écrivains qui enſeignent l'erreur & qui tournent*

tout en ridicule, ont tant de vogue? Cet ouvrage étoit fait probablement contre le docteur Bahrdt. Mr le comte de Lynar a fait plusieurs autres ouvrages de cette nature. Il vit habituellement avec des savans & des professeurs à Leipsic, à Halle, à Jéna. Il ne va guère dans les villes où résident des cours; & depuis long-temps on ne l'a vu à Berlin, où il a une sœur mariée avec Mr le comte de Kameke.

M.

MADIHN (George Samuel) naquit à Wolfenbuttel en 1729. Son père etoit auditeur général & aſſeſſeur de juſtice à la cour de Bronswic. George Samuel eut dans son enfance une maladie qui lui ôtoit l'uſage de la parole. Dès qu'il fut délivré de cette indiſpoſition, il fit ſes études à Wolfenbuttel, enſuite à *Halle*, puis au collége Carolin de Bronswic. Il les continua à l'univerſité de Helmſtedt pendant trois ans encore. A vingt-un ans il fut fait précepteur des barons de Veltheim; après cela il ſe fit recevoir docteur en 1754 à Halle, où il fut fait profeſſeur à l'univerſité, & aſſeſſeur de l'échevinat. Mais en 1758 Mr de Steck, aujourd'hui conſeiller intime au cabinet à Berlin, ayant quitté ſa place de profeſſeur à Francfort, Mr George Madihn lui ſuccéda lorsqu'il fut transféré de l'univerſité de Halle à celle de Francfort ſur l'Oder On a de lui vingt-cinq à trente traités ou diſſertations ſur le droit, la plupart en latin.

MADIHN (Louis Godefroi) frère du précédent, né en 1748, eſt auſſi profeſſeur de droit

à

à Francfort sur l'Oder. Il a écrit sur l'histoire du droit criminel.

MAIMON (Salomon) Juif lithuanien, vivant à Berlin, s'est totalement adonné aux spéculations métaphysiques. Ceux qui le lisent & qui le connoissent les trouvent plus original & plus profond, & même plus philosophe que Mendelssohn. Mais il n'égale pas celui-ci dans l'élégance du style. Il est grand partisan de Kant, à qui il vient d'adresser un essai sur la philosophie transcendante. L'Anglois Shaftesbury, le François Malebranche, le Napolitain Jean de Vico, tous célèbres métaphysiciens, & tous aussi abstrus que le professeur prussien, n'ont pas eu la gloire d'avoir des Juifs pour sectateurs, & de servir à expliquer le Talmud. En s'attachant à Kant, le Juif Maimon ne négligea pas Plouquet, autre métaphysicien célèbre de nos jours.

MAINVILLERS (......... de) gentilhomme françois, qui joua un rôle assez comique dans la littérature prussienne. Il vint à Berlin dans les premières années du règne de Frédé-

ric II; & on le présenta à la cour. Il fut quelque temps copiste ou co-laborateur du marquis d'Argens, avec lequel il se brouilla dans la *suite*. Je n'ai pu trouver les mémoires que Mainvillers a écrits sur sa vie & ses aventures; mais l'on sait qu'il enleva la comédienne Cochois, belle-mère du marquis d'Argens, ou qu'il se laissa enlever par elle, ainsi qu'il le racontoit. Il reparut plusieurs fois à Berlin, quelquefois assez galamment habillé, d'autres fois couvert de haillons, plein de vermine, & demandant l'aumône. Il alloit de Paris à Pétersbourg; de là à Constantinople ou à Lisbonne. toujours à pied, & demandant l'hospitalité aux gentilshommes dans leurs terres, & aux ecclésiastiques dans leurs paroisses. Plus d'une fois il fut volé sur le chemin. Un jour il arriva à Berlin presque nu; & en se présentant à quelques pasteurs françois pour avoir quelque secours, il raconta les malheurs qui lui étoient arrivés; mais il paroissoit s'en consoler, parce qu'il avoit sauvé sa *Pétréade*. C'est un poëme soi-disant épique sur Pierre le grand, où il n'y a peut-être pas dix vers supportables dans tout le volume C'est le seul ouvrage de lui que nous ayons eu sous les yeux,

& que l'on ne manque jamais de citer lorsqu'on nomme le chevalier de Mainvillers

MANGELSDORFF (Charles Ehregott) né à Dresde, donna des leçons particulières à Halle, & fut ensuite un des maîtres du célèbre philantropin de Dessau. Il est depuis l'an 1782 professeur d'histoire & d'éloquence à Kœnigsberg. C'est, après Mr Campe peut-être, un de ceux qui font le plus d'honneur aux établissemens littéraires du prince de Dessau, & même au fameux Basedow, dont il a traduit de l'allemand en latin quelques ouvrages sur l'éducation. Il a fait des abrégés historiques & des tables qui servent pour étudier l'histoire.

MANGER (Henri Louis) surintendant des bâtimens & des jardins du roi à Potsdam, est né en 1728 à Kitscher, petit village de la Saxe, entre Borna & Altenbourg. Son père n'étoit que jardinier; mais il avoit quelque connoissance du dessein; & après avoir envoyé ce fils aux écoles de Leipsic, il lui apprit lui-même à dessiner, autant qu'il put. Un architecte de Leipsic, nommé Schiendlein, prit chez lui le jeune gar-

çon, lui fit apprendre le deffein, & même les mathématiques, & l'employa dans la conduite de plufieurs bâtimens. Le jeune Manger, qui vouloit enfuite fe deftiner à l'architecture militaire, alla à Dresde, & s'appliqua à cette partie fous la direction de Canway de Wate, capitaine ingénieur au fervice d'Augufte III, roi de Pologne. Les connoiffances qu'il avoit à Potsdam l'attirèrent dans cette ville. Son intention étoit d'être placé dans le corps du génie: mais il le fut dans le comptoir des bâtimens; & il eut la conduite de plufieurs édifices fous le vieux Boumann hollandois, & fous un autre architecte, nommé Hildebrand. Depuis-lors il fut toujours employé à Potsdam & dans les environs. Il donnera lui-même une notice exacte des bâtimens dont il a eu la conduite, ou donné les plans, dans un ouvrage dont nous avons déjà le prémier volume fous nos yeux. Le titre en eft: *Hiftoire des bâtimens de Potsdam, particulièrement fous le règne de Fréderic II*, (*Baugefchichte von Potsdam, &c.*)

MANSTEIN (Chriftophe Herrmann de) naquit à Pétersbourg en 1711. Son père, lieute-

nant général au service de Russie, envoya ce fils à Berlin pour être élevé dans la maison des cadets de cette ville; & il devint ensuite officier. Mais étant allé voir ses parens à Révél en 1736, il s'arrêta auprès d'eux, demanda son congé au roi de Prusse (a), & prit service en Russie. Il se distingua par sa bravoure dans la guerre de Turquie. Dans la fameuse révolution de 1740, par laquelle le duc de Courlande fut renversé, Mr de Manstein fut chargé de la commission d'aller se saisir de la personne de ce terrible favori. Fréderic II l'attira de nouveau en Prusse en 1747. Il étoit lieutenant général en 1757, lorsque par sa valeur fougueuse il engagea la bataille de Prague, & causa la perte de celle de Colin (b). Il fut tué peu de jours après par la troupe de Laudon. Les Mémoires qu'on a de lui comprennent particulièrement l'histoire de la Russie depuis la mort de Pierre I jusqu'au règne d'Élisabeth. Comme il savoit plusieurs langues, & passablement la françoise,

(a) Voyez ses Mémoires, sa Vie par Pauli, & l'Histoire de Russie.

(b) V. *Oeuvres posthumes de Fréderic II.* Tom. III. p. 152 & 180. édit. de Berlin.

bord à la chambre de justice, il ne jugea pas à propos de paroître comme auteur. Mais l'on n'ignore pas qu'une suite de lettres qui parurent en Hollande sous le titre de *Lettres d'un ami de Leide à un ami d'Amsterdam*, est sortie de sa plume. Ce sont des réflexions politiques sur les affaires du temps depuis 1756 jusqu'en 1762. Après la paix de Hubertsbourg Frédéric II fit Mr de Marconnay conseiller privé & secrétaire d'état. Il a la place qu'avoit le comte de Hertzberg, lorsque celui-ci fut fait ministre du cabinet. Ils ont très-souvent travaillé de concert, puisque toutes les déductions que le cabinet de Berlin fit paroître en allemand, étoient traduites en françois par Mr de Marconnay.

MARGRAFF (André Sigismond) né en 1707 à Berlin, où il mourut directeur de la classe de physique à l'académie des sciences l'an 1782. Il étoit regardé comme le premier chimiste de son temps. Il doit sa réputation à un règlement de l'académie, en vertu duquel les mémoires devoient s'imprimer en françois. Il auroit été connu beaucoup moins & plus tard, si on avoit dû attendre que ses ouvrages fussent

traduits ailleurs. Il écrivoit en allemand; n'étant qu'apothicaire de profession, c'étoit beaucoup qu'il fût le latin pour lire des livres. Ces mémoires académiques, traduits d'abord en françois, ont été très-bien reçus & infiniment estimés en France, ainsi que dans toute l'Europe. Ils ont été recueillis par Mr de Machi, & réimprimés à Paris en deux volumes in-8°. Un de ses grands mérites, c'est l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il faisoit & refaisoit ses expériences; de sorte que l'on peut s'y fier, & que les chimistes s'y fient en effet sans réserve.

MARPOURG (Fréderic Guillaume) le plus grand enthousiaste que la musique ait eu à Berlin, & peut-être en Allemagne, débuta l'an 1749 par un petit ouvrage en allemand, qu'il intitula *le Musicien critique sur les bords de la Sprée.* Depuis il donna presque tous les ans quelque chose au public dans ce genre. Il s'appliqua au calcul. Sa connoissance auroit intéressé feu Mr Sarti, célèbre compositeur italien, qui dans le temps qu'il passa par Berlin pour aller en Russie, nous parut fort occupé de l'algèbre pour la rapporter à la musique. Mais dans

le peu de jours que Mr Sarti s'arrêta dans cette ville, il n'eut pas le temps de voir Mr Marpourg.

MARSCHALL (Fréderic Guillaume de) fils du suivant, est né à Berlin vers l'an 1725. Après les premières instructions qu'il reçut dans la maison de son père & dans les colléges de la capitale, il alla continuer ses études à Leipsic, particulièrement sous Jean Jaques Mascow, célèbre professeur d'histoire & de droit public. Il ne se borna pas à cette partie; il voulut embrasser toute l'universalité des connoissances humaines; & à son retour à Berlin il rassembla une grande bibliothèque de toutes sortes de livres & des plus belles éditions. Il n'avoit que vingt-cinq ans environ, lorsque l'idée qu'on avoit conçue de son savoir lui ouvrit les portes de l'académie en 1750. Dans la vue de fournir une carrière brillante dans le ministère, il épousa la fille du comte de Podewils, premier ministre du cabinet. Mais la haine que lui voua sa propre mère, parce qu'il s'étoit marié contre son avis, & peut-être par d'autres raisons, lui fit beaucoup de tort; & la protection du beau-père lui fut d'autant plus inutile, qu'il se sépara avec éclat de

son épouse. Brouillé avec ses parens, & chargé de dettes par son goût pour les livres, pour les filles de théâtre & pour la chimie, il quitta Berlin en 1752. Il alla à Havelberg, où il avoit un canonicat, qu'il vendit; & de là il s'en fut en Espagne, où il comptoit d'être chargé de la négociation dans laquelle Mr de Cagnoni, & Milord Maréchal, avoient échoué (a). Il espéroit de faire quelque chose de plus que ces deux nobles émissaires; car aucun d'eux n'y a été avec caractère public. Sur cela Mr de Marschall demanda d'être accrédité formellement en Espagne, ou d'être envoyé à quelque autre cour. Le roi le lui refusa. Mr de Marschall par dépit ne voulut plus revenir à Berlin, & ne resta point en Espagne. On dit que s'il eût voulu se faire catholique il y auroit pu faire une fortune assez brillante. Il alla vivre à Rome en 1754. Ne recevant aucun appointement, ni les revenus des biens paternels dont la mère étoit usufruitière & maîtresse, Mr de Marschall se vit réduit à la plus grande détresse, que son goût pour la chimie augmentoit encore. Quelques seigneurs romains à la persuasion desquels

(a) *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II.* P. I. Ch. 12.

il s'étoit enfin résolu d'embrasser la religion catholique, lui firent une pension de soixante écus ou trente ducats par mois; & avec cela il subsistoit honnêtement. Il vit à Rome depuis trente-six ans, avec le titre de chevalier de robe & d'épée. Il ne s'est point remarié. La Dame dont il s'est séparé, s'est depuis mariée trois fois très-honorablement. Le second & le troisième mari sont morts; le quatrième vit encore, & se trouve très-heureux dans son ménage. V. HORDT.

MARSCHALL (Samuel de) naquit à Kœnigsberg d'un père qui prétendoit descendre, & qui descendoit peut-être d'une famille écossoise de ce nom illustre (a); mais qui dans le fait n'étoit que négociant. Samuel, après avoir achevé ses études à Leipsic, vint s'établir à Berlin, où il gagna la confiance du roi Fréderic Guillaume I, qui l'avança par degré, & le fit enfin

(a) Un professeur de Francfort sur l'Oder, nommé Dithmarus, composa la généalogie de la famille Marschall. Il y a en Savoie une famille très-ancienne & très-illustre de ce nom, partagée en différentes branches, celles des barons de la Valdisère, & des comtes de Chaumont, qui n'ont pas été réduites à subsister par le commerce.

ministre d'état. Il fut un des premiers membres du grand conseil des finances que le roi établit sous le nom de grand directoire en 1723. Le département que lui confia Fréderic Guillaume, outre celui du commerce, étoit d'une nature singulière. C'étoit la caisse des recrues, à laquelle ce roi passionné pour les hommes de haute taille avoit assigné tout ce que devoient payer ceux qui ambitionnoient des titres & des privilèges: on les vendoit quelquefois à l'enchère. Le produit de ces ventes de parchemin, en remplissant la caisse royale, augmenta le crédit & les revenus du ministre. Au reste Mr Samuel de Marschall étoit homme de beaucoup d'esprit, ayant de grandes connoissances, & aimant la société des gens de lettres. Il paroît avoir été de l'ancienne société des sciences, puisqu'on le trouve dans le catalogue parmi les membres honoraires de l'académie de l'an 1747, sans qu'on ait marqué nulle part dans les actes l'année de sa réception, comme l'on trouve celle de son fils. Il publia en concurrence de Mr de Still quelques brochures en françois, sous le titre de *Bouquets*. Il mourut en 1749. Je ne sais par quelle raison on n'en a point fait l'éloge.

MARTINI (Jean Matthias) né à Roſtock dans le Mecklenbourg en 1738, étudia dans l'univerſité de ſa patrie, & fut enſuite profeſſeur à celle de Lutzow. Il l'eſt à préſent à celle de Halle. Ses ouvrages roulent la plupart ſur le droit féodal, & particulièrement ſur celui du Mecklenbourg. Quelques-uns appartiennent au droit criminel.

MARTINI (Fréderic Henri Guillaume) naquit en 1729 à Ohrdorff, petit village dans la Thuringe, où ſon père étoit paſteur. Ce père, qui le deſtinoit à l'étude de la théologie & ſurtout des langues orientales, dans leſquelles il étoit lui-même profondément verſé, mourut lorsque le fils n'avoit que dix ans; & la collection de livres arabes, & en toutes ſortes de langues anciennes & modernes, qu'il avoit raſſemblés, ſe diſperſa. D'ailleurs Fréderic Martini ſe ſentit porté de bonne heure à l'étude de l'hiſtoire naturelle, malgré que ſa mère l'eût voulu voir ſuivre la carrière de ſon mari défunt. Il vint à Berlin, où il avoit un parent dans la magiſtrature. La mort de ce parent lui ôta les eſpérances qu'il avoit conçues d'en être ſecouru.

Il retourna en Thuringe, & se destina à la médecine. Il étudia à Jéna, ensuite à Francfort sur l'Oder. Après avoir été plusieurs fois à Berlin pour voir les personnes qu'il y connoissoit, il s'y établit enfin. Il épousa la fille d'un organiste, nommé Lehmann, & exerça la médecine. En même temps il rassembla des coquilles & toutes sortes de fossiles, & entreprit un journal, qu'il intitula *Magasin berlinois*, dont il publia quelques cahiers depuis 1764 jusqu'à 1768. Il le continua sous le titre de *Lettres amicales de différens auteurs pour la satisfaction du cœur*. Il se mit ensuite à traduire un ouvrage de Godefroi sur les coquilles & quelques traités du célèbre Tissot. Peu de temps après il entreprit la traduction de l'histoire naturelle du comte de Buffon. Ce travail lui mérita de grands éloges. Mais ce qui le rendit encore plus célèbre & plus cher aux Prussiens & à toute l'Allemagne savante, ce fut l'établissement de la société des Curieux de la nature qui eut lieu en 1769. La première idée de cette société est due à un Franconien, nommé Jean Laurent Rausch (a),

(a) Voyez *Buchner*, *Acad. Natur. Curios. hist.* p. 17—24. Ulm & Magdebourg. 1775. in-8°.

qui l'établit à Schwein, très-petite ville de la Franconie en 1652. Toutes les sociétés les plus célèbres, hors celle de Berlin, ont commencé de la même manière. Les réglemens qui datent de l'année même de sa fondation, sont très-sages; & il seroit à souhaiter qu'on en eût de pareils & qu'on les observât dans toutes les académies. Cette société, nommée souvent *Naturæ curiosorum*, (*Naturforschender-Freunde*,) étoit presque oubliée lorsque Martini la rétablit à Berlin. Il ne survécut qu'environ neuf ans à cette fondation si utile. Sa conduite & sa vie suffisent pour prouver que des esprits trop libres ont eu tort d'écrire qu'un chrétien ne peut être bon naturaliste. Il étoit aussi attaché à la religion qu'à l'histoire de la nature. Malheureusement cet homme savant, bon ami, bon mari, père tendre, mais infortuné, ne jouissoit pas d'une fort bonne santé. Sa constitution fut toujours un peu foible dès le commencement de sa carrière. Il fut père de cinq filles qu'il eut la douleur de se voir enlever dans l'enfance. Il les suivit âgé de quarante-neuf ans en 1778. Les *curieux de la nature* regrettent encore sa perte, quoique leur société n'ait cessé de croître

tre & de prospérer après la mort du restaurateur. Fréderic II n'a rien fait pour cet établissement; mais son successeur s'en est déclaré le protecteur, & lui a fait présent d'une maison située dans la rue françoise près de l'église catholique. Le savant pasteur Gœtze son ami en a écrit la vie, où l'on trouve le catalogue de ses ouvrages au nombre de trente, tous en allemand, excepté la dissertation inaugurale, & une autre sur l'utilité des bains de vapeurs, pour faciliter l'expulsion de la petite vérole. Mr Chemnitz, aumônier de la garnison allemande à Copenhague, a ajouté trois gros volumes in-4° à la *Conchiologie* de ce savant docteur.

Masius (Chrétien) naquit en Poméranie en 1711. Agé de vingt-sept ans il se fit recevoir docteur en droit à Leipsic. Il fit quelque séjour dans cette ville, & il y publia en latin une dissertation où il prouve l'inutilité des projets de ceux qui voudroient empêcher toutes les disputes & tous les procès. Devenu professeur à l'université d'Erlang, il donna une autre dissertation, pour prouver une chose qu'on ne lui disputera peut-être pas; c'est l'utilité de l'hi-

ſtoire de ſon propre pays. Il n'a écrit qu'en latin. Mort en 1787.

MASSOW (Éwald de) né en Poméranie dans une des terres que poſſède ſa famille, entra au ſervice dans le régiment du célèbre marêchal Schwérin, qui eſt à préſent celui de Béville. Il quitta le ſervice militaire, & ce dut être par des motifs honnêtes, puisqu'en même temps Fréderic II le fit préſident de la chambre des domaines à Kœnigsberg, & en 1754 miniſtre dirigeant de la Siléſie, à la mort du comte de Munchow. On le fit alors membre de l'académie. Une attaque d'apoplexie qui lui prit quelques mois après l'ayant obligé de ſe rendre aux bains de Carlsbad pour ſe rétablir, il ſe laiſſa entraîner par la vivacité de ſon caractère dans des liaiſons aſſez imprudentes avec des généraux autrichiens. Le prince évêque de Breslau, ſon ennemi déclaré, profita de cette circonſtance pour le perdre, (V. SCHAFFGOTSCH.) Fréderic II prit ce prétexte pour lui faire demander ſa démiſſion vers la fin de l'année 1755. Peut-être le véritable motif étoit-il la trop grande franchiſe avec laquelle Mr de Maſſow

parloit quelquefois au roi sur les affaires de la province confiée à son administration. Mais on doit avouer que malgré son esprit & ses connoissances, en le considérant comme homme d'état, il n'étoit pas propre à remplir une telle place dans des circonstances fort critiques. Le roi s'en étoit apperçu quelques mois après lui avoir destiné ce poste. Comme on s'attendoit dès l'an 1755 à une guerre, il croyoit nécessaire d'avoir en Silésie un ministre capable de le mieux servir. Il y mit ce Mr de Schlaberndorff dont il est tant parlé dans l'histoire de la Silésie. Mr de Massow se retira à Bartin, où il étoit né, & il y mourut en 1769, âgé de soixante & douze ans. Valentin de Massow qui dans la suite a été premier ministre des finances à Berlin, quoique parent de celui dont nous parlons, étoit de la branche ou de la maison de Rohr.

MAUPERTUIS (Pierre Louis Moreau de) né en 1698 à Saint-Malo d'un père négociant d'origine, ensuite gentilhomme & député au conseil de commerce de la ville. Il fut élevé & instruit auprès de ses parens. Il est du petit nombre des savans illustres qui n'ont pas

fait leurs études dans des colléges, ni aux universités; & cet exemple ne tire guère à conséquence contre l'instruction publique. Mr *de* Maupertuis ressentit pendant toute sa vie les effets d'une éducation domestique trop molle & trop délicate, qui n'influe jamais avantageusement sur le caractère. Il avouoit lui même à ses amis qu'il lui fallût faire de grands efforts dans la suite pour souffrir la moindre *opposition* à ses sentimens, parce que dans sa jeunesse il n'avoit jamais été contredit. A l'âge de vingt ans il entra dans les mousquetaires gris; & son père lui acheta une compagnie deux ans après. Dans cet état il passa quelques étés à Lille en Flandre, où étoit le régiment; mais il alloit passer les hivers à Paris, pour fréquenter les gens de lettres. Le fameux Freret lui conseilla de se vouer à la géométrie; & quelques autres de ses amis le déterminèrent après de longues délibérations à quitter le service militaire, & à entrer dans l'académie des sciences. Il y fut reçu au mois de Décembre de l'an 1723, âgé de vingt-cinq ans. Il se donna alors lui-même les maîtres qu'il n'avoit pu souffrir tandis qu'il étoit adolescent. Il prit des leçons de Mr Nicole, un de ses con-

frères académiciens. Il fit un voyage à Londres, conduit par l'enthousiasme qu'avoit excité en France le nom de Newton; & se vantoit d'avoir été le premier à faire adopter aux François le newtonianisme (a). Peu de temps après il alla à Bâle, ville devenue alors plus que jamais célèbre par les découvertes géométriques de Jaques, de Jean & de Daniel Bernoulli, qu'on peut regarder comme les créateurs de la géométrie sublime. Jaques étoit mort, Jean étoit septuagénaire; Maupertuis en fit son maître & presque son père, & devint véritablement le frère de ses deux fils, de Daniel & de Jean (b). C'est dans le sein de cette famille qui a tant contribué aux progrès de la géométrie sublime que Mr de Maupertuis s'est perfectionné. Après plu-

(a) Voyez Lettre XII. p. 253. dans le second volume de ses œuvres.

(b) Je crois nécessaire d'ajouter ici que l'Europe savante a connu & connoît six ou sept Bernoulli mathématiciens & auteurs, & trois qui ont le même nom de Jean. Le premier de ces trois, Jean, frère de Jaques, est mort en 1747; le second vit encore à Bâle, âgé de quatre-vingts ans; il est frère de Daniel. Un fils de celui-ci, petit-fils de Jean, petit-neveu de Jaques, & neveu de Daniel, né en 1744 (non en 1741, comme il s'est glissé dans son article par faute d'impression) est à Berlin comme astronome, & membre de l'académie.

ſieurs autres mémoires qu'il avoit lus pendant ſix ans à l'académie des ſciences de Paris, il en lut un en 1733 ſur la figure de la terre & *ſur le* moyen de la déterminer. Il fut alors nommé pour aller vers le cercle polaire à la tête de trois autres académiciens, Clairaut, Camus, & le Monnier, afin de déterminer cette figure de la terre ſur laquelle on diſputoit. Le ſuccès de cette entrepriſe augmenta ſa réputation, lui acquit une grande célébrité, & lui ſuſcita en même temps des ennemis parmi les ſavans de France, & ſurtout parmi ſes confrères de l'académie qui avoient ſoutenu que la terre n'étoit pas applatie vers le pôle comme Maupertuis venoit de le prouver. Il trouva une diſtraction aux chagrins que lui cauſèrent ces diſputes, en allant vivre à Cirey chez la fameuſe marquiſe du Châtelet avec Voltaire, & Samuel Kœnig, que lui-même recommanda à la marquiſe pour lui apprendre les mathématiques.

§. 2. Mr. de Maupertuis n'avoit point connu perſonnellement le prince de Pruſſe Fréderic à Rheinsberg. En allant aux terres polaires il étoit paſſé de Dunkerque à Stockholm, & étoit retourné en France ſans paſſer par Berlin. Mais

ſon nom étoit très-connu à ce prince, qui monté ſur le trône le jugea l'homme le plus capable de remplacer Leibnitz dans la direction de l'académie qu'il vouloit rétablir. Mr de Maupertuis vint auprès de Fréderic II dans le moment que ce monarque fit la conquête de la Siléſie l'an 1741. Il vouloit être non-ſeulement ſpectateur, mais acteur, autant qu'il le pouvoit. Auſſi fut-il fait priſonnier à la bataille de Molwitz. Maupertuis, conduit à Vienne priſonnier de guerre, fut non-ſeulement mis en liberté, mais comblé de politeſſes par la reine de Hongrie & le grand duc de Toscane ſon mari. Il revint à Berlin, & il retourna encore à Paris, où il écrivit ſur la comète qui parut en 1742. L'année d'après il fut reçu à l'académie françoiſe. Il ſe rendit cependant comme volontaire à l'armée de France qui aſſiégeoit Fribourg. La place étant priſe, il fut expédié au roi de Pruſſe pour lui en porter la nouvelle. Cette miſſion lui procura tout ce qu'il pouvoit déſirer de plus honorable. Il fut mis à la tête de l'académie que Fréderic rétablit en 1744 ſur les débris de l'ancienne ſociété que Leibnitz avoit fondée ſous ſon prédéceſſeur Fréderic I, & que quel-

ques seigneurs avoient déjà un peu relevée pendant que Frédéric II étoit occupé des deux guerres de Silésie. (*V. l'art.* SCHMETTAU.) Les réglemens, qui conféroient une autorité absolue à Monsieur de Maupertuis comme président, ne furent signés & publiés formellement que deux ans après. Par un article de ces réglemens, quatre seigneurs des plus distingués de la cour, qui avoient le titre & faisoient les fonctions de curateurs, furent subordonnés à un étranger qui n'avoit encore eu d'autre rang que celui de capitaine, ni d'autre place que celle de simple académicien. Cela dut un peu étonner le public ignorant, mais le roi vouloit pour chef de l'académie un savant uniquement appliqué à cette présidence. L'on voit par les apostilles que le roi fit de sa main aux réglemens que Mr de Maupertuis avoit dressés, que S. M. confioit au président le pouvoir le plus étendu (a). Aucun savant, sans changer d'état, n'avoit jamais fait une fortune plus brillante. Il eut comme président de l'académie une pension de trois mille écus, qui jointe à ses propres

(a) V. l'Histoire de l'académie à part, & le second volume de ses mémoires.

biens le mettoit très-fort à son aise. La même année qu'il fut désigné président de l'académie, il se maria à Berlin avec une demoiselle de la première qualité, fille d'un ministre d'état & dame d'honneur de la reine mère. Mademoiselle de Borck, que Mr de Maupertuis épousa, quoique d'une famille qui a de l'esprit, ne se piquoit pas de briller par là; mais elle étoit très-honnête & très-vertueuse, d'une humeur fort douce, & douée des qualités les plus essentielles pour rendre un mariage heureux. Mr de Maupertuis le fut complètement à cet égard, excepté qu'il n'eût point d'enfans. Cependant deux personnes qu'il avoit comptées parmi ses meilleurs amis, Kœnig devenu professeur à Franecker, & Mr de Voltaire, vinrent en 1750 à Berlin troubler le repos du président. Kœnig lui communiqua une dissertation où il annonçoit que le principe de la moindre quantité d'action avoit été trouvé par Leibnitz. Maupertuis le reçut un peu brusquement. Alors une guerre plus que littéraire s'alluma entre le président de l'académie de Berlin & le professeur de Franecker. Voltaire, jaloux de la faveur dont Maupertuis jouissoit auprès de Fréderic II, se déclara publi-

quement pour Kœnig, & fit imprimer à cette occasion la fameuse *Diatribe du docteur Akakia*. C'est un des plus agréables ouvrages de Voltaire, par où l'on voit comment une même chose peut être présentée sous des aspects très-différens. En lisant les lettres de Maupertuis, qui ont fourni la matière de cette raillerie à son rival, on ne peut s'empêcher d'en adopter les idées; & on est charmé des plaisanteries qu'on trouve dans la *Diatribe*. Aussi le roi s'en amusa-t-il beaucoup; & son estime pour Maupertuis ne diminua pourtant en rien. Il en vint même, en faveur du président de son académie, à un acte qui fait exception à son systême de tolérance. Il avoit exigé de l'auteur de l'Akakia qu'il supprimât cette satire. On en avoit jeté à la cheminée même du roi les exemplaires imprimés clandestinement à Potsdam ([a]). Mais Voltaire en envoya un exemplaire par la poste en Hollande; & l'Akakia reparut & se répandit à Berlin. Fréderic fit brûler le livre par les mains du bourreau dans les places de Berlin. Cependant ni cette satisfaction éclatante, ni

([a]) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 13.

le départ de Voltaire accompagné de traitemens assez rudes, ne rendirent point la tranquillité à Maupertuis. Il eut vers le même temps une dispute philosophique & théologique avec un autre des plus fameux auteurs du siècle, à cause d'un petit ouvrage rempli d'idées aussi singulières que neuves sur la formation des corps, qu'il intitula *Système de la Nature*. Il le publia la première fois en latin sous le nom supposé du docteur Baumann, & sous la forme d'une thèse qui porte Erlang pour le lieu de l'impression, & 1751 pour l'année. Mr Diderot, dans son Interprétation de la Nature, §. 4, attaqua cette thèse, & parut croire qu'on en pouvoit tirer des conséquences terribles en faveur du matérialisme. Ce n'étoit pas ce qui effrayoit Mr Diderot, qui ne fut jamais soupçonné d'être fort contraire à la doctrine que la thèse lui parut contenir. Il se servit probablement de cette occasion pour la répandre. Mais Mr de Maupertuis sachant qu'on n'ignoroit pas que cet essai étoit de lui, fut fort fâché de se voir accusé de matérialisme. Il répondit aux objections de Mr Diderot. Et ce fut après avoir fait cette réponse qu'il donna une édition complète de ses

œuvres, où cette réponse a été insérée. L'édition faite à Lyon, parut en 1756, au moment que l'auteur, à l'ouverture de la troisième guerre de Silésie, obtint un nouveau congé pour aller en France rétablir sa santé: c'étoit la troisième fois qu'il y alloit depuis son mariage. Il se rendit à Paris & à St Malo, & de là à Bourdeaux, d'où il comptoit revenir par mer à Hambourg, & de là à *Berlin*. Mais les circonstances de la guerre rendoient ce trajet dangereux. Il obtint une prolongation de congé; & dans l'idée de faire un voyage en Italie, il alla d'abord en Languedoc. S'étant arrêté près de sept mois à Toulouse, il renonça au projet de voyager en Italie, & ne songea plus qu'à se rapprocher de Berlin. Il se rendit à Lyon au mois de Juillet 1758, & de là à Neuchâtel, où Milord Maréchal son ami, gouverneur de ce petit état, le retint trois mois. Vers l'automne Mr de Maupertuis se transporta à Bâle dans un état plus que languissant. Madame de Maupertuis, à laquelle on avoit caché autant qu'il étoit possible l'état de son mari, partit de Berlin pour aller le voir, lorsqu'elle apprit enfin qu'il étoit dangereusement malade.

Elle se fit accompagner par Mr Merian, ami du président, & compatriote de Mr Bernoulli chez qui il étoit logé. Les lettres qu'on reçut en route obligèrent Madame de Maupertuis de s'arrêter à Strasbourg. Mr Merian la devança: il trouva le président encore en vie, mais sans connoissance; & il retourna le même soir à Strasbourg rejoindre Madame de Maupertuis, qui n'arriva plus à temps de recevoir les derniers soupirs de son mari. Il étoit mort un jour avant qu'elle arrivât à Bâle, au mois de Juillet de 1759.

Fréderic II regretta beaucoup la mort de ce savant, & le montra en plusieurs occasions, surtout dans la réponse qu'il fit à Voltaire, lorsqu'il parut insulter les mânes de son adversaire (a). Il ne fut point remplacé dans la présidence de l'académie; mais les sujets dont il l'avoit composée se trouvèrent en état d'en soutenir la réputation, & de se gouverner longtemps sous la protection immédiate du roi. Une des premières choses que fit le roi, lorsque la paix de 1763 lui permit de songer à l'académie, ce fut d'y appeler un des fils de Mr Jean

(a) Voyez les *Lettres de Fréderic II* dans ses Oeuvres posth. (édit. de Berlin.) Tom. IX. p. 248. & Tom. XI. p. 124-125.

Bernoulli, dans la maison duquel le président étoit mort (a).

§. 2. La vivacité de Mr de Maupertuis étoit extrême. Elle éclatoit dans sa tête & dans ses yeux; & cette vivacité jointe à la manière dont il s'habilloit & dont il se présentoit, devoit le rendre un peu singulier: mais cette singularité n'avoit rien de désagréable. Il étoit d'ailleurs poli, caressant même, parlant avec facilité & avec esprit; & il plaisoit dans la société. Il étoit bon ami, bon & fidelle mari, & sujet reconnoissant. On lui reproche un amour propre trop sensible, & quelque chose d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère. Il semble à la vérité avoir donné lieu à ces reproches par la manière dont il avoit traité Mr de Cassini dans la dispute sur la figure de la terre (b), par quelques différens qu'il eut avec le maréchal de Schmettau, par la manière dont il traita quelquefois Koenig, par le ton qu'il prit une fois avec Mr de la Lande (c);

(a) V. l'article BERNOULLI, & la Note citée ci-dessus.

(b) V. la Lettre XIII. p. 264.

(c) Ce fut lorsque celui-ci fut reçu personnellement membre de l'académie, quoiqu'en qualité de membre étranger.

enfin pour avoir renvoyé de l'académie un Mr Passavant. Mais dans toutes ces occasions la conduite de Mr de Maupertuis étoit pour le moins excusable. Avec Mr de Cassini il avoit raison dans le fond de la chose. Kœnig auroit indisposé tout homme un peu sensible (a). Quant à Mr de Schmettau, nous verrons ailleurs qu'il avoit bien aussi ses caprices. La jalousie & la méchanceté de Voltaire sont assez connues. Mr de la Lande étoit alors jeune, & pouvoit bien avoir besoin des leçons de Mr de Maupertuis. Passavant avoit surement des torts quand il fut congédié. Au reste je n'ai trouvé personne de tous ceux qui eurent affaire avec Maupertuis pendant sa présidence de l'académie qui ne rende justice à son caractère, tant moral que social. Mr de Maupertuis aimoit l'ordre & la décence, & cherchoit le bien & l'honneur du corps dont il étoit le chef, & n'usa jamais qu'avec modération du pouvoir que le roi

(a) Un jour Mr de Maupertuis étant dans une dispute d'avis contraire à Kœnig, celui-ci lui dit: "Mon pauvre ami, pensez „ donc, &c". A ces mots *mon pauvre ami*, le président, qui se croyoit quelque chose de plus que le professeur de Franecker, jadis son protégé, perdit contenance. Un humble capucin l'auroit peut-être conservée.

lui avoit conférés. Il a procuré autant qu'il a pu de faire honnêtement tous les avantages possibles aux académiciens ses confrères, ou ses dépendans. Un de ses plus anciens confidens, & d'ailleurs son panégyriste, nous fait remarquer que Mr. de Maupertuis a été esprit fort en France, & qu'il parut se ranger du parti des croyans lorsqu'il fut à Potsdam & à Berlin. Il seroit difficile de ne pas louer ce changement, quel qu'en ait été le motif. « Il ne par- » toit pas à cet égard, dit ailleurs Mr. Formey, » de notions aussi distinctes que l'étoient celles » qu'il avoit des sciences. Plutôt attaché à sa re- » ligion qu'à la religion proprement dite, il » n'étoit pas remonté à la grande & unique » source de l'examen (a); & cela n'est ni sur- » prenant, ni rare dans des personnes, qui com- » me lui, n'ont reçu que des instructions fort » superficielles, bientôt effacées par une vie tu- » multueuse. Il avoit donc bon nombre de » préjugés, qui le rendoient un controversiste » peu exact; & qui lui ont inspiré le goût de

ces

(a) Quelle est cette grande & unique source [illegible] [illegible] faire de Mr. de Maupertuis un réformé ou un déiste?

„ ces memes observances dont les gens les
„ plus éclairés de sa propre communion ne font
„ pas grand cas. Mais après tout il vaut mieux
„ un lien, quoique foible, que d'aller au ha-
„ sard. Nous louons donc sans difficulté Mr de
„ Maupertuis de tout ce qu'on a pu nommer
„ en lui zèle & dévotion. Il en a donné des
„ preuves en particulier par rapport à la con-
„ struction de l'église catholique de Berlin : &
„ il étoit entré à ce sujet dans une correspon-
„ dance avec le pape Benoit XIV, qui lui a
„ procuré des réponses très gracieuses de la part
„ de ce pontife, que sa sagesse & ses vertus
„ ont rendu respectable à toute l'Europe. Il cor-
„ respondit aussi avec Benoit XIV au sujet de
„ la coadjutorerie de Breslau, que le roi sollici-
„ toit pour le comte de Schaffgotsch". *V. cet Art.*

Mr de Maupertuis a trop intéressé la république des lettres pour que je puisse m'empêcher de rapporter encore ici quelques traits de sa vie privée. Je suivrai ce qu'en dit le secrétaire de l'académie de Berlin dans ses *Souvenirs*, d'autant plus volontiers que cela est très-conforme à ce qu'en disent constamment d'autres académiciens qui l'ont familièrement fréquenté.

„ Si j'avois retenu toutes les saillies de Mr
„ de Maupertuis, dit l'auteur des Souvenirs,
„ j'en ferois un recueil plus gros que tous ceux
„ qu'on a publiés sous le titre *bons mots*. Le
„ roi Frédéric Guillaume I avoit fait subir un
„ châtiment ignominieux à une jeune, aimable,
„ innocente personne, fille d'un recteur d'école
„ à Potsdam, pour avoir eu avec le prince royal,
„ depuis Frédéric II, des liaisons qu'on assure
„ n'avoir été relatives qu'à la musique (a). *Elle*
„ se maria depuis à un commissaire des fiacres;
„ & elle demeura pendant quelques années dans
„ ma maison avec son mari & sa famille. Elle
„ avoit conservé un air triste & languissant, &
„ ce ménage paroissoit souffrir de la pauvreté.
„ Je m'entretenois un jour avec Mr de Mau-
„ pertuis; à mesure que j'entrois dans les dé-
„ tails de la situation de cette personne, son
„ étonnement augmentoit; & à la fin il s'écria:
„ *Comment cela est-il possible? je lui aurois*
„ *donné l'abbaye de Quedlinbourg*. Mr de Mau-
„ pertuis avoit un Négre fort spirituel, & qu'il
„ affectionnoit beaucoup. Il lui avoit donné le

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Frédéric II*. Part. I. chap. 3.

„ nom d'Orion. Ce Nègre le servoit ordinaire-
„ ment à table, se tenant derrière sa chaise. Un
„ jour il y avoit à un dîner divers convives, &
„ entr'autres un ministre d'état qui avoit beau-
„ coup de morgue & de gravité. Mr de Mau-
„ pertuis se mit à raconter les singularités phy-
„ siques de son voyage du nord, l'excès du
„ froid, la neige qui se formoit dans un poêle
„ excessivement chauffé, dès qu'on ouvroit la
„ porte, les aurores boréales, &c. Le ministre
„ écoutoit tout cela, sans que sa physionomie
„ souffrît aucune modification. Orion, persuadé
„ que son maître débitoit des contes, & que le
„ ministre les goboit, touche doucement l'é-
„ paule de Mr de Maupertuis, & lui dit à voix
„ basse: *il le croit*. Je n'imagine rien de plus
„ plaisant que ce double jugement.

„ La maison de Mr de Maupertuis étoit une
„ véritable ménagerie, remplie d'animaux de
„ toute espèce, qui n'y entretenoient pas la pro-
„ preté. Dans les appartemens, troupes de
„ chiens & de chats, perroquets, perruches, &c.
„ dans la basse-cour, toutes sortes de volailles
„ étrangères. Il fit venir une fois de Hambourg
„ une cargaison de poules rares avec leur coq.

„Il étoit dangereux quelquefois de passer à travers la plupart de ces animaux, par lesquels „on étoit attaqué; je craignois surtout beaucoup les chiens islandois. Mr de Maupertuis „se divertissoit surtout à créer de nouvelles espèces, par l'accouplement de différentes races; „& il montroit avec complaisance les produits „de ces accouplemens, qui participoient aux „qualités des mâles & femelles qui les avoient „engendrés". C'étoit une curiosité qui tenoit naturellement à la suite de son ouvrage sur la génération, ou *Vénus physique*. Mais au reste, quel est l'homme sensé qui ne préfère ses entretiens domestiques à ceux de tant d'autres savans, dont les délassemens n'étoient ordinairement que des médisances, ou des parties de débauche? Mr de Maupertuis alloit quelquefois le soir faire la partie avec les parens de son épouse; & elle en étoit ordinairement. Il a prévu sans doute qu'un jeune gentilhomme (a) qui faisoit la partie d'hombre avec lui chez Madame de Knyphausen, & qu'il avoit lui-même proposé au roi pour être fait membre de l'académie, seroit un jour à la tête de cette

(a) Mr le comte de Hertzberg.

compagnie, & qu'il se trouveroit en même temps dans la première classe des hommes d'état. Mais je ne sais s'il lui est jamais passé dans l'esprit que ce même gentilhomme académicien feroit en grand & fort en grand des expériences d'une utilité plus réelle que n'étoient les accouplemens de différentes espèces d'oiseaux, de chiens, ou de singes. L'économie politique ne faisoit que de naître lorsque Mr de Maupertuis présidoit à l'académie (a). Le nom même n'étoit pas encore connu, & bien moins celui de *statistique*, & il n'est pas surprenant que parmi ses ouvrages il n'y en ait aucun dans ce genre. Mais Maupertuis en sentit l'utilité dès le moment que cette nouvelle science sortit des îles britanniques, passa la mer, & se répandit dans notre continent, & surtout en Allemagne. Il se félicitoit d'avoir été l'ami intime de Mr Melon, qui a le premier donné l'idée de l'économie politique aux François. On ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'il en dit dans l'éloge de Montesquieu, qui est le dernier discours qu'il lut à l'académie, & qui prouve évidemment que rien ne lui échappoit de ce qui

(a) Voyez les articles GASSENDI, PUSPI, &c.

pouvoit contribuer, tant à l'utilité des états qu'à leur splendeur; & que s'il n'a pas tout fait, il a vu ce qu'on pouvoit & qu'on devoit faire.
„ Comme le plan de Mr de Montesquieu ren-
„ fermoit tout ce qui peut être utile au genre
„ humain, il n'a pas oublié cette partie essen-
„ tielle qui regarde le commerce, les finan-
„ ces, la population, science si nouvelle parmi
„ nous, qu'elle n'y a encore point de nom.
„ C'est chez nos voisins qu'elle est née: elle
„ y demeura jusqu'à ce que Mr Melon lui fit
„ passer la mer. Ce n'est point dans ce mo-
„ ment l'amour qui m'aveugle, ni la mémoire
„ d'un ami qui est mort entre mes bras; mais
„ je ne craindrai point de mettre son *Essai po-*
„ *litique sur le commerce* au rang de ce qu'il y a
„ de mieux en ce genre dans le livre de l'Esprit
„ des lois. Cette science négligée, ou plutôt
„ entièrement omise par les anciens, est une de
„ celles qui demande le plus de pénétration &
„ le plus de justesse, & sans contredit une des
„ plus utiles. Ses problèmes, plus compliqués
„ que les problèmes les plus difficiles de la géo-
„ métrie & de l'algèbre, ont pour objet la ri-
„ chesse des nations, leur puissance, & leur

bonheur. Le même amour du bien public qui fit entreprendre à Mr de Montesquieu son ouvrage, avoit porté Mr Melon à donner le sien; des lumières égales lui avoient assuré le même succès": *Éloge de Montesquieu*.

Les ouvrages de Maupertuis avoient été recueillis & imprimés à Lyon en quatre volumes in-8°, la même année 1756, qu'il partit pour la dernière fois de Berlin. La plupart appartiennent à la cosmographie, & ce sont ceux qui lui ont fait une grande réputation parmi les savans, tels que *la Figure de la terre déterminée*; — *la Mesure d'un degré du méridien*; — *Discours sur la figure des astres*; — *Élémens de géographie*; — *Astronomie nautique*; — *Élémens d'astronomie*, auxquels il faut ajouter son *Essai de cosmographie*. Sa *Vénus physique*, ou Traité de la génération, a eu assez de vogue parmi les gens du monde. L'*Essai de philosophie morale* a fait dire qu'il y rend malheureux en parlant du bonheur. Il est vrai qu'il ne peut qu'attrister le lecteur qui n'est pas soutenu par des sentimens de religion. Malgré cela cet ouvrage eut un succès prodigieux parmi toutes les nations de l'Europe, & divisa en deux partis les

mbrassées. En Italie le docteur François Zanotti, littérateur philosophe, & le père Ansaldi, théologien philosophe autant qu'il est permis de l'être à un dominicain, ont donné des pro-formes pour & contre les principes de Maupertuis; & le savant pape Benoit XIV parut dans cette dispute, sans se décider pour aucun parti; parce qu'il estimoit Maupertuis, & protégeoit Zanotti qui étoit du parti contraire. On a dit des *Lettres* de Maupertuis (a), qu'on y trouve les petitesses du bel esprit & les vues du philosophe. Il seroit plus juste de dire que ces lettres ne sont point des lettres; ce sont des pensées sur différens objets dont il s'étoit occupé. Il le dit lui-même très-nettement dans la première. C'est le contenu de ces lettres surtout que Voltaire a tâché de tourner en ridicule dans son Akakia. Il y en a une où Maupertuis expose le projet d'une ville latine. On ne voit pas s'il eut connoissance d'un pareil projet qu'on avoit envoyé au grand électeur (b). L'éloge

(a) Nouveau Dictionnaire historique, art. *Maupertuis*.

(b) Le projet d'une ville latine, ou une université pour toutes les nations, dans laquelle tout le monde ne parlât que latin, proposé au grand électeur, fut rendu public par Mr Ulric vers 1751. Voyez [illegible]

qu'il a fait de Montesquieu, ajoute-t-on, est fort inférieur à celui dont *un des premiers génies de notre siècle* a orné le Dictionnaire encyclopédique. Il est aisé de voir que les rédacteurs ont parlé ici d'après ce que Voltaire, ennemi de Maupertuis, avoit répandu contre ce savant; & ils ont cru devoir ménager la vanité de d'Alembert, encore vivant. Nous ne nous érigerons pas en juges de ces deux hommes, qui ont joui d'une réputation presqu'égale l'un après l'autre; car on parloit de Maupertuis vers l'an 1750, à peu près comme vingt-cinq ans après on parloit de d'Alembert. Mais après avoir mille fois entendu ce que disent de l'un & de l'autre des personnes qui les ont connus de près, & étudiés de propos délibéré; après avoir beaucoup lu les œuvres de l'un & de l'autre, & ce que différens auteurs postérieurs en ont écrit, je ne balancerai point à dire que le président de l'académie de Berlin n'étoit pas inférieur au secrétaire de celle de Paris. Les ennemis de d'Alembert trouvent dans son style l'affectation de bel esprit, à peu près comme ses amis prétendent en trouver dans celui de Maupertuis. Ils étoient l'un & l'autre plus corrects que coulans. Ils écri-

voient tous deux avec quelque peine. On sait pour très-sûr que Maupertuis n'étoit jamais content; & le soin extrême qu'il donnoit à ses ouvrages a fourni quelques motifs apparens au reproche qu'on lui fait d'être sec, roide ou affecté. Peut-être est-il vrai de dire que la littérature de Maupertuis étoit médiocre; mais celle de d'Alembert étoit-elle au dessus de la médiocrité? Ils étoient l'un & l'autre plus versés dans les sciences que dans la littérature. D'Alembert s'est plus mêlé de celle-ci; mais il n'a rien fait qu'on se soucie de lire à présent, excepté le discours sur l'Encyclopédie. Maupertuis l'auroit fait également, s'il se fût trouvé dans l'occasion de s'en charger. Il auroit de même fait les éloges des académiciens aussi bien que d'Alembert, quoique ni l'un ni l'autre n'ayent dans cette partie égalé Fontenelle. Outre celui de Montesquieu son ami, composé par exception à la règle qui ne demande point qu'on fasse l'éloge des membres étrangers, Mr de Maupertuis a fait ceux de trois membres honoraires, Messieurs de Schmettau, de Borck, & de Kayserling.

Mayer, (Jean Christophe André) est né en 1747 dans la Poméranie suédoise à Greifswalde, où son père, qui étoit un des sept fils d'un marchand d'Augsbourg, étoit devenu professeur. Il étudia d'abord à l'université où étoit son père, ensuite à Leide, puis à Gœttingue. Il s'appliqua à toutes les parties de la médecine. En 1771 il fut fait second professeur d'anatomie au collége de médecine & de chirurgie de Berlin, d'où il fut transféré en 1778 à l'université de Francfort sur l'Oder & fait professeur ordinaire d'anatomie. Il donna au public différens ouvrages sur cette partie de la science qu'il enseignoit, les uns en latin, d'autres en allemand. Il fit imprimer dans cette dernière langue une description du corps humain fort exacte, d'après les nouvelles découvertes des anatomistes. On dit que c'est un des ouvrages allemands les mieux imprimés qu'il y eût avant l'*Aréthuse* de Mr le comte de Finckenstein. Cependant son goût le portoit à la botanique. Effectivement le premier écrit qu'il avoit publié en 1772, roule sur l'utilité du système botanique dans la médecine & l'économie. La place de professeur de botanique & de directeur du jardin de l'acadé-

mie de Berlin étant venu à vaquer par la mort de Mr Gleditſch, le roi régnant la conféra à Mr Mayer, qui fut alors agrégé à l'académie des ſciences, établi à Berlin avec le titre de conſeiller privé, & attaché au collége de médecine. Peu de temps après il remplaça auſſi Mr Cothenius en qualité de médecin de la perſonne du roi & de premier commiſſaire de l'apothicairerie royale.

MAYET (Étienne) directeur des fabriques de ſoie du roi de Pruſſe, & aſſeſſeur à la chambre de commerce & de manufacture de Berlin, naquit à Lyon en 1751. Son père, qui étoit négociant, le deſtinoit au négoce; & il l'envoya à l'âge de dix-huit ans à Paris, pour lier connoiſſance avec ſes correſpondans, & y acquérir des lumières relatives à ſon art. Mais entraîné par ſon goût & encouragé par quelques complimens de Voltaire, à qui il avoit adreſſé une épître en vers, le jeune Mayet chercha à Paris plus la connoiſſance des gens de lettres que celle des négocians. Il donna au jour quelques autres eſſais qu'on avoit inſérés dans les étrennes du Parnaſſe & dans l'Almanach des Muſes, &

cités

„ mées à cet égard. La qualité de la soie ne „ dépend point du ver qui la file, ni de la „ graine d'où il provient. Elle n'est due qu'à „ la qualité de la feuille dont l'insecte se nour- „ rit" L'auteur traite dans la seconde partie de l'éducation du ver à soie; dans la troisième partie, de l'art de tirer la soie de dessus le cocon, de l'art de la mouliner, de lui donner les divers apprêts qui lui sont nécessaires pour être ouvrée. Dans le second volume, „ la première „ partie comprend l'histoire générale des soies, „ leurs diverses qualités; la manière dont les „ différens peuples en font le commerce; les „ avantages que les Prussiens pourroient retirer „ de ce commerce, établi sur d'autres principes „ que les leurs; & cela d'après l'exemple des „ négocians françois. La seconde partie contien- „ dra l'histoire des fabriques de soie du Bran- „ debourg, depuis leur origine; il fera voir de „ quel avantage elles sont au royaume, les „ moyens de les conduire à leur perfection, „ avec des détails sur la fabrication, tels que „ l'art de faire de beaux taffetas, &c. &c., se- „ crets, manipulations, mécaniques, &c. Dans „ la troisième partie il proposera divers projets

„ d'amélioration, d'extenſion concernant les fa-
„ briques & le commerce d'étoffes de ſoie; des
„ éclairciſſemens ſur un article inſéré dans l'hi-
„ ſtoire de la *Monarchie pruſſienne*". (*V.* MIRA-
BEAU.) Il ajoutera un mémoire ſur les fabriques de Lyon, où l'on découvre la ſource de leur proſpérité, & d'où l'on peut tirer de grandes lumières ſur ce qui regarde les progrès des autres fabriques. Mr Mayet annonce cet ouvrage comme un livre national; puisque tous les objets qu'on y traite n'y ſont conſidérés que relativement au ſol, au climat & à la proſpérité du royaume. Il eſt compoſé en françois; mais il en paroîtra en même temps une traduction allemande.

AVERTISSEMENT.

Les articles les plus considérables qui ont été oubliés dans ce volume, ou que l'auteur n'avoit pas cru devoir embrasser dans son plan, sont Fischer, Floegel, Forster fils, Hauchecorne, Hoffmann, Holland, Goldbeck, Gomperz, Gonthard, Knoebel. Ils seront rapportés dans le Supplément, qui servira aussi à rectifier ce qu'il pourroit s'être échappé de faux ou d'inexact dans les articles qui se trouvent dans le présent volume & dans le précédent.

On a jugé à propos de diviser en paragraphes quelques articles un peu longs qu'on a eu lieu de citer dans d'autres endroits de l'ouvrage.

ERRATA.

Page 19.	ligne 21.	philosophie, *lisez* physique.
— 35.	— 5.	1740, *lisez* 1741.
— 159.	— 18.	marié en 1780, *lisez* en 1770.
— 172.	— 13.	Hause, *lisez* Hausen.
— 179.	— 13.	en 1771, *lisez* en 1781.
— 224.	— 2.	Coblenz, *lisez* Cobenzl.
— 285.	— 13.	Ami des enfans, *lisez* Ami de l'école.
— 287.	— 19.	d'Orville, *lisez* de Dorville.
— 290.	— 18.	né en 1766, *lisez* en 1736.
— 306.	— 10.	*forces vivantes*, lisez *forces vives*.
— 318.	— 4.	Charles, *lisez* Pierre.
— 336.	— 2 & 3,	parallaxe de la, *lisez* en longitude & en latitude.
— 380.	— 14.	le célèbre Iselin, *lis.* le célèbre Isaac Iselin.
— 384.	— *dern.*	Coltellini, *lisez* Coltellini.
— 405.	— 20.	Schlœtzer, *lisez* Schlosser.

